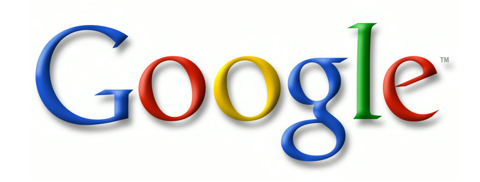






ANCIEN
THÉATRE FRANÇOIS

Paris. Imprimerie Guiraudet, 338, rue S.-Honoré.

ANCIEN
THÉATRE FRANÇOIS

OU

Collection des ouvrages dramatiques

Les plus remarquables

DEPUIS LES MYSTÈRES JUSQU'A CORNEILLE

Publié avec des notes et éclaircissements

PAR

M. VIOLLET LE DUC

TOME IV



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLV



INTRODUCTION AU IV[e] VOLUME.

RENAISSANCE.

Tout le monde connoît et même possède les œuvres de Corneille, Racine, Voltaire, de Molière, Regnard, Dancourt; mais très peu de personnes ont dans leur bibliothèque, ou connoissent seulement de nom, les auteurs antérieurs à cette élite des écrivains dramatiques.

Cependant, indépendamment de l'intérêt littéraire, et ne fût-ce que par curiosité, ne doit-on pas désirer de connoître les auteurs qui ont ouvert le théâtre où Corneille et Molière se sont immortalisés? Est-il raisonnable de croire que ceux-ci ont atteint tout à coup au degré de perfection qui les distingue, sans que les essais des anciens, plus ou moins habiles, leur aient tracé le chemin?

C'est dans le but de faire connoître ces devanciers et leurs tentatives que j'ai consenti à les remettre en mémoire, en ayant soin de faire un choix dans leurs

ouvrages les meilleurs ou les moins défectueux, comparativement avec eux-mêmes.

Si ce travail offre un intérêt, ainsi que je le crois, il est instant de s'en occuper. La plupart des pièces dont se doit composer notre Recueil deviennent plus rares de jour en jour; elles n'existent même plus que dans les bibliothèques publiques, ou en très petit nombre dans quelques cabinets d'amateurs de ces curiosités littéraires; plus on tardera à les recueillir et plus la rechercheen deviendra laborieuse.

Un recueil de pièces du moyen âge, récemment découvert à l'étranger, nous a fourni la matière des trois premiers volumes. Cette publication, que nous devons aux soins intelligents et à l'obligeante collaboration de M. Anatole de Montaiglon, nous a paru suffisante pour faire connoître la littérature dramatique du moyen âge, et pour nous amener aux premiers essais de la littérature de la Renaissance, imitée des anciens.

Aux ouvrages que nous reproduirons seront joints des notices biographiques sur leurs auteurs, des anecdotes littéraires, des détails sur la mise en scène; toutes ces pièces seront classées dans l'ordre chronologique de leur apparition.

L'Introduction au premier volume de ce Recueil a déjà fait connoître l'historique matériel du théâtre sous les Confrères de la Passion, les Enfants-sans-Souci, les Clercs de la Bazoche, etc., jusqu'à l'établissement du théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, fondé

par arrêt du Parlement, le 15 novembre 1548, mais toujours sous la direction des Confrères de la Passion.

Le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, pendant son installation de soixante-treize ans rue Mauconseil, et malgré son privilége, eut cependant des concurrents : d'abord le théâtre du Marais, rue de la Poterie ; ce n'étoit peut-être qu'une sorte de succursale de l'Hôtel de Bourgogne, puisque, moyennant une redevance de trois livres tournois payée aux Confrères de la Passion, les mêmes pièces, entre autres la Mélite de Corneille, étoient jouées concurremment sur les deux scènes et par les mêmes acteurs. Une seconde salle s'ouvrit en 1620, rue Vieille-du-Temple, et enfin une troisième à la Croix-Blanche, faubourg Saint-Germain, sous les auspices du prince de Conti. Cette dernière prit le titre d'*Illustre Théâtre*. Molière y joua dans sa jeunesse, avant de courir la province avec une troupe qu'il dirigeoit. Revenu à Paris, par ordre de Louis XIV, Molière s'installa dans le Palais du Petit-Bourbon, jouant alternativement avec une troupe italienne ; puis sur le théâtre du Palais-Royal, construit par Richelieu, et avec le titre de troupe de *Monsieur*. Enfin, au mois d'août 1665, Molière et ses acteurs furent autorisés à prendre le titre de troupe du Roi, avec 7,000 livres de subvention, comme étant au service de S. M. Cet état de choses subsista jusqu'à la mort de Molière, en 1673. En perdant son chef, sa troupe

se réunit à celle de l'Hôtel de Bourgogne, qui existoit encore sous l'autorité de Colbert.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt d'avoir quelques détails sur le matériel des théâtres de ces premiers temps. Les Confrères avoient été autorisés, par arrêt du Parlement du 15 novembre 1548, à construire, dans une des dépendances de l'Hôtel de Bourgogne, une salle de spectacle dans les dimensions de 17 toises de long sur 16 de large. Le théâtre de l'Hôtel d'Argent, dit du Marais, s'installa plus tard dans un jeu de paume de la Vieille-Rue-du-Temple. On connoît les dimensions ordinaires de ces sortes d'établissements. Une estrade étoit élevée à l'une des extrémités et formoit la scène, sur laquelle deux ou trois châssis de chaque côté, en forme de coulisses, représentoient tant bien que mal le lieu de l'action. Presque toujours le changement de décoration se bornoit au changement du rideau de fond. Une galerie appliquée sur les parties latérales du jeu de paume figuroit les loges. Le parterre occupoit tout l'espace compris au dessous des galeries et dans l'intervalle qui les séparoit. On y étoit debout, sur les dalles en pierre qui pavent les jeux de paume. Les places les plus recherchées par les élégants étoient sur des banquettes rangées sur le théâtre même, le long des coulisses; de sorte que les acteurs ne pouvoient entrer en scène que par le fond, et jouoient leurs rôles dans l'espace laissé entre ces banquettes.

La construction d'une salle de spectacle n'étoit donc pas une chose aussi difficile et aussi dispendieuse qu'elle l'est de nos jours, et pouvoit s'improviser presque en quelques heures dans un des jeux de paume qui étoient alors très nombreux à Paris. C'est ainsi que l'acteur Dorimont ouvrit en 1661 un quatrième théâtre, rue des Quatre-Vents, faubourg Saint-Germain, sous les auspices de *Mademoiselle* (Mlle de Montpensier). Mais le double talent de Dorimont, qui n'y jouoit que ses propres ouvrages, n'étoit pas de nature à soutenir cet établissement, qui n'eut pas de durée.

Depuis 1629, un arrêt du Conseil avoit affranchi les Comédiens François du privilége exercé sur eux par les Confrères de la Passion.

Le prix d'une place de parterre étoit de quinze sols.

Un clerc, pour quinze sols, sans craindre le hola,
Peut aller au parterre attaquer Attila.

(BOILEAU.)

A la première représentation des *Précieuses ridicules* de Molière (1659), le prix du parterre fut porté à vingt sols, les places sur les banquettes du théâtre à quatre livres, et celles des loges à quarante sols.

Maintenant, quels étoient les interprètes de ces premières ébauches d'un art encore bien imparfait? Il est évident que des tragédies héroïques faites à

l'imitation des anciens Grecs et Romains, telles que celles de Jodelle, de La Peruze et de quelques autres, ne pouvoient convenir aux habitudes et aux talents populaires des Enfants-sans-Souci, des Bazochiens, etc. Aussi verrons-nous que ces essais tragiques furent représentés par les auteurs eux-mêmes et leurs amis, écoliers et lettrés comme eux, jusqu'à la formation d'une troupe spéciale à l'Hôtel de Bourgogne pour jouer les pièces de Garnier, de Hardy, de Rotrou, et même de Corneille ; mais il est fort difficile de se procurer des renseignements certains à cet égard ; voici toutefois ceux que j'ai trouvés dans quelques vieux livres, tels que ceux de Sauval, de Marolles, de Chappuzeau, etc.

Henry Legrand, dit Belleville, connu au théâtre sous le nom de *Turlupin*, mourut en 1634, après avoir joué cinquante ans les rôles de farce rendus sous le masque. Il a passé pour excellent comédien.

Hugues Guéru, dit Fléchelles, connu sous le nom de *Gauthier-Garguille*, joua pendant plus de quarante ans, également sous le masque, la farce et tous les rôles comiques.

Robert Guérin, dit Lafleur, joua cinquante ans la comédie sous le nom de *Gros-Guillaume*. Il fut le premier qui monta sur la scène à visage découvert, c'est-à-dire sans masque. Il remplissoit dans la troupe l'emploi *des raisonneurs*. C'étoit un homme grave et sérieux, excellent mime. Dans un de ses rôles, ayant contrefait la grimace, sorte de tic habituel

d'un magistrat fort connu, il fut mis en prison; il en conçut tant d'humiliation et de douleur qu'il en mourut avant que d'avoir recouvré sa liberté. Turlupin et Gauthier-Garguille, ses camarades et ses vieux amis, partagèrent à tel point sa peine qu'ils en moururent également, dit-on, quelques jours après lui, en 1634. Gauthier-Garguille est auteur de chansons assez lestes, mais fort jolies, qu'il faisoit entrer dans ses rôles, au grand contentement du public.

Hardouin de Saint-Jacques, dit *Guillot-Gorju*, remplaça Gros-Guillaume, mais il jouoit masqué; il excelloit dans les rôles de médecin, et mourut en 1648.

Deslauriers, dit *Bruscambille*, auteur de facéties imprimées sous le titre de *Fantaisies, pensées*, etc., sortes de prologues qu'il prononçoit sur les tréteaux d'un opérateur à Toulouse, d'où il fut appelé à l'Hôtel de Bourgogne pour y faire et y débiter les discours d'ouverture et de clôture, usage qui s'est suivi au Théâtre-François jusqu'en 1792.

Lecomte, dit *Valeran*, passa en 1608 de l'Hôtel de Bourgogne dans la troupe du Marais. Il y joua long-temps les premiers rôles, avec *Marie Vernier de Laporte*, femme du chef de cette troupe, lequel étoit lui-même bon acteur comique. Ce fut très probablement la première femme qui ait paru sur la scène françoise. Jusque là les rôles de femme étoient remplis par un jeune homme travesti. Ce ne fut que depuis la première représentation de la *Galerie du*

Palais, de Corneille, en 1634, que les rôles de femme cessèrent d'être joués par des hommes. Les jeunes gens qui remplissoient ces rôles prenoient tous le nom de *Périne*.

Jodelet (Julien Joffrin), après avoir débuté en 1610, dans la troupe du Marais, passa à l'Hôtel de Bourgogne en 1634, avec six de ses camarades, sous la direction de *Bellerose*, dont nous allons parler. Jodelet jouoit dans la comédie du *Trompeur puni* de Scudéri. Il créa tous les *Jodelet* de Scaron, qui adopta le nom d'un acteur déjà célèbre dans les rôles de valet pour le donner à ses protagonistes. Jodelet mourut en 1660, et laissa son nom comme patronymique des valets de *D'Ouville*, de *Brécourt* et de *Thomas Corneille*.

Pierre Le Messier, dit *Bellerose*, comédien et ensuite chef de la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, de 1629 à 1641, joua d'original le rôle de Cinna (1639). Il tenoit les grands rôles tragiques et comiques, ainsi que sa femme. Il mourut en 1670.

Jonas de Soulas, dit *Floridor*, remplaça Bellerose à l'Hôtel de Bourgogne, après avoir joué en province. La passion du théâtre lui fit quitter un emploi d'enseigne dans les Gardes. C'étoit un bel homme, de bonne et ancienne famille, et ce fut à son occasion qu'eut lieu la déclaration du roi du 18 avril 1641, qui, en enjoignant aux Comédiens François de ne rien représenter qui puisse blesser l'honnêteté publique, décide que la profession de comédien n'est pas

incompatible avec la qualité de gentilhomme. Floridor mourut en 1672.

Montfleury, père et fils, étoient aussi gentilshommes, auteurs de pièces de théâtre et acteurs dans la même troupe. Le père joua d'original dans le *Cid* et dans les *Horaces*. Le fils, bon acteur aussi, fut chargé de missions diplomatiques importantes par Colbert.

Michel Boyron, dit *Baron*, père du célèbre Baron, faisoit aussi partie de cette troupe, ainsi que sa femme, que sa beauté, ses talents dans le haut comique, et sa conduite, faisoient admettre à la toilette de la reine, où ses grâces, sa mise et son esprit excitoient, dit-on, l'envie des dames de la cour.

Mondori faisoit les rois et étoit l'orateur de la troupe. *Duparc* succéda à Jodelet et suivit Molière en province. Sa femme entra toute jeune au théâtre; on lui donnoit de petits rôles, qu'elle remplissoit fort médiocrement; mais tout à coup son talent se développa dans les tragiques d'une manière aussi admirable qu'inattendue, et Racine, plus tard, lui confia le rôle d'Andromaque.

L'époque où nous arrivons n'est plus aussi obscure, et l'on connoît les *Baron* fils, *Poisson* père et fils, *La Thorillière*, ancien capitaine de cavalerie; les demoiselles *Béjart*, dont l'une épousa Molière; la demoiselle *Beaupré*, *Dorimont*, *Champmeslé* mari et femme; *Ducroissy*, qui créa le rôle de Tartuffe, il jouoit les rôles à manteau; *Lathuilerie*, auteur et

acteur; *Raisin* et sa femme, etc., etc., etc., qui ont tous créé les rôles des pièces de Molière, de Racine, etc., et dont les biographies se trouvent partout.

VIOLLET LE DUC.



OEUVRES DRAMATIQUES

D'ESTIENNE JODELLE

PARISIEN



NOTICE

SUR ÉTIENNE JODELLE.

Étienne Jodelle, né à Paris en 1532, mort en 1573, passe généralement pour le premier qui osa substituer aux mystères, moralités et sotties, des ouvrages dramatiques françois faits selon le système des anciens. Il est cependant vrai de dire que déjà Baïf, en 1537, et Ronsard, en 1549, avoient fait représenter et imprimer l'*Electre* de Sophocle et le *Plutus* d'Aristophane, traduits en vers françois; mais Jodelle ne se contenta pas d'une traduction : il composa, en effet, le premier, une véritable comédie et deux tragédies de son invention, s'assujettissant seulement à la forme adoptée par les Grecs et les Latins. L'*Eugène*, comédie, et *Cléopâtre captive*, furent représentées le même jour, en 1552, *Didon* en 1558.

Cette sorte de spectacle parut tellement insolite, nouvelle, que, dans l'impossibilité de trouver des acteurs capables de jouer ces pièces, et peut-être même de les comprendre, Jodelle et ses amis Remy

Belleau et Jean de la Péruse, qui, plus tard, furent auteurs dramatiques aussi, furent obligés de prendre dans ces pièces les rôles principaux. On prétend que ce fut Jodelle, alors âgé de vingt ans, et d'une figure agréable, qui joua Cléopâtre. Un théâtre fut élevé, pour cette représentation, dans la cour de l'hôtel de Reims, à Paris, où assistèrent Henri II et ses courtisans. Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, nous donne lui-même ces détails, assez curieux pour être reproduits ici : « *Cléopâtre* fut jouée » devant le roi Henry II, avec de grands applaudis- » semens de toute sa compagnie, et, depuis encore, » au collége de Boncourt, où toutes les fenêtres » étoient tapissées d'une infinité de personnages d'hon- » neur, et la cour si pleine d'écoliers, que les portes » du collége regorgeoient. Je le dis comme celui » qui y étoit présent avec le grand Tournebus (Tur- » nèbe), en une même chambre... Le roi lui donna » (à Jodelle) cinq cents écus de son épargne, et lui » fit tout plein d'autres grâces, d'autant que c'étoit » chose nouvelle et très belle et très rare. » Pasquier, en portant plus loin un jugement sur Jodelle, ajoute pourtant : « Je me doute qu'il ne demeurera que la » mémoire de son nom en l'air. » Et cependant nous voyons que Regnier, plus de vingt ans après la mort de Jodelle, le cite encore avec éloge (satire IV, vers 108).

Non seulement les poètes antérieurs à Jodelle, et ses contemporains, négligeoient l'entrelacement des rimes dans leurs poésies, mais, que le sujet qu'ils traitoient fût grave ou léger, la mesure leur sembloit indifférente. Jodelle, le premier, consacra le grand

vers alexandrin à la tragédie, sauf les chœurs. Seulement, le premier acte de *Cléopâtre* est en grands vers, tous à rimes féminines ; le second acte en vers de même mesure, mais masculins et féminins, au hasard, sans les alterner régulièrement ; dans les trois derniers actes, Jodelle mêle indistinctement les vers de dix et de douze syllabes. C'est évidemment un essai. *Didon* est écrite toute en grands vers, et cette mesure a été adoptée par tous les successeurs de Jodelle.

Eugène, *Cléopâtre* et *Didon* sont les seules pièces de Jodelle qui nous aient été conservées par l'éditeur de ses œuvres posthumes, Charles de la Mothe, son ami, quoiqu'il en eût d'autres, dit-il, *achevées ou pendues au croc*; *attendant* pour les publier *des temps meilleurs*. Elles sont perdues.

Ce même éditeur nous apprend que tout ce qui a été composé par Jodelle « n'a jamais été fait » que promptement; la plus longue et difficile » tragédie ou comédie ne l'a jamais occupé à composer » et escrire plus de dix matinées; même » sa comédie d'*Eugène* fut faite en quatre traites. » Nous savons que le temps ne fait rien à l'affaire; toutefois, ne pourroit-on pas attribuer cette précipitation blâmable d'abord à l'état de gêne et de désordre dans lequel vivoit Jodelle, ensuite à l'incertitude du succès de ses poèmes dramatiques et aux difficultés sans nombre qu'il pressentoit pour leur représentation ? Un fait consigné par Jodelle lui-même peut en donner une idée. Dans un ballet des *Argonautes*, qu'il fut chargé par le prévôt des marchands de faire exécuter à l'Hôtel-de-Ville de Paris, obligé

de diriger, d'organiser tout, arcs de triomphe, trophées emblématiques, décors de toute sorte, compositions de devises, d'emblèmes, d'inscriptions, en place de deux rochers (les Cyannées probablement) qu'il avoit commandés au peintre, Jodelle exprime son dépit de voir arriver, durant la représentation, deux clochers, entre lesquels Jason dut passer ! On conviendra que cela étoit décourageant.

Il faut faire la part du temps. Jodelle vivoit dans un siècle d'examen, où tout étoit tenté ou mis en doute. Il fut novateur. Jamais, dit-il de lui-même dans un chapitre à sa muse :

> Jamais l'opinion ne sera mon collier.

Son style, souvent barbare, est rempli de locutions neuves, hasardées pour la plupart, mais dont quelques unes ont pris droit de cité.

Sa comédie, dont le prologue indique des idées dramatiques, offre des caractères bien tracés, entre autres celui de Guillaume, la perle des maris. *Cléopâtre captive*, la plus foible de ces trois pièces, ne doit être considérée que comme une tentative heureuse qu'il importe de consigner. *Didon*, prise tout entière du IVe livre de l'Enéide de Virgile, contient des morceaux remplis d'âme et de chaleur pour qui saura soulever la rude écorce qui les recouvre. Enfin c'est l'art dans l'enfance ; mais c'est un enfant vivace, et qui promet un avenir.



L'EUGÈNE

COMEDIE D'ESTIENNE JODELLE

PARISIEN

PERSONNAGES :

EUGÈNE, Abbé.
MESSIRE JEAN, Chappelain.
GUILLAUME.
ALIX.
FLORIMOND, Gentilhomme.
ARNAULD, Homme de Florimond.
PIERRE, Laquais.
HELÈNE, Sœur de l'abbé.
MATTHIEU, Creancier.

PROLOGUE.


ssez, assez, le poëte a peu voir
L'humble argument, le comicque [devoir,
Les vers demis, les personnages [bas,
Les mœurs repris, à tous ne plaire pas :
Pource qu'aucuns, de face sourcilleuse,
Ne cherchent point que chose serieuse,
Aucuns aussi, de fureur plus amis,

Aiment mieux voir Polydore à mort mis,
Hercule au feu, Iphigène à l'autel,
Et Troye à sac, que non pas un jeu tel
Que celuy-là qu'ores on vous apporte.
Ceux-là sont bons, et la mémoire morte
De la fureur tant bien representée
Ne sera point : mais tant ne soit vantée
Des vieilles mains l'escriture tant brave,
Que ce poëte en un poëme grave,
S'il eust voulu, n'ait peu representer
Ce qui pourroit telles gens contenter.
Or pour autant qu'il veut à chacun plaire,
Ne dédaignant le plus bas populaire,
Et pource aussi que moindre on ne voit estre
Le vieil honneur de l'escrivain adextre
Qui brusquement traçoit les comedies,
Que celuy-là qu'ont eu les tragedies ;
Voyant aussi que ce genre d'escrire
Des yeux françois si long-temps se retire,
Sans que quelqu'un ait encore esprouvé
Ce que tant bon jadis on a trouvé,
A bien voulu dependre ceste peine
Pour vous donner sa comedie, Eugène,
A qui ce nom pour ceste cause il donne :
Eugène en est principale personne.
L'invention n'est point d'un vieil Menandre,
Rien d'estranger on ne vous fait entendre,
Le stile est nostre, et chacun personnage
Se dit aussi estre de ce langage ;
Sans que brouillant avecques nos farceurs
Le sainct ruisseau de nos plus sainctes sœurs,
On moralise un Conseil, un Escrit,
Un Temps, un Tout, une Chair, un Esprit,
Et tels fatras, dont maint et maint folastre

Fait bien souvent l'honneur de son theatre,
Mais, retraçant la voye des plus vieux,
Vainqueurs encor du port oblivieux,
Cestuy-ci donne à la France courage
De plus en plus ozer bien davantage.
Bien que souvent en ceste comedie
Chaque personne ait la voix plus hardie,
Plus grave aussi qu'on ne permettroit pas,
Si l'on suivoit le latin pas à pas,
Juger ne doit quelque sevère en soy,
Qu'on ait franchi du comicque la loy.
La langue, encor foiblette de soymesme,
Ne peut porter une foiblesse extrême ;
Et puis ceux-cy dont on verra l'audace,
Sont un peu plus qu'un rude populace ;
Au reste, tels qu'on les voit entre nous.
Mais dites-moy, que recueillerez-vous,
Quels vers, quels ris, quel honneur et quels mots,
S'on ne voyoit icy que des sabots ?
Outre, pensez que les comicques vieux
Plus haut encor ont fait bruire des dieux.
Quant au theatre, encore qu'il ne soit
En demy-rond, comme on le compassoit,
Et qu'on ne l'ait ordonné de la sorte
Que l'on faisoit, il faut qu'on le supporte,
Veu que l'exquis de ce vieil ornement
Ore se voüe aux princes seulement ;
Mesme le son qui les actes separe,
Comme je croy, vous eust semblé barbare,
Si l'on eust eu la curiosité
De remouller du tout l'antiquité.
Mais qu'est-ce cy ? dont vient l'estonnement
Que vous monstrez ? Est-ce que l'argument
De ceste fable encore n'avez sceu ?

Tost il sera de vous tous apperceu,
Quand vous orrez ceste première scène.
Je m'en tairay : l'abbé me tient la rêne,
Qui là dedans devise avec son prestre
De son estat, qui meilleur ne peut estre.
Ja, ja, marchant, enrage de sortir,
Pour de son heur un chacun advertir;
Et se vantant, si sa voix il debouche,
De vous brider desire par la bouche;
Et qui plus est, sous la gaye merveille
De derober vostre esprit par l'aureille.

ACTE I.

SCENE I.

Eugène, abbé. *Messire Jean*, chappelain.

EUGÈNE.

La vie aux humains ordonnée
Pour estre si tost terminée,
Ainsi que mesme tu as dit,
Doit-elle, pour croire à crédit,
Se charger de tant de travaux?

MESSIRE JEAN.

Le seul souvenir de nos maux,
Qui jà vers nous ont fait leur tour,
Ou de ceux qui viendront un jour
L'apprehension incertaine
Empoisonne la vie humaine,
Et d'autant qu'ils la font plus griève,
Ils la font aussi bien plus briève.
Mais qui sçait mieux en ce bas cy
Que vous, Monsieur, qu'il est ainsi?

Eugène.

Il ne faut donc que du passé
Il soit après jamais pensé;
Il faut se contenter du bien
Qui nous est présent, et en rien
N'estre du futur soucieux.

Messire Jean.

O, grand Dieu, qui dist onques mieux!

Eugène.

Comment donc ne consent-on point
De s'aimer soymesme en ce poinct,
De se flatter en son bonheur,
De s'aveugler en son malheur,
Sans donner entrée au soucy?

Messire Jean.

C'est abus; il faut faire ainsi.

Eugène.

En tout ce beau rond spacieux
Qui est environné des cieux,
Nul ne garde si bien en soy
Ce bonheur comme moy en moy.
Tant que soit que le vent s'esmeuve,
Ou bien qu'il gresle ou bien qu'il pleuve,
Ou que le ciel de son tonnerre
Face paour à la pauvre terre,
Tousjours, Monsieur, moy je seray,
Et tous mes ennuis chasseray
Car serois-je point malheureux
D'estre à mon souhait plantureux,
Et me tourmenter en mon bien?
Je ne voûray jamais à rien,
Sinon au plaisir, mon estude,

MESSIRE JEAN.

Ce seroit une ingratitude
Envers la Fortune, autrement,
Qui vous pourvoit tant richement;
Car qui est mal content de soy
Il faut qu'il soit, comme je croy,
Mal content de Fortune ensemble.

EUGÈNE.

Fortune assez d'heur me rassemble
Pour me plaire en ce monde icy.
Esclavant en tout mon soucy ;
Sans travail les biens à foison
Sont apportez en ma maison,
Biens, je dy, que jamais n'acquirent
Les parens qui naistre me feirent,
Et qui ainsi donnez me sont,
Qu'à mes héritiers ne revont,
Ains pour rendre ma seule vie
En ses délices assouvie ;
Ce que nous pratiquons assez.
Tant qu'il semble que ramassez
Tous les plaisirs se soyent pour moy.
Les roys sont sujets à l'esmoy
Pour le gouvernement des terres;
Les nobles sont sujets aux guerres;
Quant à justice, en son endroit,
Chacun est serf de faire droit.
Le marchand est serf du danger
Qu'on trouve au pays estranger ;
Le laboureur avecque peine
Presse ses bœufs parmy la plaine.
L'artisan, sans fin molesté,
A peine fuit sa pauvreté.

Mais la gorge des gens d'eglise
N'est point à autre joug submise,
Sinon qu'à mignarder soymesmes,
N'avoir horreur de ces extrêmes,
Entre lesquels sont les vertus;
Estre bien nourris et vestus,
Estre curez, prieurs, chanoines,
Abbez, sans avoir tant de moines
Comme on a de chiens et d'oiseaux;
Avoir les bois, avoir les eaux
De fleuves ou biens de fontaines,
Avoir les prez, avoir les plaines,
Ne recognoistre aucuns seigneurs,
Fussent-ils de tout gouverneurs;
Bref, rendre tout homme jaloux
Des plaisirs nourriciers de nous.
Mais que serviroit expliquer
Ce que tu vois tant pratiquer,
N'estoit que je me plais ainsi
En la memoire de cecy,
Voulant les plaisirs faire dire
Où d'heure en heure je me mire?
Au matin, quoy?

MESSIRE JEAN.

Le feu leger,
De peur que le froid outrager
Ne vienne la peau tendrelette;
Le linge blanc, la chausse nette,
Le mignard pignoir d'Italie,
La vesture à l'envi jolie,
Les parfums, les eaux de senteurs,
La cour de tous vos serviteurs,
Le perdreau en sa saison,

Le meilleur vin de la maison,
Afin de mettre à val vos flumes.
Les livres, le papier, les plumes,
Et les breviaires, ce pendant,
Seroyent mille ans en attendant
Avant qu'on y touchast jamais,
De peur de se morfondre; mais
Au lieu de ces sots exercices,
De la musique les delices
Avant que monter à cheval,
Et puis et par mont et par val
Voler l'oiseau, se mettre en queste
Bien souvent de la rousse beste,
Ou bien par les plaines errant
Suivre le lievre bien courant,
Pendant que moi, Messire Jean,
Je süe auprès le feu d'ahan,
De tasser les molles viandes,
Pour vous les rendre plus friandes;
Vous arrivez tous affamez,
Les chaudeaux sont soudain humez,
De peur de vicier nature;
On fait aux tables couverture,
On rit, on boit, chacun fait rage
De babiller du tricotage.
On est saoul, on se met en jeu
Et puis s'on sent venir le feu
De la chatouillarde amourette,
Soudain en la queste on se jette,
Tant qu'on revienne tous taris
Par ces pisseuses de Paris.

EUGÈNE.

Tout beau, Messire Jean, tout beau,

Demoure là, d'un cas nouveau,
Puisqu'à l'amour tu es venu,
M'est à ceste heure souvenu,
Pour lequel appellé t'avois.

MESSIRE JEAN.

Quoy? comment? d'où vient telle voix?
Avez-vous receu quelque offense?

EUGÈNE.

Non, non, tout beau, seulement pense
De me prester icy tes sens.
Tu sçais bien que depuis le temps
Que Henry, magnanime roy,
A mené ses gens avec soy
Jusques aux bornes d'Allemagne,
Amour, qui se meist en campagne
Pour faire queste de mon cœur,
S'est rendu dessus moy vainqueur,
Me venant d'un trait enflammer,
Pour me faire ardemment aimer
Ceste Alix, mignarde et jolie,
Bague fort bonne et bien polie,
Pour qui, ô serviteur fidelle,
Tu me vaux une maquerelle.

MESSIRE JEAN.

O! que je me tiens en repos,
Pour voir où cherra ce propos!

EUGÈNE.

Jusqu'icy tant bien m'a servi.
Que du tout en elle je vy;
Et, pour estre bon guerdonneur,
Luy voulant couvrir son honneur,
Comme tu es bien adverti,

Luy ay trouvé le bon party
De Guillaume, le bon lourdaut,
Qui est tout tel qu'il nous le faut,
Et les ay mariez ensemble.

MESSIRE JEAN.
O! fort bien fait!

EUGÈNE.
Mais qui te semble?
J'ai feint que c'estoit ma cousine.

MESSIRE JEAN.
La parenté est bien voisine;
Il n'y falloit espargner rien.
Ce sont trois cents escus; et bien!
Qu'est-ce, pour vostre dignité,
Sinon qu'œuvre de charité?

EUGÈNE.
Mais maintenant j'ay si grand'peur,
Que Guillaume sente mon cœur
Avec les cornes de sa teste.

MESSIRE JEAN.
Ha! ventrebieu, il est trop beste;
Son front n'a point de sentiment,
Ny son cœur de bon mouvement;
Ho ho, quoy? craignez-vous en rien
En cela un parisien?
Le bon Guillaume, sans malice,
Vous est couverture propice
Pour seurement brider l'amour.
Si fussiez allé chacun jour
Ce pendant qu'Alix estoit fille,
Planter en son jardin la quille,
A l'envi chacun eust crié;

Mais, depuis qu'on est marié,
Si cent fois le jour on s'y rend,
Le mary est toujours garend;
On n'en murmure point ainsi.
Et puis, en ceste ville cy,
On voit ce commun badinage,
De souffrir mieux un cocuage
Que quelque amitié vertueuse.

EUGÈNE.

Après, mon amour est douteuse,
Et je crains que ceste mignarde
D'aller autre part se hasarde.
Car ces femmes ainsi friandes
Suivent les nouvelles viandes.
Et puis, qui ne seroit jaloux
D'un entretien qui m'est tant doux?
Dès lors que jay chez elle entrée,
Je la trouve exprès apprestée,
Ce semble, pour me recueillir;
Elle me vient au col saillir,
Elle me lace doucement,
Et puis m'estreint plus fortement,
J'entens, si Guillaume est dehors:
Bon jour, mon Tout, dit-elle alors;
Mais si, quand elle entend ma voix,
Elle sent le cocu au bois,
Ou bien en quelque lieu voisin:
Bon jour (dit-elle), mon cousin.

MESSIRE JEAN.

Et quoy plus?

EUGÈNE.

Nous entrons dedans,

Et jà d'un desir tous ardens
Nous mirons nos affections
Au miroir de nos passions,
Qui sont les faces de nous deux ;
Souvent mollement je me deulx
Du temps, et elle se complaint
Que l'amour assez ne m'attaint.

MESSIRE JEAN.

O dueil heureux !

EUGÈNE.

Elle s'appaise,
Elle accourt et plus fort me baise ;
Puis s'arrestant, elle se mire
Dedans mes yeux.

MESSIRE JEAN.

O doux martyre !

EUGÈNE.

Et, folastrant, elle rempoigne
Mes levres, qui font une trongne
Afin que d'elle elles soient morses ;
Et quant est des autres amorces,
Pense que peut en cela faire
Celle qui se plaist en l'affaire.

MESSIRE JEAN.

Qui pourroist estre homme tant froid,
Qui ne s'émeut en cest endroit ?

EUGÈNE.

Mais où me suis-je promené ?
Où l'amour m'a il jà trainé ?
Or donc, sçaches, en cest affaire,
Comment il te faut me complaire :

Au long discours de cette chose,
Deux poincts tous seuls je te propose :
La peur que j'ay que ce sottard
Decœuvre la braise qui m'ard,
Et la peur que j'ay qu'en ma dame
Ne s'allume quelque autre flame.
Au premier tu remediras,
Quant ce lourdaut gouverneras,
L'asseurant que j'ay bonne envie
De luy ayder toute sa vie ;
Quand tu le meneras au jeu ;
Quand, l'amadoüant peu à peu,
Tu le rendras amy de toy,
Autant que sa femme est de moy,
Afin qu'ayez l'entrée seure.
Quant est du second, je t'asseure
Qu'il te faudra prendre cent yeux,
Afin de me la garder mieux :
Qu'on espie, que l'on regarde,
Qu'on s'enquiere, qu'on prenne garde
De n'estre en embusche trouvé,
Après avoir bien esprouvé.
Pour le loyer de ton office
Je te voüe un bon benefice.

MESSIRE JEAN.

Grand mercy, Monsieur, c'est de grace ;
Ne vous souciez que je face,
N'ayez de ces deux poincts esmoy.
Dès ores je pren tout sur moy.

SCÈNE II.

MESSIRE JEAN.

Ainsi, Dieu m'ayme, on voit icy
Maints aveuglez, qui sont ainsi
Que les flots enflez de la mer,
Qu'on voit lever, puis s'abymer
Jusques au plus profond de l'eau.
Ceux-cy, se fichans au cerveau
Un contentement qu'ils se donnent,
Dessus lequel ils se façonnent
Le pourtrait d'une heureuse vie,
Voyent soudain suivre l'envie
Du sort bien souvent irrité,
Rabbaissant leur félicité.
Songez à celuy qu'avez veu,
Ce brave abbé, tant bien pourveu,
Moins en l'Eglise qu'en follie.
Songez, dis-je, au mal qui le lie,
Ains l'estrangle tant doucement
D'un folastre contentement:
Il se fait seul heureux : en tout
Il n'imagine point de bout;
Il ne prevoit, et ne previent
Au mal'heur qui souvent advient:
Et qui pis est, voir il n'a sceu
Qu'il est journellement deceu.
L'aveuglement est le moyen
De tourner un beaucoup en rien;
Il est si fol, comme je voy,
De penser : Alix est à moy,
Et me tient seul amy certain.
Alix, dis-je, plus grand putain

Qu'on puisse voir en aucun lieu,
Et qui veut, sans crainte de Dieu,
Se bastir aux cieux une porte,
Par l'amour qu'à tous elle porte,
Exerçant sans fin charité.
Assez long temps elle a esté
A un Florimond, homme d'armes,
Qui paravant, sous les alarmes
Par qui son amour l'asservit,
Long temps à Helène servit,
Sœur de ce bel abbé, mon maistre,
Sans, par son pourchas, jamais estre
Receu au dernier poinct de grace.
Tant qu'estant vaincu de l'audace
De sa maistresse impitoyable,
Pour passer l'amour indomptable,
Et amortir sa fantaisie,
Fust par luy ceste Alix choisie,
Laquelle il entretint tousjours,
Non pas seul maistre des amours,
Jusques à ce camp d'Allemagne,
Pour lequel se mist en campagne:
Mesmes on m'a dit qu'un grand zèle
Florimond avoit envers elle.
Mais qui veut bien aymer, ne face
Aux Parisiennes la chasse;
Et puis nostre abbé, nostre brave
Fol, masqué d'un visage grave,
Ce sot, ce messer coyon, pense
Avoir eu seul la jouïssance,
Et l'a mise en son mariage
Afin qu'il feist un cocuage
De mary et d'amy ensemble.
Mais, je vous prie, que vous semble

Des morgues que je tiens vers luy ?
S'il dit ouy, je dis ouy ;
S'il dit non, je dis aussi non ;
S'il veut exalter son renom,
Je le pousseray par ma voix
Plus haut que tous les cieux trois fois.
Ainsi je fais un ameçon
Pour attraper quelque poisson.
En la grand'mer des benefices,
Sont mes estats, sont mes offices,
Et qui n'en sçait bien sa pratique,
Voise ailleurs ouvrir sa boutique.

SCÈNE III.

Guillaume, Alix, Messire Jean.

GUILLAUME.

He Dieu ! quelle heureuse fortune
M'eust esté plus heureuse qu'une,
Ou quelle plus douce rencontre
En toute la terre se monstre,
Que celle la qu'ores j'ay faite
De ceste femme tant parfaite,
A qui Dieu m'a joint pour ma vie ?
Hé ! mon Dieu, que j'ay bonne envie
De t'en rendre grace à jamais !
Ah ! je t'en iray desormais
Souvent presenter des chandelles,
Et à la Royne des pucelles,
Qui m'a donné si chaste femme.
Sa beauté tout le monde enflamme,
Car je voy bien souvent passer

Maints amourets que trespasser
Elle fait en les regardant;
Mais aucun n'y va pretendant,
Accablé dessous sa vertu;
Moymesme je suis abbatu
Bien souvent de sa chasteté;
Car alors que suis excité
De faire le droit du mesnage,
Elle me dit d'un sainct courage:
Escoute, mon *mignon*, *contemple*
Du bon Joseph *la saincte exemple*,
Qui ne toucha sa saincte Dame.
Nostre chair est vile et infame;
Ces actes sont vilains et ords.
Et qui nous damne, que le corps?
Alors je me mets en prière,
Et luy tourne le cul arrière;
Car helas (bon Dieu) tu ne veux
Que l'on blesse les chastes vœus.

ALIX.

Qui est celuy que j'oy compter,
Et tellement se contenter?
Ha! mananda, c'est mon badaut.
Escouter icy me le faut,
Pour sçavoir qu'il dira de moy.

GUILLAUME.

Bon Dieu, je suis tenu à toy!
Outre cela, elle est tant douce,
Jamais ses amis ne repousse;
Elle est à chacun charitable,
Et envers moy tant amiable
Que le monde en est estonné.
Quantesfois m'a-t-elle donné

De l'argent pour m'aller joüer?
Cil qui veut à Dieu se voüer
Ne sera jamais indigent.
Alix a tousjours de l'argent;
Elle est saincte dès ce bas lieu,
Car c'est de la grace de Dieu,
Que cest argent luy vient ainsi.

ALIX.

Je suis en paradis aussi,
D'avoir un mary tel que j'ay;
Par ainsi, saincte je seray.

GUILLAUME.

Mesme quand je me vais esbatre,
Si j'y estois trois jours ou quatre,
Elle n'en dit rien au retour
Non plus que d'un seul demy jour;
Et quand je me veux excuser
Et de tels mots vers elle user:
Pardon, je vous supply, ma femme;
Vrayment, ce m'est un grand diffame
D'avoir demouré jusqu'à ores...
Je voudrois qu'y fussiez encores,
Mon amy; c'est vostre santé.

ALIX.

Hé! benest, que c'est bien chanté!

GUILLAUME.

Et quand je me treuve en mal ayse,
Je sens que sa prière appaise
La maladie que je sens;
Elle s'en court par ces convents
De sainct François, sainct Augustin,
De l'abbaye sainct Martin,

De sainct Victor, de sainct Magloire,
Pour faire prier.

ALIX.

Voire, voire,
On y prie à deux beaux genoux.

GUILLAUME.

Elle m'apporte à tous les coups
De ces saincts convents quelques choses,
Ou bien de quelque pain de roses,
Ou bien des eaux, ou bien du flanc,
Aucunesfois de leur pain blanc,
Et me dit que, par les merites
Du bon sainct, ces choses petites
Ont pouvoir de guarir la fièvre.

ALIX.

Seroit perte s'il estoit lièvre;
Les cornes luy séent fort bien.

GUILLAUME.

Elle ne me moleste en rien,
Mesme quand malade je suis;
Ell' ferme tout soudain mon huis,
Et, de crainte de me fascher,
En autre lieu s'en va coucher;
Mais bien souvent je sens de peur
Dedans moy debatre mon cœur,
Quand ma partie me deffaut,
Car j'entendy un jour d'enhaut
Un esprit qui fort rabastoit,
Lors qu'en mon lict elle n'estoit.

ALIX.

Je retien d'un sermon ces mots,
Qu'un esprit n'a ny chair ni os.

GUILLAUME.

Puis, quand elle est malade aussi,
Vrayment, je luy fay tout ainsi,
Et me couche en quelque chambrette;
Mais, hélas! elle est tant floüette,
Qu'elle est bien souvent en malaise,
Ou elle feint, ne luy deplaise,
Pour accomplir en sainctetė,
Quelque beau vœu de chastetė.
Non fait, non: elle souffre peine;
Car la nuict bien fort se demeine.

ALIX.

O! que je sens un doux martyre!
Je creve icy quasi de rire,
Je ne sçaurois m'y arrester;
Mais je vois ore l'accoster.

GUILLAUME.

Mon Dieu, que je serois marry...

ALIX.

De quoy parlez-vous, mon mary?

GUILLAUME.

Ha! nostre femme, Dieu vous gard!
Je meure si vostre regard
Ne m'a servy d'allegement
Contre mon facheux pensement.

ALIX.

Quel pensement?

GUILLAUME.

Le creancier
M'a fait ore signifier

Qu'il veut que je paye aujourd'huy.

Alix.

Aujourd'huy ! c'est un grand ennuy ;
C'est donné bien peu de respit.
Il n'en faut point estre despit,
Il faut prendre patiemment
Ce que nostre Dieu justement
Pour nos commises nous envoye.

Guillaume.

Il est vray, c'est la droite voye.
Patience est d'honneur la porte.

Alix.

Patience est tousjours plus forte.

Guillaume.

Ses dons sont à tous bien seans.
Mais comment ? qui entre ceans ?
Avez-vous laissé l'huis ouvert ?

Alix.

Tout beau, tout beau ! j'ay découvert
Un des plus grands de nos amis :
C'est le chappelain, le commis,
Le fac totum de mon cousin.

Messire Jean.

Et puis quoy ? comment ? vostre vin
Est-il jà la bas mis en broche ?

Alix.

Il est trouble, car on le hoche
Trois ou quatre fois tous les jours.

Guillaume.

Monsieur, faites deux ou trois tours

Par le jardin, en attendant:
M'amie, envoye ce pendant
Au meilleur, sans craindre les frais.

MESSIRE JEAN.

Je vay donc là prendre le frais.

ACTE II.

SCÈNE I.

Florimond, gentilhomme; *Pierre*, laquais.

FLORIMOND.

Ores que je suis de retour,
J'ay consumé quasi ce jour
A contempler en ceste ville
De plusieurs la pompe inutile :
Ceux qui n'aguères en la guerre
Faisoyent leur chevet d'une pierre,
Et qui du long chemin grevez
Avoient leurs harnois engravez
A longues traces sur le dos,
A qui presque on voyoit les os,
Ayans une face despite,
Du soleil quasi demi-cuite,
Meslée en sueur et poudrière,
Oublians leur face guerrière
Se sont parez si mollement,
Qu'ils semblent venir proprement
Des nopces, et non de la guerre ;
Mesmes aucuns vendent leur terre,
Les autres engaigent leur bien,
Les autres trouvent le moyen

De recouvrer quelques deniers
Pour enrichir les usuriers;
Les autres vendent l'équipage,
Harnois, chevaux, et attelage,
Et tout, pour despendre en delices;
Et au lieu des bons exercices
Pour tousjours asseurer leur main,
Le palais muguet en est plein,
Où leurs parfums, et leurs civettes,
Chose propre à leurs amourettes,
Tirent les dames aux devis,
Qui presque y courent aux envis,
Au velours, au satin, à l'or,
Et aux broderies encor,
Non obstant tout edict donné,
Il est autant peu pardonné
Qu'il seroit mesme entre les princes,
En pleine paix de leurs provinces.
Mais quoy? comment? où est l'enseigne,
Où est la bataille qui seigne
De tous costez en sa fureur?
Où sont les coups, où est l'horreur,
Où sont les gros canons qui tonnent,
Où sont les ennemis qui donnent
Jusques aux tentes de nos gens?
Ha! nous deviendrons negligens,
Et chasserons hors de memoire
Le desir qu'avons de la gloire.
Je confère ceste cité
A ce que l'on m'a recité
Jadis de l'antique Capuë,
Car sa friandise nous tuë,
Comme les soldats d'Hannibal.
Quittons l'amour, laissons le bal,

Oublions ces molles rencontres,
Faisons tournois, faisons des monstres,
Et pendons encores les pris
Pour guerdonner les mieux apris.
Estimez-vous l'ennemi mort?
Sçachez que pour un temps il dort,
Pour veiller plus long-temps après;
Mesmes de jour en jour plus près
Tâche s'approcher de nos forces;
Et après les douces amorces,
Penseriez-vous les maux souffrir
Qui se viendront à nous offrir?
Endureriez-vous seulement
Les maux qu'eusmes dernièrement,
Par trois jours le deffaut de pain,
Maint facheux mont, aspre et hautain,
Ces gros broüillars, ceste gelée,
Et puis ceste pluye escoulée,
Qui souvent servoit de breuvage?
Ce flux de sang qui feist outrage
Sans espargner soldat ne prince?
Je trepigne, et les dents je grince,
Quand je voy l'excessif et brave
D'avoir un bel habit et grave,
Bien decouppé: ne passons pas
Des gentilshommes les estats.
Pour veoir quelque dame cogneüe
Qu'on a devant la guerre veuë,
C'est raison de se refraichir.
Mais depuis qu'on vient à franchir,
Fy, fy, de superfluité!
Mais jà trop me suis excité;
Puis je voy mon homme venir:
A luy veoir ses gestes tenir,

Il querelle en soy quelque chose,
Au fond de sa cervelle enclose.
Icy le vay guetter de loing,
Attendant que j'aye besoin
D'aller avec ma bonne Alix
Esprouver le bransle des licts.
Laquais, vois tu pas bien les mines?

PIERRE.

Ouy, Monsieur, sont des plus fines.

SCÈNE II.

Arnauld, homme de Florimond; *Florimond.*

ARNAULD.

Combien que mille fois et mille,
J'aye veu et reveu la ville
De Paris, où suis à ceste heure,
Si est-ce qu'après la demeure
Que j'ay faite au camp d'Allemagne,
Après mainte et mainte montagne,
Dont le souvenir maintesfois
Me fait souffler dedans mes doigts;
Après la soif, après la faim
Qui vint par le deffaut du pain;
Et après m'estre veu moymesme
Bien dessiré, bien maigre et blesme,
Paris, ville mignarde et belle
Me semble une chose nouvelle;
Aussi l'on dit: qui veut choisir
Le plus doux du plus doux plaisir,
Il faut avoir premier esté

Au mal avant qu'il soit gousté.
Puis-je bien laisser la maison,
Sans que je voye grand foison
De choses braves et pompeuses?
Et mesmement tant de pisseuses,
Qui se font rembourrer leur bas,
Promettent que je n'auray pas
Le deffaut que j'avois au camp;
Mais au fort, en si grand ahan
Je n'en avois pas grand envie.
Mais que fais-je, maugré ma vie?
En babillant trop je demeure.
Monsieur m'a chargé qu'à ceste heure
Je ne faillisse à le trouver;
Il s'en veut aller relever
Contre son Alix les discors,
Pour veóir si luitter corps à corps
Vaut mieux que de combattre aux armes.
O les doux pleurs, hélas! les larmes,
Desquelles Alix parlera
Quand son amant elle verra,
Mais, ô fort heureuse rencontre!
Je le voy, je vais à l'encontre,
Peine n'auray de le chercher.

FLORIMOND.

J'avois beau ma face cacher,
Mon Arnault me cognoist trop bien,
Et bien, Arnault, de nouveau?

ARNAULD.

Rien
Que ne sçachiez, comme je croy.

FLORIMOND.

As-tu entendu que le roy

Nous rappellera bien soudain?

ARNAULD.

Le bruit est tel.

FLORIMOND.

Mais quel desdain!
Les plaisirs qu'Alix, ma mignonne,
Quand je suis à Paris me donne,
A ceste fois me seront cours.
Et bien, après? fay-moy discours
De ce que tu as ouy dire.

ARNAULD.

L'empereur remasche son ire,
Et grinçant les dents s'encourage,
Tant qu'on diroit, voyant sa rage,
Et son appetit de vengeance,
Qu'il est tousjours en celle dance
Qu'il faict à l'envers sus un lict.

FLORIMOND.

Où est-il ore?

ARNAULD.

A ce qu'on dit
Il a desja le Rhin passé.

FLORIMOND.

Seroit-il bien tant insensé
De venir mettre siège à Mets?

ARNAULD.

On lui serviroit de bons mets,
Et si n'y feroit pas grand tort.
Car, outre le nouveau renfort,
Les braves gens qui sont dedans,

Le feront mieux grincer les dents
Que jamais il ne feist encor.

FLORIMOND.

Pour le moins il ne tient à l'or,
Qui est le nerf de toute guerre,
Qu'il ne prenne toute la terre
Que ceste année avons fait nostre.

ARNAULD.

Il attendra fort bien à l'autre,
Et à l'autre an encor après;
Je pense qu'il vient tout exprès
Pour Thionville envitailler.
Mais vous ne faites que railler,
Vous sçávez le tout mieux que moy.

FLORIMOND.

Je m'enquiers seulement à toi,
Pour voir si ce qu'on dit de luy
Accorde à cela qu'aujourd'huy
On m'a par missives mandé;
Et tu l'as fort bien accordé.
Puis donc que ce peu de loisir
Se donne ainsi à mon plaisir,
Je veux recompenser le peu
Par l'accroissement de mon feu,
Qui jà me rend mort en vivant.
Mais, Arnauld, compte moy, devant
Que vers ma mignonne je voise,
Quelle estoit ceste forte noise
Que tu meuvois tantost en toy;
Je te voyois mouvoir le doy,
Et marmonner en tes deux lèvres,
Comme un qui frissonne des fièvres,

Songeois tu, ainsi, seul, à part
A l'outrageuse amour qui m'ard?

ARNAULD.

Rien moins, Monsieur.

FLORIMOND.

Et à quoy donc,
Dy moy?

ARNAULD.

Je me plaisoye adonc
Aux gentilles delicatesses,
A l'heur, aux esbats, aux caresses,
Que lon reçoit ici, au pris
Des maux où nous estions appris.

FLORIMOND.

Je meure, c'est chose terrible
Qu'il est presque au monde impossible
De trouver un, qui ne peut estre
Contraire au penser de son maistre!
En cela je me déplaisois
Où te plaire tu t'amusois.

ARNAULD.

Pourquoy, Monsieur?

FLORIMOND.

Car ceste pompe
Et bravade mollement trompe
Les plus enflammez de courage;
Et nos gentilshommes font rage
D'exceder mesme l'excessif.
C'est ce qui me rendoit pensif,
Et en moymesme me plaignant,
Quand tu t'en venois trepignant

Pour me trouver.

ARNAULD.

Pourtant, Monsieur,
Sauf tousjours vostre advis meilleur,
Il me semble que c'est à ceux
Qui n'ont point esté paresseux
De maintenir le droit de France,
Opposant leur vie à l'outrance
De ces aiglons imperiaux,
Après tant et tant de travaux,
D'avoir pour refraichissement
En volupté contentement,
Non pas à ces pourceaux nourris
Dedans ce grand tect de Paris,
Qui n'oseroyent d'un ject de pierre
Eslongner les yeux de leur terre;
Non à plusieurs larrons honnestes,
Qui n'estans faits que pour des bestes
D'un visage humain emmasquées,
Par pratiques mal pratiquées
Despendent encor aujourd'huy
Et le leur et celuy d'autry,
En banquets, pompes et delices,
Pour souvent estre appuy des vices.
Ce pendant mesme que le roy,
Ayant ses princes avec soy,
Souffre maintes et maintes choses
Pour garder ces bestes encloses.
Non à ces petits mugueteaux,
Ces baboüins advocasseaux.
Qui pour deux ou trois loix roüillées
De je ne sçay quoy embroüillées,
Chevauchent les asnes leurs frères,

Avec leurs contenances fières,
Meslans la morgue italienne,
Afin qu'un gros sourcil s'en vienne
Les demander en mariage.
Ha, ventrebleu, quel badinage!
Non pas, dy-je, à ces mercadins,
Ces petits muguets citadins,
Ces petits broüilleurs de finances,
Qui en banquets et ris, et danses,
En toutes superfluitez
Surmontent les principautez.
Mais quant est de nos gentilshommes,
Qui est le propos où nous sommes,
Bien qu'on croye toutes bravades
Rendre les courages plus fades,
Si celuy-là qui est plus brave
Entendoit le battement grave
D'un tabourin quasi tonnant,
Ou bien d'un clairon estonnant,
Il seroit mieux encouragé
Et plus tost en ordre rengé.

FLORIMOND.

Ainsy le ciel me soit amy,
Si tu ne m'as mis à demy,
Par ta pårole, hors de moy.
Quoy? comment? qu'est-ce que de toy
Quand tu vas ainsi contestant?
Un docteur n'en diroit pas tant;
As-tu tant l'eschole suivie?

ARNAULD.

La meilleure part de ma vie,
Et si estois des mieux appris;
Mais ores les meilleurs esprits

Aiment mieux soldats devenir
Qu'au rang des badauts se tenir.
Mais comment est-ce que la chose
Qu'en venant je tenois enclose,
Dont vous m'avez interrogué,
Nous a si fort poussez au gué?
Où sommes-nous venus ainsi?

FLORIMOND.

Nous nous sommes tous deux icy
Oubliez de nostre entreprise.
Toutefois, cest oubli je prise:
Car l'une est bien plus recouvrable
Que l'autre tousjours n'est comptable.
Mais, tournans bride à tous les dits,
Reviendrons-nous à nostre Alix,
Que mon cœur follement adore?
Faut-il que j'y voise des-ore,
Ou bien s'il vaut mieux que par toy
Soit faite l'entrée avant moy,
Pour veoir si tu surprendras point
Quelque muguet qui se soit joint
A mon Alix, par mon absence?

ARNAULD.

Elle est fidelle, que je pense.

FLORIMOND.

Et quand aucun n'y trouveras,
Au mesnage regarderas
Pour veoir s'elle n'a rien acquis,
Si ses habits sont plus exquis
Que n'estoyent quand je departy.

ARNAULD.

Sont tesmoins du nouveau party.

Florimond.

Tu noteras bien le visage,
Le froid ou le chaud du courage,
Le parler, la joye ou le dueil,
Les caresses et le recueil
Qu'elle monstrera.

Arnauld.

Laissez faire,
Reposez vous de ceste affaire,
J'espère encor de faire mieux.

Florimond.

Et ores que je suis ocieux,
A nostre Dame m'en iray,
Où pendant me pourmeneray,
Faisant la cour à mes pensées.

Arnauld.

Qu'elles soyent bien là caressées,
Car c'est le lieu où se retire
L'amant qui, serf de son martyre,
Fait maint regret, comme maint tourt.

Florimond.

Va, va.

Arnauld.

Je suis jà de retour.

SCÈNE III.

HÉLÈNE, *sœur de l'abbé.*

Si l'œil trompé ne me deçoit,
Par la ruë au matin passoit
Florimond, ainsi qu'il me semble,
Dont, ainsi Dieu m'ayme, je trem-
Ayant peur que quelque fortune [ble,
Soit à quelques uns importune,
Car je cognois bien son courage,
Impatient de quelque outrage.
Il m'avoit par long temps servie,
Et me voüoit quasi sa vie,
Mais, vaincu par mon chaste cœur,
De son amour s'est fait vainqueur,
Combien qu'outre le dernier poinct
Florimond ne me despleust point;
Et me laissant, comme je sçeu,
D'une Alix a esté deceu,
Fille qu'il pensoit avoir seul,
Qui faisoit de plusieurs recueil :
Mesmes avant qu'il eust esté
Deux jours hors de ceste cité,
Picquant à la guerre d'Almagne,
Ceste maraude, ceste caigne,
Enamoura l'abbé, mon frère,
Si bien qu'elle trouva manière
D'arracher de luy mariage.
O quel horreur! quel cocuage!
Un seul mot jamais n'en parlay
A mon frère, et tousjours celay
Qu'il me sembloit de l'entreprise.

Car je n'estois tant mal apprise
Qu'il ne me deust bien faire part
De ce qu'il broüilloit à l'escart,
Pour luy compter la fable toute :
Mais ores je suis en grand doute
Que de ceste badinerie
Se naisse aucune fascherie,
Et je vous jure en bonne foy,
J'ayme mon frère mieux que moy.
Ore ne luy faut celer rien.
Ho, ho ! anda, je le voy bien,
La rencontre est tout à propos.

SCÈNE IV.

Eugène, Hélène.

EUGÈNE.

J'ay tousjours cherché le repos ;
Mais puis que l'amour est passible,
De l'avoir il m'est impossible,
Car de mon amour m'absenter
Ce me seroit la vie oster.

HÉLÈNE.

Mon frère, Dieu vous doint bon jour.
Vous estes tousjours sur l'amour ;
Amour vous court par les boyaux ;
Amour occupe maints cerveaux
Que bien aveuglement demeine.

EUGÈNE.

Ho, ho ! ma sœur, qui vous ameine ?

HÉLÈNE.

Puis que sus l'amour estions ores,
L'amour que j'ay vers vous, encores
Que n'ayez en ce merité
Que mon cœur soit sollicité
De survenir à vos dangers;
Car, si nous estions estrangers,
Vous ne m'eussiez celé vos choses,
Tant que les avez tenu closes.

EUGÈNE.

Qu'y a il donc?

HÉLÈNE.

N'aymez vous pas?

EUGÈNE.

Et que vous allez pas à pas!
Me voulez vous prendre au filé?

HÉLÈNE.

Vous me l'aviez tousjours celé,
Mais je l'ay bien sceu nonobstant;
N'aymez vous pas Alix, pourtant?
Sauvez-vous du prochain danger.

EUGÈNE.

Qu'est-ce donc? faut-il tant songer?

HÉLÈNE.

Florimond, que bien cognoissez,
Qui mes amours a pourchassez,
L'avoit aimée devant vous,
Mais elle se change à tous coups;
Car, dès lors qu'il fut departy,
Elle choisit vostre party.

Maintenant il est retourné.
Il luy avoit beaucoup donné
Pour à lui seul la maintenir.
Regardez qu'il pourra venir
Des amours qu'avez assopis
Pour les vostres, et qui est pis
Du mariage qu'avez fait.

EUGÈNE.

O! grand ciel, que t'ay-je forfait?
Veux tu faire si brave cœur
Esclave de quelque malheur?

HÉLÈNE.

Ce que je vous dis est certain.

EUGÈNE.

Ha, maugré bieu de la putain!

HÉLÈNE.

Ne crions point tant en ce lieu;
Il faut supplier au grand Dieu
Que par luy soit remedié.

EUGÈNE.

A, a, vertu bieu, c'est bien chié!

HÉLÈNE.

Comment? qu'est-ce cy? quelle guise?
Voilà un brave homme d'église!

EUGÈNE.

L'amour et la douleur extrême
Me font absenter de moymesme.

HÉLÈNE.

Voyez comme il serre les dents!
Tout beau, tout beau, entrons dedans,

On y pourra remedier ;
Que gaignez-vous d'ainsi crier,
Sinon faire un simple mal double ?
Cecy n'est pas un si grand trouble :
Florimond s'appaisera bien,
Quand il verra qu'il n'y a rien
De constance en ceste femelle ;
Il mettra son amour hors d'elle,
Ou il en prendra comme une autre
Pour l'argent ; quant à l'amour vostre
Voudriez vous aymer desormays
Celle là qui n'ayma jamais ?
Prenez qu'ayez au jeu perdu
Ce que vous avez despendu.
Ne soyez pour si peu marry.
Quant à Guillaume, son mary,
Il est si très-homme de bien,
Qu'il ne se soucira de rien.

EUGÈNE.

Quelque peu soulagé me sens.

HÉLÈNE.

Entrons.

EUGÈNE.

Entrons, entrons ; le temps
Nous offrira quelque remède.

HÉLÈNE.

Celuy vaincq' qui au mal ne cède.

EUGÈNE.

Si est-ce que le cœur en moy
Me predit quelque grand esmoy.

ACTE III.

SCÈNE I.

Arnauld, Florimond.

Arnauld.

A a Dieux ! qui de nostre entreprise
Par celle que mon maistre prise,
Sommes ores bien destournez !
Nous pourroit-on plus estonnez
Rendre jamais tous deux ensemble ?
O ciel, ô terre, que te semble
De chose tant mal ordonnée ?
Toy mesme, maudit Hymenée,
Conducteur de trois cocuages,
Au lieu de tes saincts mariages,
N'as-tu rougi d'authoriser
Ces nopces tant à mespriser ?
O vous, quelconques soyez-vous,
Dieux célestes, qui, entre tous,
L'ardeur des pauvres embrasez,
De vostre ciel favorisez,
Voulez vous ores vous garder
De vostre foudre en bas darder,
Veu que meurdrir il conviendroit
Ces transgresseurs de vostre droit,
Ces mocqueurs de vostre maistrise,
Laissans la femme mal apprise,
Laissans ceste infidelle dame ?
Dame, mort bieu, veu tel diffame
Le nom de dame n'y convient,

Laissans la pute qui ne tient
Compte de l'amant tant aimable,
Lequel, d'un vouloir immuable,
Luy avoit dedié sa vie.
Mais peut-estre avez ceste envie,
Faisans tort au premier lien,
Faire tort à l'aise et au bien
De ce mien maistre gracieux.
Mais j'en renie tous les cieux,
Si je ne fais tomber en bas
Tant de jambes et tant de bras,
Que Paris en sera pavé.
En despecte, je suis crevé
De despit; qui ne le seroit
Quand son maistre on offenseroit?
Ladre Abbé, meurtrier de vertu,
Si je m'y mets... Mais quoy! veux tu,
Pauvre Arnault, sans ton maistre faire
Ce qui luy pourroit bien desplaire?
En te faschant tu es venu
Jusqu'au lieu où il s'est tenu.
Pendant ce mal'heureux voyage
Je gage que nulle autre image,
Estant mesme en ce devôt temple,
Que celle d'Alix ne contemple:
Mais quand il sçaura la nouvelle,
Ha! charbieu, qu'il la fera belle!
Il m'espouventera des yeux.

FLORIMOND.

Je voy entrer tout furieux
Mon Arnault. Ouy, ouy, que seroit-ce?
On luy a fait peu de caresse,
Il en hennit comme un cheval.

Et bien, Arnauld?

Arnauld.

Et bien! mais mal.

Florimond.

Comment, mal?

Arnauld.

Le plus mal du monde.

Florimond.

Si faut-il que ce mal je sonde,
Pour veoir s'il est ainsi profond.

Arnauld.

Assez pour vous noyer au fond,
Si vous ne prenez patience :
Mais faites au mal resistence,
Et me laissez vanger du tout.

Florimond.

Mort bieu! qu'est-ce?

Arnauld.

De bout en bout
Je vous compteray le mal'heur,
Moyennant que vostre douleur
Prenne le frein de la raison.
Je suis allé à la maison
De vostre Alix, où l'ay trouvée
Dés l'heure assez bien abbreuvée :
Car j'ay bien cogneu au respondre
Que, de crainte de se morfondre,
Elle avoit coiffé son heaume.
Elle estoit avec un Guillaume,
Ainsi là dedans on l'appelle,

Et autrement le mary d'elle.

FLORIMOND.

Mary, sang bieu !

ARNAULD.

Laissez moy dire :
Si de tout ne bridez vostre ire,
Contenez un peu, pour le moins :
Ils estoyent assis aux deux coins
De la table, et au bout d'enhaut
Un gros maroufle, un gros briffaut,
Dont messire Jean est le nom.

FLORIMOND.

Dieu me perde, j'y vois.

ARNAULD.

Non, non.
Laissez moy de tout souvenir :
A ce que j'ay peu retenir,
C'est cet abbé, ce brave Eugène.

FLORIMOND.

Qui? le frère de mon Helène,
Que j'ay si long temps pourmenée?

ARNAULD.

C'est celuy mesme. Il l'a donnée
A ce Guillaume en mariage.

FLORIMOND.

Ha Dieu, ha grand Dieu, quel outrage !
Qui me pourra faire enrager,
Afin que je puisse vanger
Ceste injure de sorte telle,
Qu'il en soit memoire immortelle ?

A a, faux amour trop incertain !
A a, fausse et trop fausse putain !
A a, traistre abbé, abbé meschant !
Moyne punais, ladre, marchant
De tes refrippez benefices !
A a, puant sac tout plein de vices,
M'as-tu osé faire ce tort ?
T'avois je fait aucun effort ?
Ne m'avoit pas sa sœur Helène
Assez tourmenté, sans qu'Eugène,
Son frère, ains son paillard, je croy,
Me vint redoubler ce desroy,
Seduisant un pauvre cocu,
Pour avoir tousjours part au cu
Sous une honneste couverture ?
Hou, que la fin en sera dure !
Auquel dois-je premier aller ?
Il faut aller desetaller
De la maison ce qui est mien.
Par le grand ciel, j'auray mon bien,
Et si serez bien frotez ores,
Si bien pis vous n'avez encores.
Si je devois fendre la porte
J'iray, j'iray de telle sorte
Que le mur tremblera d'horreur.

ARNAULD.

A a ! que je conçoy de fureur !
Je suis gros de donner des coups,
Si je ne les eschine tous
Je veux estre frotté pour eux.
Allez, Monsieur.

FLORIMOND.

Allons tous deux.

SCÈNE II.

Messire Jean, Eugène, Helène.

MESSIRE JEAN.

Tu-Dieu, je l'ay rechappé belle !
Sentit-on jamais frayeur telle
Que ce brave nous la donnoit ?
Par ses parolles il tonnoit,
Et, meslant son gascon parmy,
Nous faisoit pasmer à demy.
Encore tant esmeu j'en suis,
Que presque parler je ne puis,
Tant qu'il me faudroit emprunter
Une autre voix pour racompter
A nostre abbé telle vaillance.
Mais encore en moy je balance
Si je dois faire ce message :
Florimond fera beau mesnage,
Si vers l'abbé vient une fois.
J'aymerois mieux tenir ma voix
A tout jamais en moy renclose,
Que de derobber quelque chose :
Je suis aux coups trop mal appris,
Et ceux-cy seront tous epris
Qu'ils ne pourront estre qu'à peine
Desenvenimez de leur haine
Que par l'espée vengeresse.
O esperance tromperesse !
Pourquoy m'avois-tu jusque icy
Allaicté de ton laict ainsi,
Pour tout soudain t'evanouïr ?

Pourquoy me faisois-tu jouïr
De tes promesses si long-temps,
Pour me mettre après hors du sens
Et me faire au desespoir proye,
M'estranglant d'un cordon de soye?
A a! pauvre et deux fois pauvre prestre,
N'eusses-tu pas trouvé bon maistre,
Qui t'eust nourry, qui t'eust vestu,
Qui t'eust fait amy de vertu,
Sans le patelin contrefaire,
Et, en plaisant, à Dieu desplaire,
Pour tourner en fin en ma chance
Si pauvre et maigre recompense?
Adieu les complots et finesses,
Adieu, adieu, larges promesses,
Adieu, adieu, gras benefices,
Adieu, douces mères nourrices,
En l'abbé je n'ay plus d'espoir.
Mais que tardé-je à l'aller voir?
« Qui se fait compagnon de l'heur
» Se le face aussi du mal'heur. »
Mais quoy? comment? d'où vient cela?
Qu'y a il de nouveau? voyla
Nostre mal'heureux maistre Eugène
Qui sort avec sa sœur Helène.
Je pense que, si les hauts cieux
S'appaisoyent des larmes des yeux,
Qu'Helène plus en jettera
Qu'il n'en faut, quand ell' le sçaura.

EUGÈNE.

Mon cœur s'est pris à tressaillir,
Je sens quasi ma voix faillir,
Ma face est jà toute blesmie;

Helène, sœur et bonne amie,
Quand j'ay regardé contre val,
Voicy l'ambassadeur du mal,
Voicy mon chappelain qui vient;
A voir la face qu'il nous tient,
Le mal'heur jure contre nous.

HÉLÈNE.

Las, mon frère, que ferez-vous?
Mais las! que feray-je, ô flouette?
Que deviendray-je, moy pauvrette?
Resteray-je en ce monde icy?
Voyant mon frère en tel souci,
Mon esprit fuyra comme vent;
Mais je vais courir au devant,
Je veux l'infortune sçavoir.
Messire Jean, je puis bien voir
Que quelque chose est survenue.

MESSIRE JEAN.

Les dieux ont promesse tenue:
Après l'heur on sent le malheur,
Après la joye la douleur,
Et la pluye après le beau temps.

HÉLÈNE.

O Dieu, retiens en moy mes sens,
Ou je cherray en pasmoison.

EUGÈNE.

Que la douleur est grand prison!
Je me sens presque aussi faillir.

MESSIRE JEAN.

Et vous souliez si bien saillir,
En vostre aise, contre les cieux,

Et disiez qu'estre soucieux
En rien ne convenoit en vous !

EUGÈNE.

O Jupiter, que sommes nous !
Pouvons-nous rien de nous promettre ?

MESSIRE JEAN.

Et vous souliez sous le pied mettre
Toute inconstance et changement,
Vous vantant qu'eternellement
Non autre que vous vous seriez,
Et tous les ennuis chasseriez !
Mais il vaut mieux un repentir,
Bien qu'il soit tard, que d'amortir
La cognoissance que Dieu donne
Par le mal'heur de la personne.

EUGÈNE.

Mais encores laissons nos pleurs ;
Retenons un peu nos douleurs ;
Ne donnons point tant à la bouche.
Que les oreilles on ne touche.
Qu'y a-il, dy ?

MESSIRE JEAN.

Tantost j'estois
Chez Alix, où je banquetois
Avec Guillaume, pour vous plaire,
Comme me commandiez de faire,
Quand à un instant est entré
Un soldat fort bien accoustré
D'equipage requis en guerre,
Qui vouloit mettre tout par terre,
Blasphemant tous les cieux, marry
D'ouïr nommer ce mot : mary.

HÉLÈNE.

Elle, qu'a-t-elle respondu?

MESSIRE JEAN.

Toute tremblante, elle a rendu
Ces responces : Et bien, Arnault,
La plus saincte plus souvent fault ;
Mais on appaise de Dieu l'ire
Quand du deffaut on se retire.
L'abbé, mon cousin, me voyant
En paillardise fourvoyant,
M'a mise avec cet homme cy,
Avec lequel je vis ainsi
Que doit faire femme de bien.
Pute (dit-il), je n'en croy rien ;
Il n'y a point de cousinage.
Il t'a mis en ce mariage
Pour seurement couvrir son vice ;
Mais nous donnerons tel supplice
A toy, à ton abbé Eugène,
Et à sa pute sœur Helène,
Qui se vange ainsi de mon maistre,
Que la memoire pourra estre
Jusqu'à la bouche des neveux.
Il faisoit dresser les cheveux
A moy et à Guillaume aussy.

HÉLÈNE.

Et Guillaume, quoy ?

MESSIRE JEAN.

Tout transi,
Estonné de ce cas nouveau,
Ne sonnoit mot non plus qu'un veau ;
Et l'autre, branslant sa main dextre,

Enragé, va querir son maistre.
Et puis votre Alix de crier,
Et Guillaume de supplier.
Alix detranche ses cheveux,
Et Guillaume fait de beaux vœux
A tous les saincts de paradis.
Je suis seur que les estourdis
Vous donneront après l'assaut.

HÉLÈNE.

Las, mon frère, le cœur me faut!

EUGÈNE.

Las, je ne puis rien dire aussi!
Pensons un peu à tout cecy.

HÉLÈNE.

Mais quel penser?

MESSIRE JEAN.

Il ne faut pas,
Mesme prochain de son trespas,
Abandonner du tout l'espoir.

HÉLÈNE.

Mais quel espoir?

MESSIRE JEAN.

On peut bien voir
Que votre cœur n'est point viril.

HÉLÈNE.

Quel cœur aurois-je?

MESSIRE JEAN.

Quel? faut-il
Tant obéir à la douleur,
Qu'on se laisse vaincre au mal'heur?
Pensons peut estre que les Dieux

Nous conseilleront.

EUGÈNE.

Il vaut mieux,
Puis qu'ainsi le mal nous affole,
Qui blesse et l'ame et la parole,
Dedans la maison nous retraire
Pour mieux esplucher cest affaire.

SCÈNE III.

Alix, Florimond, Guillaume, Arnault, Pierre.

ALIX.


A l'aide!

FLORIMOND.

Je suis au secours.

GUILLAUME.

Tout beau, bellement je m'encours.
J'en arracherois bien autant.

FLORIMOND.

Je perisse, tu seras tant
Et tant et tant de moy battue.
Qui me tient que je ne te tue,
Pute? m'as-tu fait tel outrage?
Me fais-tu forcener de rage?

ALIX.

Helas! Monsieur, pour Dieu, merci!

FLORIMOND.

Tu n'es pas quitte pour ceci,
Tousjours se renouvellera

La playe, et en moy saignera ;
Mais laissons ici la vilaine.
Arnault, ceste maison est plaine
De mes biens, qu'il faut emporter.

ALIX.

Monsieur, voulez-vous tout oster ?

ARNAULT.

Il auroit mesme bonne envie
De t'oster ta meschante vie,
S'il y pouvoit avoir honneur.

FLORIMOND.

Sus, en haut !

ARNAULT.

Sus donc, Monseigneur.

FLORIMOND.

Laquais, trouve des crocheteurs.

PIERRE.

J'y vois, Monsieur, et, quant à eux,
Ils voleront bien tost ici ;
N'ont-ils pas des ailes aussi ?

ALIX.

O que je suis au monde née
Pour estre au malheur destinée !
Que malheur auroit bien envie
Sur le grand malheur de ma vie ?
A a, faulse maratre nature,
Pourquoi m'ouvrois-tu ta closture ?
Pourquoy un cercueil eternel
Ne fis-je au ventre maternel ?
Mais, las ! il faut que chacun pense

Que tousjours telle recompense
Suit chacun des forfaits, qui traine
Pour s'acquerre sa propre peine.
Sus donc, esprit, sois soucieux ;
Sus donc, sus donc, pleurez, mes yeux,
Ostez le pouvoir à la bouche
De dire le mal qui me touche.

ACTE IV.

SCÈNE I.

GUILLAUME.

S'il y a eu personne aucune
Plus envié de la fortune
Et du bonheur que je suis ores,
Je veux estre plus mal encores.
Helas, qui eust ceci pensé?
Je ne le croy pas; offensé
M'ont en cela ces gens de guerre,
Et pendant deçà delà j'erre
Que l'on bat ma pauvre innocente.
Suis-je tant sot que je ne sente
Quand je suis tousjours avec elle
Si elle m'est tant infidelle?
Mais quoi! elle a ja confessé
Que Dieu elle avoit offensé
Avec monsieur le gentilhomme;
C'estoit de grand peur, ainsi comme
Ceux-là que l'on gesne au palais,
Confessent des forfaits non faits.
Je ne sçay, je n'en sçay que dire,
Sinon que rendre mon mal pire,

D'autant plus que j'y penseray ;
Par devant l'abbé passeray,
Qui sera peut-estre à sa porte,
A celle fin qu'il me conforte,
Encore qu'il soit aujourd'huy
La cause de tout mon ennuy.

SCÈNE II.

Matthieu, creancier ; *Eugène*, *Guillaume*, *Helène*, *Messire Jean*.

MATTHIEU.

On m'a maintenant rapporté
Qu'on avoit à Guillaume osté
Tous les meubles de sa maison :
Depuis que l'on prend la toison
Il convient au mouton se prendre.
Mais où est-il ? Il lui faut rendre
Aujourd'huy ce que j'ay presté,
S'il ne vouloit estre arresté
Dedans l'enfer du Chastellet.
Est-il rien au monde si laid
Que de frauder ses crediteurs ?
Je suis troublé : ces transporteurs
Ore m'ont rendu estonné.
Auroit-il bien tout façonné,
Craignant une execution ?
Auroit-il fait vendition ?
Où le trouverai-je à ceste heure,
Puisqu'il n'est pas où il demeure ?
Chez son abbé, comme je croy.
J'y vois, j'y vois.

EUGÈNE.

Mais respons moy;
Ont-ils dit qu'ils viendront chez nous
Incontinent?

GUILLAUME.

Deffendez-vous:
Car je suis seur qu'ils le feront,
Et, s'ils peuvent, outrageront.

EUGÈNE.

Las! que dirai-je?

HÉLÈNE.

Et que ferai-je?

MESSIRE JEAN.

Le malheur prend bientost son siége
Dedans ceux qui n'y pensent point.

GUILLAUME.

Ils me mettront en piteux poinct,
Si lors m'y rencontrent aussi.

EUGÈNE.

Les sergens sont-ils près d'ici?

HÉLÈNE.

Quoy, sergens? laissons ce moyen.

MATTHIEU.

A la bonne heure, je voys bien
Mon Guillaume devant la porte
De son abbé, qui le conforte,
Peut estre, des biens emportez.
Je m'approche.

GUILLAUME.

De tous costez
Le malheur est mon devancier:
Helas! voici mon creancier.

HÉLÈNE.

Hé! qu'il vient à heure opportune!
Pour soulager vostre fortune.

MATTHIEU.

Et bien ! Guillaume, de l'argent!

HÉLÈNE.

Poursuivez-vous un indigent ?
Estes-vous forclus d'amitié?

MATTHIEU.

La raison chasse la pitié,
Il faut payer.

HÉLÈNE.

Et s'il n'a rien
De quoy payer?

MATTHIEU.

Il payra bien.
Le corps est de l'argent le pleige.

HÉLÈNE.

Mais s'il n'a rien?

GUILLAUME.

Comme aussi n'ay-je.

HÉLÈNE.

Son cercueil est-ce la prison?

EUGÈNE.

Bien, bien; entrons en la maison,

On pourra faire quelque chose;
Ou bien, si rien ne se compose,
Soyons tous en tout malheureux.

MATTHIEU.

Je ne suis pas tant rigoureux
Que je n'entre bien avec luy,
Pour l'attendre tout aujourd'huy.

SCÈNE III.

Florimond, Arnault.

FLORIMOND.

O ciel gouverneur, quel edict
Dresses-tu au pauvre interdit
De sa liesse coustumière!
Ou quelle ordonnance meurdrière,
Quelle bourrelle destinée,
A ce jour pour moy ramenée!
Le haut soleil, qui pour couronne
Son chef de mille feux couronne,
M'apportoit-il jà cest edict,
Lorsque, laissant le jaune lict,
A, par la grand lice ordonnée,
Commencé sa seiche trainée.
Mais quoy? la fureur me transporte,
Mes ennuis m'ouvrent une porte
Incogneuë à tous mes esprits,
Tant que je suis du dueil epris,
Je suis mort, je peri, c'est fait.
Ma vie, avec tout son effet,
Dependoit de ceste amour mienne.

Et faut-il ore que je vienne
Perdre ce qui me faisoit vivre?
Puis après, si je veux poursuivre
Et vanger telle cruauté,
La justice est d'autre costé,
Qui jà, ce me semble, me chasse,
Et mes biens et mon chef menasse.
Si j'assopi ceste vengeance,
Je viendray sentir telle outrance
Que despit me fera crever.

ARNAULT.

Ne vous vueillez ainsi grever.
Tous ces maux auront guarison.
Premier, quant est de la poison
Qui tellement vous a deceu,
Que, comme dites, n'avez sceu
En ce monde vivre sans elle,
La contrepoison infidelle,
A ceste poison hors poussée.
Quant à la justice offensée,
Qui contre vous se leveroit,
Quand le faux tour on vengeroit,
De cela n'ayez peur aucune.
Je me hasarde à la fortune.
Tout seul demain je m'en iray,
Et nostre abbé je meurdriray.
Si je fuy, ignorez le cas;
Si je suis pris, dites que pas
N'estiez de ce faict consentant..
J'aime mieux seul mourir, que tant,
En vous voyant souffrir, souffrir.

FLORIMOND.

Vrayment, c'est bravement s'offrir.

ARNAULT.

Ainsi l'ire n'assopirez,
Et de despit ne creverez.

FLORIMOND.

Baste, baste, laissons ceci;
Le mal tousjours croist du souci.
Face la justice du pire,
Il me faut degorger mon ire;
Il faut que ce brave mastin
J'occie demain au matin,
Me faisant au mal qui me mine
Par son sang une medecine.

SCÈNE IV.

Eugène, Messire Jean.

EUGÈNE.

Est-il possible que ma bouche
Pour me complaindre se debouche?
Est-il possible que ma langue
Tire du cœur une harangue,
Pour devant le ciel mettre en veuë
Le mal de l'ame despourveuë?
Non, non, la douleur qui m'atteint
Toutes mes puissances esteint,
Et l'air ne veut point s'entonner,
De crainte de s'empoisonner
Du dueil en ma poitrine enclos.

MESSIRE JEAN.

O, vray Dieu, quels horribles mots!

Eugène.

Pource qu'il semble que malheur
Ait remis toute la douleur
De chacun des autres sur moy,
Je porte de ma sœur l'esmoy,
Tant pour sa petite portée,
Que pource que desconfortée
Elle est à tort : car ce monsieur
La nomme cause du malheur;
De Guillaume non seulement
Il me faut porter le tourment,
Mais, à ce que je voy, sa debte,
Et combien qu'Alix soit subjete
A tromper ainsi ses amis,
Mon cœur n'est pas hors d'elle mis;
Je soustien encor ces travaux,
Et puis je porte tous mes maux,
Dont l'un est tel que le guarir
N'en sera que le seul mourir :
Je cognois trop bien Florimond.

Messire Jean.

Premierement estonné m'ont
Avec leurs mots, comme estocades,
Caps de dious, ou estaphilades,
Ou autres bravades de guerre;
Sont de ceux dont l'un vend sa terre,
L'autre un moulin à vent chevauche,
Et l'autre tous ses bois esbauche
Pour faire une lance guerrière;
L'autre porte en sa gibbecière
Tous ses prez, de peur qu'au besoing
Son cheval n'ait faute de foin;
L'autre ses bleds en verd emporte,

Craignant la faim, ô quelle sorte !
Pour braver le reste de l'an.
Vous faschez-vous des mots de camps?
Il faudra pourtant esprouver
Tous les moyens pour paix trouver.

EUGÈNE.

Il le faudra; c'est chose seure,
Ou bien de la mort je m'asseure,
Je le sçay bien.

MESSIRE JEAN.

Pourvoyez y.

EUGÈNE.

Mais laisse moy tout seul icy
Pour quelque peu, j'y resveray.
Retourne après.

MESSIRE JEAN.

Je le feray.

ACTE V.

SCÈNE I.

Messire Jean, Eugène.

MESSIRE JEAN.


esja trop icy je sejourne,
Vers monsieur ores je retourne,
Qu'à son vueil j'ay tantost laissé
A demy, ce semble, insensé,
En si triste et malheureux soing.
Il ne le faut laisser de loing,
De peur que dueil se tourne en rage.

EUGÈNE.

O fortune à double visage,
Prospère à ce que j'ai pensé !

MESSIRE JEAN.

Avez-vous en vous compassé
Moyen de ces maux amortir?

EUGÈNE.

Fort bien, fort bien, si consentir
A son presque mourant Eugène
Ne refuse ma sœur Helène.

MESSIRE JEAN.

D'elle je m'asseure si fort
Quc jusqu'à l'autel de sa mort
S'estend l'amitié fraternelle.

EUGÈNE.

Tout cest accord ne gist qu'en elle.
S'ell' le fait, tant qu'elle vivra,
Sa vie à elle se devra,
Et si je luy devray ma vie.

MESSIRE JEAN.

Desjà je brusle tout d'envie
De sçavoir ce que voulez dire.

EUGÈNE.

Il faut secrettement conduire
Ceste chose, à fin que l'honneur
Offensé n'offense mon heur;
Et, n'estoit que bien je m'asseure
Que ton oreille sera seure,
Je ne decelerois la chose
Que d'executer je propose.

MESSIRE JEAN.

Une chose à moy recitée,
C'est comme une pierre jettée
Au plus creux de la mer plus creuse.

EUGÈNE.

O! que ma pensée est heureuse,
Si ma sœur esbranler je puis!

MESSIRE JEAN.

En cela son pleige je suis.

EUGÈNE.

C'est que, comme tu sçais assez,
Deux ans se sont desja passez,
Depuis que Florimond quitta
L'amour qui tant le tourmenta,
A l'objet de ma sœur Helène,
Et le quitta à si grand'peine
Qu'il eust voulu que sa santé
Eust en la seule mort esté.
Mais il avoit esté confus
D'un et d'un renfort de refus;
Puis l'amour qui tant le pressa
A l'egarade se passa,
Las, comme en mon damp j'ai bien sceu,
Avec Alix, qui l'a deceu.
Mais ore, si on luy parloit
De ma sœur, dont tant il brusloit,
Je suis seur que non seulement
Enseveliroit ce tourment,
Mais qu'il rendroit toute sa vie
A mon commander asservie.
Parquoy je veux prier ma sœur,
Que, sans offense de l'honneur,

Elle le reçoyve en sa grace,
Et jouïssant elle le face.
Son honneur ne sera foulé,
Quand l'affaire sera celé
Entre quatre ou cinq seulement.
Et, quand son honneur mesmement
Pourroit recevoir quelque tache,
Ne faut-il pas qu'elle m'arrache
De ce naufrage auquel je suis,
Et qu'elle mesme ses ennuis
Elle tourne en double plaisir?

MESSIRE JEAN.

Sçauroit-elle mieux choisir?
O! que chacun eust ce bon heur,
De faire tousjours son honneur
Un bouclier pour sauver sa vie.

EUGÈNE.

Elle sera bien esbahie,
Quand de ce la viendray prier.

MESSIRE JEAN.

Point, laissez la moy manier.
Mais quant au creancier, comment?

EUGÈNE.

Ce m'estoit tourment sur tourment;
Mais cestuy est bien plus facile.
Si n'ay-je pourtant croix ny pile.

MESSIRE JEAN.

Quoy donc? il ne faut delayer;
C'est cas raclé: il faut payer,
Ou que Guillaume entre en prison.

EUGÈNE.

Une cure en fera raison.
On trouvera bien acceptant.

MESSIRE JEAN.

Que trop, que trop ; il en est tant,
Par cy, par là, dans ceste ville,
Qu'il faudroit mille fouëts et mille
Pour chasser les marchans du temple.

EUGÈNE.

Le marché de Romme est bien ample.

MESSIRE JEAN.

Mesmes il pourroit estre ainsi,
Que, si ce bon creancier cy
Avoit enfans, il la voudroit;
Mieux qu'une terre elle vaudroit,
Et ne luy cousteroit si cher.

EUGÈNE.

Or sus donc, il faut despecher
Le premier poinct; je vais devant.

MESSIRE JEAN.

Allez donc, je vous vay suivant.

SCÈNE II.

Guillaume, Matthieu, Helène, Eugène, Messire Jean.

GUILLAUME.

Encores que les maux soufferts
Et ceux qui sont encore offerts
Me soyent griefs, sire mon amy,
Si est ce que presque à demy
Je suis en ce lieu soulagé.
A a, que je suis bien allegé
D'estre sous la tutelle et garde
D'un homme tant sainct qui me garde.
Sire, vous ne pourriez pas croire
De quel amour il m'ayme, voire
Jusques à prendre tant d'esmoy
De venir mesme au soir chez moy
Pour veoir si je me porte bien;
Il ne souffriroit pas en rien
Qu'on nous feist ou tort ou diffame;
Il ayme si très tant ma femme,
Que plus en plus la prend sous soy.

MATTHIEU.

Sus donc, courage, esveille toy,
Mon bon amy, et ne te fasche,
Je te ferois quelque relasche,
S'il estoit en moy, volontiers;
Mais j'ay affaire de deniers.

GUILLAUME.

Payer faut, ou tenir prison.

MATTHIEU.

C'est bien entendu la raison :
J'ayme ces gens qui, quand ils doivent,
Volontiers le quitte reçoivent.

HÉLÈNE.

Vos raisons ont tant de pouvoir
Sur ce mien debile sçavoir
Que respondre je ne sçaurois :
Et, quand encore je pourrois,
Que gaigne t'on de contester
Quand on s'y voit necessiter?
L'amour, Frère, que je vous porte,
A ma bonté ferme la porte,
Voulant contregarder ce jour
Nos deux vies par fol amour ;
Et, quand mal'heur m'en adviendra,
Et que tout le monde entendra
Que par deux hommes, voire deux,
Que chacun estime de ceux
Qui sont desja saincts en la terre,
Contre ma renommée j'erre,
On me tiendra pour excusée,
Comme ayant esté abusée,
Ainsi que femme y est subjette ;
Et puis l'on dira : La pauvrette
N'osoit pas son frère esconduire.

EUGÈNE.

Vostre honneur n'en sera point pire.
Cecy revelé ne sera,
Et au pis, quand on le sçaura,
Laissez le vulgaire estimer.
Est-ce deshonneur que d'aimer?

HÉLÈNE.

Non, comme j'estime, en tel lieu ;
Mesmement, ainsi m'aide Dieu,
Si Florimond ne m'eust laissée,
Et qu'il n'eust Alix pourchassée,
La course du temps eust gaigné
Sur ce mien courage indigné,
Et tout ce trouble eust esté hors.

MESSIRE JEAN.

Il vaut mieux maintenant qu'alors :
Car, après une longue attente,
Une amour en est plus contente :
Et peut estre il aura courage
De faire après le mariage :
Ce vous est un party heureux.

EUGÈNE.

Puis qu'il en est tant amoureux,
Quand nous serons amis ensemble,
J'en serai moyen, ce me semble.

HÉLÈNE.

Mais de quoy servent tant de coups
Pour gaigner ce qui est à vous ?
Faut il que gayement je die,
Je suis en mesme maladie :
Il n'y a rien qui plus me plaise,
Ore je me sens à mon ayse.

EUGÈNE.

O amour ! que tu m'as aydé !
Aveugle, tu m'as bien guidé ;
D'aise extrême mon cœur tressaut.

MESSIRE JEAN.

Par bieu ! j'en vois faire ce sault.
Que reste plus?

EUGÈNE.

Rien qu'à ceste heure
Te transporter en la demeure
De Florimond, et l'advertir
De cet amour se divertir ;
Qu'il laisse envers nous toute haine,
Qu'il laisse Alix, et qu'on rameine
Chez elle ce qu'on luy a pris,
Et que, s'il a gaigné le pris
Sus une amante damoyselle,
Qu'au moins son aventure il cèle.
Après, chez Alix t'en iras,
Et la foiblette advertiras
Que sommes ensemble rejoints,
Sans luy declarer par quels poincts ;
Car, quand femme a l'oreille pleine,
Sa langue le retient à peine.

HÉLÈNE.

Voy, voy.

EUGÈNE.

Tu n'oubliras aussi
Qu'elle vienne souper icy.
J'y feray pourveoir à cest' heure.

MESSIRE JEAN.

Je ferai bien courte demeure.
Je vous pry', notez la manière.
Mais ne voila pas un bon frère?
O Dieu! qu'on se frottera bien!
Si est-ce que je me retien

Quelque lopin à ceste feste !
Il faudra que je mette en teste
A mon Abbé de me renger
A quelque osselet pour ronger.

SCÈNE III.

Eugène, Matthieu, Guillaume.

EUGÈNE.

Si les prisonniers des enfers
Avoyent tous debrisé leurs fers ;
Si Sisyphe estoit deschargé,
Ou si Tantale avoit mangé
Ce qu'en vain poursuit son desir,
Ils n'auroyent point tant de plaisir
Qu'a maintenant Monsieur Eugène.
Ha ! voilà, voilà, bonne Helène,
La fraternité se ressemble.
Si faut-il que j'assemble ensemble
Guillaume et son Anglois Matthieu,
Pour les accorder en ce lieu.
Guillaume et vous, Sire, venez ;
Vous estes vous point demenez
D'avoir esté tous seuls autant ?

MATTHIEU.

Nenny.

EUGÈNE.

Vous voulez du content,
Je l'entens bien.

MATTHIEU.

C'est la raison.

EUGÈNE.

Avez-vous en vostre maison
Grand nombre de fils?

MATTHIEU.

Trois.

EUGÈNE.

Je prise
Ce nombre, qui est sainct : l'Eglise
En aura elle quelqu'un d'eux ?

MATTHIEU.

J'en ferai de l'Église deux,
Car je veux tendre aux benefices.

EUGÈNE.

Toutes choses me sont propices.
Or ça, si j'avois, d'aventure,
Quelque belle petite cure
Valant six vingts livres de rente?

MATTHIEU.

Dites le mot, mettez en vente,
Je mettray dessus mon denier.

GUILLAUME.

Comment, Monsieur, il est banquier,
Il en fait tous les jours traffique.

EUGÈNE.

Il en entend mieux la pratique.
Que me voulez-vous donner or?

MATTHIEU.

Deux beaux petits cent escus d'or,
Sur lesquels je me payeray.

EUGÈNE.

Allez les querir ; je feray
Tandis au soupper donner ordre.
Mon ami Guillaume, il faut mordre,
Et mon argent estoit failly.
Or ça, tu estois assailly
Ce jour de tous costez, sans moy.
Je t'ay mis hors de tout esmoy ;
Tes meubles rendus te seront,
Tes créditeurs se payeront,
Ta femme fera paix aussi
A Florimond.

GUILLAUME.

Hé ! grand mercy,
Monsieur, je suis du tout à vous.

EUGÈNE.

Il faut maintenant qu'entre nous
Tout mon penser je te decèle.
J'ayme ta femme, et avec elle
Je me couche le plus souvent,
Et je veux que d'oresnavant
J'y puisse sans soucy coucher.

GUILLAUME.

Je ne vous y veux empescher,
Monsieur ; je ne suis point jaloux,
Et principalement de vous ;
Je meure si j'y nuy en rien.

EUGÈNE.

Va, va, tu es homme de bien.

SCÈNE IV.

Florimond, Arnault.

FLORIMOND.


Dieux ! quel astre en ma naissance
Me receut dessous sa puissance !
Mais astre le plus gracieux
Qu'il soit, ô Dieux ! en tous vos [cieux !
De quel lieu prendray-je la voix
Pour loüer mon heur ceste fois?
N'ay-je peur que mon cœur se noye
En l'abondance de ma joye?
Rien plus au monde ne me fault;
Mais las, voicy mon bon Arnault.
O Dieux ! quelle chère il fera !
O Dieux ! comment il vous loüera !
Arnault, ho Arnault !

ARNAULT.

Qui est l'homme?

FLORIMOND.

Arnault, vien ça, vien voir la somme
De tous mes mal'heurs mise au bas.

ARNAULT.

Monsieur, je ne vous voyois pas.
Qu'y a-il de nouveau?

FLORIMOND.

Tout bien.
Tu petilleras de l'heur mien
Quand tu le sçauras une fois.

Arnault.

Je petille jà.

Florimond.

De ma voix
Il ne pourroit estre exprimé.

Arnault.

Mais taschez y.

Florimond.

Je suis aymé.

Arnault.

De qui?

Florimond.

D'Helène ma maîtresse.

Arnault.

O Idalienne déesse!
Sainctement je t'adoreray.

Florimond.

Avec elle je souperay;
Nous coucherons tous deux ensemble.

Arnault.

De crainte et de joye je tremble;
De joye, pour ce bonheur cy;
De crainte, qu'il ne soit ainsi.

Florimond.

Si est: l'abbé m'a fait ce tour.

Arnault.

Jamais n'ait un seul mauvais jour.
Le discord s'est bien tost tourné
A l'amour, d'enhaut destiné.

FLORIMOND.

A a, que ne suis-je mort! disoye,
Hé! que n'ay-je servy de proye
A d'Anvilliers ou à Ivoy,
Comme deux serviteurs du Roy,
D'Estauge et son frère d'Angluse!
Plus en tels mots je ne m'abuse,
Ains sans fin vivre je voudrois
(O Amour!) dessous tes saincts droits.
Mais quoy? desja la nuict s'approche,
Le soupper se met hors de broche;
Allons, ne faisons point attendre.

SCÈNE V.

Alix, Messire Jean, Florimond, Arnault, Eugène, Helène, Guillaume, Matthieu.

ALIX.


Tout ce que me faites entendre,
Messire Jean, est-il certain?

MESSIRE JEAN.

Rien n'est plus seur.

ALIX.

O Dieu hautain!
Tu m'as bien tost mieux fortunée
Que je ne me disois mal née!
Mais puis que chose tant heureuse
Survient à moy, peu vertueuse,
A jamais ma foy je tiendray,
A nul autre ne me rendray,
Sinon qu'à l'abbé vostre maistre.

MESSIRE JEAN.

Vous ferez bien, et, foy de prestre,
Vers vous quasi serf il se rend,
Son propre vouloir enferrant
Prisonnier pour le vostre suyvre;
Mais marchez d'un pied plus delivre.

FLORIMOND.

Voylà l'abbé et mon Helène
Devant la porte; mais à peine
Ay-je peu mon Helène voir
Sans m'absenter de mon pouvoir.
Saluons-les. Bonsoir, Monsieur.

ARNAULT.

Bonsoir à tous.

FLORIMOND.

Et vous mon heur.
Si fort je me sens embrasser,
Que je voudrois que ce baiser
Me deust durer jusqu'à demain.

EUGÈNE.

Ça, ma sœur, baillez-moy la main,
Et vous, Monsieur, avecques elle,
Jurons une amour eternelle
A qui le temps ne fera rien.

FLORIMOND.

A a, Monsieur, je le veux trop bien.

HÉLÈNE.

Le voilà donc tout arresté.

EUGÈNE.

Je voy venir de ce costé

Nostre Alix.

GUILLAUME.

O ! qu'elle est joyeuse !

HÉLÈNE.

Elle rit de sa paix heureuse
Avec messire Jean.

EUGÈNE.

Voicy
Matthieu, qui vient de cestuy-cy.

HÉLÈNE.

Hastez les.

EUGÈNE.

Venez ! ho venez !
Que lachement vous pourmenez !

ALIX.

Dieu vous doint le bon soir à tous.

MESSIRE JEAN.

Bon soir, Messieurs.

MATTHIEU.

Bon soir.

EUGÈNE.

A vous.
Voicy une gentille bande.

ALIX.

Monsieur, quelle faveur trop grande
Vous m'avez fait en ce pardon !

FLORIMOND.

Merciez monsieur de ce don,
Et luy voüez pour desormais

En fidelle amour à jamais.

GUILLAUME.

Monsieur, pour elle grand mercy ;
M'amie, faites bien ainsi.

EUGÈNE.

Sus, entrons ; on couvre la table ;
Suyvons ce plaisir souhaitable
De n'estre jamais soucieux,
Tellement mesme que les dieux,
A l'envy de ce bien volage,
Doublent au ciel leur sainct breuvage.

Adieu, et applaudissez.

Fin de la Comedie d'Eugène.



CLEOPATRE CAPTIVE

TRAGEDIE

D'ESTIENNE JODELLE, PARISIEN

PERSONNAGES :

L'OMBRE D'ANTOINE.
CLEOPATRE.
ERAS.
CHARMIUM.
OCTAVIAN CESAR.
AGRIPPE.
PROCULÉE.
LE CHOEUR des femmes Alexandrines.
SELEUQUE.



PROLOGUE.

Puis que la terre (ô Roy ! des roys la crainte),
Qui ne refuse estre à tes loix estrainte,
De la grandeur de ton sainct nom s'estonne,
Qu'elle a gravé dans sa double colonne ;
Puis que la mer, qui te fait son Neptune,
Bruit en ses flots ton heureuse fortune,
Et que le ciel, riant à ta victoire,
Se voit mirer au parfait de ta gloire ;
Pourroyent vers toy les Muses telles estre,
De n'adorer et leur père et leur maistre ?
Pourroyent les tiens nous celer tes loüanges,
Qu'on oit tonner par les peuples estranges ?
Nul ne sçauroit tellement envers toy
Se rendre ingrat, qu'il ne chante son roy.
Les bons esprits que ton père forma,
Qui les neuf Sœurs en France ranima,
Du père et fils se pourroient-ils bien taire,
Quand à tous deux telle chose a peu plaire ?
Lorsque le temps nous aura presenté
Ce qui sera digne d'estre chanté
D'un si grand prince, ains d'un Dieu dont la place
Se voit au ciel jà monstrer son espace.
Et si ce temps qui toute chose enfante
Nous eust offert ta gloire triomphante,

Pour assez tost de nous estre chantée,
Et maintenant à tes yeux presentée,
Tu n'orrois point de nos bouches sinon
Du grand Henry le triomphe et le nom.
Mais pour autant que ta gloire entendue
En peu de temps ne peut estre renduë...
Que dis-je, en peu? mais en cent mille années
Ne seroyent pas tes loüanges bornées.
Nous t'apportons (ô bien petit hommage!)
Ce bien peu d'œuvre ouvré de ton langage,
Mais tel pourtant que ce langage tien
N'avoit jamais derobbé ce grand bien
Des autheurs vieux; c'est une tragedie
Qui d'une voix et plaintive et hardie
Te represente un Romain Marc Antoine,
Et Cleopatre, Egyptienne royne,
Laquelle après qu'Antoine, son amy,
Estant desjà vaincu par l'ennemy,
Se fust tué, jà se sentant captive,
Et qu'on vouloit la porter toute vive
En un triomphe avecques ses deux femmes,
S'occit. Icy les desirs et les flammes
De deux amants; d'Octavian aussi
L'orgueil, l'audace et le journel soucy
De son trophée emprains tu sonderas,
Et plus qu'à luy le tien egaleras,
Veu qu'il faudra que ses successeurs mêmes
Cèdent pour toy aux volontez suprêmes,
Qui jà le monde à ta couronne voüent,
Et le commis de tous les dieux t'avoüent.
Reçoy donc, Sire, et d'un visage humain
Prens ce devoir de ceux qui, sous ta main,
Tant les esprits que les corps entretiennent,
Et devant toy agenoüiller se viennent;

En attendant que mieux nous te chantions,
Et qu'à tes yeux sainctement presentions
Ce que je chante à toy, le fils des dieux,
La terre toute, et la mer, et les cieux.

ACTE I.

L'Ombre d'Antoine.

Dans le val tenebreux où les nuicts eternelles
Font eternelle peine aux ombres criminelles,
Cedant à mon destin, je suis volé n'aguère,
Jà jà fait compagnon de la troupe legère,
Moy (dy-je) Marc Antoine, horreur de la grand Romme,
Mais en ma triste fin cent fois miserable homme.
Car un ardent amour, bourreau de mes moüelles,
Me devorant sans fin sous ses flames cruelles,
Avoit esté commis par quelque destinée
Des dieux jaloux de moy, afin que terminée
Fust en peine et malheur ma pitoyable vie,
D'heur, de joie et de biens paravant assouvie.
O moy, deslors chetif, que mon œil trop folastre
S'egara dans les yeux de ceste Cleopatre!
Depuis ce seul moment je senti bien ma playe
Descendre par l'œil traistre en l'ame encore gaye,
Ne songeant point alors quelle poison extrême
J'avois ce jour receu au plus creux de moy mesme;
Mais helas! en mon dam, las! en mon dam et perte
Ceste playe cachée enfin fut decouverte,
Me rendant odieux, foulant ma renommée
D'avoir enragément ma Cleopatre aymée;
Et forcené après comme si cent furies,

Exerçans dedans moy toutes bourrelleries,
Embroüillans mon cerveau, empestrans mes entrail-
M'eussent fait le gibier des mordantes tenailles ; [les,
Dedans moy condamné, faisans sans fin renaistre
Mes tourmens journaliers, ainsi qu'on voit repaistre
Sur le Caucase froid la poitrine empietée,
Et sans fin renaissante à son vieil Promethée.
Car, combien qu'elle fust royne et race royale,
Comme tout aveuglé sous cette ardeur fatale,
Je luy fis les presens qui chacun estonnèrent,
Et qui jà contre moy ma Romme éguillonnèrent.
Mesme le fier Cesar, ne taschant qu'à deffaire
Celuy qui à Cesar compagnon ne peult plaire,
S'embrasant pour un crime indigne d'un Antoine,
Qui tramoit le malheur encouru pour ma royne,
Et qui encor au val des durables tenèbres
Me va renouvellant mille plaintes funèbres,
Eschauffant les serpents des sœurs echevelées,
Qui ont au plus chetif mes peines égalées;
C'est que jà jà charmé, enseveli des flames,
Ma femme Octavienne, honneur des autres dames,
Et mes mollets enfans je vins chasser arrière,
Nourrissant en mon sein ma serpente meurdrière,
Qui m'entortillonnant, trompant l'ame ravie,
Versa dans ma poitrine un venin de ma vie,
Me transformant ainsi, sous ses poisons infuses,
Qu'on seroit du regard de cent mille Meduses.
Or, pour punir ce crime horriblement infame,
D'avoir banny les miens et rejetté ma femme,
Les dieux ont à mon chef la vengeance avancée,
Et dessus moy l'horreur de leurs bras élancée,
Dont la saincte equité, bien qu'elle soit tardive,
Ayant les pieds de laine, elle n'est point oisive,
Ains dessus les humains d'heure en heure regarde,

Et d'une main de fer son trait enflammé darde :
Car tost après, Cesar jure contre ma teste,
Et mon piteux exil de ce monde m'appreste.
Me voilà jà croyant ma royne, ains ma ruine,
Me voilà bataillant en la plaine marine,
Lorsque plus fort j'estois sur la solide terre;
Me voyla jà fuyant, oublieux de la guerre,
Pour suivre Cleopatre, en faisant l'heur des armes
Ceder à ce malheur des amoureux alarmes;
Me voylà dans sa ville, où j'ivrongne et putace,
Me paissant de plaisirs, pendant que Cesar trace
Son chemin devers nous, pendant qu'il a l'armée
Que sus terre j'avois, d'une gueule affamée,
Ainsi que le lyon vagabond à la queste,
Me voulant devorer, et pendant qu'il appreste
Son camp devant la ville, où bien tost il refuse
De me faire un party, tant que malheureux j'use
Du malheureux remède, et, poussant mon espée
Au travers des boyaux, en mon sang l'ay trempée,
Me donnant guarison par l'outrageuse playe.
Mais avant que mourir, avant que du tout j'aye
Sangloté mes esprits, las! las! quel si dur homme
Eust peu veoir sans pleurer un tel honneur de Romme,
Un tel dominateur, un empereur Antoine,
Que, jà frappé à mort, sa miserable royne,
De deux femmes aidée, angoisseusement palle,
Tiroit par la fenestre en sa chambre royale?
Cesar mesme n'eust peu regarder Cleopatre
Couper sur moy son poil, se deschirer et battre,
Et moy la consoler avecques ma parole,
Ma pauvre ame soufflant qui tout soudain s'envole,
Pour aux sombres enfers endurer plus de rage
Que celui qui a soif au milieu du breuvage,
Ou que celuy qui roue une peine éternelle,

Ou que les palles sœurs dont la dextre cruelle
Egorgea les maris, ou que celuy qui vire
Sa pierre sans porter son faix où il aspire.
Encore en mon tourment tout seul je ne puis estre :
Avant que ce soleil qui vient ores de naistre,
Ayant tracé son jour, chez sa tante se plonge,
Cleopatre mourra ; je me suis ore en songe
A ses yeux presenté, luy commandant de faire
L'honneur à mon sepulchre, et après se deffaire,
Plutost qu'estre dans Romme en triomphe portée.
L'ayant par le desir de la mort confortée,
L'appellant avec moy, qui jà jà la demande
Pour venir endurer en nostre palle bande,
Or se faisant compagne en ma peine et tristesse,
Qui s'est faite long-temps compagne en ma liesse ;

Cleopatre, Eras, Charmium.

CLEOPATRE.
Que gaignez-vous, helas ! en la parole vaine ?
ERAS.
Que gaignez-vous, helas ! de vous estre in-
[humaine ?
CLEOPATRE.
Mais pourquoy perdez-vous vos peines ocieuses ?
CHARMIUM.
Mais pourquoy perdez-vous tant de larmes piteuses ?
CLEOPATRE.
Qu'est-ce qui adviendroit plus horrible à la vuë ?
ERAS.
Qu'est-ce qui pourroit voir une tant despourvüe ?

CLEOPATRE.

Permettez mes sanglots mesme aux fiers dieux se [prendre.

CHARMIUM.

Permettez à nous deux de constante vous rendre.

CLEOPATRE.

Il ne faut que ma mort pour bannir ma complainte.

ERAS.

Il ne faut point mourir avant sa vie esteinte.

CLEOPATRE.

Antoine jà m'appelle, Antoine il me faut suivre.

CHARMIUM.

Antoine ne veut pas que vous viviez sans vivre.

CLEOPATRE.

O vision estrange! ô pitoyable songe!

ERAS.

O pitoyable royne! ô quel tourment te ronge?

CLEOPATRE.

O dieux! à quel malheur m'avez-vous alléchée?

CHARMIUM.

O dieux! ne sera point vostre plainte estanchée.

CLEOPATRE.

Mais (ô dieux!) à quel bien, si ce jour je denie!

ERAS.

Mais ne plaignez donc point et suivez vostre envie.

CLEOPATRE.

Ha! pourrois-je donc bien, moy, la plus malheureuse

Que puisse regarder la voute radieuse,
Pourrois-je bien tenir la bride à mes complaintes,
Quand sans fin mon malheur redouble ses atteintes?
Quand je remasche en moy que je suis la meurdrière,
Par mes trompeurs apasts, d'un qui sous sa main fiere
Faisoit crouler la terre? Ha, dieux! pourrois-je traire
Hors de mon cœur le tort qu'alors je luy peu faire,
Qu'il me donna Syrie, et Cypres, et Phenice,
La Judée embasmée, Arabie et Cilice,
Encourant par cela de son peuple la haine?
Ha! pourrois-je oublier ma gloire et pompe vaine,
Qui l'apastoit ainsi au mal qui nous talonne,
Et malheureusement les malheureux guerdonne,
Que la troupe des eaux en l'apast est trompée?
Ha! l'orgueil et les ris, la perle destrempée,
La delicate vie effeminant ses forces,
Estoyent de nos malheurs les subtiles amorces!
Quoy! pourrois-je oublier que par roide secousse
Pour moy seule il souffrit des Parthes la repousse,
Qu'il eust bien subjuguez et rendus à sa Romme,
Si les songears amours n'occupoyent tout un homme,
Et s'il n'eust eu desir d'abandonner sa guerre
Pour revenir soudain hyverner en ma terre?
Ou pourrois-je oublier que, pour ma plus grand gloire,
Il traina en triomphe et loyer de victoire,
Dedans Alexandrie, un puissant Artavade,
Roy des Armeniens, veu que telle bravade
N'appartenoit sinon qu'à sa ville orgueilleuse,
Qui se rendit alors d'avantage haineuse?
Pourrois-je oublier mille et mille et mille choses,
En qui l'amour pour moy a ses paupières closes,
En cela mesmement que pour ceste amour mienne
On luy veit delaisser l'Octavienne sienne?
En cela que pour moy il voulut faire guerre

Par la fatale mer, estant plus fort par terre?
En cela qu'il suivit ma nef au vent donnée
Ayant en son besoin sa troupe abandonnée?
En cela qu'il prenoit doucement mes amorces,
Alors que son César prenoit toutes ses forces?
En cela que feignant estre preste à m'occire,
Ce pitoyable mot soudain je luy feis dire ?
O ciel ! faudra-il donc que, Cleopatre morte,
Antoine vive encor? Sus, sus, page, conforte
Mes douleurs par ma mort. Et lors voyant son page
Soy mesme se tuer : Tu donnes tesmoignage,
O eunuque (dit-il)! comme il faut que je meure !
Et, vomissant un cry, il s'enferra sur l'heure.
Ha ! dames, a a, faut-il que ce malheur je taise?
Ho! ho! retenez moy, je... je...

CHARMIUM.

Mais quel mal-aise
Pourroit estre plus grand?

ERAS.

Soulagez vostre peine,
Efforcez vos esprits.

CLEOPATRE.

Las! las!

CHARMIUM.

Tenez la resne
Au dueil empoisonnant.

CLEOPATRE.

A! grand ciel, que j'endure!
Encore l'avoir veu ceste nuict en figure!
Hé!

ERAS.

Hé ! rien que la mort ne ferme au dueil la porte.

CLEOPATRE.

Hé ! hé ! Antoine estoit...

CHARMIUM.

Mais comment ?

CLEOPATRE.

En la sorte...

ERAS.

En quelle sorte, donc ?

CLEOPATRE.

Comme alors que sa playe...

CHARMIUM.

Mais levez-vous un peu, que gesner on essaye
Ce qui gesne la voix.

ERAS.

O ! plaisir, que tu meines
Un horrible troupeau de déplaisirs et peines !

CLEOPATRE.

Comme alors que sa playe avoit ce corps tractable
Ensanglanté par tout.

CHARMIUM.

O songe espouventable !
Mais que demandoit-il ?

CLEOPATRE.

Qu'à sa tombe je face
L'honneur qui luy est deu.

CHARMIUM.

Quoy encor ?

CLEOPATRE.

Que je trace
Par ma mort un chemin pour rencontrer son ombre,
Me racontant encor...

CHARMIUM.

La basse porte sombre
Est à l'aller ouverte et au retour fermée.

CLEOPATRE.

Une eternelle nuict doit de ceux estre aymée
Qui souffrent en ce jour une peine eternelle.
Ostez-vous le desir de s'efforcer à celle
Qui libre veut mourir pour ne vivre captive ?

ERAS.

Sera donc celle-là de la parque craintive
Qui, au deffaut de mort, verra mourir sa gloire ?

CLEOPATRE.

Non, non, mourons, mourons ; arrachons la vic-
Encore que soyons par Cesar surmontées. [toire,

ERAS.

Pourrions-nous bien estre en triomphe portées ?

CLEOPATRE.

Que plus tost ceste terre au fond de ses entrailles
M'engloutisse à present ; que toutes les tenailles
De ces bourrelles sœurs, horreur de l'onde basse,
M'arrachent les boyaux ; que la teste on me casse
D'un foudre inusité, qu'ainsi je me conseille,
Et que la peur de mort entre dans mon oreille !

Chœur des femmes Alexandrines.


uand l'Aurore vermeille
Se voit au lict laisser
Son Titon qui sommeille,
Et l'amy caresser,
On voit à l'heure mesme
Ce pays coloré,
Sous le flambeau suprême
Du dieu au char doré;
Et semble que la face
De ce dieu variant,
De ceste ville face
L'honneur de l'Orient,
Et qu'il se mire en elle
Plus tost qu'en autre part,
La prisant comme celle
Dont plus d'honneur depart,
De pompes et delices
Attrayans doucement,
Sous leurs gayes blandices,
L'humain entendement;
Car vit-on jamais ville
En plaisir, en honneur,
En banquets plus fertile,
Si durable estoit l'heur?
Mais, ainsi que la force
Du celeste flambeau,
Tirer à soy s'efforce
Le plus leger de l'eau,
Ainsi que l'aymant tire
Son acier, et les sons
De la marine lyre
Attiroyent les poissons,

Tout ainsi nos delices,
La mignardise et l'heur,
Allechemens des vices,
Tirent nostre malheur.
Pourquoy, fatale Troye,
Honneur des siécles vieux,
Fus-tu donnée en proye
Sous le destin des dieux?
Pourquoy n'eus-tu, Medée,
Ton Jason? Et pourquoy,
Ariadne, guidée
Fus-tu sous telle foy?
Des delices le vice
A ce vous conduisoit,
Puis après, sa malice
Soy mesme destruisoit.
Tant n'estoit variable
Un Prothée en son temps,
Et tant n'est point muable
La course de nos vents.
Tant de fois ne se change
Thetis, et tant de fois
L'inconstant ne se range
Sous ses diverses loix
Que nostre heur, en peu d'heure
En malheur retourné,
Sans que rien nous demeure,
Proye au vent est donné.
La rose journalière,
Quand du divin flambeau
Nous darde la lumière
Le ravisseur taureau,
Fait naistre en sa naissance
Son premier dernier jour.

Du bien la jouyssance
Est ainsi sans séjour.
  Le fruit vangeur du père
S'est bien esvertué
De tuer sa vipère
Pour estre après tué.
  Joye, qui dueil enfante,
Se meurdrist; puis la mort,
Par la joye plaisante,
Fait au dueil mesme tort.
  Le bien qui est durable
C'est un monstre du ciel,
Quand son vueil favorable
Change le fiel en miel.
  Si la saincte ordonnance
Des immuables dieux,
Forcluse d'inconstance
Seule incogneuë à eux,
  En ce bas hemisphère
Veut son homme garder,
Lors le sort improspère
Ne le peut retarder
  Que, maugré sa menace,
Ne vienne tenir rang,
Maugré le fer qui brasse
La poudre avec le sang.
  On doit seurement dire
L'homme qu'on doit priser,
Quand le ciel vient l'eslire
Pour le favoriser,
  Ne devoir jamais craindre
L'Ocean furieux,
Lors que mieux semble atteindre
Le marche-pied des Dieux.

Plongé dans la marine,
Il doit vaincre en la fin,
Et s'attend à l'espine
De l'attendant daulphin.
La guerre impitoyable,
Moissonnant les humains,
Craint l'heur espouvantable
De ses celestes mains.
Tous les arts de Medée,
Le venin, la poison,
Les bestes dont gardée
Fut la riche toison;
Ny par le bois estrange
Le lyon outrageux,
Qui sous sa patte range
Tous les plus courageux;
Ny la loy qu'on revère,
Non tant comme on la craint,
Ny le bourreau sevère,
Qui l'homme blesme estraint;
Ny les feux qui saccagent
Le haut pin molestans,
Sa fortune n'outragent,
Rendans les dieux constans;
Mais ainsi qu'autre chose
Contraint sous son effort,
Tient sous sa force enclose
La force de la mort.
Et, maugré ceste bande
Tousjours en bas filant,
Tant que le Ciel commande
En bas n'est devallant.
Et, quand il y devalle,
Sans aucun mal souffrir

D'un sommeil qu'il avalle
A mieux il va s'offrir.
Mais, si la destinée,
Arbitre d'un chacun,
A sa chance tournée
Contre l'heur de quelqu'un,
Le sceptre sous qui ploye
Tout un peuple submis,
Est force qu'il foudroye
Ses mutins ennemis.
La volage richesse,
Appuy de l'heur mondain,
L'honneur et la hautesse
Refuyent tout soudain;
Bref, Fortune obstinée,
Ny le Temps tout fauchant,
Sa rude destinée
Ne vont point empeschant.
Des hauts Dieux la puissance
Tesmoigne assez icy
Que nostre heureuse chance
Se précipite ainsi.
Quel estoit Marc Antoine?
Et quel estoit l'honneur
De nostre brave Royne
Digne d'un tel donneur?
Des deux, l'un, miserable,
Cedant à son destin,
D'une mort pitoyable
Vint avancer sa fin;
L'autre, encore craintive,
Taschant s'evertuer,
Veut, pour n'estre captive,
Librement se tuer.

Ceste terre honnorable,
Ce pays fortuné,
Helas! voit peu durable
Son heur importuné.
Telle est la destinée
Des immuables Cieux,
Telle nous est donnée
La defaveur des Dieux.

ACTE II.

Octavian, Agrippe, Proculée.

OCTAVIAN.

En la rondeur du Ciel environnée,
A nul, je croy, telle faveur donnée
Des Dieux fauteurs ne peut estre qu'à moy :
Car, outre encor que je suis maistre et Roy
De tant de biens, qu'il semble qu'en la terre
Le Ciel, qui tout sous son empire enserre,
M'ait tout exprès de sa voute transmis,
Pour estre icy son general commis;
Outre l'espoir de l'arrière memoire,
Qui aux neveux rechantera ma gloire,
D'avoir d'Antoine, Antoine, dis-je, horreur
De tout ce monde, accablé la fureur ;
Outre l'honneur que ma Romme m'appreste,
Pour le guerdon de l'heureuse conqueste,
Il semble ja que le Ciel vienne tendre
Ses bras courbez pour en soy me reprendre,
Et que la boule entre ses ronds enclose
Pour un Cesar ne soit que peu de chose.
Or'je desire, or'je desire mieux,

C'est de me joindre au sainct nombre des Dieux.
Jamais la terre, en tout advantureuse,
N'a sa personne entierement heureuse;
Mais le malheur par l'heur est acquité,
Et l'heur se paye en l'infelicité.

AGRIPPE.

Mais de quel lieu ces mots?

OCTAVIAN.

Qui eust peu croire
Qu'après l'honneur d'une telle victoire,
Le dueil, le pleur, le soucy, la complainte,
Mesme à Cesar eust donné telle atteinte?
Mais je me voy souvent en lieu secret
Pour Marc Antoine estre en plainte et regret,
Qui aux honneurs receus en nostre terre,
Et compagnon m'avoit esté en guerre,
Mon allié, mon beau-frère, mon sang,
Et qui tenoit icy le mesme rang
Avec Cesar. Nonobstant, par rancune
De la muable et traistresse fortune,
On veit son corps en sa playe moüillé
Avoir ce lieu piteusement soüillé.
Ha! cher amy!

PROCULÉE.

L'orgueil et la bravade
Ont fait Antoine ainsi qu'un Ancelade,
Qui, se voulant encore prendre aux Dieux,
D'un trait horrible, et non lancé des Cieux,
Mais de la main à la vengeance adextre,
Sentit combien peut d'un grand Dieu la dextre.
Que plaignez-vous si l'orgueil justement
A l'orgueilleux donne son payement?

AGRIPPE.

L'orgueil est tel, qui d'un malheur guerdonne
La malheureuse et superbe personne;
Mesmes ainsi que d'un onde le branle,
Lorsque le Nord dedans la mer l'ebranle,
Ne cesse point de courir et glisser,
Virevolter, rouler et se dresser,
Tant qu'à la fin depiteux il arrive,
Bruyant sa mort, à l'écumeuse rive.
Ainsi ceux-là que l'orgueil trompe icy
Ne cessent point de se dresser ainsi,
Courir, tourner, tant qu'ils soyent agitez
Contre les bords de leurs felicitez.
C'estoit assez que l'orgueil pour Antoine
Precipiter avec sa pauvre Royne,
Si les amours lascifs et les delices
N'eussent aidé a rouër leurs supplices;
Tant qu'on ne sçait comment ces dereiglez
D'un noir bandeau se sont tant aveuglez,
Qu'ils n'ont sceu voir et cent et cent augures
Prognostiqueurs des misères futures.
Ne veit-on pas Pisaure l'ancienne
Prosgnostiquer la perte Antonienne,
Qui, de soldats Antoniens armée
Fust engloutie et dans terre abysmée?
Ne veit-on pas dedans Albe une image
Suer long temps? Ne veit-on pas l'orage
Qui de Patras la ville environnoit,
Alors qu'Antoine en Patras sejournoit,
Et que le feu qui par l'air s'eclata
Heraclion en pièces esclata?
Ne veit-on pas alors que, dans Athènes,
En un theatre on luy monstroit les peines,

Où pour neant les serpen-piés se mirent,
Quand aux rochers les rochers ils joignirent?
Du Dieu Bacchus l'image en bas poussée
Des vents, qui l'ont comm'à l'envi cassée,
Veu que Bacchus un conducteur estoit,
Pour qui Antoine un mesme nom portoit?
Ne veit-on pas d'une flame fatale
Rompre l'image et d'Eumène et d'Atale,
A Marc Antoine en ce lieu dediées,
Puis maintes voix fatalement criées,
Tant de gesiers, et tant d'autres merveilles,
Tant de corbeaux et senestres corneilles,
Tant de sommets rompus et mis en poudre,
Que monstroyent ils, que ta future foudre,
Qui ce rocher devoit ainsi combattre?
Qu'admonnestoit la nef de Cleopatre,
Et qui d'Antoine avoit le nom par elle,
Ou l'hirondelle exila l'hirondelle;
Et toutes fois, en sillant leur lumière,
N'y voyoient point ce qui suivoit derrière?
Vante-toy donc, les ayans pourchassez
Comme vengeur des grands Dieux offensez;
Esjouy-toy en leur sang et te baigne,
De leurs enfans fais rougir la campagne,
Racle leur nom, efface leur mémoire,
Poursuy, poursuy jusqu'au bout ta victoire.

OCTAVIAN.

Ne veux-je donc ma victoire pousuyvre,
Et mon trophée au monde faire vivre?
Plustost, plustost, le fleuve impetueux
Ne se rengorge au grand sein fluctueux.
C'est le soucy qui, avec la complainte
Que je faisois de l'autre vie esteinte,

Me ronge aussi ; mais plus grand tesmoignage
De mes honneurs s'obstinant contre l'aage
Ne s'est point veu, sinon que ceste dame
Qui consomma Marc Antoine en sa flame
Fut dans ma ville en triomphe menée.

PROCULÉE.

Mais pourroit-elle à Romme estre trainée,
Veu qu'elle n'a sans fin autre desir,
Que par sa mort sa liberté choisir ?
Sçavez-vous pas, lors que nous echellasmes,
Et que par ruse en sa court nous allasmes,
Que tout soudain qu'en la court on me veit,
En s'ecriant une des femmes dit :
O pauvre Royne ! es-tu donc prise vive,
Vis-tu encor pour trespasser captive ?
Et qu'elle ainsi, sous telle voix ravie,
Vouloit trencher le filet de sa vie
Du cimeterre à son costé pendu,
Si, saisissant, je n'eusse deffendu
Son estomach jà desjà menassé,
Du bras meurdrier à l'encontre haussé ?
Sçavez-vous pas que, depuis ce jour mesme,
Elle est tombée en maladie extrême,
Et qu'elle a feint de ne pouvoir manger,
Pour par la faim à la fin se renger ?
Pensez-vous pas qu'outre telle finesse,
Elle ne trouve à la mort quelque addresse ?

AGRIPPE.

Il vaudroit mieux dessus elle veiller,
Sonder, courir, espier, travailler,
Que du berger la veuë gardienne
Ne s'arrestoit sur son Inachienne.
Que nous nuira si nous la confortons,

Si doucement sa foiblesse portans?
Par tels moyens s'envolera l'envie
De faire change à sa mort de sa vie ;
Ainsi sa vie, heureusement traitée,
Ne pourra voir sa quenouïlle arrestée ;
Ainsi, ainsi, jusqu'à Romme elle ira,
Ainsi, ainsi, ton soucy finira.
Et, quant aux plains, veux-tu plaindre celuy
Qui de tout temps te brassa tout ennuy ?
Qui n'estoit né, sans ta dextre divine,
Que pour la tienne et la nostre ruyne ?
Te souvient-il que, pour dresser ta guerre,
Tu fus hay de toute nostre terre,
Qui se piquoit, mutinant contre toy,
Et refusoit se courber sous ta loy
Lorsque tu prins, pour guerroyer Antoine,
Des hommes francs le quart de patrimoine,
Des serviteurs la huictième partie
De leur vaillant, tant que, jà divertie,
Presque s'estoit l'Italie troublée?
Mais quelle estoit sa peine redoublée,
Dont il taschoit embraser les Rommains,
Pour ce Lepide exilé par tes mains!
Te souvient-il de ceste horrible armée
Que contre nous il avoit animée?
Tant de Roys donc qui voulurent le suyvre
Y venoyent-ils pour nous y faire vivre?
Pensoyent-ils bien nous foudroyer exprès,
Pour deplorer nostre ruyne après ?
Le Roy Bocchus, le Roy Cilicien,
Archelaüs, Roy Capadocien,
Et Philadelphe, et Adalle de Thrace,
Et Mithridate, usoyent-ils de menace
Moindre sus nous que de porter en joye

Nostre despoüille et leur guerrière proye,
Pour à leurs Dieux joyeusement les pendre
Et maint et maint sacrifice leur rendre?
Voilà les pleurs que doit un adversaire
Après la mort de son ennemy faire.

OCTAVIAN.

O gent Agrippe, ou, pour te nommer mieux,
Fidelle Achatte, estoit donc de mes yeux
Digne le pleur? Celuy donc s'effemine
Qui jà du tout l'effeminé ruyne?
Non, non, les plains cederont aux rigueurs :
Baignons en sang les armes et les cœurs,
Et souhaitons à l'ennemy cent vies,
Qui luy seroient plus durement ravies.
Quant à la Royne, appaiser la faudra
Si doucement que sa main se tiendra
De forbannir l'ame seditieuse
Outre les eaux de la rive oublieuse.
Je vois desor en cela m'efforcer,
Et son desir de la mort effacer :
Souvent l'effort est forcé par la ruse.
Pendant, Agrippe, aux affaires t'amuse,
Et toy, loyal messager Proculée,
Sonde par tout ce que la fame aislée
Fait s'accouster dedans Alexandrie,
Qu'elle circuit, et tantost bruit et crie,
Tantost plus bas marmote son murmure,
N'estant jamais loing de telle aventure.

PROCULÉE.

Si bien par tout mon devoir se fera
Que mon Cesar de moy se vantera.
O! s'il me faut ores un peu dresser
L'esprit plus haut, et seul en moy penser :

Cent et cent fois miserable est celuy
Qui en ce monde à mis aucun appuy ;
Et tant s'en faut qu'il ne fasche de vivre
A ceux qu'on voit par fortune poursuyvre,
Que moy, qui suis du sort assez content,
Je suis fasché de me voir vivre tant.
Où es-tu, Mort, si la prosperité
N'est sous les cieux qu'une infidelité?
Voyons les grands et ceux qui de leur teste
Semblent desja deffier la tempeste :
Quel heur ont-ils pour une fresle gloire?
Mille serpens rongears en leur memoire,
Mille soucis meslez d'effroyement,
Sans fin desir, jamais contentement.
Dès que le ciel son foudre piroüette,
Il semble jà que sur eux il se jette;
Dès lors que Mars près de leur terre tonne,
Il semble jà leur ravir la couronne;
Dès que la peste en leur règne tracasse,
Il semble jà que leur chef on menasse;
Bref, à la mort ils ne peuvent penser
Sans soupirer, blesmir et s'offencer,
Voyant qu'il faut par mort quitter leur gloire,
Et bien souvent enterrer la memoire,
Où celui-là qui solitairement
En peu de biens cherche contentement
Ne pallit pas si la fatale Parque
Le fait penser à la dernière barque;
Ne pallit pas, non, si le ciel et l'onde
Se rebroüilloyent au vieil chaos du monde.
Telle est, telle est, la mediocrité
Où gist le but de la felicité.
Mais qui me fait en ce discours me plaire,
Quand il convient exploiter mon affaire?

Trop tost, trop tost, se fera mon message,
Et tousjours tard un homme se fait sage.

LE CHŒUR.

Strophe.

De la terre humble et basse,
Esclave de ses cieux,
Le peu puissant espace
N'a rien plus vicieux
Que l'orgueil, qu'on voit estre
Hay du ciel, son maistre;

Antistrophe.

Orgueil qui met en poudre
Le rocher trop hautain;
Orgueil pour qui le foudre
Arma des Dieux la main,
Et qui vient pour salaire
Luymesme se deffaire.

Strophe.

A qui ne sont cogneuës
Les races du soleil,
Qui affrontoyent aux nuës
Un superbe appareil,
Et montaignes portées
L'une sus l'autre en[illegible]

An[illegible]trophe.

La tombante tempeste,
Adversaire à l'orgueil,
Escarboüilla leur teste,
Qui trouva son recueil
Après la mort amère,
Au ventre de sa mère.

Strophe.

Qui ne cognoist le sage
Qui, trop audacieux,
Pilla du feu l'usage
Au chariot des cieux,
Cherchant par arrogance
Sa propre repentance?

Antistrophe.

Qu'on le voyse voir ore
Sur le mont Scythien,
Où son vautour devore
Son gesier ancien;
Que sa poitrine on voye
Estre eternelle proye.

Strophe.

Qui ne cognoist Icare,
Le nommeur d'une mer,
Et du dieu de Pathare
L'enfant, qui enflammer
Vint sous son char le monde,
Tant qu'il tombast en l'onde?

Antistrophe.

De ceux là les ruynes
Tesmoignent la fureur
Des sainctes mains divines,
Qui doivent faire horreur
A l'orgueil, digne d'estre
Puny de telle dextre.

Strophe.

A t'on pas veu la vagüe
Aa, giron fluctueux,

Alors qu'Aquilon vague
Se fait tempestueux,
Presque dresser ses crestes
Jusqu'au lieu des tempestes?

Antistrophe.

Qu'on voye de l'audace
Phebus se courroussant,
Esclarcissant la trace
Qui son char va froissant,
Dessous ses fleches blondes
Presque abysmer les ondes.

Strophe.

A t'on pas veu d'un arbre
Le couppeau chevelu,
Ou la maison de marbre
Qui semble avoir voulu
Depriser, trop hautaine,
L'autre maison prochaine?

Antistrophe.

Qu'on voye un feu celeste
Ceste cime arrachant,
Et par mine moleste,
Le palais tresbuchant,
La plante au chef punie,
L'autre au pied demunie.

Strophe.

Mais, Dieux (ô Dieux), qu'il vienne
Voir la plainte et le dueil
De ceste Royne mienne,
Rabaissant son orgueil;
Royne qui, pour son vice,
Reçoit plus grand supplice.

Antistrophe.

Il verra la deesse
A genoux se jetter,
Et l'esclave maistresse
Las! son mal regretter.
Sa voix à demy morte
Requiert qu'on la supporte.

Strophe.

Elle qui, orgueilleuse,
Le nom d'Isis portoit,
Qui de blancheur pompeuse
Richement se vestoit
Comme Isis, l'ancienne
Deesse egytienne.

Antistrophe.

Ore presque en chemise,
Qu'elle va dechirant,
Pleurant, aux pieds s'est mise
De son Cesar, tirant
De l'estomach debile
Sa requeste inutile.

Strophe.

Quel cœur, quelle pensée,
Quelle rigueur pourroit
N'estre point offensée,
Quand ainsi l'on verroit
Le retour miserable
De la chance muable?

Antistrophe.

Cesar, en quelle sorte,
La voyant sans vertu,

La voyant demy-morte,
Maintenant soustiens-tu
Les assauts que te donne
La pitié qui t'estonne?

Strophe.

Tu vois qu'une grand royne,
Celle-là qui guidoit
Ton compagnon Antoine,
Et par tout commandoit,
Heureuse se vient dire,
Si tu voulois l'occire.

Antistrophe.

Las, helas! Cleopatre,
Las, helas! quel malheur
Vient tes plaisirs abbatre,
Les changeant en douleur!
Las, las, helas! (ô Dame!)
Peux-tu souffrir ton ame?

Strophe.

Pourquoy, pourquoy, Fortune,
O Fortune aux yeux clos!
Es-tu tant importune?
Pourquoy n'a point repos
Du Temps le vol estrange,
Qui ses faits broüille et change;

Antistrophe.

Qui en volant sacage
Les chasteaux sourcilleux;
Qui les princes outrage;
Qui les plus orgueilleux,
Roüant sa faulx superbe,
Fauche ainsi comme l'herbe?

Strophe.

A nul il ne pardonne,
Il se fait et deffait;
Luy-mesmes il s'estonne,
Il se flatte en son fait,
Puis il blasme sa peine
Et contre elle forcène.

Antistrophe.

Vertu seule à l'encontre
Fait l'acier reboucher
Outre telle rencontre.
Le Temps peut tout faucher;
L'orgueil, qui nous amorce,
Donne à sa faux sa force.

ACTE III.

Octavien, Cleopatre, le Chœur, Seleuque.

OCTAVIAN.

Voulez-vous donc vostre fait excuser?
Mais dequoy sert à ces mots s'amuser?
N'est-il pas clair que vous tachiez de faire
Par tous moyens Cesar vostre adversaire,
Et que vous seule, attirant vostre ami,
Me l'avez fait capital ennemi,
Brassant sans fin une horrible tempeste
Dont vous pensiez ecerveler ma teste?
Qu'en dites-vous?

CLEOPATRE.

O quels piteux alarmes!
Las, que dirois-je! hé, jà pour moy mes larmes

Parlent assez, qui, non pas la justice,
Mais de pitié cherchent le benefice.
Pourtant, Cesar, s'il est à moy possible
De tirer hors d'une ame tant passible
Ceste voix rauque à mes souspirs meslée,
Escoute encor l'esclave desolée,
Las! qui ne met tant d'espoir aux paroles
Qu'en ta pitié, dont jà tu me consoles.
Songe, Cesar, combien peult la puissance
D'un traistre amour, mesme en sa jouyssance;
Et pense encor que mon foible courage
N'eust pas souffert, sans l'amoureuse rage,
Entre vous deux ces batailles tonnantes
Dessus mon chef à la fin retournantes.
Mais mon amour me forçoit de permettre
Ces fiers debats, et toute aide promettre,
Veu qu'il falloit rompre paix et combattre,
Ou separer Antoine et Cleopatre.
Separer, las! ce mot me fait faillir,
Ce mot me fait par la Parque assaillir.
Aa, aa, Cesar, aa!

OCTAVIAN.

Si je n'estois ore
Assez bening, vous pourriez feindre encore
Plus de douleurs, pour plus bening me rendre.
Mais quoy! ne veux-je à mon merci vous prendre?

CLEOPATRE.

Feindre, hélas! ô!

OCTAVIAN.

Ou tellement se plaindre
N'est que mourir, ou bien ce n'est que feindre.

LE CHOEUR.

La douleur
Qu'un malheur
Nous rassemble,
Tel ennuy
A celuy
Pas ne semble,
Qui exempt
Ne la sent;
Mais la plainte
Mieux bondit
Quand on dit
Que c'est feinte.

CLEOPATRE.

Si la douleur en ce cœur prisonnière
Ne surmontoit ceste plainte dernière,
Tn n'aurois pas ta pauvre esclave ainsi;
Mais je ne peux égaler au soucy
Qui, petillant, m'écorche le dedans,
Mes pleurs, mes plaints et mes souspirs ardens.
T'esbahis-tu si ce mot separer
A fait ainsi mes forces retirer?
Separer (dieux!) separer je l'ay veu,
Et si n'ay point à ces debats pourveu!
Mieux il te fust (ô captive ravie!)
Te separer mesme durant sa vie!
J'eusse la guerre et sa mort empeschée,
Et à mon heur quelque atteinte laschée,
Veu que j'eusse eu le moyen et l'espace
D'esperer voir secrettement sa face.
Mais, mais cent fois, cent, cent fois malheureuse,
J'ay jà souffert ceste guerre odieuse;
J'ay, j'ay perdu, par ceste estrange guerre,

J'ay perdu tout, et mes biens et ma terre;
Et, si ay veu ma vie et mon support,
Mon heur, mon tout, se donner à la mort,
Que tout sanglant, jà tout froid et tout blesme,
Je rechauffois des larmes de moy-mesme,
Me separant de moy-mesme à demy,
Voyant par mort separer mon amy.
Ha! dieux, grands dieux! Ha! grands dieux!

OCTAVIAN.

Qu'est cecy?
Quoi! la constance estre hors de soucy?

CLEOPATRE.

Constante suis; separer je me sens,
Mais separer on ne me peut long temps:
La palle mort m'en fera la raison;
Bien tost Pluton m'ouvrira sa maison,
Où mesme encor l'eguillon qui me touche
Feroit rejoindre et ma bouche et sa bouche.
S'on me tuoit, le dueil qui creveroit
Parmy le coup plus de bien me feroit
Que je n'aurois de mal à voir sortir
Mon sang pourpré et mon ame partir.
Mais vous m'ostez l'occasion de mort,
Et, pour mourir, me deffaut mon effort,
Qui s'allentit d'heure en heure dans moy,
Tant qu'il faudra vivre maugré l'esmoy.
Vivre il me faut: ne crains que je me tue;
Pour me tuer trop peu je m'esvertue.
Mais, puis qu'il faut que j'allonge ma vie,
Et que de vivre en moy revient l'envie,
Au moins, Cesar, voy la pauvre foiblette
Qui à tes pieds et de rechef se jette;
Au moins, Cesar, des gouttes de mes yeux
Amolly-toy, pour me pardonner mieux:

De ceste humeur la pierre on cave bien,
Et sus ton cœur ne pourront-elles rien?
Ne t'ont donc peu les lettres esmouvoir
Qu'à tes deux yeux j'avois tantost fait voir,
Lettres, je dy, de ton père receuës,
Certain tesmoin de nos amours conceues?
N'ay-je donc peu destourner ton courage,
Te descouvrant et maint et maint image
De ce tien père, à celle-là loyal
Qui de son fils recevra tout son mal?
Celuy souvent trop tost borne sa gloire
Qui jusqu'au bout se vange en sa victoire.
Prens donc pitié; tes glaives triomphans
D'Antoine et moy pardonnent aux enfans.
Pourrois-tu voir les horreurs maternelles,
S'on meurdrissoit ceux que ces deux mammelles,
Qu'ores tu vois maigres et dechirées,
Et qui seroient de cent coups empirées,
Ont allaicté? Orrois-tu mesmement
Des deux costez le dur gemissement?
Non, non, Cesar; contente-toy du père:
Laisse durer les enfans et la mère
En ce malheur où les dieux nous ont mis.
Mais fusmes-nous jamais tes ennemis
Tant acharnez que n'eussions pardonné,
Si le trophée à nous se fust donné?
Quant est de moy, en mes fautes commises,
Antoine estoit chef de mes entreprises,
Las! qui venoit à tel malheur m'induire;
Eussé-je pu mon Antoine esconduire?

OCTAVIAN.

Tel bien souvent son fait pense amender
Qu'on voit d'un gouffre en un gouffre guider.

Vous excusant, bien que vostre advantage
Vous y mettiez, vous nuisez d'avantage
En me rendant par l'excuse irrité,
Qui ne suis point qu'ami de verité.
Et si convient qu'en ce lieu je m'amuse
A repousser ceste inutile excuse.
Pourriez-vous bien de ce vous garentir
Qui fit ma sœur hors d'Athènes sortir,
Lors que, craignant qu'Antoine, son espoux,
Plus se donnast à sa femme qu'à vous,
Vous le paissiez de ruse et de finesses,
De mille et mille et dix mille caresses?
Tantost au lict exprès emmaigrissiez,
Tantost par feinte exprès vous pallissiez,
Tantost vostre œil vostre face baignoit
Dès qu'un ject d'arc de luy vous esloignoit,
Entretenant la feinte et sorcelage
Ou par coustume, ou par quelque breuvage;
Mesme attiltrant vos amis et flatteurs
Pour du venin d'Antoine estre fauteurs,
Qui l'abusoyent sous les plaintes frivoles,
Faisant ceder son proffit aux paroles.
Quoi! disoient-ils, estes-vous l'homicide
D'un pauvre esprit qui vous prend pour sa guide?
Faut-il qu'en vous la noblesse s'offense,
Dont la rigueur à celle-là ne pense
Qui fait de vous le but de ses pensées?
O qu'ils sont mal envers vous addressées!
Octavienne a le nom de l'espouse,
Et ceste-ci, dont la flame jalouse
Empesche assez la viste renommée,
Sera l'amie en son pays nommée :
Ceste divine, à qui rendent hommage
134 Tant de pays joints à son heritage.

Tant peurent donc vos mines et addresses,
Et de ceux-là les plaintes flatteresses,
Qu'Octavienne, et sa femme et ma sœur,
Fut dechassée et dechassa vostre heur.
Vous taisez-vous ? avez-vous plus desir,
Pour m'appaiser, d'autre excuse choisir?
Que diriez-vous du tort fait aux Romains,
Qui s'enfuyoient secrettement des mains
De vostre Antoine, alors que vostre rage
Leur redoubloit l'outrage sus l'outrage?
Que diriez-vous de ce beau testament
Qu'Antoine avoit remis secretement
Dedans les mains des pucelles vestales?
Ces maux estoyent les conduites fatales
De vos malheurs, et ores, peu rusée,
Vous voudriez bien encore estre excusée.
Contentez-vous, Cleopatre, et pensez
Que c'est assez de pardon, et assez
D'entretenir le fuseau de vos vies,
Qui ne seront à vos enfans ravies.

CLEOPATRE.

Ore, Cesar, chetive, je m'accuse
En m'excusant de ma première excuse,
Recognoissant que ta seule pitié
Peut donner bride à ton inimitié;
Que jà pour moy tellement se commande,
Que tu ne veux de moy faire une offrande
Aux dieux ombreux, ny des enfans aussy
Que j'ay tourné en ces entrailles cy.
De ce peu donc de mon pouvoir resté
Je rens, je rens grace à ta majesté;
Et, pour donner à Cesar tesmoignage
Que je suis sienne, et le suis de courage,

Je veux, Cesar, te deceler tout l'or,
L'argent, les biens, que je tiens en thresor.

LE CHOEUR.

Quand la servitude,
Le col enchesnant,
Dessous le joug rude
Va l'homme gesnant,
Sans que l'on menasse
D'un sourcil plié,
Sans qu'effort on face
Au pauvre lié,
Assez il confesse,
Assez se contraint,
Assez il se presse
Par la crainte estraint.
Telle est la nature
Des serfs deconfits.
Tant de mal n'endure
De Japet le fils.

OCTAVIAN.

L'ample thresor, l'ancienne richesse
Que vous nommez, tesmoigne la hautesse
De vostre race ; et n'estoit le bon heur
D'estre du tout en la terre seigneur,
Je me plaindrois qu'il faudra que soudain
Ces biens royaux changent ainsi de main.

SELEUQUE.

Comment, Cesar, si l'humble petitesse
Ose addresser sa voix à ta hautesse,
Comment peux-tu ce thresor estimer
Que ma princesse a voulu te nommer?
Cuides-tu bien, si accuser je l'ose,

Que son thresor tienne si peu de chose?
La moindre royne, à ta loy flechissante,
Est en thresor autant riche et puissante,
Qui autant peu ma Cleopatre égale,
Que par les champs une case rurale
Au fier chasteau ne peut estre égalée,
Ou bien la motte à la roche gelée.
Celle sous qui tout l'Egypte flechit,
Et qui du Nil l'eau fertile franchit,
A qui le Juif, et le Phenicien,
L'Arabien, et le Cilicien,
Avant ton foudre ore tombé sur nous,
Souloyent courber les hommagers genoux ;
Qui aux thresors d'Antoine commandoit,
Qui tout ce monde en pompes excedoit,
Ne pourroit-elle avoir que ce thresor?
Croy, Cesar, croy qu'elle a de tout son or
Et autres biens tout le meilleur caché.

CLEOPATRE.

A! faux meurdrier! a! faux traistre! arraché
Sera le poil de ta teste cruelle.
Que pleust aux dieux que ce fust ta servelle!
Tien, traistre, tien.

SELEUQUE.

O dieux!

CLEOPATRE.

O chose detestable!
Un serf! un serf!

OCTAVIAN.

Mais chose esmerveillable
D'un cœur terrible!

CLEOPATRE.

Et quoy! m'accuses-tu?
Me pensois-tu veufve de ma vertu
Comme d'Antoine? A a! traistre!

SELEUQUE.

Retiens-la,
Puissant Cesar! retiens-la doncq!

CLEOPATRE.

Voilà
Tous mes bienfaits. Hou! le dueil qui m'efforce
Donne à mon cœur langoureux telle force,
Que je pourrois, ce me semble, froisser
Du poing tes os, et tes flancs crevasser
A coups de pied.

OCTAVIAN.

O quel grinsant courage!
Mais rien n'est plus furieux que la rage
D'un cœur de femme. Et bien! quoy, Cleopatre,
Estes-vous point jà saoule de le battre?
Fuy-t'en, amy, fuy-t'en.

CLEOPATRE.

Mais quoy, mais quoy!
Mon empereur, est-il un tel esmoy
Au monde, encor, que ce paillard me donne?
Sa lacheté ton esprit mesme estonne,
Comme je croy, quand moy, royne d'icy,
De mon vassal suis accusée ainsi,
Que toy, Cesar, as daigné visiter,
Et par ta voix à repos inciter.
Hé! si j'avois retenu les joyaux
Et quelque part de mes habits royaux,

L'aurois-je fait pour moy, las! malheureuse!
Moy qui de moy ne suis plus curieuse?
Mais telle estoit ceste esperance mienne,
Qu'à ta Livie et ton Octavienne
De ces joyaux le present je feroy,
Et leurs pitiez ainsi pourchasseroy,
Pour (n'estant point de mes presens ingrates)
Envers Cesar estre mes advocates.

OCTAVIAN.

Ne craignez point: je veux que ce thresor
Demeure vostre. Encouragez-vous or',
Vivez ainsi en la captivité
Comm' au plus haut de la prospérité.
Adieu: songez qu'on ne peut recevoir
Des maux, sinon quand on pense en avoir.
Je m'en retourne.

CLEOPATRE.

Ainsi vous soit amy
Tout le destin, comm' il m'est ennemy.

LE CHOEUR.

Où courez-vous, Seleuque? où courez-vous?

SELEUQUE.

Je cours, fuyant l'envenimé courroux.

LE CHOEUR.

Mais quel courroux? Hé! Dieu! si nous en sommes!

SELEUQUE.

Je nè fuy pas ny Cesar ny ses hommes.

LE CHOEUR.

Qu'y a-t-il donc que peut plus la Fortune?

SELEUQUE.

Il n'y a rien sinon l'offense d'une.

LE CHOEUR.

Auroit-on bien nostre royne blessée ?

SELEUQUE.

Non, non ; mais j'ay nostre royne offensée.

LE CHOEUR.

Quel malheur donc a causé ton offense ?

SELEUQUE.

Que sert ma faute ou bien mon innocence ?

LE CHOEUR,

Mais, dy-le-nous, dy : il ne nuira rien.

SELEUQUE.

Dit, il n'apporte à la ville aucun bien.

LE CHOEUR.

Mais tant y a que tu as gaigné l'huis.

SELEUQUE.

Mais tant y a que ja puny j'en suis.

LE CHOEUR.

Estant puny, en es-tu du tout quitte ?

SELEUQUE.

Estant puny, plus fort je me depite,
Et jà dans moy je sens une furie
Me menassant que telle fascherie
Poindra sans fin mon ame furieuse.
Lors que la royne, et triste et courageuse,
Devant Cesar aux cheveux m'a tiré,
Et de son poing mon visage empiré,

S'elle m'eust fait mort en terre gesir
Elle eust preveu à mon present desir,
Veu que la mort n'eust point esté tant dure
Que l'eternelle et mordante pointure
Qui jà desjà jusques au fond me blesse
D'avoir blessé ma royne et ma maistresse.

LE CHOEUR.

O quel heur à la personne
Le ciel gouverneur ordonne,
Qui, contente de son sort,
Par convoitise ne sort
Hors de l'heureuse franchise,
Et n'a sa gorge submise
Au joug et trop dur lien
De ce pourchas terrien,
  Mais bien les antres sauvages,
Les beaux tapis des herbages,
Les rejettans arbrisseaux,
Les murmures des ruisseaux,
Et la gorge babillarde
De Philomèle jasarde,
Et l'attente du printemps,
Sont ses biens et passetemps.
  Sans que l'ame haut volante,
De plus grand desir bruslante,
Suive les pompeux arrois,
Et puis, offensant ses rois,
Ait pour maigre recompence
Le feu, le glaive ou potance,
Ou plustost mille remorts
Conferez à mille morts
  Si l'inconstante fortune
Au matin est opportune,

Elle est importune au soir.
Le Temps ne se peut rassoir :
A la Fortune il accorde,
Portant à celuy la corde
Qu'il avoit paravant mis
Au rang des meilleurs amis.
Quoy que soit, soit mort ou peine
Que le soleil nous rameine
En nous ramenant son jour,
Soit qu'elle face sejour,
Ou bien que par la mort griefve
Elle se face plus briefve,
Celuy qui ard de desir
S'est tousjours senti saisir.
Arius, de ceste ville,
Que ceste ardeur inutile
N'avoit jamais retenu,
Ce philosophe chenu
Qui deprisoit toute pompe,
Dont ceste ville se trompe,
Durant nostre grand' douleur
A receu le bien et l'heur.
Cesar, faisant son entrée,
A la sagesse monstrée
L'heur et la felicité,
La raison, la verité,
Qu'auroit en soy ce bon maistre,
Le faisant mesme à sa dextre
Costoyer, pour estre à nous
Comme un miracle entre tous.
Seleuque, qui de la royne
Recevoit le patrimoine
En partie, et qui dressoit
Le gouvernement, reçoit,

Et outre cette fortune
Qui nous est à tous commune,
Plus griefve infelicité
Que nostre captivité.
Mais or' ce dernier courage
De ma royne est un presage,
S'il faut changer de propos,
Que la meurdrière Atropos
Ne souffrira pas qu'on porte
A Romme ma royne forte,
Qui veut de ses propres mains
S'arracher des fiers Rommains.
Celle-là dont la constance
A pris soudain la vengeance
Du serf, et dont la fureur
N'a point craint son empereur,
Croyez que plustost l'espée
En son sang sera trempée,
Que pour un peu moins souffrir
A son deshonneur s'offrir.

SELEUQUE.

O sainct propos ! ô verité certaine !
Pareille aux dez est nostre chance humaine.

ACTE IV.

Cleopatre, Charmium, Eras, le Chœur.

CLEOPATRE.

Penseroit doncq Cesar estre du tout vainqueur ?
Penseroit doncq Cesar abastardir ce cœur ?
Veu que des tiges vieux ceste vigueur j'herite,
e pouvoir ceder qu'à la Parque depite ?
arque, et non Cesar, aura sur moy le pris ;
Parque, et non Cesar, soulage mes esprits ;
a Parque, et non Cesar, triomphera de moy ;
a Parque, et non Cesar, finira mon esmoy ;
i, si j'ay ce jourd'huy usé de quelque feinte,
fin que ma portée en son sang ne fust teinte.
uoy ! Cesar pensoit-il que ce que dit j'avois
eust bien aller ensemble et de cœur et de voix ?
esar, Cesar, Cesar, il te seroit facile
subjuguer ce cœur aux liens indocile ;
is la pitié que j'ay du sang de mes enfans,
doit sus mon vouloir mes propos triomphans,
n la pitié que j'ay si par moy, miserable,
t rompu le filet à moy jà trop durable.
urage donc, courage (ô compagnes fatales),
dis serves à moy, mais en la mort égales,
ous avez recogneu Cleopatre princesse,
r ne récognoissez que la Parque maistresse.

CHARMIUM.

ncore que les maux par ma Royne endurez,
ncore que les cieux contre nous conjurez,
ncore que la terre envers nous courroucée,

Encore que Fortune envers nous insensée,
Encore que d'Antoine une mort miserable,
Encore que la pompe à Cesar desirable,
Encore que l'arrest que nous fismes ensemble,
Qu'il faut qu'un mesme jour aux enfers nous assem-
Eguillonnast assez mon esprit courageux [ble,
D'estre contre soy-mesme un vainqueur outrageux,
Ce remède de mort, contrepoison de dueil
S'est tantost presenté d'avantage à mon œil :
Car ce bon Dolabelle, amy de nostre affaire,
Combien que pour Cesar il soit nostre adversaire,
T'a fait sçavoir (ô Royne), après que l'Empereur
Est party d'avec toy, et après ta fureur
Tant equitablement à Seleuque monstrée,
Que, dans trois jours prefix, ceste douce contrée
Il nous faudra laisser, pour, à Romme menées,
Donner un beau spectacle à leurs effeminées.

ERAS.

Ha mort, ô douce mort, mort, seule guarison
Des esprits oppressez d'une estrange prison,
Pourquoi souffres-tu tant à tes droits faire tort ?
T'avons-nous fait offense, ô douce et douce mort ?
Pourquoi n'approches-tu, ô Parque trop tardive ?
Pourquoi veux-tu souffrir ceste bande captive,
Qui n'aura pas plustost le don de liberté
Que cest esprit ne soit par ton dard ecarté ?
Haste donc, haste-toi : vanter tu te pourras
Que mesme sus Cesar une despouille auras.
Ne permets point alors que Phebus qui nous luit
Et devallant sera chez son oncle conduit,
Que ta sœur pitoyable, helas ! à nous cruelle,
Tire encore le fil dont elle nous bourrelle ;
Ne permets que des Peurs la pallissante bande

Empesche ce jourd'huy de te faire une offrande;
L'occasion est seure, et nul à ce courage
Ce jour nuire ne peut qu'on ne te face hommage;
Cesar cuide pour vray que jà nous soyons prestes
D'aller et de donner tesmoignage des questes.

CLEOPATRE.

Mourons donc, chères sœurs; ayons plustost ce cœur
De servir à Pluton qu'à Cesar, mon vainqueur.
Mais, avant que mourir, faire il nous conviendra
Les obsèques d'Antoine, et puis mourir faudra.
Je l'ay tantost mandé à Cesar, qui veut bien
Que monseigneur j'honore, helas! et l'ami mien.
Abbaisse-toi donc, ciel, et, avant que je meure,
Viens voir le dernier dueil qu'il faut faire à ceste
Peut-estre tu seras marry de m'estre tel, [heure.
Te faschant de mon dueil estrangement mortel.
Allons donc, chères sœurs! de pleurs, de cris, de lar-
Venons nous affoiblir, afin qu'en ses alarmes [mes,
Nostre voisine mort nous soit ores moins dure
Quand aurons demy fait aux esprits ouverture.

LE CHOEUR.

Mais où va, dites-moy, dites-moy, damoyselles,
Où va ma royne ainsi? Quelles plaintes mortelles,
Quel soucy meurdrissant, ont terni son beau teint?
Ne l'avoit pas assez la seiche fiebvre atteint?

CHARMIUM.

Triste, elle s'en va voir des sepulcres le clos,
Où la mort a caché de son amy les os.

LE CHOEUR.

Que sejournons-nous donc? Suyvons nostre maistresse.

ERAS.

Suyvre vous ne pouvez sans suyvre la destresse.

LE CHOEUR.

La gresle petillante
Desseus les toits,
Et qui mesme est nuisante
Au verd des bois,
Contre les vins forcène
En sa fureur,
Et trompe aussi la peine
Du laboureur.
N'estant alors contente
De son effort,
Ne met toute l'attente
Des fruits à mort.
Quand la douleur nous jette
Ce qui nous poind,
Pour un seul sa sagette
Ne blesse point.
Si nostre royne pleure,
Lequel de nous
Ne pleure point à l'heure?
Pas un de tous.
Mille traits nous affolent,
Et seulement
De l'envieux consolent
L'entendement.
Faisons ceder aux larmes
La triste voix,
Et souffrons les alarmes
Tels que ces trois.
Jà la royne se couche
Près du tombeau,
Elle ouvre jà sa bouche:
Sus donc, tout beau!

CLEOPATRE.

Antoine, ô cher Antoine! Antoine, ma moitié!
Si Antoine n'eust eu des cieux l'inimitié,
Antoine, Antoine, helas! dont le mal'heur me prive,
Entens la foible voix d'une foible captive,
Qui de ses propres mains avoit la cendre mise
Au clos de ce tombeau n'estant encore prise;
Mais qui, prise et captive à son mal'heur guidée,
Sujette et prisonnière en sa ville gardée,
Ore te sacrifie, et, non sans quelque crainte
De faire trop durer en ce lieu ma complainte,
Veu qu'on a l'œil sus moy, de peur que la douleur
Ne face par la mort la fin de mon mal'heur,
Et à fin que mon corps, de sa douleur privé,
Soit au Rommain triomphe en la fin reservé,
Triomphe, dy-je, las! qu'on veut orner de moy,
Triomphe, dy-je, las! que l'on fera de toy.
Il ne faut plus desor de moy que tu attendes
Quelques autres honneurs, quelques autres offrandes.
L'honneur que je te fais l'honneur dernier sera
Qu'à son Antoine mort Cleopatre fera.
Et, bien que, toy vivant, la force et violence
Ne nous ait point forcé d'écarter l'alliance
Et de nous separer, toutefois je crains fort
Que nous nous separions l'un de l'autre à la mort,
Et qu'Antoine, Rommain, en Egypte demeure,
Et moy, Egyptienne, dedans Romme je meure.
Mais, si les puissans dieux ont pouvoir en ce lieu
Où maintenant tu es, fais, fais que quelque dieu
Ne permette jamais qu'en m'entrainant d'icy,
On triomphe de toy en ma personne ainsi,
Ains que ce tien cercueil, ô spectacle piteux
De deux pauvres amans! nous racouple tous deux,

Cercueil qu'encore un jour Egypte honorera,
Et peut-estre à nous deux l'épitaphe fera :
« Icy sont deux amans qui, heureux en leur vie,
» D'heur, d'honneur, de liesse, ont leur ame assouvie.
» Mais, en fin, tel mal'heur on les vit encourir,
» Que le bon heur des deux fust de bien tost mourir.»
Reçoy, reçoy-moy donc, avant que Cesar parte,
Que plustost mon esprit que mon honneur s'ecarte :
Car entre tout le mal, peine, douleur, encombre,
Souspirs, regrets, soucis, que j'ay souffert sans nom-
J'estime le plus grief ce bien petit de temps [bre,
Que de toy, ô Antoine! esloigner je me sens.

LE CHOEUR.

Voy la : pleurant elle entre en ce clos des tombeaux
Rien ne voyent de tel les tournoyans flambeaux.

ERAS.

Est-il si ferme esprit qui presque ne s'envole
Au piteux escouter de si triste parole?

CHARMIUM.

O cendre bienheureuse! estant hors de la terre [serre
L'homme n'est point heureux tant qu'un cercueil l'en

LE CHOEUR.

Auroit donc bien quelqu'un de vivre telle envie
Qui ne voulust icy mespriser ceste vie?

CLEOPATRE.

Allons donc, chères sœurs, et prenons doucement
De nos tristes mal'heurs l'heureux allegement.

LE CHOEUR.

Strophe.

Plus grande est la peine
Que l'outrageux sort
Aux amis ameine
Que de l'amy mort
N'est la joye grande,
Alors qu'en la bande
Des esprits heurez,
Esprits asseurez
Contre toute dextre,
Quitte se voit estre
Des maux endurez.

Antistrophe.

Chacune Charite
Au tour de Cypris,
Quand la dent dépite
Du sanglier epris
Occit en la chasse
De Myrrhe la race
Ne pleuroit si fort
Qu'on a fait la mort
D'Antoine, que l'ire
Transmit au navire
De l'oublieux port.

Epode.

Les cris, les plains
Des Phrygiennes
Estans aux mains
Myceniennes
N'estoyent pas tels
Que les mortels

Que pour Antoine
Fait nostre royne.

Strophe.

Mais ore j'ay crainte
Qu'il faudra pleurer
Nostre royne esteinte,
Qui ne peut durer
Au mal de ce monde,
Mal qui se feconde,
Tousjours enfantant
Nouveau mal sortant.
On la voit delivre
Du desir de vivre,
Mille morts portant.

Antistrophe.

Tantost gaye et verte
La forest estoit;
La terre couverte
Sa Cerès portoit;
Flore avoit la prée
De fleurs diaprée,
Quand pour tout cecy
Tout soudain voicy
Cela qui les pille :
L'hyver, la faucille,
Et la faux aussi.

Epode.

Jà la douleur
Rompt la liesse,
La joye et l'heur
A ma princesse;
Reste le teint

Qui n'est esteint ;
Mais la mort blesme
L'ostera mesme.

Strophe.

Elle vient de faire
L'honneur au cercueil,
O ! quelle a peu plaire
Et deplaire à l'œil,
Plaire quand les roses
Ont esté decloses,
Avec le cyprès,
Mille fois après
Baisotant la lame,
Qui semble à son ame
Faire les aprests.

Antistrophe.

Versant la rosée
Du fond de son cœur,
Par les yeux puisée,
Et puis la liqueur
Que requiert la cendre,
Et faisant entendre
Quelques mots lachez,
Bassement machez,
Pour fin de la feste,
Meslant de sa teste
Les poils arrachez.

Epode.

Elle a despleu,
Pource qu'il semble
Qu'elle n'a peu
Que vivre ensemble.

Et que soudain
De nostre main
Luy faudra faire
Un mesme affaire.

ACTE V.

Proculée, le Chœur.

PROCULÉE.

O juste Ciel, si ce grief malefice
Ne t'accusoit justement d'injustice,
Par quel destin de tes Dieux conjuré,
Ou par quel cours des astres mesuré,
A le mal'heur pillé telle victoire,
Qu'en la voyant on ne la pourroit croire?
O vous, les Dieux des bas enfers et sombres,
Qui retirez fatalement les ombres
Hors de nos corps, quelle palle Megère
Estoit commise en si rare misère?
O fière Terre, à toute heure soüillée
Des corps des tiens, et en leur sang toüillée,
As-tu jamais soustenu sous les flancs
Quelque fureur de courages plus grands?
Non, quand tes fils Jupiter eschellèrent,
Et contre luy serpentins se meslèrent,
Car eux, pour estre exempts du droit des cieux,
Voulurent mesme embuscher les grands Dieux,
Desquels en fin fierement assaillis,
Furent aux creus de leurs monts recueillis;
Mais ces trois cy, dont le caché courage
N'eust point esté mescreu de telle rage,
Qui n'estoyent point geantes serpentines,

En redoublant leurs rages feminines,
Pour au vouloir de Cesar n'obeir,
Leur propre vie ont bien voulu trahir.
O Jupiter! ô Dieux! quelles rigueurs
Permets-tu donc à ces superbes cœurs?
Quelles horreurs as-tu fait ores naistre,
Qui des nepveux pourront aux bouches estre,
Tant que le tour de la machine tienne
Par contrepoids balancé se maintienne?
Dictes-moi donc, vous, brandons flamboyans,
Brandons du Ciel toutes choses voyans,
Avez-vous peu dans ce val tant instable
Decouvrir rien de plus espouvantable?
Accusez-vous maintenant, o Destin!
Accusez-vous, o flambeaux argentins!
Et toi, Egypte! à l'envi matinée,
Maudi cent fois l'injuste destinée.
Et toi, Cesar, et vous autres Romains,
Contristez-vous: la Parque de vos mains
A Cleopatre à ceste heure arrachée,
Et maugré vous vostre attente empeschée.

LE CHOEUR.

O dure, helas! et trop dure avanture!
Mille fois dure, et mille fois trop dure.

PROCULÉE.

Ha, je ne puis à ce crime penser,
Si je ne veux en pensant m'offenser;
Et, si mon cœur à ce malheur ne pense,
En le fermant je luy fais plus d'offense.
Escoutez donc, citoyens, escoutez,
Et m'escoutant vostre mal lamentez.
J'estois venu pour le mal supporter
De Cleopatre, et la reconforter,

Quand j'ay trouvé ces gardes qui frappoyent
Contre sa chambre, et sa porte rompoyent,
Et qu'en entrant en ceste chambre close,
J'ay veu (ô rare et miserable chose!)
Ma Cleopatre en son royal habit,
Et sa couronne au long d'un riche lict
Peint et doré, blesme et morte couchée,
Sans qu'elle fust d'aucun glaive touchée,
Avecq Eras, sa femme, à ses pieds morte,
Et Charmium vive, qu'en telle sorte
J'ay lors blasmée : A a! Charmium, est-ce
Noblement faict? Ouy, ouy, c'est de noblesse
De tant de rois Egyptiens venuë
Un tesmoignage. Et lors, peu soustenuë,
En chancelant et s'accrochant en vain,
Tombe à l'envers, restans un tronc humain.
Voilà des trois la fin espouventable,
Voilà des trois le destin lamentable :
L'amour ne veut separer les deux corps,
Qu'il avoit joints par longs et longs accords;
Le Ciel ne veut permettre toute chose
Que bien souvent le courageux propose.
Cesar verra, perdant ce qu'il attent,
Que nul ne peut au monde estre contant.
L'Egypte aura renfort de sa destresse,
Perdant, après son bon heur, sa maistresse;
Mesmement moy, qui suis son ennemi,
En y pensant, je me pasme à demi,
Ma voix s'infirme, et mon penser défaut :
O! qu'incertain est l'ordre de là haut!

LE CHŒUR.

Peut-on encores entendre
De toy, troupe, quelque voix?
Peux-tu ceste seule fois
De ton deuil la plainte rendre,
Veu que, helas! tant douloureuse,
De ton support le plus fort
Tu ne remets qu'en la mort,
Mort, hélas! à nous heureuse?
Mais prens, prens donc ceste envie,
Sur le plus blanc des oiseaux,
Qui sonne au bord de ses eaux
La retraite de sa vie.
Et en te debordans mesme,
Despite-moy tous les cieux,
Despite-moy tous leurs Dieux,
Autheurs de ton mal extrême.
Non, non, ta douleur amère,
Quand j'y pense, on ne peut voir
Si grande, que quelque espoir
Ne te reste en ta misère.
Ta Cleopatre, ainsi morte,
Au monde ne perira:
Le temps la garantira,
Qui desja sa gloire porte,
Depuis la vermeille entrée
Que fait ici le Soleil,
Jusqu'aux lieux de son sommeil,
Opposez à ma contrée,
Pour avoir, plustost qu'en Romme
Se souffrir porter ainsi,
Aimé mieux s'occire ici,
Ayant un cœur plus que d'homme.

PROCULÉE.

Mais que dirai-je à Cesar? ô l'horreur
Qui sortira de l'estrange fureur!
Que dira-il de mourir sans blessure
En telle sorte? Est-ce point par morsure
De quelque aspic? Auroit-ce point esté
Quelque venin secrettement porté?
Mais tant y a qu'il faut que l'esperance
Que nous avions cède à ceste inconstance.

LE CHOEUR.

Mais tant y a qu'il nous faudra renger
Dessous les loix d'un vainqueur estranger,
Et desormais en nostre ville apprendre
De n'oser plus contre Cesar meprendre.
Souvent nos maux font nos morts desirables:
Vous le voyez en ces trois miserables.

Fin de la tragedie de Cleopatre.



DIDON SE SACRIFIANT

TRAGEDIE

D'ESTIENNE JODELLE, PARISIEN

PERSONNAGES :

ACHATE.
ASCAIGNE.
PALINURE.
ENÉE.
Le Chœur des Troyens.
DIDON.
Le Chœur des Pheniciennes.
ANNE
BARCE.



DIDON SE SACRIFIANT

TRAGEDIE.

ACTE I.

Achate, Ascaigne, Palinure.

ACHATE.

Quel jour sombre! quel trouble avec ce [jour te roulent
Tes destins, ô Carthage! et pourquoi ne [se soullent
Les grands Dieux, qui leur veüe et leurs [oreilles sainctes
Aveuglent en nos maux, essourdent en nos plaintes?
Pourquoy donques, jaloux, ne se soullent de faire,
Ce qui fait aux mortels leur puissance desplaire?
Race des Dieux, Ascaigne, et toy qui l'avanture
Des Troyens lis au ciel, asseuré Palinure,
Encor que nostre Enée au havre nous envoye
Apprester au départ les restes de la Troye;
Encor que nous suivions ses redoutez oracles,
Ses songes ambigus, ses monstrueux miracles;

Encor que, comme il dit, du grand Atlas la race,
Mercure, soit venu se planter à sa face,
Afin que hors d'Afrique en mer il nous remeine,
Pour faire aussitost fin à nos ans qu'à la peine,
Ne jettez-vous point l'œil (las se pourroit-il faire
Que telle pitié peust à quelqu'un ne déplaire?)
Jettez-vous point donc l'œil sur l'amante animée,
Sur Didon, qui, d'amour et de deuil renflammée,
(Jà desjà je la voy forcener, ce me semble)
Perdra son sens, son heur et son Enée ensemble!
Et dont peut-estre (ha Dieux!) la miserable vie
Avec nos fiers vaisseaux aux vents sera ravie;
Tant que l'injuste mort, retombant sur nos testes,
Armera contre nous les meurtrières tempestes.
Sa peine fut horrible alors que la nuit sombre
De son espoux Sichée offrit à ses yeux l'ombre,
L'ombre hideuse et palle, et qu'à ses yeux Sichée,
Decouvrant une playe, une playe bouchée,
De la poudre et du sang, monstroit à la deserte
De son frère meurtrier la cruauté couverte,
D'un son gresle enseignant sa richesse enterrée,
Dont elle avecq les siens par l'Afrique alterée
Fuyant de ce cruel Pygmalion la rage,
Marchanda, pour bastir sur ce bruyant rivage,
Ce que les siens pourroyent environner de place
De la peau d'un taureau, et dont elle menace,
Ayant dressé Carthage, horreur mesme des guerres,
Les voisins ennemis et les estranges terres.
L'autre mal la troubla, lorsque Jarbe, le prince
Des noirs Getuliens, lui offroit sa province,
Et son sceptre et sa gent, si par les torches sainctes
Du mariage estoyent leurs deux ames estreintes,
Sans qu'elle, au vieil amour de Sichée obstinée,
Se peust faire flechir sous le joug d'Hymenée;

Tant que ce Roy luy couve au fons de l'ame, pleine
D'un immortel courroux, une implacable haine.
Plus estrange malheur encor la vint surprendre,
Quand le pardon des flots appaisez fit descendre
Nostre troupe en Afrique, et que les yeux d'Enée
De cent traits venimeux blessèrent l'effrenée,
Lorsque son hoste Amour, de ses flammes mordantes,
Peu à peu devoroit ses entrailles ardentes, [braise
Brasillant dans son cœur, comme on voit hors la
Les charbons s'allumans saillir dans la fournaise;
Ou comme l'ardant corps dont se fait le tonnerre,
Lorsqu'à son element il s'elève de terre
Dans le milieu de l'air, clos d'une froide nuë,
Double de cent eclairs la longue pointe aiguë. [pose,
Mais las! quand des Dieux l'ire à nostre aise s'op-
Nous nous sentons trainer de pire en pire chose.
Didon, qui nostre Enée (arraché de l'horrible
Massacre des Gregeois, de la fureur terrible
De Junon adversaire et des hurlans abysmes)
Deslors mesme qu'un pié dans Carthage nous mismes,
Dedans sa court receut, recevant dans son ame,
Par le regard coupable, et l'image et la flame.
Pourroit elle egaller tout le mal que luy brasse
Si long temps la Fortune, au dueil qui la menace
En notre injuste fuite? Ainsi que l'indiscrette
Qui perdoit son Jason, ou que celle de Crète,
Qui rappelloit en vain son Thesée au rivage,
Remplira l'œil de pleurs, son ame d'une rage
Et d'une horreur sa ville.

ASCAIGNE.

En memoire me tombe
Ce qu'un jour nous disoit mon père, sur la tombe
D'Anchise, mon ayeul: Que l'amour et la haine

Des Dieux vont bigarrant la fresle vie humaine;
Tant qu'à peine une joye aux mortels se rapporte,
Qui n'ait pour sa compagne une douleur plus forte;
Mais il conseille aussi qu'aux choses douloureuses
On s'aveugle, pour voir et gouster les heureuses.

PALINURE.

Il vaut mieux que les Dieux leurs ordonnances gardent
Que pour se desmentir aux dangers ils regardent;
Et l'on ne doit son fiel contre les Dieux espoindre,
Quand on reçoit des Dieux de deux malheurs le moin-
Quel malheur si Didon dans sa poitrine ardente [dre.
Eust peu d'un grand Enée ensevelir l'attente,
Tant qu'une mesme ardeur, ravissant leur memoire,
Peust ravir des Troyens et de leur chef la gloire,
Et qu'ici s'attachant la fatale compaigne
Que le Tybre entortille, eust pour neant d'Ascaigne
Attendu les efforts, voire et l'horrible race,
Qui doit forcer sous soy ce que Neptune embrasse!
Un mal passe le mal.

ASCAIGNE.

Bien qu'une douce amorce
Desrobe bien souvent au jeune cœur sa force,
Si m'aveuglé-je au bien que j'avois, et au trouble
D'une amante insensée. Il faut que l'on redouble [ce
L'ame pour vaincre un dueil. Donc ceste Afrique dou-
En la laissant nous charme? Où le destin nous pousse
Suivon, suivon tousjours. Toute troupe est sujette
Au travail; le travail enduré nous rachette
Un glorieux repos.

ACHATE.

La jeunesse boüillante,
Qui contre le soucy se rend tousjours nuisante,

Deffend à ton esprit, Ascaigne, qu'il ne ronge
La crainte des dangers où plus agé je songe ;
La haine fait le dol. Junon, par les envies
Que, sans fin irritée, acharne sur nos vies
(Elle qui du Tonant est la sœur et l'espouse),
Renverse les destins, et, de tout heur jalouse,
Veut monstrer que celuy tousjours son malheur traine
Pour qui les cœurs felons ont enfielé leur haine.
N'auroit-elle pas bien pourchassé par menée
Que hors d'icy les dieux exilassent Enée?
Elle qui a son vueil déesse se transforme,
Auroit-elle point pris de Mercure la forme,
Pour nous oster (feignant du grand Dieu le message)
Une Troye desja redressée en Carthage?
Qui plus est, par l'horreur de l'hyver et la rage
Des cruels aquilons, et par le seul naufrage,
S'apaisent leurs courroux. Jupiter nous commande
De faire desmarrer la Phrygienne bande,
Demeurant des Gregeois : car, depuis que la Troye
Fut par l'arrest celeste aux Atrides la proye,
Ce pauvre nom nous reste, et semble qu'à cest heure
Le Ciel vueille que rien de Troye ne demeure,
Car veu qu'en nulle terre on ne nous souffre prendre
Le siége et le repos, et qu'ores de la cendre
Des funèbres tombeaux les tremblantes voix sortent,
Qui tousjours nouveau vol à nostre fuite apportent,
Et qu'ores par les cris de quelque orde harpye
Nous sommes rechassez, et or' de la Libye,
Par le fils de Maia, qui fait changer sur l'heure
A la traistresse mer nostre seure demeure.
Quelle belle Italie, ou quel autre heritage
Nous promet-on, sinon l'eternel navigage
Et le fons de la mer, qui, par la destinée
Veut pour un Dieu marin recevoir son Enée,

Enée son neveu, et, de lui seul contente,
Noyer avecques nous nos dieux et nostre attente?

PALINURE.

Jamais aux bas mortels les Immortels ne rendent
Une asseurance entière, et tousjours ceux qui tendent
A la gloire plus haute ont leurs ames estreintes
Aux soucis, aux travaux, aux songes et aux craintes.
Mais en vain celuy-là se tourmente et soucie
Qui, soit heur, soit malheur, dessus les dieux appuye
Le hasart de ses faits : car, bien qu'au ciel je veisse
Les astres ennemis, et que je me predisse
De mes voisins dangers l'evenement moleste,
Il vaudroit mieux, suivant un message celeste [fiance,
(Quand mesme il seroit faux), mettre aux dieux ma
Que suivre pour guidon ma fresle cognoissance,
Aimant mieux, en m'armant d'une volonté pure,
Perdre tout que d'avoir vouloir de faire injure
Au mandement d'un Dieu qui veut que pour un vice
Executé vouloir de faillir se punisse.

ASCAIGNE.

Encor oublions-nous qu'outre l'ailé Mercure,
Plus seurs encor nous doit rendre un celeste augure,
Alors qu'au sac piteux nostre Troye estoit pleine
De feu, de pleurs, de meurdre, une flame soudaine
Vint embraser mon chef, qui, comme nostre Anchise
L'expliqua, nous chassoit hors de la Troye prise.
Je jure par l'honneur de ceste mesme teste,
Par celle de mon père et par la neufve feste
Que le tombeau d'Anchise adjouste à nostre année,
Qu'un mesme embrasement m'a ceste matinée
Donné le mesme signe, et qu'on nous tient promesse
De revenger bien tost la Troye de la Grèce.

ACHATE.

Sus, sus doncques, haston; l'entreprise est heureuse
Qu'on n'execute point d'une main paresseuse.
Haston sans aucun bruit au labeur nostre troupe;
Que tout se trousse au port; que les rameaux on coupe
Pour couronner les masts; qu'aux vents on prenne gar-
Aux fustes, aux esquifs; qu'aux armes on regarde; [de,
Qu'il n'y ait mast, antene, ancre, voile ou hune
Qui ne soit pour souffrir les hasards de Neptune.
Mais tourne l'œil, Ascaigne, et voy l'estrange peine
Où ton père, tout morne, à l'ecart se pourmène.
Las! faut-il qu'en amour l'audace la plus prompte,
Pour une peur qui tient tousjours le frein, se domte?

ENÉE.

Du fer, du sang, du feu, des flots et de l'orage,
Je n'ay point eu d'effroy, et je l'ay d'un visage,
D'un visage de femme, et faut qu'un grand Enée
Sente plus que Didon sa force effeminée,
Non pas tant pour l'amour qui ait en moy pris place
Que pour ne pouvoir pas comment souffrir sa face.
Je ne m'effroyay point quand la Grèce outragée
Fit ramer ses vaisseaux jusques au bord Sigée,
Où des Atrides fiers, où Achille invincible,
Où Ajax, où Ulysse, entre tous eux nuisible,
Par ses trompeurs efforts, d'une voix enflammée
Encourageoit au sac leur bien conduite armée,
Et que de la muraille on les vit sur la rive
Menacer de trainer nostre Troye captive
Parmi les flots marins, afin d'orner Mycènes
De ce riche butin, sallaire de leurs peines.
Je r'asseuray soudain ma raison eslancée
Lors que ma mère on vit fatalement blessée
D'un trait de Diomède, et ne m'estonnay guères

Du destin accompli, quand les dextres meurtrières
De deux hardis Grégeois dans le sang se soüillèrent
De Dolon et de Rèze, et, vainqueurs, emmenèrent
Les chevaux thraciens, avant qu'on les vist boire
Dans le Xanthe, duquel vivroit encor la gloire,
S'ils en eussent gousté. Moins encor fut troublée
Ma raison dedans moy, lors que Panthasilée,
Royne amazonienne, en son camp déconfite,
Le reste de son ost fit sauver à la fuite.
Mesmes la mort d'Hector (Hector, seule deffense
De nos murs et de nous) ne força ma constance,
Ny mesme de Pallas l'image gardienne
Prise de l'ennemi, ny ceste nuict troyenne,
Ceste effroyable nuict où les dieux nous monstrèrent
Que pour neant dix ans les Troyens resistèrent.
Rien qui peust telle nuict s'offrir devant ma veuë
Ne trouva de son sens mon ame despourveuë.
Bien que du grand Hector l'effroyable figure,
Ayant les cheveux pris et de sang et d'ordure,
S'apparust devant moy, pour lors aussi hideuse
Qu'estoit le corps d'Hector, par la trace poudreuse
Qu'il empourpra de sang tout autour de la ville,
Trainé par les chevaux de son meurtrier Achille;
Bien (dy-je) que, sortant hors de la maison mienne,
Je veisse en mon chemin la prophète troyenne,
Entre les mains des Grecs miserablement serve,
Tirer par les cheveux du temple de Minerve;
Et, bien qu'à tant d'amis, par le fer et les flames,
Je veisse saccager les maisons et les ames;
Bien (dy-je) qu'en entrant dans la maison royalle
Avecq' les Grecs, je veisse Hecube, froide et palle,
De femmes entourée et de cris et de rages,
Dessous un viel laurier embrasser les images
Des pauvres dieux vaincus, et, comme condamnée,

Tendre le pauvre col à toute destinée,
Voire son roy vieillart qui, d'une main dépite,
Tâchoit venger le sang de son enfant Polite,
Frappé de mesme main, tout petillant et blesme,
Devant l'autel sacré respandre son sang mesme.
Mais quand aurois-je dit les troubles qui m'avindrent
Ceste effroyante nuict, qui pourtant ne me tindrent
Esperdu que bien peu? Tant de fois voir ma mère
Se planter tout soudain devant moy ; voir mon père
Pesant de la vieillesse, et mon enfant débile,
Qu'il failloit nonobstant arracher de la ville ;
Voir en chemin ma femme amoindrir nostre nombre
Et se perdre de moy, puis tout soudain son ombre,
Revenant, se ficher devant mes yeux, me dire
L'adieu qu'elle devoit. Hé! qui pourroit suffire
A compter tous ces maux, et encor les affaires
Que m'ont fait rencontrer les destins adversaires
Depuis ce cruel sac, sans que le ciel m'estonne
Des cas aventureux que pour nous il ordonne?
La voix de Polydore au taillis entendue
Rendit-elle ma voix autrement esperdue
Que je n'ay de coustume? Et, lors que, tous malades
Du tourment de la mer, dans les isles Strophades
Nous prismes nostre port, et que par la Harpye
(Monstre horrible et puant) fut ma troupe advertie
Du malheur qui nous suit, vit-on que je changeasse
De beaucoup mon visage, et mes sens je troublasse
De si rares hideurs? L'horrible prophetie
Des travaux qu'Helenus predit sur nostre vie ;
Le monstrueux cyclope à qui nous arrachasmes
Le pauvre Achemenide, et au port le menasmes ;
Le trepas de mon père, à qui la sepulture
Nous fismes à Drepan, bien qu'encor j'en endure, [tes
M'ont ils fait monstrer autre? Et mesmes quand nos tes-

Je vey quasi couvrir des dernières tempestes
Que nous eusmes en mer, de quelle contenance
Me peut-on voir monstrer un deffaut d'asseurance?
Toutesfois maintenant, hors quasi de tout trouble,
Je palli, je me pers, je me trouble et retrouble,
Je croy ce que j'ay veu n'estre rien fors qu'un songe,
Duquel je veux piper la royne en mon mensonge;
Et, bien que je la sçache entre tous estre humaine,
Je me la feins en moy de rage toute pleine;
Il me semble desjà que les sœurs Eumenides,
Pour tantost m'effroyer, seront les seules guides
De ces cris effrenez, me faisant, miserable, [ble;
Moy-mesme estre envers moy de trahison coulpa-
Ou bien, si sa douceur à l'œil je me presente,
Plus encor sa douceur de moy-mesme m'absente,
Veu que j'aurois une ame estrangement cruelle,
Si la juste pitié qu'il me faut avoir d'elle
Ne me faisoit crever et rompre l'entreprise
Qui la loy de l'amour infidellement brise.
Si ne le faut-il pas; il faut que ma fortune
S'obstine contre tout, et faut que toy, Neptune,
Portes dessus ton dos, quoy qu'ores il advienne
Du royaume promis, la troupe prhygienne;
Le conseil en est pris, à rien je ne regarde:
Une necessité à tout mal se hasarde.

Le Chœur des Troyens.

Les dieux des humains se soucient,
Et leurs yeux, sur nous arrestez,
Font que nos fortunes varient,
Sans varier leurs volontez.
Le tour du ciel qui nous rameine
Après un repos une peine,
Un repos après un tourment,

Va tousjours d'une mesme sorte ;
Mais tout cela qu'il nous rapporte
Ne vient jamais qu'inconstamment.
Les Dieux tousjours à soy ressemblent ;
Quant à soy les Dieux sont parfaits;
Mais leurs effects sont imparfaits,
Et jamais en tout ne se semblent.
Les deux peuples divers qu'ensemble
L'immuable fatalité
Pour ce seul jour encore assemble
Dans les murs de ceste cité,
Les Troyens sous le fils d'Anchise,
Les Tyriens dessous Elyse,
Monstrent assez à tous vivans
Qu'il n'y a que l'audace humaine
Qui face que le Ciel attraine
L'heur et le malheur se suivans.
Nostre heur auroit une constance
Si, voulans tousjours hault monter,
Nous ne taschions mesme d'oster
Aux grands Dieux nostre obeissance.
Mais eux, qui toutes choses voyent,
Exempts d'ignorer jamais rien,
Ont veu comme il faut qu'ils envoyent
Aux mortels le mal et le bien.
Et d'un tel ordre ils entrelacent
L'heur au malheur, et se compassent
Si bien en leur juste equité,
Que l'homme, au lieu d'une asseurance,
Ne peut avoir que l'esperance
De plus grande felicité;
Pendant que chetif il espère
(Chacun en sa condition),
La Mort oste l'occasion

D'esperer rien de plus prospère.
Ainsi les hauts dieux se reservent
Ce poinct, d'estre tous seuls contens ;
Pendant que les bas mortels servent
Aux inconstances de leur temps.
Des evenements l'inconstance
Engendre en eux une ignorance,
Tant qu'aveuglez par le desir,
Auquel trop il s'assujetissent,
Pour l'heur le malheur ils choisissent,
L'ombre du plaisir pour plaisir.
Mais quoy! veu telle incertitude,
L'homme sage, sans s'esmouvoir,
Reçoit ce qu'il faut recevoir,
Mocqueur de la vicissitude.
Car, si toutes choses qui viennent
Avoyent paravant à venir,
Si les douleurs qui en proviennent
Par un malheureux souvenir,
Ou bien la crainte qui devance
L'evenement de telle chance
Ne nous peuvent apporter mieux,
Grands Dieux, qu'est-ce qui nous fait faire
Plus malheureux en nostre affaire
Que mesme ne nous font les cieux ?
Heureux les esprits qui ne sentent
Les inutiles passions,
Filles des apprehensions,
Qui seules quasi nous tourmenten
Tout n'est qu'un songe, une risée,
Un fantosme, une fable, un rien,
Qui tient nostre vie amusée
En ce qu'on ne peut dire sien.
Mais ceste marâtre nature,

Qui se monstre beaucoup plus dure
A nous qu'aux autres animaux,
Nous donne un discours dommageable,
Qui rend un homme miserable,
Et avant et après ses maux ;
Et plus les bourrelles Furies
Voyent que nous sommes en heur,
Et plus après nostre mal'heur
Monstre sur nous leurs seigneuries.
  Ceste inevitable Fortune,
Qui renversa nostre cité,
N'eust point esté tant importune
Contre nostre felicité
Si, avant que les tristes flames
Eussent ravy les chères ames
De nos superbes citoyens,
Ceste vangeresse muable
N'eust point esté tant favorable
Aux murs et au nom des Troyens.
Mais qui eust peu brider sa rage,
Voyant que le Ciel gouverneur
Souffroit qu'on saccageast l'honneur
Des villes, et des Dieux l'ouvrage?
  Ainsi n'eust pas esté saisie
Par les trois infernales sœurs
L'ame de ce grand roy d'Asie,
Voyant les Grecs estre vainqueurs,
Si ce grand Priam, nostre prince,
N'eust apparu dans sa province
Comme roy de tous autres roys.
L'ire n'est point en la puissance
Des princes, et l'impatience
Contraint leur cœur dessous ses loix.
Quel horreur, quand la gloire haute

Tresbuche, et que les royautez
Se tournent en captivitez,
Soit par hasart, soit par leur faute!
Toy-mesme, Hecube infortunée,
Qui cruellement des Gregeois
Pour esclave fus entrainée,
Comment maintenant tu dirois.
Quels brandons et quelles tenailles
S'acharnent dessus les entrailles
De ceux qui, devant triomphans,
Voyent soudain choir les orages
Et ensanglanter leurs visages
Du sang mesme de leurs enfans?
Nous-mesmes qui, dessous Enée
Cherchons nostre bien par nos maux,
Disons qu'avecq' les cœurs plus hauts
La plus grande misère est née.
Mais qui veut voir un autre exemple
Soit du destin, ou soit du mal
Que l'homme en souffre, qu'il contemple,
En ce departement fatal,
Comment la Fortune se joue
D'une grand' royne sur sa rouë.
J'ay grand' peur qu'aucune raison,
Voyant le sort tant variable,
(O pauvre Didon pitoyable!)
Ne demeure dans ta maison.
Une impatience est plus grande
Que tout mal que l'on puisse avoir;
Mais la mort a souvent fait voir,
Qu'impatience au mal commande.

ACTE II.

Didon, Chœur des Pheniciennes, Anne, Enée.

DIDON.

Dieux, qu'ay-je soupçonné? Dieux, grands [Dieux, qu'ay-je sçeu?
Mais qu'ay-je de mes yeux moy-mesmes [apperceu?
Veut donc ce desloyal, avec ses mains traistresses, [ses
Mon honneur, mes bienfaits, son honneur, ses promes-
Donner pour proye aux vents? Je sens, je sens glacer
Mon sang, mon cœur, ma voix, ma force et mon penser.
Las! Amour, que deviens-je? et quelle aspre furie
Se vient planter au but de ma trompeuse vie,
Trompeuse, qui flattoit mon aveugle raison,
Pour enfin l'estouffer d'un estrange poison?
Est-ce ainsi que le Ciel nos fortunes balance?
Est-ce ainsi qu'un bienfait le bienfait recompense?
Est-ce ainsi que la foy tient l'amour arresté?
Plus de grace à l'amour, moins il a de seurté.
O trop fresle esperance! O cruelle journée!
O trop legère Elise! O trop parjure Enée!
Mais ne le voicy pas? Sus, sus, escartez-vous,
Troupe Phenicienne: il faut que mon courroux,
Retenant ce fuitif, desor' se desaigrisse,
Ou que plus grand' fureur mes fureurs amoindrisse.
Toy-mesme (ô chère sœur), laisse-moy faire essay
Ou d'arrester ses naus, ou bien les maux que j'ay.
Il n'aura pas, je croy, le cœur de roche, et celle
Qu'il dit sa mère est bien des dieux la moins cruelle.
Il faut que la pitié l'arreste encor icy,

Ou que ma seule mort arreste mon soucy.
La mort est un grand bien, la mort seule contente
L'esprit qui en mourant voit perdre toute attente
De pouvoir vivre heureux.

LE CHOEUR.

Qui ne verroit comment
L'amour croist son pouvoir de son empeschement?
Mais souvent d'autant plus qu'au fait on remedie,
Et plus en vain dans nous s'ancre la maladie.

DIDON.

Quoy! t'esmerveilles-tu si ma juste fureur,
O parjure cruel, remplit mes mots d'horreur;
Et qu'outre mon devoir, deçà delà courante,
Il semble que je face à Thèbes la bacchante,
Qui, sentant arriver les jours trieteriques,
Fait forcener ses sens sous les erreurs bacchiques?
T'en esbahis-tu donc, veu qu'assez tu sçavois,
Las! que tu rendois telle et mon ame et ma voix?
Car, bien que ton depart tu me dissimulasses,
Bien qu'à la desrobée aux vents sacrifiasses,
Et au père Ocean; bien que, sans rechanger,
Tu m'eusses fait fier du tout à l'estranger,
Sans que jamais on t'eust mescreu de telle faute,
Esperois-tu pourtant, o ingrat, ingrat hoste,
Aveugler tous nos yeux en telle lacheté?
Les cieux sont ennemis de la mechanceté.
La terre maugré soy soustient un homme lasche,
Et contre le mechant la mer mesme se fasche.
Quand mesme ton dessein ce jour je n'eusse veu,
Ny entendu des miens, le Ciel ne l'eust pas teu;
Ma terre en eust tremblé, et jusques à Carthage
La mer le fust venu sonner à mon rivage.
Mais qui te meut, cruel? Pourquoy, trop inhumain,

Laisses-tu celle-là qui t'a mis tout en main?
Nostre amour donc, helas! ne te retient-il point,
Ny la main à la main, le cœur au cœur conjoint
Par une foy si bien jurée en tes delices?
Que si les justes dieux vangent les injustices,
Tes beaux sermens rompus rompront aussi ton heur.
Fais-tu si peu de compte encor de mon honneur,
Las! qui, t'enrichissant d'un superbe trophée,
Tiendra ma plus grand gloire en moymesme estouffée?
Ne te meut point encor un horrible trespas
Dont ta Didon mourra, qui aussi tost ses pas,
Boüillante, hastera dedans la nuict profonde,
Que les vents hasteront tes vaisseaux parmy l'onde?
Or, si tu n'es, helas! de mon mal soucieux,
Sois pour le moins, ingrat, de ton bien curieux.
En quel temps sommes-nous! N'as-tu pas veu la gresle,
Et la neige, et les vents, tous ces jours, pesle-mesle,
Noircir toute la mer, et tant qu'on eust cuidé
Que plus le grand Neptune aux eaux n'eust commandé,
Tant les vents maistrisoyent les grand's vagues enflées,
Qui j'usqu'au ciel estoyent horriblement soufflées?
Celuy ne s'ayme pas qui, au cœur de l'hyver,
Hasardant ses vaisseaux et sa troupe en la mer,
Prodigue de sa vie, attend qu'un noir orage
Dans l'eau d'oubly luy dresse un autre navigage.
Sans crainte de la mort on suyvroit tout espoir,
S'on pouvoit plusieurs fois la lumière revoir.
Prens encor que les eaux se rendissent bonaces
En ton departement, crains-tu point les menaces
Du dieu porte-trident irrité contre toy,
Infidelle à celuy qui n'aura plus de foy?
Toutes les fois qu'en mer les flots tu sentiras
Contre-luter aux flots, pallissant tu diras:
C'est à ce coup, ô ciel! ô mer! que la tempeste

Doit justement vanger ma foy contre ma teste!
Et si tu attens, lors, que de Troye les dieux
Portez dans ton navire appaisent et les cieux
Et l'onde courroucée, il te viendra soudain
Dans l'esprit que tout dieu laisse l'homme inhumain.
Un dieu mesme perdroit l'ambrosie immortelle,
Privé de deïté, s'il estoit infidelle.
Tu gaignas leur secours par une pieté;
Leur secours tu perdrois par une cruauté.
Songes-tu point encor que, mesme en la marine,
L'Amour voit honorer sa puissance divine?
Neptune sçait-il pas que c'est que de sentir
Le brandon que ses eaux ne peuvent amortir?
Glaucque, le fier Triton, et la troupe menuë
De ces dieux, ont-ils pas la force en soy cogneuë
Dont Amour leur commande? et son divin flambeau
Ard-il pas les poissons jusques au creus de l'eau?
Mesmement quant aux vens: le fier vent de Scythie
Se vit-il pas flechir sous l'amour d'Orithie?
Voyant donc maintenant tous ces Dieux obeïr
Aux loix d'Amour; voyant qu'ores tu veux haïr
De celle-là la vie à qui mesmes la tienne
A jamais sera deuë, à ceste heure te vienne,
Qu'il te vienne un remors de t'estre en l'esprit mis
De vouloir dans la mer à tous tes ennemis
Te fier de ta vie, en irritant ton frère,
Ton puissant frère Amour; en irritant ta mère,
Qui, tous deux, te feront sçavoir à tous les coups
Qu'en pechant contre Amour nous pechons contre nous.
Si encores ta Troye et les grands tours cogneuës
De ton Priam dressoyent le chef jusques aux nuës;
Si des murs que bastit Apollon tout le clos
N'estoit point couvert d'herbe, et de pierres et d'os,
Qu'entreprendrois-tu plus des païs estrangers?

Chercherois-tu le tien parmi plus de dangers?
Lairrois-tu quelque terre heureuse et bien aymée,
Pour voir, par cent perils, de Troye la fumée?
Craindrois-tu point l'hyver, ny mesme Cupidon,
Pour la foy parjurée à quelque autre Didon?
Et maintenant (bons dieux!) qu'en toy tu delibères,
Cruel, de faire voile aux terres estrangères,
Laissant si douce terre, et si doux traitement,
Pour suyvre pour ton but un hazard seulement,
Que faut-il que je songe? helas! doy-je pas croire
Que dessus un amour la haine aura victoire,
Veu que tu me fuis tant, qu'à fin de t'estranger
De Didon, tu ne crains de suyvre aucun danger?
Me fuis-tu? me fuis-tu? ô les cruels alarmes
Que me donne l'amour, par ces piteuses larmes
Qu'ores devant ta face espandre tu me vois!
Larmes, las! qui se font maistresses de ma voix,
Qui hors de moy ne peut, ne peut...

ANNE.

Quand l'innocente
Flechit sous le coulpable, et plus forte lamente
Devant le foible, helas! le ciel, aveuglement,
Donnant à l'un le crime, à l'autre le tourment,
Fait-il pas voir qu'il faut s'accompagner du vice,
Qui traine incessamment l'innocence au supplice?

DIDON.

Par ces larmes je dy que, te monstrant à l'œil
Combien l'amour est grand, quand si grand est le dueil,
Et par ta dextre aussi, puis que moy, miserable,
Ne me suis laissé rien qui ne soit secourable;
Par les feux, par les traits dont ton frère si bien
A vaincu ma raison qu'il ne m'en reste rien;
Par nostre mariage et par nos hymenées

Qu'avoyent bien commencé mes rudes destinées ;
Par les dieux que, devot, tu portes avec toy,
Compagnons de ta peine, et tesmoins de ta foy ;
Par l'honneur du tiers ciel que gouverne ta mère,
Par l'honneur que tu dois aux cendres de ton père,
Si jamais rien de bon j'ay de toy merité,
Si jamais rien de moi à plaisir t'a esté,
Je te pry, prens pitié d'une pauvre famille
Que tu perdras, au lieu d'achever une ville,
Comme nous esperions, et d'assembler en un
Deux peuples asservis dessous un joug commun.
L'espoir flatte la vie, et doucement la pousse,
L'estranglant à la fin d'une corde moins douce.
Nostre espoir est-il tel ? pourrois-tu faire voir
Qu'entre tous les mal'heurs il n'y a que l'espoir
Qui engendre à la fin luy-mesme son contraire ?
Un cœur se doit flechir, et l'homme est adversaire
Des hommes et des dieux lorsque, d'un mechant cœur,
Fuit plus tost la pitié que son propre mal'heur.
T'es-tu changé si tost ? oste, oste-moy desores
(Si quelque lieu me reste aux prières encores)
Le cœur envenimé qui te deguise ainsi.
Las ! je ne te cogneu jamais pour tel ici ;
Je t'ay cogneu pour tel, que, justement surprise,
J'ay mesprisé l'amour en tous autres eprise ;
L'amour trop mise en un, comme je l'ay dans toy,
Est la haine de tous, et la haine de soy.
J'ay, pour t'avoir aymé, la hayne rencontrée
Des peuples et des rois de toute la contrée :
Mesmes les Tyriens, de ton heur offensez,
Couvent dessous leurs cœurs leurs desdains amassez.
La princesse ayme bien qui beaucoup plus regarde
A un seul qu'à tous ceux qu'elle a pris en sa garde ;
Qui plus est pour toy-mesme (ô soleil ! me peux-tu

Voir veufve de Sichée, et veufve de vertu ?),
Pour toy-mesme (ô Enée !) éprise de tes feux,
J'ay mon honneur esteint, ma chasteté, mes vœus ;
Pour toy (dy-je), ô Enée ! on verra tost esteindre
Ma renommée aussi, qui se vantoit d'atteindre
D'un chef brave et royal, la grand voûte où les dieux
D'un ordre balancé font tournoyer les cieux,
Qui, peut-estre, m'ostant du nombre des princesses,
M'eust mise après ma mort au nombre des deesses.
A qui (ô trop cher hoste !), à qui, ô seul support
De ma Carthage, à qui, prochaine de la mort,
Laisses-tu ta Didon ? Il faut que ma mort oste
Mes haines d'entour moy, si je pers un tel hoste ;
Hoste, puis que ce nom me reste seulement
En celuy qui m'estoit mary premierement.
Qu'atten-je plus, sinon que mes murs de Carthage
Sentent de mon cruel Pygmalion la rage,
Ou que, hors de ce lieu que tu auras quitté,
Mon dur malheur me jette en la captivité
Du roy gêtulien ? Rien n'espargne l'envie,
Et jamais un malheur ne vient sans compagnie.
Au moins si j'avois eu quelque race de toy
Avant que de te veoir arracher d'avec moi,
Et si dedans ma cour, du père abandonnée,
Je pouvois veoir joüer quelque petit Enée,
Qui seulement les traits de ta face gardast,
Et, m'amusant à luy, mes soucis retardast,
Je ne penserois point ny du tout estre prise,
Ny du tout delaissée. Alors que l'ame eprise
Ne peut avoir celuy qui toute à soy l'attrait,
Elle se paist au moins quelquefois du pourtrait ;
Et, bien qu'un souvenir m'embrasast d'avantage,
J'asseurerois au moins ma debte sur ton gage.
Mais ores que feray-je ? ay-je un autre confort,

Sinon que d'oublier Enée par ma mort,
Et, sans m'attendre au temps, qui souvent desenflame,
Me despestrer d'espoir, de l'amour et de l'ame?
L'amour fait que l'on doit du soleil s'ennuyer,
Si la seule eau d'oubli peut ses flames noyer.
 Mais pourquoy tant de mots? doy-je donc satisfaire
A celuy qui se doit plustost qu'à moy complaire?
L'amour, l'amour me force, et furieusement
M'apprend que qui bien aime, aime impatiemment.
Qu'en dis-tu?

ENÉE.

Je ne puis (ô roine!) qui proposes,
Parlant d'un tel courage, et mille et mille choses,
Faire que ton parler ne me puisse esmouvoir,
Ny faire que je n'aye esgard à mon devoir:
Ces deux efforts en moy l'un contre l'autre battent,
Et chacun à son tour coup dessus coup abbattent;
Mais lors que l'esprit sent deux contraires, il doit
Choisir celuy qu'alors plus raisonnable il croit.
Or la raison, par qui enfans des dieux nous sommes,
Suit plustost le parti des grands dieux que des hommes.
Tu veux me retenir, mais des dieux le grand Dieu
N'a pas voulu borner mes destins en ce lieu.
Le Ciel qui, moyennant mon courage et ma peine,
Promet un doux repos à ma race, me meine
De destin en destin, et monstre que souvent
La celeste faveur bien cherement se vend.
Ainsi qu'ores à moy, que le destin repousse
Hors d'un repos acquis, hors d'une terre douce,
Hors du sein de Didon, pour encores ramer
Les boüillons escumeus des gouffres de la mer,
Pour voir mille hideurs, tant que cent Hippolytes
En seroient mis encor par morceaux en leurs fuites.

Mais, soit que ceste terre, où je conduy les miens,
Semble estre seul manoir des plaisirs et des biens;
Soit que l'onde irritée, et mes voiles trop pleines
Repoussent mes vaisseaux aux terres plus loingtaines;
Soit encor que Clothon renouë par trois fois
Le filet de ma vie, ainsi qu'au vieil Gregeois;
Soit qu'après mon trespas ma mère me ravisse,
Ou qu'aux lois de Minos ma pauvre ombre flechisse,
Jamais ne m'adviendra, tant que dans moy j'auray
Memoire de moy-mesme, et tant que je seray
Enée, ou bien d'Enée une image blesmie,
De nier que Didon, et de roine et d'amie
N'ait passé le merite, et jamais ne sera
Que ton nom, qui sans fin de moy se redira,
Ne m'arrache les pleurs, pour certain tesmoignage
Que maugré moy le Ciel m'arrache de Cartage.
Mais quant à ce depart dont je suis accusé,
Je te respons en bref : Je n'ai jamais usé
De feintise ou de ruse en rien dissimulée,
Afin que l'entreprise à tes yeux fust celée. [moins
L'amour ne se peut feindre, et mon cœur, dont tes-
Sont les dieux, me forçoit au congé pour le moins.
Celuy n'est pas mechant qui point ne recompense,
Mais mechant est celuy qui aux bienfaits ne pense.
Je n'ay jamais aussi pretendu dedans moy
Que les torches d'hymen me joignissent à toy.
Si tu nommes l'amour entre nous deux passée
Mariage arresté, c'est contre ma pensée.
Souvent le faux nous plaist, soit que nous desirions
Que la chose soit vraye, ou soit que nous couvrions
Sous une honneste mort et la honte et la crainte;
Mais dedans nous le temps ne doit pas d'une feinte
Faire une verité : la persuasion
Gesne, esclave, en amour la prompte affection.

Ce n'estoit, ce n'estoit dedans ta cour royale,
Où les Troyens cherchoient l'alliance fatale.
Si les arrests du Ciel vouloient qu'à mon plaisir
Je filasse ma vie, et me laissoient choisir
Telle qu'il me plairoit au moins une demeure
Qui gardast que du tout le nom troyen ne meure;
Si je tenois moy-mesme à mon souci le frain,
Je ne choisirois pas ce rivage lointain;
Je bastirois encor sur les restes de Troye,
J'habiterois encor ce que les dieux en proye
Donnerent à Vulcan, et de nom et de biens
Je tascherois vanger les ruines des miens.
Les temples, les maisons et les palais superbes
De Priam et des siens, se vangeroyent des herbes
Qui les couvrent desjà; nos fleuves, qui tant d'os
Heurtent dedans leurs fons, s'enfleroient de mon los;
Moy-mesme, d'un tel art que Phebus et Neptune,
Des Pergames nouveaux j'enclorrois ma fortune.
Le païs nous oblige, et sans fin nous devons
Aux parens, au païs, tout ce que nous pouvons.
Et qu'eussé-je plus fait pour moi ne pour ma terre,
Qu'en me vengeant venger son nom de telle guerre?
Mais les oracles saincts d'Apollon Cinthien,
Et les forts de Lycie et le Saturnien,
Qui d'un destin de fer nostre fortune lie,
Me commande de suivre une seule Italie.
En ce lieu mon amour, en ce lieu mon païs,
Là les Troyens vainqueurs ne se verront haïs
Des dieux comme devant; là la saincte alliance
Sortira des combats; là l'heureuse vaillance,
De neveux en neveux, jusqu'à mil ans et mil,
Asserviront sous soy tout ce païs fertil,
Et le monde au païs. Si toy, Phenicienne,
Tu te plais d'habiter ta ville Lybienne,

Quelle envie te prend, si ce peuple troyen
S'en va chercher son siege au port ausonien?
N'as-tu pas bien cherché ceste terre en ta fuite,
Et pourquoy, comme à toy, ne nous est-il licite
De chercher un royaume estranger, quand les dieux
Presque bon gré maugré nous chassent en tels lieux?

ANNE.

Que la malice peut ingenieux nous rendre,
Quand elle veut son tort contre le droit deffendre!
Plus le vainqueur thebain sur l'hydre s'efforçoit,
Et plus de ses efforts l'hydre se renforçoit.
Si nostre conscience envers nous ne surmonte,
Jamais par la raison la malice on ne donte.
Voudroit-on engluer le griffon ravisseur,
L'aigle ou le gerfaut? l'homme mechant est seur[proye!
Qu'il n'est né que pour prendre, helas! mais quelle
Que ne prens-tu, Troyen, sur ceux qui ont pris Troye?

ENÉE.

Quant à la foy que tant on reproche, jamais
T'ay-je donné la foy que ce lieu desormais,
Emmurant ma fortune, ainsi que tu t'emmures,
Finiroit des Troyens les longues avantures?
Lors que tu me faisois les troubles raconter
De ceste nuict qui peut par un dol emporter
La ville, à qui dix ans, à qui des grands dieux l'ire,
A qui l'effort des Grecs n'avoit encor seu nuire,
Te dy-je pas qu'avant que les dieux eussent mis
Telle fin au travail des vainqueurs ennemis,
Souventesfois Cassandre, en changeant de visage,
Toute pleine d'un dieu qui mesloit son langage
De mots entrerompus, et dont les saincts efforts
La faisoient forcener pour les pousser dehors,
Nous avoit dit qu'apres la troyenne ruine.

Après les longs travaux soufferts en la marine,
Je viendrois replanter nostre règne et mon los
En la terre qui tient Saturne encore enclos?
Te dy-je pas qu'ainsi les effroyants oracles,
Les songes, les boyaux et les soudains miracles
Des cheveux de mon fils, mesmement le discours
Que le bon Helenus me fit sur tous mes jours,
Voire jusqu'à la voix de la salle Harpye,
Appelloient à ce but ma travaillante vie?
As-tu donc oublié que, quand nous abordasmes,
Et qu'humbles devant toy long-temps nous harangasmes
De ce qui nous menoit, et quel estrange sort
Nous avoit fait alors ancrer dedans ton port,
Nous dismes dessus tout que desjà sept années
Nous avoient veu cherchans la fin des destinées
Qui l'heureuse Italie à ma race donnoient,
Et qui là les labeurs des Phrygiens bornoient?
Tu ne peux ignorer que toute humaine attente
Ne soit tousjours au lieu qui tout seul la contente,
Et que je n'eusse sçeu, voyant devant mes yeux
Sans fin, sans fin ce but où me tiroient les dieux,
Par un nouveau serment autre promesse faire,
Que j'eusse veu du tout à mon esprit contraire :
Car qui est celuy-là qui sachant vrayement
Qu'il faulsera la foy de son traistre serment
Aura plustost en soy de refuser la crainte
Que l'eternel remors d'avoir sa foy contrainte
Outre son esperance? Il ne faut donc penser
Que j'aye jamais sçeu la promesse avancer
Qui pourroit (je suis tel), si telle elle estoit faite,
Bon gré maugré les dieux, empescher ma retraite?
Je ne dy pas qu'en tout incoulpable je sois...
Un seul deffaut me mort : c'est que je ne devois,
Arrestant si long-temps dans ceste estrange terre,

Te laisser lentement prendre au laqs qui te serre ;
Mais prens-t'en à l'amour : l'amour t'a peu lier,
Et l'amour m'a peu faire en ta terre oublier.
Amour, non à son faict, mais à son feu regarde,
Et le danger le prend quand moins il y prend garde.
Si tel amour tu sens, je le sens tel aussi,
Qu'encores volontiers je m'oublirois ici. [sombres
Tesmoin me sont nos dieux que jamais les nuicts
Ne nous cachent le ciel de leurs espesses ombres,
Que de mon père Anchise en sursaut je ne voye
L'image blemissant, et qu'elle ne m'effroye ;
Souvent m'effroye aussi Ascaigne, dont le chef
Je voy comme dans Troye embraser de rechef.
Tout cela nonobstant n'a point eu tant de force
Qu'a eu ce jour le dieu qui au départ me force.
Je jure par ton chef, et par le mien aussi,
Que manifestement j'ay veu de ces yeux-ci
Mercure, des grands dieux le messager fidelle,
Entrant dans la cité m'apporter la nouvelle,
Envoyé du grand dieu qui fait sous soy mouvoir
Et la terre et le ciel, pour me tancer d'avoir
Sejourné dans Carthage, oublieux de l'injure
Que je fais à Ascaigne et à sa geniture.
Or cesse, cesse donc de tes plaintes user,
Et mesme en t'embrasant tascher de m'embraser.
La plainte sert autant aux peines douloureuses
Que l'huile dans un feu. Les rages amoureuses
S'appréhendent au vif lors que nous nous plaignons,
Et les desespoirs sont des regrets compagnons.
Ce n'est pas de mon gré que je fuy l'Italie ;
Mais la loy des grands dieux les loix humaines lie.
Ne me remets donc rien en vain devant les yeux :
Je m'arreste à l'arrest de mes parents les dieux.

DIDON.

Les dieux ne furent oncq tes parens, ni ta mère
Ne fut oncq celle-là que le tiers ciel tempère,
Le plus benin des cieux, ni oncq (traistre menteur!)
Le grand Dardan ne fut de ton lignage auteur.
Le dur mont de Caucase, horrible de froidures,
(O cruel!) t'engendra de ses veines plus dures.
Des tigresses, je croy, tu as succé le laict,
Ou plutost d'Alecton le noir venin infect,
Qui tellement autour de ton cœur a pris place,
Que rien que de cruel et mechant il ne brasse.
N'allègue plus le ciel, guide de ton espoir,
Car je croy que le ciel a honte de te veoir.
Sans tels hommes que toy le ciel n'auroit point d'ire,
Jupiter n'auroit point de ses tonneaux le pire.
Voyez si seulement mes pleurs, ma voix, mon dueil,
Ont peu la moindre larme arracher de son œil!
Voyez s'il a sa face ou sa parole esmeüe!
Voyez si seulement il a flechi sa veüe!
Voyez s'il a pitié de ceste pauvre amante
Qu'à grand tort un amour enraciné tourmente,
Plus qu'on ne voit Sisyphe, aux enfers tourmenté,
Sans relâche contraint de son fardeau porté!
Voire plus que celuy qui sans cesse se roüe,
Emportant de son pois et soy-mesme et sa roüe,
Car tousjours aux enfers un tourment est égal!
Mais plus je vais avant, et plus grand est mon mal.
Toutesfois ce cruel n'en a non plus d'atteinte
Que si mon vray tourment n'estoit rien qu'une feinte.
Qu'on ne me parle plus des Scythes ny des rois
Qui ont tyrannisé Mycènes sous leurs loix;
Qu'on ne me parle plus des cruautez thebaines,
Lorsque des bas enfers les rages inhumaines,

Semans un feu bourreau des loix et d'amitié,
Se faisoient elles mesme, en leur rage, pitié;
Qu'on ne mestonne plus de tout cela que l'ire
Des hommes peut brasser: tu peux, tu peux suffire
A monstrer qu'un seul homme a d'inhumanité
Plus que cent tigres n'ont en soy de cruauté:
Car, en tout ce qu'on peut raconter des furies,
Qui sembloient se joüer et du sang et des vies,
La cruauté naissoit de quelque deplaisir,
Et ta cruauté naist de t'avoir fait plaisir,
Voire un plaisir, helas! dont la moindre memoire
Dessus un cœur de marbre auroit bien la victoire.
O Junon! grand Junon, tutrice de ces lieux,
O toy-mesme, grand roi des hommes et des dieux,
Desquels la majesté, traistrement blasphemée,
Asseura faulsement ma pauvre renommée,
Qu'est-ce, qu'est-ce qui peut or' me persuader
Que d'enhaut vous puissiez sus nous deux regarder,
D'un visage equitable? Ha! grands Dieux, que nous
Vous et moy bien trahis! La foy, la foy des hommes [sommes
N'est seure nulle part. Las! comment, fugitif,
Tourmenté par sept ans de mer en mer, chetif,
Tant qu'il sembloit qu'au port la vague favorable
L'eust jetté par despit, souffreteux, miserable,
Je l'ay, je l'ay receu, non en mon amitié
Seulement, mais (helas! trop folle) en la moitié
De mon royaume aussi; j'ay ses compagnons mesme
Ramené de la mort. Ha! d'une couleur blesme
Me prend par tout le corps, et presque les fureurs
Me jettent hors de moy, après tant de faveurs.
Maintenant, maintenant il vous a les augures
D'Apollon; il vous a les belles avantures
De Lycie; il allègue et me paye en la fin
D'un messager des dieux qui haste son destin.

C'est bien dit, c'est bien dit, les dieux n'ont autre af-
Ce seul soucy les peut de leur repos distraire! [faire!
Je croirois que les dieux, affranchis du soucy,
Se vinssent empescher d'un tel que cestuy-cy!
Va, je ne te tiens point! va, va, je ne replique
A ton propos, pipeur; suy ta terre italique.
J'espère bien, enfin (si les bons dieux, au moins,
Me peuvent estre ensemble et vengeurs et tesmoins)
Qu'avec mille sanglots tu verras le supplice
Que le juste destin garde à ton injustice.
Assez tost un malheur se fait à nous sentir;
Mais, las! tousjours trop tard se sent un repentir.
Quelque isle plus barbare, où les flots equitables
Te porteront en proye aux tigres, tes semblables;
Le ventre des poissons, ou quelque dur rocher
Contre lequel les flots te viendront attacher,
Ou le fons de ta nef, après qu'un trait de foudre
Aura ton mas, ta voile et ton chef mis en poudre,
Sera ta sepulture, et, mesmes en mourant,
Mon nom entre tes dents on t'orra murmurant,
Nommant Didon, Didon, et lors, tousjours presente,
D'un brandon infernal, d'une tenaille ardente,
Comme si de Megère on m'avoit fait la sœur,
J'engraveray ton tort dans ton parjure cœur : [bre,
Car, quand tu m'auras fait croistre des morts le nom-
Par tout devant tes yeux se roydira mon ombre.
Tu me tourmentes, mais, en l'effroyable trouble
Où sans fin tu seras, tu me rendras au double
Le loyer de mes maux. La peine est bien plus grande
Qui voit sans fin son fait : telle je la demande;
Et si les dieux du ciel ne m'en faisoyent raison,
J'esmouvrois, j'esmouvrois l'infernale maison.
Mon dueil n'a point de fin. Une mort inhumaine
Peut vaincre mon amour, non pas vaincre ma haine.

Je le sen, je le voy; ouy, grands dieux! je le voy :
Le mal est le degré du mal; soustenez-moy,
Entron, je ché, je ché, entron.

ENÉE.

O! saints augures!
Interprètes des dieux, qui, des choses futures,
Des presentes aussi, donnez aux bas mortels
Les soudains jugemens, paroissez ores tels,
Que Didon puisse avoir par vous la cognoissance,
Et du vouloir des dieux, et de mon innocence.
Mais quelle horreur l'esprend? Comment, ô cher sup [port
Des peuples affligez (il faut jusqu'à la mort
Que je confesse ainsi), comment, ô chère Dame!
Comment donc souffrez-vous de ceste gentille ame
Evanouïr la force? O Jupiter! quel œil!
Qui eust pensé l'Amour père d'un si grand dueil?
Quelle torche ai-je veuë en ses yeux qui me fuyent?
Comment avec mes yeux mes paroles l'ennuyent!
En quelle pasmoison la conduit-on dedans!
Comment son estomach de gros sanglots ardens
Bondit contre le ciel, et tout despit s'efforce,
De mettre hors son feu qui prend nouvelle force
Du vent qu'elle luy donne! et comme peu à peu
Les soufflets se renflans embrasent un grand feu!
Maint souspir bouillonnant, qui son brasier allume,
Fait qu'avec son humeur son âme se consume.
Quels propos furieux m'a elle degorgez?
Le courroux fait la langue, et les plus outragez [nes
Sont ceux qui, bien souvent, poussent de leurs poitri-
Des choses que l'ardeur fait sembler aux divines.
J'en suis encor confus : une pitié me mord,
Un frisson me saisit; mais rien, sinon la mort,
Ne peut rendre celuy des encombres delivre,

Qui veut le vueil des cieux entre les hommes suivre ;
Et semble que le ciel ne permette jamais
La vraye pieté s'assembler à la paix.
O Amour! ô Mercure! ô Didon! ô Ascaigne!
O heureuse Carthage! ô fatale campagne
Où Jupiter m'appelle! ô regrets douloureux!
O bienheureux depart! ô depart malheurenx !

LE CHOEUR.

Quel heur en ton depart!

ENÉE.

L'heur que les miens attendent.

LE CHOEUR.

Les dieux nous ont fait tiens.

ENÉE.

Les dieux aux miens me rendent.

LE CHOEUR.

La seule impieté te chasse de ces lieux.

ENÉE.

La pieté destine autre siége à mes dieux.

LE CHOEUR.

Quiconques rompt la foy encourt des grans dieux l'ire.

ENÉE.

De la foy des amans les dieux ne font que rire.

LE CHOEUR.

La pieté ne peut mettre la pitié bas.

ENÉE.

La pitié m'assaut bien, vaincre ne me peut pas.

LE CHOEUR.

Par la seule pitié les durs destins s'esmeuvent.

ENÉE.

Ce ne sont pas destins si flechir ils se peuvent.

LE CHOEUR.

Un regne acquis vaut mieux que l'espoir d'estre roy.

ENÉE.

Non cestuy, mais un autre est destiné pour moy.

LE CHOEUR.

Quel païs se rendra, sçachant ta decevance?

ENÉE.

J'ay non pas au païs, ains au Ciel, ma fiance.

LE CHOEUR.

Que la religion est souvent un grant fart!

ENÉE.

La religion sert sans art et avec art.

LE CHOEUR.

Sans la religion vivroit une Iphigène.

ENÉE.

Sans celle aussi vivroit et Troye et Polyxène.

LE CHOEUR.

Ton pauvre Astianax sentit bien son effort.

ENÉE.

Les Grecs ne sont point seurs chez eux que par sa mort.

LE CHOEUR.

A Diane elle fait des hommes sacrifice.

ENÉE.

Diane par le sang humain nous est propice.

LE CHOEUR.

Que d'autres meurdres, las ! elle a mis en ce rang.

ENÉE.

Le Ciel aussi requiert obeïssance ou sang.

LE CHOEUR.

Tu feras que Didon en augmente la bande.

ENÉE.

Ha Dieux ! ha Dieux ! tay-toy : un remords me com-[mande,
Bien qu'il soit sans effet, de rompre ce propos ;
Jamais homme n'aima sans haïr son repos.

LE CHOEUR.

Quelle orde peste recelée,
D'une feinte dissimulée,
Seul masque de nos trahisons,
Qui, dessous un serain visage,
Couve dans le traistre courage
Mille renaissantes poisons,
Et tant de mal aux autres donne
Qu'en fin son maistre elle empoisonne ?
  Tel souvent nourrit une haine,
Qui emmielle sa langue, pleine
De toute ardente affection ;
Tel bien souvent les Dieux meprise,
Qui, pour bastir son entreprise
Ne bruit que de religion :
L'un ainsi les esprits amorce,
L'autre ainsi peu à peu prend force.
  Tandis et l'une et l'autre feinte

Donne mainte mortelle atteinte :
Car l'esprit qui se pense aimé
Se prend et se plaist en sa flame,
Tant qu'il sente le corps et l'ame,
Le bien et l'honneur consommé.
En son repas l'oiseau s'englüe.
D'un apast le poisson se tüe.
  Et l'autre, qui du tout se fie
Des biens, de l'honneur, de la vie,
Sus celuy qui pense estre sainct,
Voit enfin l'ame ambitieuse,
Une ame en fin seditieuse,
Qui tout vif jusqu'au vif l'atteint;
La vipère meurt, pour salaire
De trop à sa vipère plaire.
  Alors tant plus de force en use,
Quand on voit la traistresse ruse,
Et souvent plus on se fait tort;
Un mal vient plus soudain abbatre
Ceux qu'on voit le plus se debatre ;
Comme un sanglier qui tant plus fort
Pousse, escume, gronde et enrage,
S'enferre tousjours d'avantage.
  De qui ne seroit descouverte
Ceste ame, en toute feinte experte,
Dont ce Troyen nous abusoit,
Alors que d'un amour extrême,
Alors que de ses grans Dieux mesme,
La pauvre Didon amusoit ?
Autour du miel pique l'abeille,
Et l'aspic dans les fleurs sommeille.
  Cependant, ô sort improspère,
O Amour traistre, avec ton frère
La pauvre royne, se paissant

De ceste feinte variable,
Reçoit, par un feu veritable,
Un trespas cent fois renaissant.
Ainsi donc les colombes meurent;
Ainsi les noirs corbeaux demeurent.
Les yeux sanglans, la face morte,
Le poil meslé, le cœur transi,
Efforce sa force peu forte,
Et sus son lict petille ainsi
Qu'Hercule arrachant sa chemise,
Qui jà jusqu'à l'os s'estoit prise.
Mais comment se pourroit-il faire
Que le Ciel un jour n'envoyast
De ces trahisons le salaire,
Qui son maistre en la fin payast?
Ainsi la vipère tortue
Nourrit en soy ce qui la tue.

ACTE III.

Didon, Anne, Enée, Achate.

DIDON.

Foible, palle, sans cœur, sans raison, sans haleine,
Anne, mon cher support, maugré moy je me traine
De rechef çà et là, mal apprise à souffrir
Un repos qui me vient l'impatience offrir.
Tant que, quand tu verras sus la prochaine rive
La mer, qui se tenoit dedans ses bords captive,
Lorsqu'un Aquilon vient dessus ses flancs donner,

Bruire, bondir, courir, jusqu'au ciel bouillonner,
Et sans aucun arrest, pousser jusqu'aux campagnes
De ses flots depitez les suivantes montagnes,
Tu verras, tu verras l'estat où un trompeur
A fait estre le corps et l'ame de ta sœur,
Et, bien que je ne semble estre tant effrenée
Que quand je rembarray de mes propos Enée,
Plus j'ay perdu dans moy de despit rigoureux,
Et plus j'ay regaigné de tourment amoureux.
Alors que contre nous la fortune s'efforce,
Du decroist d'un grand mal l'autre mal se renforce,
Tant que je croy les Dieux contre mon chef jurer,
De plus en plus me faire en mes jours endurer.
Mais, las! si je desplais au Ciel, et si l'envie
D'une Alecton mutine en veut tant à ma vie,
Que ne vient-on changer à ma mort ma langueur?
Si de mon heur l'amour ne veut qu'estre vainqueur,
Si Venus quelquefois, par Junon outragée,
Ne veut que par ma mort estre d'elle vangée,
Que ne m'ont-ils permis, en ceste pasmoison
D'où je revien, d'entrer en la noire maison?
J'eusse appaisé d'un coup, par l'extreme allegeance,
Mon tourment, leur dédain, leur envie et vengeance.
Avec mon sang se fust mon brasier refroidi,
Avec mes sens se fust mon travail engourdi.
O malheureuse ardeur, qui reviens en mes veines!
O malheureux resveil, qui me rends à mes peines!
Qu'heureusement j'estois oublieuse de moy!
Que maugré moy je prens le jour que je revoy!
Je sens, Anne, ma sœur, je sens, veu la racine
Que mon mal incurable a pris dans ma poitrine,
Que rien ne me sçauroit, non pas mesme la mort,
Favoriser au mal qui redouble s. [illegible]rt.
Si le courroux ardent et la haine [illegible]tée

Contre un duquel on a l'amorce trop goustée
Pouvoit l'ardent effort de l'amour amortir,
Le courroux m'eust l'exil de l'amour fait sentir ;
Veu qu'un tel crevecœur s'est aigri dans mon ame,
Que moindre que mon ire on eust pensé ma flamme;
Mais le feu n'est jamais du feu l'allegement,
Et le despit du mal nous cause un tiers tourment.
Ou bien, si la douleur, vivement engravée,
Pouvoit faire mourir la personne aggravée,
Je mourrois sur le champ, veu qu'on ne peut parler
D'une douleur qu'on peust à la mienne égaler.
Mais tant plus que le vent combat contre la flame,
Pour la tuer soudain, et plus elle prend l'âme.
C'est en vain, c'est en vain, guarir tu ne te peux,
(O Didon !) ny mourir, lors que mourir tu veux.
Il faut que maugré toy en ton mal tu te tiennes,
Il faut que maugré toy aux larmes tu reviennes.
Rabaisse-toy, mon cœur, sans que plus ton courroux
Puisse triompher d'un qui triomphe de nous.
Mais quoy? Faut-il qu'ainsi mon bon cœur degenère ?
Faut-il que la vertu flechisse à la misère?
Verra-t-on sous le serf la royne souspirer ?
Veux-je encor de ce poinct mon honneur empirer?
Faut-il qu'envers une ame outre mesure ingratte
Je face de rechef la prière advocate ?
Je ne puis, je ne puis.

ANNE.

Arreste, o chère sœur !
O sœur, qui de ta voix me peux tirer le pleur
Et le cœur tout ensemble, arreste la carrière,
Serrant plus fort la bride à ta douleur trop fière,
De peur qu'avant le temps tu ne perdes ainsi
Toy, ta sœur, ta douleur et ton Enée aussi.

L'espoir sert de remède; en esperant, les cieux
Te feront la raison ou l'espoir gracieux;
Quand mesme tu perdrois, la chose pretendue
T'aura tousjours plus saine avec le temps rendue.
On doit tout esprouver, lors que nous cognoissons
En nos extrêmes maux que rien nous ne laissons
Qui nous puisse apporter l'heureuse delivrance.
Nous forçons nos ennuis aux lois de la constance;
Mais la douleur ne peut son relache trouver
Quand on sçait qu'on endure à faute d'esprouver
Tout ce qui peut servir, car ce qui plus nous oste
Le moyen de guarir, c'est d'y voir nostre faute.
Du premier coup le bœuf au joug ne s'apprend pas;
Le fier poulain ne reigle au premier coup ses pas;
Mais ores on les flate, ores on eguillonne,
Tant que l'un au collier, l'autre au frain, se façonne.
Crois-tu pas que, si Phèdre eust tasché plusieurs fois
D'embraser Hippolyte, et de pleur et de voix,
Conduisant sagement son embusche dressée,
Qu'ils se fussent sauvez tous deux de mort forcée?
Achille courroucé si tost ne revint pas,
Pour les presens d'Atride, aux Phrygiens combats.
Et que sçais-tu si c'est une feinte rusée,
Dont ce Troyen te veut rendre plus embrasée?
Car comment cognoist-on un pin estre constant,
Sinon qu'en vain le nord va ce pin combattant?
Mais souvent, estonnez du premier choc qu'on donne,
Nous laissons le butin que le hasard nous donne.
Il faut suyvre, il faut suivre!

DIDON.

Helas! las! quelle feinte!
Ce cruel ne m'a veu jamais que trop atteinte;
Il ne feint point la fuitte à fin de m'embraser,

Mais il feint un oracle à fin de m'abuser.
Toutesfois, puis qu'il faut à mon mal'heur complaire,
Puis que je vois ma vie en la main adversaire,
Puis que mon destin semble avoir remis ce jour
Tout mon bien dessus l'arc ou de mort ou d'amour,
Anne, mon seul espoir, Anne qui, mieux apprise,
Peux tirer des enfers ta pauvre sœur Elise, [poinct,
Fay, fay-moy, pour tout bien, le vaincre en un seul
Dont le plus ennemy ne m'esconduiroit point.
Tu vois desjà les naus d'oliviers couronnées,
Tu vois qu'un vain espoir des faulses destinées
Pousse et presse au labeur ces fuitifs estrangers,
Comme un noir escadron de fourmis mesnagers;
Tu vois que mon Enée, entalenté de faire
Que du bien que j'ay fait mon mal soit le salaire,
Preside sus la troupe, encores moins esmeu
Des vents que de mes pleurs, qui mouvoir ne l'ont
Constant en son propos autant qu'en l'alliance [peu,
Qu'il a fait avec nous il monstre d'inconstance.
S'il est ainsi, ma sœur, que ton conseil premier
M'a fait mettre ma vie en la main du meurdrier;
S'il est ainsi qu'encor ta pauvre sœur tu aymes,
Qui t'ayme tousjours plus qu'elle n'ayme soymesmes;
S'il est ainsi qu'Enée entre tous t'honorast
Et en tous ses secrets vers toy se retirast;
S'il est ainsi que, seule entre tous, tu cogneusses [ses,
Les addresses vers l'homme, et que les temps tu sceus-
Va, ma sœur, et luy dy, dy-luy, ma sœur, qu'helas!
Miserable Didon, de ceux je ne suis pas
Qui, pour les fils d'Atrée, en Aulide jurèrent
La ruyne Troyenne et leur force y menèrent;
Je n'ay hors du tombeau la cendre bien aymée
De son bon père Anchise au gré du vent semée;
Je ne luy ay pas faict, pour tascher de vanger

Junon contre Venus, son Ascaigne manger.
Pourquoy veut-il bouscher l'oreille à ma parolle?
Où court-il? Est-ce ainsi qu'une amante on console?
S'il se repent si tost de promettre à Didon
Le reste de ses jours, au moins un dernier don,
Un dernier don au moins, à moy, lasse, s'ottroye,
Moy, pauvre amante, helas! que sa rigueur foudroye:
C'est qu'il vueille le temps attendre seulement
Qu'il pourra dans la mer s'embarquer seurement,
Qu'il attende le temps qu'avecque ma fortune
Nous voyons appaiser et les vents et Neptune.
Adieu, Hymen, adieu mariage ancien,
Puis qu'Enée en trahit le mal noüé lien;
Je ne luy requiers plus que pour sa simple hostesse
Albe, Romme, Italie et tout le monde il laisse;
Qu'il s'en voise bastir toutes telles citez
Dont il a (je le croy) les beaux noms inventez.
Je ne veux plus en rien me rendre à luy contraire,
Tant pour mollir son cœur il me plaist de luy plaire;
Rien plus je ne requiers, fors qu'un temps qui est [vain,
Pour espace et repos de mon tourment certain;
Je ne requiers sinon que ce dernier relache,
Afin que ma fortune envieuse, qui tâche
Me faire vaincre à moy, m'apprenne à me douloir,
Non d'une douleur faire un hideux desespoir.
Là (chère sœur), là donc, prens peine, je te prie,
De mes pleurs, de mes cris, de mes feux, de ma vie;
Feins en toy d'estre moy, et vien gesner tes sens,
Pour une heure, du mal qui me poind si long temps;
Tu n'auras, si tu sens tant soit peu mes alarmes,
Pour ce marbre amolir, que trop, que trop de larmes;
Plus pitoyablement encor je t'instruirois
Si tous pleurs n'empeschoyent l'accent piteux des voix
O Amour! traistre Amour! o Amour!

ANNE.

Le dueil serre
Et mes pleurs et ma voix, lors que ta voix m'enserre
Jusqu'au plus creus de l'ame. Ha! faux Amour, je
Que ta fière rigueur n'en veut qu'aux innocens. [sens
Pourtant, pourtant, Amour, si toy-mesme et ton frère
N'estes fils d'un Pluton, conceus d'une Megère,
Si tous deux ne portez, autour d'un cœur mutin,
L'inexpugnable fort d'un roc diamantin;
Si l'Enfer ne vous preste à la dolente terre
Pour revanger ses fils accablez du tonnerre
Par mille impietez; si encor de vous deux
Le Ciel n'a plus d'effroy qu'ensemble de tous eux,
Je croy que la pitié de mon humble harangue,
La pitié de mes pleurs, faisans tort à ma langue,
Fera que comme nous tu l'atteignes au vif.
L'humble douceur commande au cheval plus retif,
Non le rude esperon. Mais sois, sois nous propice,
Venus, mère d'Enée; ainsi, pour sacrifice,
Du feu des aubespins soit ton autel orné,
D'un myrthe et d'un rosier vermeil encourtiné,
Le cygne et le pigeon en ton offrande tombe,
Et tousjours en honneur soit d'Anchise la tombe.

DIDON.

Nostre ame, quand l'horreur des filles de la nuict,
De propos en propos, de pas en pas, la fuit,
Or de brandons ardens, or d'ardentes tenailles,
Et or' de noirs serpens devorant nos entrailles,
Combien qu'envers le Ciel incoulpable elle soit,
Tousjours envers soy mesme une coulpe conçoit,
Se condamnant sans fin des choses qui surviennent,
Croyant que pour cela les rages la retiennent.
Encor qu'envers le Ciel je n'aye commis rien

ui le fasse aujourd'huy me priver de tout bien,
est-ce qu'en oyant mes parolles dernières,
ar qui ma sœur dressoit à Venus ses prières,
fin que l'obstiné se ployast à mon gré
Cet obstiné que j'ai sans fin au cœur ancré),
me suis condamnée, en jugeant que la faute
e n'avoir tout ce jour à la majesté haute
e Venus Cyprienne offert mes humbles vœus
refroidy son fils et rembrasé mes feux.
Il faut donc que, dressant vers les cieux la lumière,
t'appaise, ô déesse, ô grand déesse, mère
e tout espoir vivant, qui as toujours esté
es hommes et des dieux la seule volupté,
lme Venus, qui tiens sous la grand' sphère blonde
es signes porte-jour le plus beau ciel du monde,
ù les amours archiers, les folastres desirs,
es Charites, les jeux, les asseurez plaisirs,
ù de tous animaux les moules, la figure,
ue Dieu, par toy, sa fille, ottroye à la nature,
'un accord mesuré se roulent plaisamment,
spirant mainte vie en leur sainct mouvement.
oy, le but de nature, à qui ne sçauroit plaire
e defaire aucun œuvre, ains tousjours de refaire,
t qui dessus la mort gaignes sans fin le pris,
uy faisant rendre autant qu'elle en a tousjours pris,
fin que, depeuplant et repeuplant la salle,
e Pluton, l'entretien de ce monde s'egalle;
oy qui fais les oyseaux se plaire dedans l'air,
es bestes en la terre et les poissons en mer;
oy par qui nous voyons les maisons et les villes,
es loix, les amitiez, les polices civiles;
oy qui fais differer tout estre terrien,
elon le plus le moins que tu leur fais de bien;
eul bien universel où les hommes aspirent,

Soit que bien, soit que mal, aveuglés ils desirent;
Toy qui meslas ta force avec le ciel, et fis
Sortir mon grand vainqueur, ton indomptable fils;
Qui, combien qu'on en face un autre, dont la dextre
Le grand caos meslé remit en meilleur estre,
Monstre de jour en jour (vainqueur mesmes des dieux)
Combien peut dessus tout son arc victorieux.
Toy de qui maintesfois mainte et mainte loüange
Je retins d'un vieillard, que d'un païs estrange
La fortune m'avoit en Phenice amené,
Pour polir mon esprit du sien endoctriné;
Toy (dy-je) las! qui vois les piteuses merveilles
Qu'on exerce sur moy, et qui n'as tes oreilles
(Au moins comme je croy) closes à mon parler;
Qui vois, qui vois mon corps d'heure en heure escou-
Sous la cruelle ardeur d'âmour qui me martyre [ler,
Comme devant le feu on voit fondre une cire,
Comme l'ardent metail par rougissans ruisseaux
On voit couler en bas des eschauffés fourneaux,
Ou comme on voit couler la neige des montagnes
Et les ruisseaux glacez au travers des campagnes;
Puis que je n'ay jamais refusé de ployer
Sous les loix qu'il t'a pleu de ton Ciel m'envoyer,
Puis que je n'ay sacré une ingrate jeunesse
Au travail inutil de ta sœur chasseresse;
Si, humble, j'ay perdu, pour un hommage sainct,
A ton autel sacré mon chaste demy ceint,
Si au son de ton nom j'ay receu ton Enée,
Si je me suis, helas! toute à son gré donnée,
Ployant dessous ton joug; si pour l'amour de toy
J'ay mieux faict aux Troyens qu'à ceux qui sont à
Tourne en ce lieu ta veuë, et la misericorde [moy,
De toy, de la fortune et de tes fils accorde,
Pour justement changer mon travail au repos.

Voy, Venus, le venin qui tient à tous mes os;
Voy tantost un brasier et tantost une glace,
Qui soudain me renflame et soudain me r'englace;
Voy mon ame offusquée en tous autres objets
Fors qu'en ton fils, qui rend tous mes sens ses sujets;
Voy sortir de mes yeux et les larmes coulantes,
Et les brillans esclairs de mes flammes bruslantes;
Voy Didon sans humeur, voy Didon se jettant
A genoux devant toy, voy Didon sanglotant.
Prens pitié, prens pitié, deesse Idalienne,
Paphienne, Ericyne, Undeuse, Gnidienne,
Prens, prens donque pitié, et ne permets jamais
Que d'un tort detestable on paye mes bienfaits.
Si tu crois que je t'aye autrefois fait offense
D'avoir fait à Junon plus qu'à toy reverence,
Amoly-toy de pleurs, appaise-toy de vœus;
Je jure tes yeux noirs, je jure tes cheveux,
Qu'en recevant ce jour par toy ce benefice,
Je payerai l'usure à ton sainct sacrifice.
Je requiers peu, mais las! toutes telles fureurs
Pour bien peu de relais perdent beaucoup de pleurs.

ENÉE.

Les ennuis dereiglez, les maux insupportables,
Qu'on voit sur un esprit se rendre insatiables;
La raison, qui nous peut dessous ses loix forcer,
Et la pitié, qui peut nos raisons effacer;
Les mots entrerompus par les larmes meslées,
Et les souspirs tesmoins des ames desolées,
Ne peuvent rien, sinon qu'en vain nous esmouvoir,
Lorsqu'en un fait les dieux nous ostent le pouvoir.
Anne, si les ennuis et si l'angoisse extrême
Me pouvoient arrester, l'angoisse de moy-mesme,
Sans que ton œil piteux tesmoignast tant de maux,

Seroit la corde et l'ancre à retenir mes naus,
Veu que nul ne sçauroit la peine assez comprendre,
Que sans cesse en l'esprit mon amour me r'engendre.
Mais les dieux sont si forts, et du destin la loy
Se rend si sainctement inviolable en moy,
Que les pleurs de Didon, que les larmes piteuses;
Qu'en mon piteux adieu mes larmes angoisseuses,
Voire des Tyriens les pleurs ensemble unis,
Voire les pleurs des miens avec les autres mis,
Bref, de tous les mortels et les pleurs et les plaintes
Ne pourroient pas des dieux combattre les lois sainctes.
  Cessons donc de plorer; tant plus nous plorerons,
Et plus nostre tourment dans nous nous graverons.
Le pleur qui peu à peu sus nostre face coule,
Et jusqu'à l'estomach, sa resource, se roule,
Pour de rechef, entrant et montant au cerveau,
Redescendre par l'œil, nous mange, comme l'eau
Qui aux jours pluvieux des goustières degoute,
Mange la dure pierre en tombant goutte à goutte.
Cessons, cessons.

ANNE.

Enée, ô Enée obstiné!
Tu as bien ce propos contre toy ramené,
Pour monstrer que ton cœur que, haineux, tu reserres,
Sans l'ouvrir à pitié, est plus dur que les pierres.
La pluye goutte à goutte un marbre caveroit,
Et quasi un torrent de nos yeux ne sçauroit
Mordre dessus ton cœur, plus felon, que je cuide,
Qu'un cœur de Diomède assommé par Alcide,
Cœur qui souffroit du sang des hostes saccagez
Voir abbreuver chez soy ses chevaux enragez;
Plus cruel qu'un Procuste et tous ceux dont la guerre
De Thesée et d'Hercule a delivré la terre.

Mais qui me fait ainsi ceux-ci ramentevoir,
Si ce n'est la fureur qu'on me fait concevoir?
Est-il possible, helas! qu'en l'ame feminine
Une fureur tant aspre et sans bride domine?
Et qui pourroit (bons dieux) se garder de fureur,
Quand on voit qu'on ne peut rien faire par le pleur?
N'ay-je sçeu donc rien faire? et n'ay-je point l'addresse
De faire la pitié sur ta rigueur maistresse?
Se perd doncques en l'air tout ce dont j'ay ploré?
Tout cela dont j'aurois l'aimant mesme attiré?
Cela pour qui les dieux, que ton dol nous raconte,
Seroyent, je croy, meschans, s'ils n'en tenoyent point
Cela pour qui tout cœur humain ne craindroit pas, [conte,
Plustost qu'y resister, de souffrir cent trespas,
Faut-il qu'ainsi je perde? et faut-il que je voye
Que les dieux justement ont puni ceux de Troye?
Me faut-il voir encor que ny moy ny Didon
N'avons jamais pensé au vieil Laomedon?
Si de tromper les dieux cestuy-là print l'audace,
Ha, que nous falloit-il esperer de sa race?
Que porté-je à ma sœur, fors le venin dernier,
Qui la va faire voir l'infernal nautonnier?
Puis-je encor à ses yeux me monstrer en la sorte,
Moy qui ouvre à ses maux et à sa mort la porte?
Puis-je, puis-je me voir moy-mesme le corbeau
De ma sœur, luy portant l'augure du tombeau?
Hé, que sçais-tu (cruel!), qui donnes telle atteinte
A ceux qui te font bien, si, de ton fait enceinte,
Elle ne cache point maintenant dedans soy
(O fardeau malheureux!) une moitié de roy?
Veux-tu qu'avant que voir du monde la lumière,
Ton propre enfant se face un cercueil de sa mère?
Veux-tu, pour rendre Ascaigne et les siens triomphans,
Faire estouffer ainsi l'autre de tes enfans?

Las! si les mères sont en vostre endroit coulpables
(Grands dieux) qu'en peuvent mais les enfans misera-
Quant aux mères, je croy que tu es coustumier [bles!
(O le loyal espoux!) d'en estre le meurdrier.
Si l'on demande où est la mère à ton Ascaigne,
Elle est où tu veux mettre une autre, que dedaigne
Tellement ta fierté, qu'il semble que le ciel
Dedans ton lache esprit n'ait versé que du fiel,
Et qu'il s'egaye ainsi que de tout temps tu rompes
Avec la foy, la vie, à celles que tu trompes.
Hé! qui croira jamais qu'on puisse refuser
Un delay seulement? Mais je ne fais qu'user
Et ma langue et mes yeux en mes vaines reproches
En vain taschent les vents de combattre les roches.
Voilà l'heureux loyer. Penses que pour un tel
Ma sœur devoit sentir d'amour le dard mortel;
Penses que je devois, miserable et deceüe,
Pour un tel donner force à la flamme receüe.
Je devois bien luy plaire au vouloir d'un mechef,
Nous devions bien orner de feuilles nostre chef,
Pour faire aux dieux seigneurs des sacrez mariages.
Pour un tel que cestuy, les saincts sacrez hommages.
Je devois bien luy faire un Sichée oublier,
Pour au lieu d'un espoux à Pluton l'allier.
Devions-nous mille honneurs, mille caresses rendre
A celuy qui filoit le cordeau pour nous pendre?
Ha! je ne puis, alors qu'un si dur souvenir
Me revient, je ne puis mon ame retenir.
Je me fauls à moy-mesme, et, sans l'ire enflamée
Qui m'aigrist et soustient, on me verroit pasmée.
Je m'en vais, je le laisse. O rigueur incroyable!
Que cest homme inconstant en nos malheur est stable

ENÉE.

O quel tumulte, Achate!

ACHATE.

Amour fait la discorde.

ENÉE.

Vois-tu point de remède?

ACHATE.

Avec la royne accorde.

ENÉE.

Dois-je, pour accorder, discorder au destin?

ACHATE.

Va donc : celuy fait bien qui fait à bonne fin.

ENÉE.

Pourquoy me gesne donc ma conscience encore?

ACHATE.

C'est l'aigle qui le cœur sur Caucase devore.

ENÉE.

O grand ciel, que voit-on au monde d'arresté?

ACHATE.

Le Ciel a retiré toute tranquillité.

ENÉE.

Quel bonheur donque reste au monde pour les hommes?

ACHATE.

De n'estre pas long-temps ce que chetifs nous sommes.

ENÉE.

Qu'attendons-nous pour fin et loyer des travaux?

ACHATE.

La mort est le loyer de nos biens et nos maux.

ENÉE.

Nul donques ne peut-il ici bas heureux estre ?

ACHATE.

Celuy que pour heureux les grands dieux ont fait nais-[tre.

ENÉE.

Je croy que le bon heur des humains ne leur plaist.

ACHATE.

Pource que leur honneur bien souvent nous deplaist.

ENÉE.

Je pense voir le jour que la colère ardente
De Junon redoutée envoya la tourmente
Contre nos pauvres naus, et qu'à voir un tonnerre
Espouvanter la mer, et desplacer la terre,
Les esclairs redoubler, et des vents adversaires
Les gosiers s'aboyer, et resiffler contraires,
Les flots monter au ciel, il sembloit que les ondes
Taschassent de ravir aux abysmes profondes
Ceux qui s'estoyent sauvez de la troyenne cendre.
Quand un feu nous pardonne une eau nous vient atten-[dre.
Durant l'orage tel mes naus virevoltées,
S'écartans çà et là, de tous costez jettées
A la mercy du vent, sans suivre route aucune,
Ore devers le nord attendoyent leur fortune,
Ore devers le sud par le nord ramenées,
Et ore devers l'est se voyoient destournées
Par l'ouest opposé, tant que la mer bonace
De ses frères bandez appaisant la menace,
Nous eust poussez à bord : je sens de mesme sorte
(Ore que ma fortune arreste que je sorte)

Agiter mon esprit, qui çà, qui là se vire
De cent troubles divers, comme au vent le navire.
D'un costé le proffit, la peur me tient de l'autre,
Soit la peur de sa mort, soit la peur de la nostre.
Didon et la saison sont d'une fureur mesme;
Mais la plus grand fureur, c'est la fureur suprême.

ACHATE.

Quoy! où revenons-nous? quoy! toy, qui as pour mère
Une Venus, faut-il tenir du tout du père?

ENÉE.

Ha foy! ha stable foy! seul gage inviolable
Des hommes et des Dieux, cent fois est punissable
Celuy qui, t'offensant de certaine science,
Amortit l'eguillon que sent sa conscience!
Il luy devroit sembler, lors que le Ciel tempeste,
Qu'il ne s'emeut sinon que pour briser sa teste;
Il luy devroit sembler, lors que la mer s'irrite,
Que contre luy tout seul son courroux se despite;
Mesme au moindre combat, chetif, il devroit croire
Que le Ciel l'a desjà privé de la victoire,
Puis qu'il a hasardé avec sa foy première,
L'asseurance, le sens, la force coustumière:
Car, de toutes les peurs, la peur la plus extrême
C'est la peur d'un esprit coulpable envers soy-mesme,
Qui s'espouvante tant que, mesme sans encombre,
Se voit suivre sans fin de la peur de son ombre.
Faut-il que maugré moy les peurs en moy s'empreignent
Faut-il que maugré moy les durs remors m'estreignent?
Faut-il que maugré moy, voire en mon innocence,
Je m'accuse à grand tort d'une execrable offense?

ACHATE.

Si tu ne sçais assez que nous, imprudens hommes,

De nous mesmes tousjours les adversaires sommes,
Les juges, les bourreaux, tu te le peux apprendre
Du mal que ton esprit pour soy-mesmes engendre.
Ta seule opinion est de ta crainte mère;
La crainte du remors; le remors est le père
D'une autre opinion que tu prens, quand tu penses
Offenser griefvement, lors que point tu m'offenses.
Mais moy qui, soucieux, à tout danger regarde,
Je sens une autre peur : j'ay peur que trop on tarde
Dans ce havre. Tu sçais combien est monstrueuse
D'un courroux feminin l'ardeur tempestueuse.
Nous verrons tout soudain les troupes tyriennes
Darder le feu vengeur dans les naus phrygiennes;
Nous verrons tout fremir, et ses rives mouillées
De sang et de corps morts hideusement souillées.
Partons donc au plus tost.

ENÉE.

Aussi tost que les sommes
Auront un peu ce soir rafreschi tous nos hommes,
Je feray que l'on single. A a, quoy qu'il en sorte,
Un pesant fais de maux avecques moi j'emporte.
Las! nous faut-il voguer sans sçavoir quelle issuë
Sortira d'un amour qui son amante tüe?
Pauvre Didon, helas! mettras-tu l'asseurance
Sur les vaisseaux marins, qui n'ont point de constanee?

LE CHŒUR.

Ceux que Fortune exerce aux travaux de ce [monde
N'ont pas beaucoup d'effroy, si leur faut [dessus l'onde
Sans relâche ramer,
Veu que, mesme au millieu du repos et des villes,
Les humains vont souffrant, au lieu d'estre tranquilles,

Une éternelle mer.
Nostre prince, porté par la mer incertaine,
Sentira dans l'hyver une mer plus humaine
Que la mer du souci.
Didon, qui dans sa ville avec les siens demeure,
Sent une horrible mer plus cruelle à ceste heure
Que n'est ceste mer ci.
Malheureuse cent fois celle qui abandonne
A l'estranger son cœur, son lict et sa couronne !
Le murmure nouveau
De son peuple, l'adieu du mari qui s'absente,
Et son dur desespoir, luy servent de tourmente,
Enfondrant son vaisseau.

ACTE IIII.

Anne, Barce, Didon.

ANNE.

A-t-il donques bien peu se renforcer de sorte
Qu'à toutes passions il ferme ainsi la porte ?
A-t-elle donc bien peu s'affoiblir tellement
Que de se laisser vaincre à l'effort du tour-
[ment ?
Elle meurt, elle meurt ; jà jà dans son visage
De la mort pallissante on voit peinte l'image.
Encor, tant les amans se nourrissent de pleurs,
Et tant les furieux se plaisent aux fureurs,
Elle a voulu que seule en son mal on la laisse ;
Las ! veut-elle forcer la mort par la destresse ?
Deust-elle pas trouver, mesme en la trahison
Qui la fait forcener, sa propre guarison,
En s'egayant plus tost de perdre un tel parjure,

Que faire pour un traistre à son repos injure?
N'eust-il pas deu, plustost que de la courroucer
De quelque moindre offense, aimer mieux trespasser?
Peut-il voir que par luy la vie soit ravie
A celle dont il tient et son heur et sa vie?
Puis qu'ils n'estoyent plus qu'un en ce laqs d'amitié,
Penseroit-il après durer sans sa moitié,
En sentant mesmement l'implacable furie
De l'avoir pour loyer luymesme ainsi meurdrie?
Las, las! on voit mes sens! Barce, espouvante-toy;
Barce, chère nourrice, assemble avecques moy
L'estonnement, l'horreur, les plaintes et les larmes,
Et s'il est oncq possible, en si cruels alarmes,
D'user d'aucun conseil, conseille le moyen
De bannir hors du cœur de ma sœur ce Troyen.
L'age tousjours apprend, et n'est pas qu'ancienne
Tu n'ayes pratiqué l'horreur magicienne;
Donc à l'escart tournant trois ou sept ou neuf tours,
De beaux vers remachez encharme les amours.
L'amour, qui plus qu'au corps en nostre ame domine,
Ne se guarist jamais du jus d'une racine;
Mais on dit que le vers qui est du ciel appris
Domine sur l'amour et dessus nos esprits.
Si, par son art, Medée en la fin n'eust de soy
Chassé l'amour bourreau, de Corinthe le Roy,
Sa fille Glauque, aussi ne fussent mis en cendre;
De ses propres enfans la gorge encore tendre
N'eust caché jusqu'au manche un cousteau maternel,
Ains pour se depestrer du mal continuel,
Changeant sa serve vie avec la mort plus gaye,
Le sang, l'amour et l'ame eust vomi par sa playe.
Mais, voyant que le vers qu'elle ainsi remachoit
Du lourd fardeau d'amour son ame depeschoit,
Desploya son courroux sus ceux qui l'offensèrent,

Et comme son dragon ses amours s'envollèrent.

BARCE.

J'ay trop d'estonnement, je n'ai que trop d'horreurs,
Trop de plaints en la bouche, et trop aux yeux de
Mais quant à ce conseil, miserable Nourrice, [pleurs;
Je ne sens rien en moy qui ce mal divertisse.
Des vers magiciens je n'ay l'usage appris,
Et les vers n'avoyent pas sus un tel mal le pris;
Fust qu'avec cent pavots un repos j'excitasse,
Fust qu'avecque les cieux les enfers j'appellasse,
Pour charmer la poison maistresse de ses os,
Rechassant par un charme un charme au cœur en-
O mânes de Sichée, ô dame bienheureuse, [clos.
Dont le meurdre souilla la dextre convoiteuse
De ton frère inhumain, sans que moy, qui t'avois
Nourri de ma mammelle, et qui, las! ne pouvois
Recevoir plus de deuil, eusse sus ta lumière
Rabbatu de mes doigts l'une et l'autre paupière.
Helas! pauvre ombre (dis-je), encores t'est-il mieux
D'avoir ainsi volé sus le bord oublieux
Par un meurdre soudain, que non pas à ta femme
Mourir à petit feu d'une amoureuse flamme,
Qui, l'animant tousjours d'une ardeur par dedans,
Et la vie, et la mort, luy laisse entre les dens.
Et moy, chetive, helas! qui suis seule laissée,
Depuis que la nourrice à Didon est passée
Avecque toy là-bas, ne la puis secourir,
Non plus, hé! que tu peux te garder de mourir.
Puis-je sans larme dire en quel poinct je l'ay veuë?
Pourra ma foible voix de sa fureur conceuë
Exprimer les accens? Pourray-je assez bien plaindre
Les yeux qu'on voit flamber, et puis soudain s'esteindre
Comme s'ils estoyent jà languissans dans la mort,

Et soudain reflamber encores de plus fort? [dre
Mais plaindre ce beau poil, qu'au lieu de le retor-
Elle laisse empestrer sans ornement, sans ordre,
Sans presque en abstenir les sacrileges mains ;
Mais, las ! plaindre ce teint, l'honneur des plus beaux
Qui, tout ainsi qu'on voit la fumée azurée [teins,
Du soulphre reblanchir la robe colorée,
De moment en moment, par l'extreme douleur,
Change avec un effroy sa rosine couleur ;
Mais las, las ! sur tout plaindre un beau port venera-
Un port, helas ! au port des deesses semblable, [ble,
Qui se sent arracher du front la deïté,
Pour avec cent fureurs changer sa majesté.
Vous diriez, à la voir, qu'insensée, elle semble
La lyonne outragée à qui le pasteur emble
(Lors que de sa caverne elle s'absente un peu)
Ses petits lyonneaux, et la poursuit au feu,
Effroyant d'une torche un fier regard colère,
Qui effroyablement de mainte torche eclaire.
O l'heure malheureuse en qui ces Phrygiens
Vindrent premier floter aux sables lybiens !
Dès lors mon cœur jugea qu'avant la departie,
A grand'peine on verroit Carthage garantie
D'un mal inesperé : car on veut s'outrager
Quand d'un recueil prodigue on reçoit l'estranger ;
Tousjours vient une perte, un regret, une honte,
Quand plus des estrangers que des siens on tient
Mais qui eust pensé, las ! qu'une desloyauté [conte.
Eust contre tant d'efforts meschamment resisté ?
Qui l'eust pensé (bons Dieux !)

ANNE.

Je croy que la malice
Nous aveugle au conseil, puis nous livre au supplice.

Croiroit-on qu'un Enée oubliast de penser
Ce qui peut son dessein et sa vie offenser
Avant qu'entrer en mer? Sans qu'à rien il regarde
En une mer de maux, chetif, il se hasarde.
Prent-il point garde, avant qu'avoir en soy fermé
L'arrest de ce dessein, à ce monstre emplumé,
Qui, soucieux de tout, jamais ne se repose,
Et qui de bouche en bouche espant chacune chose
Du Nil egyptien jusqu'aux eaux d'occident,
Et du Scythe gelé jusques au More ardent,
Prompt d'agrandir un faict, ce monstre hasardeux
(Dy-je) qui éguisa naguères sur eux deux
Ses langues, et ses yeux, quand l'amour effrenée,
Couverte du manteau d'un trompeur hymenée,
Commença par augure à mille fois monstrer
Qu'un bien léger fait l'homme en cent malheurs rentrer,
Quand le present plaisir, qui moins qu'un songe dure,
Oste le sentiment de la peine future?
Prent-il point (dy-je) égard aux encombres que peut
Conspirer sur les grands ce monstre quand il veut?
C'est aumoins, c'est aumoins, que telle renommée
Rendra contre son nom toute terre animée?
Et tant que, rencontrant son forfait en tous lieux,
Ne luy restra que d'estre à soy mesme odieux. [âge
Prent-il point garde encor qu'à grand'peine en leur
Les siens pourront à chef mettre une autre Carthage?
Et que ces beaux destins, ces oracles rendus,
Ces miracles, ces feux, ces beaux Dieux descendus,
Ne sont qu'illusions, ou demons qui nous peinent,
Et, ministres du ciel, en nos malheurs nous meinent?
Prent-il point garde encor, je croy, qu'en un plain jour
Un peché nous ennuicte aux forces qu'a l'amour,
Dont il rompt les conseils, qu'on cache et qu'on évente?
Hé! qui s'ose vanter de tromper une amante?

Hé ! qui s'ose promettre, en la trompant ainsi,
Qu'aveuglement luy mesme il ne se trompe aussi,
Pensant qu'on permettra, sans en rien l'outrager,
Sortir hors d'un païs l'outrageux estranger?
Nos peuples tyriens auroyent-ils, plus qu'Enée,
Et les bras engourdis, et l'ame effeminée?
Mais toutesfois delivre et de honte et de peur,
Rend de la prevoyance un seul hasard vainqueur.
O aveugle-entreprise! ô trahison ouverte!
Qui semble avoir esté pour l'une et l'autre perte
Mise en ce chef parjure, afin qu'il fust certain,
Par l'exemple des deux, que Cupidon en vain [tre
Nous repaist quelque temps, pour faire après repais-
Nostre cœur aux serpens que dans nous il fait naistre.
Que plaindray-je premier? Plaindray-je le forfait
Que mon conseil, hélas! à son honneur a fait?
Voire aux manes sacrez de son loyal Sichée,
Voire aux pourchas de ceux dont j'ay tant veu cherchée
Avec Didon fuitive, en ce port estranger,
Une alliance (hélas!) franche d'un tel danger?
C'est moy, Barce, c'est moy : qui pourroit, sans plorer,
Le confesser? c'est moy qui la fais endurer;
C'est moy qui ay banni de son ame la honte,
Par qui seule d'amour la force se surmonte;
C'est moy qui pour sa mort ay le bois entassé;
C'est moy qui ay dans elle un brasier amassé;
C'est moy qui ay tousjours telle flamme nourrie,
Qui ne peut sans Didon se voir jamais perie;
C'est moy à qui toujours se venoit addresser
Ce desloyal trompeur, qui ne craint de blesser
Ny les Dieux, ny sa foy, ny l'amante embrasée,
Que sa foy, que les Dieux ont enfin abusée.
Mais sera-t-il donc vray? (bons Dieux!) permettrez-
Que ce pipeur se joüe et de vous et de nous? [vous

Que t'avons-nous donc fait, saincte troupe céleste?
Mais que t'avons-nous fait, ô estranger moleste?
Vangez, s'il y a faute. Ha! Dieux, elle n'a pas,
Trop inhumaine hostesse, en un salle repas
Souillé d'un corps humain vostre divine bouche;
Ell' n'a pas égorgé Jupiter dans sa couche,
Changeant son cœur de femme au cœur d'un Lycaon:
De rien ne la sçauroient charger les Dieux, sinon
D'avoir, tout au rebours, hostesse trop humaine,
Trop bien fait à celuy, las! grands Dieux, qui à peine
Trop ingrat s'en soucie, et qui, l'abandonnant,
Fait injure à soy mesme, injure au Dieu Tonant,
A ce Dieu qui d'enhaut les parjures regarde,
Et des hostes a pris la juste sauvegarde.

BARCE.

Plaise donc à ce Dieu, jettant l'œil au besoin,
Ou de l'un ou de l'autre avoir bien tost le soin,
Soit que d'elle le mal, pitoyable, il cherisse,
Ou soit que le pervers, justicier, il punisse;
Souvent ce Dieu vengeur de tous humains forfaits
Permet que mille torts par les meschans soyent faits,
Afin que par celuy se punissent nos vices,
Qui plus dessus sa teste amasse de supplices.
Mais ainsi que les dieux, qui semblent estre oisifs,
A venger les forfaits sont bien souvent tardifs,
J'ai peur qu'il soyent aussi tardifs à ce remède,
Et que ce mal au mal de la seule mort cède,
Si c'est mal que mourir, lors que de cent trespas
Un trespas nous delivre.

ANNE.

Helas! je ne croy pas
Qu'il advienne autrement, et sans cesse m'effroyent
Les signes monstrueux que les dieux m'en envoyent:

Ce qu'en dormant aussi mes songes me font voir
Trouble mes sens, esmeus d'un pareil desespoir.
Le songe est fils du Ciel, et bien souvent nous ou-
Ce qu'encore le temps dessous son aile couvre. [vre
Il m'a semblé, la nuict, que d'un ardent tison
J'avois deçà delà semé par la maison
Un feu, que d'autant plus je m'efforçois d'esteindre,
Et plus jusqn'au sommet il s'efforçoit d'atteindre;
Mes sens ne se sont point de cecy despestrez,
Qu'aussi soudain n'y soyent d'autres songes entrez.
Je voyois un chasseur, duquel la contenance
Et de face et de corps empruntoit la semblance [part,
D'Apollon, quand tout seul, pour chasser quelque
Ou de Dele, ou de Cynthe, ou d'Amathonte il part;
Sus l'espaule luy bat sa perruque dorée;
Sus le costé sa trousse en biais ceinturée,
Sa flèche est en la coche, et son arc en plein poing;
Tout ainsi mon chasseur, qui s'ecartoit bien loing,
Dedans l'espais d'un bois s'offroit dedans ma veuë,
Tant qu'au bord d'un taillis une biche il ait veuë:
Il décoche, il l'atteint; elle, demi-mourant,
Fait du sang qui ruisselle une trace en courant;
Le fer tient dedans l'os, et pour neant evite
Ce qui luy tient (helas!) compagnie en sa fuite,
Tant que sous un cyprès, ayant porté long temps
Et sa flèche et sa playe, ait avachi ses sens.
Les pieds faillent au corps, le corps faut à la teste;
Et comme la pitié de l'innocente beste
Me souslevoit le cœur, plustost que ses sanglots,
S'est perdu parmy l'air mon songe et mon repos.
Combien de fois ces jours, encor toute tremblante,
Ay-je en sursaut repris mon ame travaillante?
Lors que mon palle frère en dormant revenoit
Me prendre les cheveux, et, cruel, me trainoit,

Comme il m'estoit advis, hors du lit, pour m'appren-
D'avoir fait à sa femme un autre party prendre. [dre
Mesmement une nuict, lors que Jarbe, le roy
De nos peuples voisins, sortoit presque de soy,
Tant l'amour le brusloit, sçachant qu'à cest Enée
Fut de ma sœur la terre et l'ame abandonnée,
Pource que nous tenions mille propos meslez
Du monstre qui si tost nous avoit decelez.
Un songe vint saisir en dormant ma memoire
Sus celle qui fait tout, soit bien, soit mal, notoire;
Je brouillois en l'esprit, deçà delà roulant,
Tout ce qu'on m'avoit dit de ce monstre volant;
L'un me sembloit compter que dés qu'en leur pensée
Ceux de Tyr projettoyent leur ville commencée,
Ce monstre ne cessoit, et puis haut, et puis bas,
De volleter sur nous, y prenans ses appas,
Nous apportant sans fin quelque trouble des autres,
Ou bien à nos voisins portant sans fin des nostres.
Un autre me sembloit, parlant obscurement,
Descrire à son propos ce monstre hautement,
Ce monstre enfant du temps, en tout aussi muable
Qu'en ses effets divers son père est variable;
Qui sans aucun repos fait, defait et refait
Son rapport, tout ainsi que son père son fait,
Et circuit en rien le ciel, la terre et l'onde,
Comme le vol du temps circuit tout le monde. [point,
Tous deux sont souhaittez, tous deux ne mourront
Et ne sont differens tous deux que d'un seul poinct.
Jamais rien ce vieillard qui ne soit vray n'apporte;
Le faux, le vray, sa fille aux oreilles rapporte.
Or ce pendant qu'en moy ce propos s'embrouilloit,
Et que mainte autre chose aux propos se mesloit,
Je vey de mes deux yeux ceste femme vollage
Se planter sur les tours de la neuve Carthage,

Salle, maigre, hideuse, et soudain, embouchant
La trompe qu'elle avoit, sonner un piteux chant ;
Voire et me fut advis que de la trompe mesme
Sortoit et sang et feu, tant qu'esperdue et blesme
De ce cruel spectacle au resveil me troublay,
Et de long temps après mes sens ne r'assemblay.
Las ! Barce, qu'en dis-tu ? Barce, helas !

BARCE.

On se ronge
En vain, s'on veut avoir la raison de tout songe.

ANNE.

De mes songes encor je ne m'effroirois point
Si rien plus grand n'estoit à mes songes conjoint.
J'ai veu, ces jours passez, sur le haut du chasteau,
Signe fatal de mort, croüasser maint corbeau,
Le hibou porte-mort, l'orfraye menassante,
Et la voix du corbeau dessus nous croüassante,
Ne me chanter que mal, et m'a fait frissonner.
Le vin que ce matin en sang j'ay veu tourner,
Au moins ce m'a semblé, lors qu'en la coupe sienne,
Didon sacrifiant à Junon gardienne,
Le tenoit pour espandre aux cornes du taureau,
Outre ce jour hideux, m'est un effroy nouveau :
Car tout ce jour Phebus a sa face monstrée
Telle, comme je croy, que quand le fier Atrée
Fist bouillir les enfans de son frère adultère,
Leur faisant un tombeau du ventre de leur père.
Encore, outre ce temps embrouillé, l'on oit bruire
La mer plaintive aux bords, et sembler nous predire
Que les dieux, qui jamais rien constant ne permettent,
Envoyent sur nos chefs ce que leurs feux promettent.
Mesme cest arc en ciel Iris Thaumantienne,
Messagère à Junon, de ce lieu gardienne,

Apparoissoit tout hier de noir sang toute teinte,
Non pas de cent couleurs, comme elle souloit, peinte.

BARCE.

Lors que l'on voit un mal obstinément espris,
Et que la froide peur se saisit des esprits,
Il nous semble que tout nous donne tesmoignage
De ce que nous craignons. Mais d'un serain visage
Je voy venir la Royne. O l'heureux changement
Si avecques la face est changé le tourment!

DIDON.

J'ay trouvé le moyen, ma sœur, qui me peut rendre
Ce fuitif outrageux, ou qui me peut deffendre,
Me depestrant du Dieu qui jusqu'à mort me touche.
Vers la fin d'ocean où le soleil se couche,
Sont les Mores derniers, près l'echine foulée
Du grand Atlas portant la machine estoilée;
De là l'on m'a monstré la sage enchanteresse,
La vieille Beroé, Massyline prestresse,
Qui le temple gardoit aux filles Hesperides,
Apastant le dragon de ses douceurs humides
Et d'oublieux pavots, et prenant elle-mesmes
La garde du fruit d'or des soucis plus extrêmes.
Ainsi qu'elle promet, la vie elle deslie,
Ou bien d'un soin cruel elle empestre la vie;
Elle arreste à sa voix la plus roide rivière,
Et fait tourner du ciel les signes en arrière;
Les ombres de là-bas en hurlant elle appelle.
Tu orras rehurler la terre dessous elle;
Tu verras des hauts monts les plantes devalées,
Et les herbes venir de toutes les vallées.
J'appelle (chère sœur) les Dieux en tesmoignage,
Toy et ton chef aussi, que l'ancien usage
De l'art magicien maugré mon cœur j'espreuve;

Mais, puis que ma fureur ce seul remède treuve,
Va, et, au plus secret de ceste maison nostre,
Un grand amas de bois dresse-moy l'un sus l'autre;
Que l'espée de l'homme, en la chambre fichée
Où j'ay brisé la foy de mon espoux Sichée;
Que toute la despouille et le lict detestable,
Le lict de nos amours, dont je meurs miserable,
Soit par toy mis dessus : car la prestresse enseigne
Que tous ces demeurans, de mes fureurs l'enseigne,
Soyent abolis au feu. Quand la pile entassée,
Quand sus elle sera toute chose amassée,
D'if, de buis, de cyprés, faisant mainte couronne,
Je veux que maint autel ceste pile environne.
Là, tout ainsi qu'on veit Medée charmeresse,
Renouvellant d'Eson la faillante vieillesse,
Tu me verras la voix effroyable et tremblante,
La chevelure au vent, de tous costez flottante,
Un pied nû, l'œil tout blanc, la face toute blesme,
Comme si mes esprits s'ecartoyent de moymesme.
Lors de fueilles ayans vos testes entourées,
Et d'un nœud conjuré par les reins ceinturées,
Vous m'orrez bien tonner trois cens dieux d'une suite,
Et enfer, et caos, et celle qui herite
Nos esprits à jamais, la trois fois double Hecate,
Diane à triple voye. Il faut que je combate
Pour moy contre moymesme; il faut que je m'efforce
De forcer les efforts à qui je donnois force.
Hastez doncq, laissez-moy, à fin que je remâche
Toute seule, à par moy, tout cela qui relâche
Les amours furieux, et que tout j'appareille
Pour commencer mes vœus, dès que l'aube vermeille
Aura demain rougi l'humide matinée.
Le Ciel, le Ciel m'orra.

ANNE.

Toy donc qui vois Enée
(O grand ciel!) opposer à tes loix sa malice,
Sois pour nous, et prospère en tout ce sacrifice.

DIDON.

Puis-je donc, forcenée, encor me laisser vivre,
S'il n'y a que la mort qui d'un tel mal delivre!
Laissé-je triompher ceste flamme bourrelle, [d'elle!
Lors que ma main, ma main, peut bien triompher
Qu'entreprendrois-je (ô mort!), mort que seule je nomme
Contre les dieux vangeurs la vangeance de l'homme?
Qu'entreprendrois-je (dy-je) alors qu'en moy s'assem-
Tout ce que les enfers ont de rages ensemble, [ble
Tout ce que le Vesuve a d'ardeurs recellées,
Tout ce que la Scythie a de glaces gelées,
Tout ce qu'on feint là bas de peines eternelles,
S'ordonner par Minos aux ames criminelles,
Sinon avecq' ma vie en moy jà dedaigneuse
De faire crever tout par une playe heureuse?
Pourrois-je bien encor me voir une espérance
De me pouvoir guarir, pour chercher l'alliance
Des nomades voisins, par moy jà mesprisée?
Serois-tu bien encor, Didon, tant abusée,
Que d'allonger le fil de ta vie ennemie
En suyvant par la mer celuy qui t'a trahie?
Prens encores, à fin que ta dextre coüarde,
N'ayant pitié de toy, sur toy ne se hazarde,
Qui te soit beaucoup mieux de suyvre l'adversaire,
Que de fuir ta vie à tout repos contraire:
Suivrois-tu toute seule, aveugle et dereiglée,
Ou bien le suivrois-tu encor plus aveuglée,
Si tu le pensois faire avec toute la suite
Qu'à grand'peine tu as jusqu'en ces lieux conduite,

L'arrachant de Sidon. Et puis, hé! condamnée,
Pauvre femme, je croy, en despit du ciel née,
N'as-tu point eu encor assez de cognoissance
Quel fut Laomedon, et quelle est son engeance?
Non, non, meurs, meurs ainsi, Didon, que tu merites!
Appreste-toy donc, Parque, et toy, qui tant irrites
Mes fureurs contre moy, Fortune insatiable,
Appreste-toy pour voir le spectacle execrable;
Tu ne t'es peu saouler, m'ayant tousjours foulée;
Mais bien tost de mon sang je te rendray saoulée.
L'amour mange mon sang, l'amour mon sang demande
Je le veux tout d'un coup repaistre en mon offrande.
Soyez au sacrifice, ô vous, les Dieux suprêmes!
Je vous veux appaiser du meurdre de moy-mesmes;
Vostre enfer, Dieu d'enfer, pour mon bien je desire,
Sçachant l'enfer d'amour de tous enfers le pire,
J'irois, j'irois desor, mais il me faut attendre
L'occasion des vœus que je feins d'entreprendre.

LE CHOEUR.

Troupe phenicienne
Qui prenois bien ton mal,
Et toy, troupe troyenne,
Serve d'un desloyal;
Vous, le ciel et la terre,
Voyez, voyez ce jour,
Combien traistrement erre
L'injustice d'amour.
O grands Dieux! si le vice
N'a point en vous de lieu,
Amour plein d'injustice
Peut-il bien estre Dieu?
Mais injuste je pense
Chacune deité,

Qui jamais ne dispence
Le bien à la bonté.
 Un seul hazard domine
Dessus tout l'univers,
Où la faveur divine
Est deuë au plus pervers.
 Les Dieux, dès sa naissance,
Luy ont osté les peurs,
Avec la conscience
Meurdrière de nos cœurs.
 S'il chet dans la marine,
A la rive il pretend,
Et s'attend à l'echine
Du dauphin qui l'attend.
 La guerre impitoyable,
Massacrant les humains,
Craint l'heur espouvantable
Que l'on voit en ses mains.
 Rien les arts de Medée,
Rien n'y peut la poison,
Rien cela dont gardée
Fut la jaune toison;
 Rien la loy qu'on revère,
Non tant comme on la craint;
Rien le bourreau sevère
Qui l'homme blesme estreint;
 Rien le foudre celeste,
Des plus grands ennemy;
Toute chose il deteste,
Et tout luy est amy.
 Songeons aux trois qu'on prise
Pour plus aventureux,
Et qu'en toute entreprise
Les dieux ont fait heureux:

Jason, Thesée, Herculé;
Les dieux leur ont presté
Grand faveur, crainte nulle,
Toute desloyauté.
Tous trois, ainsi qu'Enée,
En trompant leurs amours,
Ont fait mainte journée
Marquer d'horribles tours.
Tous trois, trompeurs des hostes,
Tous trois, ô inhumains!
Ont veu, soit par leurs fautes,
Soit mesme de leurs mains,
Leurs maisons effroyées
D'avoir receu les cris
De leurs femmes tuées,
De leurs enfans meurdris.
Mais la faveur suprême
Les poussoit toutesfois,
Et croy que la mort mesme
Les a fait dieux tous trois.
Tu sçais bien (ô Enée!),
Peste des grands maisons,
Qui d'une destinée
Farde tes trahisons;
Tu sçais, ô implacable!
Homme lâche, homme fier,
Que ce tour detestable
N'est des tiens le premier.
Le ciel, la mer, la terre,
Nonobstant, sont pour toy;
Rien ne te fait la guerre,
Tu la fais à ta foy.
Didon, qui s'humilie
Devant les dieux sans fin,

Va trainant une vie
Serve d'un dur destin.
Si ce n'est injustice
De nous traiter ainsi,
Rien ne peut de ce vice
Les sauver que cecy :
C'est que pecheurs nous sommes,
Et le ciel, se faschant,
Fait pour punir les hommes
Son bourreau d'un meschant.

ACTE V.

Didon, Barce, Le Chœur.

DIDON.

Mais où me porte encor ma fureur ? Qui me [garde
De me depestrer d'elle? et quel mal'heur [retarde
Mes secourables mains, qui, allongeans d'une heure
Mon miserable fil, font que cent fois je meure ?
Plus cruels sont les coups dont l'amour aiguillonne
Que ceux-là que la dextre homicide nous donne.
Mais quoy ? mourrons-nous donc tellement outragées ?
Mourrons-nous, mourrons-nous sans en estre vangées?
Le mechant a singlé dès que l'aube esveillée,
Par ma veuë, tousjours sans repos decillée,
S'est descouverte au ciel; la pauvre aube, je cuide,
Qui prent pitié de moy. J'ay veu le port tout vuide,
J'ay, j'ay veu de ma tour, sous le clair des estoiles,
Les vents qui se joüoyent de ses traistresses voiles

Se joüer de la foy lachement parjurée,
Se joüer de l'honneur de moy, desesperée,
Se joüer du repos d'une parjure veufve,
Se joüer du bonheur de ma Carthage neufve,
Et qu'on verra bien tost se joüer de ma vie,
Par qui sera soudain ceste flotte suivie.
Las! las! sera-ce ainsi? Toy, bruslante poitrine,
Faut-il que dedans toy tout le mal je machine
Contre moy seulement! vous, vous cheveux coupables,
Que je rompts à bon droit, serons-nous miserables
Tous seuls, sans qu'aucun mal sente le mechant mes-
Qui vous fait arracher et enrager moy-mesme? [me
Jupiter, Jupiter, ceste gent tromperesse
Doncques se mocquera d'une royne et hostesse?
Sus, Tyriens, sus, peuple: au port, au port, aux armes,
Portez les feux, courez, changez le sang aux larmes,
Jettez-vous dans la mer, accrochez-moy la troupe;
Que d'un boüillant courage on me brusle, on me coupe
Ces villains par morceaux; que tant de sang s'écoule
Que jusques à mes yeux le flot marin le roule!
Que dis-tu? où es-tu, Didon? quelle manie
Te change ton dessein, pauvre royne ennemie
De ton heur? Il falloit telle chose entreprendre
Quand tu donnois les loix; tes forfaits t'ont peu rendre
Toy-mesme sans pouvoir, et ton peuple sans crainte.
Celuy qu'on dit porter, ô malheureuse feinte,
Les Dieux de son païs dans son navire, emporte
Tout ce qui te rendoit dessus ton peuple forte.
N'ay-je peu dechirer son corps dans la marine,
Par pièces le jettant, tuer sa gent mutine,
Son Ascaigne égorger et servir à la table,
Remplissant de son fils un père detestable!
Mais quoy? (me diroit-on) la victoire incertaine
M'eust esté. C'est tout un; de mon trespas prochaine,

Qu'est-ce que j'eusse craint? J'eusse porté les flames
Dedans tout leur cartier; j'eusse ravy les ames
Au père, au fils, au peuple, et jà trop depitée
Contre moy, je me fusse au feu sur eux jettée.
Mais puis que je n'ay peu, toy, Soleil, qui regardes
Tout cecy; toy, Junon, qui, las! si mal me gardes,
Coulpables de mes maux; toy, Hecate hurlée
De nuict aux carrefours; vous, bande eschevelée,
Qui pour cheveux portez vos pendantes couleuvres,
Et dans vos mains les feux vangeurs des lâches œuvres;
Vous (dy-je), tous les Dieux de la mourante Elise,
Recevez ces mots-cy, et que l'on favorise
A la dernière voix qu'à peine je desserre:
Si l'on permet jamais ce meschant prendre terre,
Que tout peuple sans fin le guerroye et dedaigne,
Que banni, que privé des yeux de son Ascaigne,
En vain secours il cherche, et que sans fin il voye
Renaistre sur les siens les ruines de Troye.
Quand mesme, maugré soy, il faudra qu'il flechisse
Sous une injuste paix, qu'alors il ne jouisse
De regne ny de vie; ains, mourant à grand peine
Au millieu de ses jours, ne soit en quelque areine
Qu'enterré à demi. Quant à sa race fière,
Qui sera, je ne sçay (et la fureur dernière
Prophetise souvent), ainsi que luy traistresse,
Qui par dol se fera de ce monde maistresse,
Qui de cent pietez, ainsi que fait Enée,
Abusera la terre en ses loix obstinée,
Et qui toujours feindra, pour croistre sa puissance,
Avec les plus grands Dieux avoir fait alliance,
S'en forgeant bien souvent de nouveaux et d'estranges,
Pour croistre avec ses Dieux ses biens et ses loüanges.
Qu'on ne la voye au moins en aucun temps paisible,
Et que, quand peuple aucun ne luy sera nuisible,

Elle en vueille à soy-mesme, et que Rome, grevée
De sa grandeur, souvent soit de son sang lavée ;
Que sans fin dans ses murs la sedition règne,
Qu'en mille et mille estats elle change son règne,
Qu'elle face en la fin de ses mains sa ruine,
Et qu'à l'envi chacun dessus elle domine ;
Se voyant coup sus coup saccagée, ravie,
Et à mille estrangers tous ensemble asservie.
Quant à vous, Tyriens, d'une eternelle haine
Suivez à sang et feu ceste race inhumaine ;
Obligez à tousjours de ce seul bien ma cendre,
Qu'on ne vueille jamais à quelque paix entendre ;
Les armes soient tousjours aux armes adversaires,
Les flots tousjours aux flots, les ports aux ports contraires ;
Que de ma cendre mesme un brave vangeur sorte
Qui le foudre et l'horreur sur ceste race porte !
Voilà ce que je dy, voilà ce que je prie,
Voilà ce qu'à vous, Dieux, ô justes Dieux ! je crie.
Mais ne voicy pas Barce ? il faut que je l'empesche,
Et que seule de soy desor' je me depesche
De l'esprit ennuyeux. Barce, chère nourrice,
Va et lave ton chef ; il faut que je finisse
Ce que j'ay commencé. Cherche-moi ce qui reste
Pour parfaire mes vœus contre la mort moleste ;
Puis, appellant ma sœur, qu'on la lave et couronne,
M'apportant tout cela que la prestresse ordonne.
Va donc.

BARCE.

A moy (ô Royne !), à moy doncques ne tienne
Qu'on ne voye soudain la delivrance tienne.
Mais quelle couleur, Dieux ! toutes sacrifiantes
Rendent-elles ainsi leurs faces effroyantes ?
Quoy que soit, je crains tout. Las ! vieillesse chetive,

Comment se fait que tant par tant de maux je vive?

DIDON.

C'est à ce coup qu'il faut... O mort! mort! voici l'heure:
C'est à ce coup qu'il faut que coulpable je meure!
Sus mon sang, dont je veux sur l'heure faire offrande,
Qu'on paye à mon honneur tant offensé l'amende!
J'ai tantost dans l'espais du lieu sombre et sauvage,
Près l'autel où je tiens de mon espoux l'image,
Entendu la voix gresle et receu ces paroles :
Didon, Didon, viens-t'en! O amours! amours foles,
Qui n'avez pas permis qu'innocente et honneste
Je revoise vers luy! mais jà ma mort est preste.
Pour t'appaiser, Sichée, il faut laver mon crime
Dans mon sang, me faisant et prestresse et victime.
Je te suy, je te suy, me fiant que la ruse,
La grace et la beauté de ce traistre m'excuse.
La grand pile qu'il faut qu'à ma mort on enflame
Desteindra de son feu et ma honte et ma flame.
Et toy, chère despouille, ô despouille d'Enée,
Douce despouille, helas! lors que la destinée
Et Dieu le permettoient, tu recevras ceste ame,
Me depestrant du mal qui sans fin me rentame.
J'ay vescu, j'ay couru la carrière de l'âge
Que Fortune m'ordonne, et or ma grand' image
Sous terre ira : j'ay mis une ville fort belle
A chef; j'ay veu mes murs vengeant la mort cruelle
De mon loyal espoux; j'ay puni, courageuse,
Mon adversaire frère : heureuse, ô trop heureuse,
Helas! si seulement les naus dardaniennes
N'eussent jamais touché les rives lybiennes.
Sus donc : allons, de peur que le moyen s'enfuye :
Trop tard meurt celuy-là qu'ainsi son vivre ennuye.
Allon et redison sur le bois la harangue,

Arrestant tout d'un coup et l'esprit et la langue.

LE CHOEUR.

Dy-nous, Barce, où vas-tu?

BARCE.

Au chasteau je retourne.

LE CHOEUR.

La roine y vient d'entrer, et comme le vent tourne
Les feuillars dans les bois, lors que libre il s'en joüe,
L'amour comme il luy plaist en cent sortes la roüe;
A qui n'eust point fendu le cœur d'impatience,
Voyant tantost de loing changer ses contenances?
Ores nous la voyons, les paupières baissées,
Resver à son tourment; ores, les mains dressées,
De je ne sçay quels cris, desquels elle importune
Et les Dieux peu soigneux, et l'aveugle Fortune,
Faire tout retentir; ores, un peu remise,
Se racoiser, et or' de plus grand' rage éprise,
Se battre la poitrine, et des ongles cruelles
Se rompre l'honneur sainct de ses tresses tant belles:
Le pleur m'en vient aux yeux. O quel hideux augure,
Pour de nos murs nouveaux tesmoigner l'avanture!

BARCE.

Si est-ce que je vois vers elle, en espérance
Que bien tost de ses maux elle aura délivrance.

LE CHOEUR.

L'amour, qui tient l'ame saisie,
N'est qu'une seule frenaisie,
Non une deité,
Qui, comme celuy qui travaille
D'un chaud mal, poinçonne et tenaille
Un esprit tourmenté.

Celuy dont telle fièvre ardente
La memoire et le sens tourmente
Souffre sans sçavoir quoy;
Et sans qu'aucun tort on luy face,
Il combat, il crie, il menace
Seulement contre soy.
Son œil de tout objet se fasche,
Sa langue n'a point de relasche,
Son desir de raison :
Ore il cognoist sa faute, et ore
Sa peine le raveugle encore,
Fuyant sa guarison.
Tel est l'amour, tel est la peste
Qu'il faut que toute ame deteste :
Car lors qu'il est plus doux
Il n'apporte que servitude,
Et apporte, quand il est rude,
Tousjours la mort sur nous.

BARCE.

O moy pauvre! ô ciel triste! ô terre! ô creus abysmes!
Quand est-ce qu'icy-bas pareil horreur nous vismes!
Que suis-je? où suis-je? où vois-je? est-ce là dont l'offrande
Que l'homicide amour pour s'appaiser demande?
O crime! ô cruauté! ô meurdre insupportable
Que l'amour a commis!

LE CHOEUR.

Quel trouble espouventable
T'a fait si tost sortir (ô Barce!)? quel injure
Peut encor conspirer la Fortune plus dure?

BARCE.

Quelle, quelle (grans Dieux!)? estes-vous donc absen-
Estans seures au port, riez-vous des tourmentes? [tes?

La roine s'est tuée; au moins avec sa flame,
Par un coup outrageux, les restes de son ame,
Sanglottant durement, à grand force elle pousse.
Voilà la fin qu'apporte une amorce si douce.

LE CHOEUR.

O jour hideux! ô mort horrible! ô destinée!
Cent à cent fois mechante, ô plus mechant Enée!
Mais comment! comment, Barce, helas!

BARCE.

Sous une feinte
Qu'elle a fait de vouloir rendre sa peine esteinte,
Par l'heur d'un sacrifice, elle a couvert l'envie
De chasser aux enfers ses travaux et sa vie.
Sur un amas de bois, feignant, par vers tragiques,
D'enchanter ses fureurs, elle a mis les reliques
Qu'elle avoit de ce traistre: un pourtraict, une espée
Et leur coulpable lict. Or, afin que trompée
Avec Anne je fusse, ailleurs on nous envoye.
Lors, seule, dans son sang ses flammes elle noye,
S'enferrant du present que luy fist le parjure.
Anne court à son cri, qui presque autant endure.
Voyant mourir sa sœur, son vivre elle dedaigne,
Et de la mort veut faire une autre mort compagne.
Est-ce ainsi donc (ô sœur!) que ta feinte nous trompe!
Verray-je que sans moy ta propre main te rompe
Le filet de ta vie? Est-ce icy le remède?
Est-ce le sacrifice à qui ton tourment cède?
Sont-ce les vœus, les vers dont tu m'as abusée?
Es-tu tant contre nous et contre toy rusée?
Ainsi sa sœur en vain lave et bousche sa playe.
Elle, s'oyant nommer, tant qu'elle peut s'essaye
De souslever son chef, qui tout soudain retombe,
Ne cherchant qu'à changer son lict avec la tombe.

O piteux lict mortel! ô que d'horrible rage
Le Soleil à ce jour a trainé sur Carthage!

LE CHOEUR.

Arrachez vos cheveux, Tyriens! qu'on mau-
[disse
De mille cris enflez l'amoureuse injustice!
Rompez vos vestemens,
Escorchez vostre face, et soyez tels qu'il semble
Que l'on voye abysmer vous et Carthage ensemble;
Redoublez vos tourmens!
Redoublez-les tousjours, et que la mort cruelle
De la roine mourante en voz cœurs renouvelle
Mille morts desormais!
Pleurez, criez, tonnez! Puisque si mal commence
L'heur de Carthage, il faut, ô peuple! qu'on la pense
Malheureuse à jamais!

BARCE.

Mais que sejournons-nous? Sus, sus, ô pauvre bande,
Bande, las! sans espoir. Allons, et ceste offrande
Arrousons de nos pleurs, et souffrons tant de peine,
Qu'avec elle le dueil presque aux enfers nous meine!
Nul vivant ne se peut exempter de furie,
Et bien souvent l'amour à la mort nous marie.

Fin de la tragédie de Didon.

LES ESBAHIS

COMEDIE

PAR JAQUES GREVIN

DE CLÈRMONT EN BEAUVAISIS

ENTREPARLEURS :

JOSSE, marchand.
MARION, lavandière.
ANTOINE, serviteur.
L'ADVOCAT.
LE GENTILHOMME.
JULIEN, serviteur.
PANTHALEONÉ, Italien.
MAGDALÈNE, fille de Gerard.
CLAUDE, macquerelle.
GERARD, marchand.
AGNÈS, femme de Josse.

Ceste comédie fut mise en jeu au college de Beauvais, à Paris, le XVI[e] jour de février M.D.LX, après la tragédie de *J. Cesar* et *les Jeux satyriques*, appelez communément *les Veaux*[1].

[1] La représentation de presque toutes les pièces étoit, à cette époque, précédée d'un prologue appelé *les Veaux*. Nous donnerons, dans le cinquième volume, en tête des Corrivaux, de Troterel, un échantillon des plaisanteries qui avoient alors le privilége de divertir la foule.



Jacques Grevin, né, vers 1540, à Clermont en Beauvaisis, composa un grand nombre de pièces de poésies. Il mourut, à peine agé de trente ans, à Turin, médecin de la duchesse de Savoie. Ses pièces de théâtre sont : une Pastorale ; la Tresorière, *comédie ;* Cesar, *tragédie ; et* les Esbahis, *que nous reproduisons.*

Grevin fut honoré des louanges de Ronsard :

Et toy, Grevin, après, toy, mon Grevin encor,
Qui dore ton menton d'un petit crespe d'or,
A qui vingt et deux ans n'ont pas clos les années,
Tu nous a toutes fois les muses amenées,
Et nous a surmontés, qui sommes jà grisons,
Et qui pensions avoir Phœbus en nos maisons.....

Les Esbahis *furent representés au collége de Beauvais, le 16 fevrier 1560, en présence de la cour et de la jeune duchesse de Lorraine, pour les noces de laquelle cette pièce fut composée par ordre de Henry II. On remarquera que la décence n'y est pas plus respectée dans le sujet que dans les paroles, et cependant elle fut jouée par des écoliers et devant une princesse.*



AVANT-JEU.

Je ne suis pas icy venu
Pour vous conter par le menu
Le discours de la comédie,
Car ce seroit oster l'envie
Que chacun de vous doit avoir
De nous entendre et de nous voir,
Attendant qu'elle soit parfaicte.
Je vien de la part du poëte,
Lequel vous remontre par moy
Ce qui plus le tient en esmoy :
Le premier poinct, c'est qu'on endure
Ces étourdis faisans Mercure
De chasque bois mal raboté,
Pour servir l'Université.
Une grand'troupe mal choisie
Se joue de la poësie
Et impudente, rimassant,
A cor et cry va pourchassant
Ceste deesse tant prisée
Dont ils font naistre la risée :
Car, comme nouveaux basteleurs,
Afin d'enrichir les fureurs
De leurs tragedies farcées,
Ou leurs farces moralisées,
Pour la foiblesse de leurs reins,

A trompettes et tabourins,
Et gros mots qu'on ne peult entendre,
Ils se sont essaiez de rendre
Et mouvoir au dedans du cueur
Du plus attentif auditeur
Une pitié, une misère,
Au lieu qu'un bon vers le doit faire.
L'autre poinct qui m'a faict venir,
Est pour vous faire souvenir
De ceste plaincte qui fut faicte
N'aguère encontre le poëte,
Pour la rancune et le soucy
Des dames de ce quartier-cy,
Qui, pour estre un peu trop friandes,
Feront six plats de deux viandes,
Et, alors qu'on n'y pense pas,
D'un rien elles feront grand cas :
Car, quand le poëte pense faire
Quelque chose pour vous complaire,
Elles prennent opinion
Que c'est à leur intention,
Et que toujours on parle d'elles,
Si aux comedies nouvelles
On a possible découvert
Un lieu de la place Maubert.
Et voylà, ce que je propose
Fait que froidement il dispose,
Par ses vers, le gentil discours
De ces tant heureuses amours
Dont toutefois il eut envie
De composer la comedie
Que vous aurez presentement;
Mais il n'a pas tant seulement

Osé mettre en escript la rue
Où il a ceste affaire veue,
Craignant leur donner quelque ennuy.
Ce nonobstant, j'ai sceu de luy,
Comme une chose bien secrette,
Que ceste comedie est faicte
Sur le discours de quelque amour
Qui s'est conduit au carefour
De Sainct-Sevrin; mais je vous prie,
D'autant que vous avez envie
D'estre secrets, de tenir coy :
Car je voy cy derrière moy
Le sire Josse. Que personne
Ne face que trop il soubçonne,
Car notez qu'il est fiancé,
Pourtant qu'il a tousjours pensé
Que madame Agnès estoit morte;
Mais il fera, avant qu'il sorte
De ce lieu, que sommairement
Vous cognoistrez tout son torment.





ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JOSSE, *seul.*

Jamais je ne m'eusse pensé
Estre en la fin recompensé
Si pauvrement comme je fuz:
Perdre ma femme et mes escuz,
Et, qui plus est, la chalandise
De ma meilleure marchandise.
Mais ce n'est que le temps qui court :
Tousjours, tousjours ces gens de court
Nous payent en telle monnoye,
Et ne s'en vont jamais sans proye,
N'estimant l'homme vertueux
Qui ne desrobe ainsi comme eux.
Cependant, pauvres que nous sommes,
Nous endurons ces gentilshommes,
Depuis le matin jusque au soir,
Se deviser sur un contoir
Avec nos femmes; et je pense
Qu'au millieu de telle licence
Ils parlent d'encherir le pain,
Et que pouvons le lendemain
Dormir la grasse matinée :
Car nostre besongne, ordonnée

Par ces galans, est mieux parfaicte
Que si nous-mesmes l'avions faicte;
Et puis je vous laisse à penser
Comme ils sçavent recompenser
Un si charitable service.
Hé Dieu! cependant la justice
Ferme l'oreille, et s'il advient
Que le compagnon qui detient
Nos femmes ainsi abusées
Soit descouvert, quelles risées
En fera ce sot populaire!
Mais pourtant le jeu ne peult plaire
A ceux qui, pour ce bel ouvrage,
Reçoivent premiers le dommage;
Et n'est si bon entendement
Qui peust endurer ce torment
Sans y perdre la patience.
Ceux qui en font l'experience
Le peuvent seulement sçavoir,
Et n'ont le moyen d'y prevoir :
Car, plus leur pensez-vous deffendre,
Tant plus tachent-ils d'entreprendre
Effrontement quelque moyen
Pour sortir de vostre lien.
« Tant plus la chose est deffendue,
» Tant plus est-elle pretendue »,
Et ne s'y fault rompre la teste :
Car une femme est tousjours preste,
Depuis qu'elle a franchi le sault,
D'endurer vaillamment l'assault,
Et feroit grande conscience
De refuser la jouissance
De ce qu'elle estime le mieux
A quelque pauvre langoureux.

Voylà comment ceste mechante,
Dont ores plus je me tormente
Que je n'ai point encore faict,
Esprouva son premier mesfaict :
Car, depuis qu'elle eut commencé
Ce beau train, et qu'elle eut laissé
Attaindre le chat au fromage,
Laissant le profit du mesnage,
Sans me doubter de traïson,
Elle introduit dans ma maison
Son ruffien, qui sceut fort bien
Faire son profit de mon bien;
Et, se voyant l'heure opportune,
Sous l'ombre de male fortune,
Et faignant de prendre le soing
De m'aider en un tel besoing,
Il se monstra trop diligent
De sauver ma femme et l'argent,
Et tout le meilleur de mes biens,
Comme s'ils eussent esté siens.
« Mais contre fortune bon cueur » :
Je suis sage par mon malheur;
Encore m'estimay-je heureux
De rencontrer possible mieux
Que je n'eusse jamais pensé.
« On est plus souvent avancé,
» Après la fortune endurée,
» A la richesse inesperée,
» Par le moyen des bons amis. »
Le voisin Gerard m'a promis
Que l'alliance commencée
De Madelon, ma fiancée,
Se parfera l'un de ces jours ;
Mais je pense, moy, que tousjours

Elle aura quelque fer qui loche.
Il semble à voir que l'on l'escorche
Depuis qu'on luy parle du jour
Des espousailles. Si l'amour
Dont je l'aime ne m'estoit plus
A esperer que les escuz
Que mon beau-père m'a promis,
Jamais ne me fusse entremis
D'en faire porter la parolle.
Mais elle est encor toute folle,
Et si je pense fermement
Qu'ell'ne sçait que c'est du torment
D'amour, et que la seule honte
Luy en fait tenir peu de compte.
Elle est encor toute tendrette,
Elle est encore toute jeunette,
Et, par Dieu! tout considéré,
Tout le torment qu'ay enduré
Ne m'est rien, depuis que je pense
Au soulas de ma jouissance,
Dont amour tousjours se renforce.

SCÈNE II.

Marion, Josse.

MARION.


Dà, depuis que le sire Josse
Est fiancé à Madelon,
Il est devenu plus felon,
Plus bragard et plus glorieux
Que s'il estoit venu des cieux.
Par devant il estoit plus sale,

Plus froissé qu'une vieille male,
Plus marmiteux et plus crotté.
Les joues de chasque costé
Luy pendoyent d'un pied et demi,
Tant il sembloit à l'ennemi :
Car, à le voir si laid et ord,
On l'eust pris pour un homme mort.
L'amour luy estoit interdit;
Mais depuis que l'on luy eut dict
Que sa pauvre femme estoit morte,
Il devint bien d'un autre sorte.
Vrayment! il changea bien de peau,
Chassant l'ennuy de son cerveau,
Il fut plus serf de Madelon
Qu'un cheval n'est à l'esperon.
Mais qu'il tourne ailleurs sa pensée :
Encore qu'il l'ait fiancée,
Par ma foy, ce n'est pas pour luy.
Je lui veux tailler aujourd'huy
De la besongne, et qu'il ne pense
Recevoir ceste recompense
Qu'un autre a bien mieux meritée :
Elle est à autre sainct vouée.
J'en aymeroy bien la couleur,
Qu'un autre chassast pour monsieur!
Mais si auray-je cependant
Le chaperon, en attendant
De recevoir encore mieux
De cest autre jeune amoureux :
Il ne fault s'oublier derrière.

JOSSE.

N'est-ce pas cy ma lavandière?
Ouy, par sainct Jean, c'est elle-mesme.

MARION.

Voici Josse, qui est plus blesme
Qu'un trepassé de quinze jours.
Quel vray champion en amours,
Qui se mesle encore d'aimer!
Il serviroit bien d'allumer
Un feu qu'il ne pourroit estaindre!
Encore pense-il bien attaindre
A l'endroit auquel il pretend;
Mais il en sera mal content:
Qu'il en torche hardiment sa bouche.
Mettez-moy ceste vieille souche
Auprès d'un feu si bien espris,
Où les plus huppez seroient pris!

JOSSE.

Et bien, Marion, ma succrée,
Mon bien, ma vie et mieux aimée,
Mon tout, qui mon cueur reconforte,
Je te prie, comment se porte
Ma Madelon?

MARION.

Le mieux du monde.

JOSSE.

Je l'aime tant!

MARION.

Ell' vous seconde.

JOSSE.

Ha! Marion, je l'aime tant,
Que jamais je ne suis content,
Sinon quand j'ai de ses nouvelles!

MARION.

Vrayment, c'est bien une des belles
De ce quartier.

JOSSE.

Si est, si est.

MARION.

Mais une chose luy desplaist
Que n'avez un habillement
Faict un petit plus proprement.
Vous portez cy une fourreure,
Et si encore la froidure
N'est point à craindre.

JOSSE.

Je me serre
Pour la descente d'un caterre
Qui me chet dessus la poictrine.
Il fault tenir nostre cuisine
Plus chaudement que de coustume.
Encore, avec cela, un rume,
Et une toux toutes les nuicts,
Entre autres me fait tant d'ennuis,
Que presque j'en ay rendu l'ame.

MARION.

Et puis vous pensez qu'une femme
Se trouve bien avecque vous?

JOSSE.

Marion, je croy que ma toux
Se transportera autre part.

MARION.

Ma foy, c'est la toux du renard;

C'est le plus beau de tous voz biens.

JOSSE.

« Il n'est chasse que de vieux chiens » ;
Et puis, vrayment, quant tout est dict,
Je ne suis pas si vieil qu'on dict ;
Je ne suis qu'en fleur de mon aage.
Vrayment, j'ay encor du courage.
A toy-mesme je m'en raporte :
Tu sçais que derrière la porte
Où je te feis gaigner la bouree,
Voulant recommencer la course,
Tu me dis que j'estois trop chaut
De vouloir redoubler le sault,
Estant assez pour une fois.

MARION.

Sainct Pierre ! ce que j'en disois
N'estoit que pour vous soulager :
Car vous n'eussiez sceu deloger
A vostre honneur de la seconde.

JOSSE.

Encor' n'y a-il homme au monde
Qui en face mieux son devoir.

MARION.

Vous le feistes bien à sçavoir :
Vous estes brave avanturier.

JOSSE.

Et voyre assez bon escuyer
Pour, prenant gayment mon delict,
Servir ma Madelon au lict.

MARION.

Il est bon à voir, à voz yeux,

Encore qu'ils soient chassieux,
Qu'estes d'une bonne deffaicte.

JOSSE.

J'ay encor' la verte braiette,
Et, nonobstant que je soy blesme,
Si ay-je mon outil de mesme
D'un aussi gaillard entretien
Que tu sçaurois avoir le tien.

MARION.

Vous estes de ces grands parleurs,
Et aussi des petits faiseurs ;
Vous estes trop beau pour bien mordre.

JOSSE.

Si donneray-je si bon ordre
A l'affaire, que, pour le moins,
Nous vuiderons les plus grands poincts :
Car je suis de si bonne sorte
« Qu'à cheval qui volontiers trotte
» Il ne fault donner l'esperon. »

MARION.

Mais parlez-moy du chaperon
Que m'avez si long-temps promis.

JOSSE.

Marion, tu as des amis
En moy et au sire Gerard,
Et croys que tu auras ta part,
Attendu que, par ton moyen,
Je seray jouissant du bien
Que j'ay pretendu si long-temps.
Enfin, nous serons tous contens.
Ne te soucie.

MARION.

Mais au poinct :
Ce chaperon, l'auray-je poinct?
Ne vous en souviendroit-il plus?

JOSSE.

Marion, voilà deux escuz;
Achette ce que bon te semble.

MARION.

Comment cela? La main vous tremble :
Estes-vous en amour parjure?

JOSSE.

Vrayment, Marion, je m'asseure
Que, quand tu faudras par le bec,
On ira dans Seine à pied sec :
Tu as tousjours le mot de gueulle.

MARION.

Pourquoy non? suis-je toute seule
Qui prend aujourd'huy du bon temps?
Miché, si mes desirs contens
Font à ma vie bonne escorte,
Je vivray quand je seray morte;
Ung chascun sera mort pour moy.

JOSSE.

Et moy, je feray comme toy :
Car Madelon, comme je pense,
Ne demande qu'esjouissance,
Et moy, de rire c'est mon tout.

MARION.

Ell' vous mettra sus le haut bout;
Ell' ne prent pas melancolie,

Ell' vous fera durer la vie
Dix ans d'avantage, et, si j'ose
Vous bien advertir d'une chose,
Qu'ell' entend que c'est du mesnage.

JOSSE.

Et voylà pourquoy d'avantage
Je me suis mis en mon devoir
De chercher moyen de l'avoir,
N'ayant grand esgard au doire,
Affin de plustost me complaire;
Voylà pourquoy, quoique ce soit.

MARION.

« Qui bon l'achète, bon le boit. »

JOSSE.

Mais, Marion, allons la voir:
Car j'ay envie de sçavoir
Comment il va de sa santé,
Et ne puis estre contanté
Si moy-mesme je ne la voy.

MARION.

Fiez-vous hardiment en moy:
Vous ne le debvez pour cet'heure.

JOSSE.

Faudra-il donc que je demeure
Si long temps sans parler à elle?

MARION.

Je vous en apporte nouvelle,
Suffise-vous, et, quant à moy,
Je vous veux mettre hors d'esmoy:
Car mesme j'ay plus grand'envie
De vous voir avec vostre amie

Que vous, par manière de dire,
Et d'autant que je le desire,
Je vous pry' de vous contenter.
Vous savez qu'il fault supporter
La jeune fille à marier.
Or elle m'envoye prier
Ses compagnes, pour avec elles
Deviser de quelques nouvelles
Et banqueter toutes ensemble.
Pour dire le vray, il me semble
Qu'il vault beaucoup mieux les laisser
A leur privé ores danser
Sur les chansons, ore à loisir
Mille et mille propos choisir,
Pour, en devisant de l'amour,
Passer le demourant du jour.

JOSSE.

Je le veux bien, et, cependant
Que je suis le jour attendant
Des nopces, je me recommande
A Madelon, et qu'ell' s'attende
De bien trouver à qui parler.

MARION.

Il vous fault apprendre à baller
En ce pendant, car il ne fault
Qu'à ce jour il y ait deffault
D'esbattement.

JOSSE.

Cela s'entend;
Et croy que Madelon s'attend
De montrer ce qu'elle sçait faire.

MARION.

Et tout cela pour vous complaire;
Mais vous en payerez bien l'escot.
Adieu donc, sire Josse.

JOSSE.

Un mot.

MARION.

Et bien! que me voulez-vous dire?

JOSSE.

Je ne me puis tenir de rire :
Fay mes recommandations.

MARION.

Si feray. Les intentions
Et fins du repos tourmenté
De ce vieil renard edenté
Seront par moy mis à neant.
Qu'il soit tant qu'il voudra beant,
Si n'aura-il pas la bequée.
La marchandise est jà troquée
A un marchant qui prend le tout.
Il en a beau chercher le bout,
Si est-il jà tout arresté
Qu'il sera par moy debouté.
Mais pensez qu'il feroit bon veoir
Un tel compagnon recevoir
Le bien qu'un aultre a mieux gaigné.
Ce vieil fantosme renfroigné,
Ce loup, ce hibou, ceste Lerne,
Qui pourroit servir de lanterne
S'il avoit un feu dans le corps,
Le mesme espouvantail des morts,
Encore faict-il l'amoureux,

Tout morveux et tout chassieux
Qu'il est. Ha! par la mercy Dieu,
Jamais je ne sorte du lieu
Pour m'en aller en aultre part,
Si son père, sire Gerard,
N'en debvroit rougir de grand honte
D'en tenir un si peu de compte;
Et si je veux bien qu'il le sache :
« Il semble, à veoir la vieille vache,
» Qu'oncques genisse ne besa. »
Maudict qui premier s'advisa
De brasser un tel mariage,
Dont il faudra que le mesnage
Soit faict la fable au populaire.

SCÈNE III.

Antoine, Marion.

ANTOINE.

Et, par Dieu, je ne m'en puis taire :
Depuis que ce badin mon maistre
Est amoureux, on ne peult estre
En repos dedans la maison ;
Il y a toujours à foison
Assez de matière nouvelle
Pour abestir une cervelle.
Jouant tout seul son personnage
Où il devise du mesnage
Qu'il doibt tenir cy en après ;
Et mesme il n'est pas des retraits
Qui ne leur ordonne leur place.
Maintenant il lave sa face,

Maintenant, frizant ses cheveux,
Il vous contrefaict l'amoureux
Avec une petite chatte
Que par parolles il afflate
Ainsi qu'une jeune tendrette ;
Or il dict : Voylà la chambrette
Où Madelon sçaura comment
On l'engendra premierement ;
Puis, tout en un coup, furieux,
Grinsant les dens, roullant les yeux,
Criant si haut que tout en tremble,
Il nous fait venir tous ensemble :
Guillaume, viens cy me pigner,
Toy, va-t'en chez le cuisinier,
Toy, va-t'en chez le porte-chappe,
Et toy, va-t'en voir si ma cappe,
Mon grand saie et mon viel pourpoinct
Sont racoustrez à mon apoinct.
Quand à moy, comme plus fidelle,
Je sers de porter la nouvelle
De son estat à Madalene ;
Et la nouvelle plus certaine,
Comme je puis apercevoir,
Est qu'elle ne le veult avoir,
Selon sa manière de faire.
Et de cela je m'en veux taire ;
J'entens un petit mieux mon cas,
Car vrayment je ne seroy pas
Le bienvenu par ce moyen.
Devant l'huis, un Italien
Prend plaisir d'estre regardé,
Avec son lut mal acordé,
Et ne pouvez faillir l'y voir
Depuis qu'il approche le soir ;

Ceste chose lui est commune.
Il y en a un autre jeune
De bonnet rond, qui a la mine
D'aussi tost baiser sa voisine
Que quelque estrange, c'est tout un;
Et, si le bruit est tout commun
Que ce n'est d'enhuy qu'il commance
A luy demander jouissance
De son travail; puis la prière
Adressée à la lavandière,
A grand peine se fera-il
Que par quelque moyen subtil
Il ne guarisse son esmoy.
Et si je pense, par ma foy,
Ou le commun proverbe ment,
Qu'il ne se peult faire aultrement
Que Madeleine ne le face:
Car elle tient cela de race;
« Et puis la fille volontiers
» Est toujours suivant les sentiers
» De la mère, ainsi comme il fault. »

MARION.

Qui est-ce qui parle si hault?
C'est Anthoine, le serviteur
Du Sire Josse, et tant meilleur!
Ores je luy pourray tirer
Les vers du nez, et l'attirer
De nostre part, s'il se peult faire.

ANTHOINE.

C'est Marion. Il me fault taire,
Pour sçavoir si je pourray point
Entendre d'elle quelque point.
Si m'en fault-il sçavoir la fin.

MARION.

« Ha, par ma foy, fin contre fin,
» Ne vaut rien à faire doubleure. »
Et pour autant que je m'asseure
Qu'il vient icy pour espier
S'il ne nous pourroit point lier
Par noz parolles, je feray
Si finement que je sçauray
Tout le but auquel il pretend.

ANTHOINE.

Je croy que Marion m'attend.

MARION.

Eh bien ! Anthoine, où allez-vous ?

ANTHOINE.

Sçavez-vous pas bien qu'à tous coups
Il nous fault courir çà et là.

MARION.

Pour vostre amoureux.

ANTHOINE.

C'est cela
Il est bien homme plus estrange
Que, si bien-tost il ne se change,
Il nous fera tous enrager.
Mais j'ay bon espoir de vanger
Sa folie, s'il se peut faire.
Ma foy, je n'ay la teste entière,
Et luy n'a pas langue à moitié
Pour sa vie.

MARION.

C'est l'amitié
Qui luy faict faire ce qu'il faict.

ANTHOINE.

Tant que son vouloir soit parfaict,
Nous n'en verrons point aultre chose;
Au diable l'un qui se repose,
De cinq serviteurs que nous sommes.
Et croy moy que les gentils-hommes
Ne furent onc si difficiles
Comme ces mercadans de villes,
Ces benetz, coquarts, glorieux,
Soubz l'ombre qu'ils sont amoureux.

MARION.

Anthoine, qui auroit affaire
De vostre ayde en ce mien affaire,
En pourroit-on finir à l'aise?

ANTHOINE.

Il n'y a rien qui plus me plaise
Que de m'employer pour l'amour
De vous, et, s'il faut faire un tour,
Il n'y a pas homme en ce monde
Qui plustost que moy vous seconde.

MARION.

C'est assez, je n'en veux pas plus;
Aussi n'est-il pas de refus
« Quant tout est dict, et au besoing,
» Cognoist-on l'amy. »

ANTHOINE.

N'ayez soing;
Et, ne fust que pour l'amour d'elle,
Vous me trouverez plus fidèle.
C'est assez dict. Croyez la foy.

MARION.

Aussi le pouvez-vous de moy.
Où allez-vous si vitement?

ANTHOINE.

Je vay querre un habillement
Chez le tailleur, et au retour
Nous deviserons.

MARION.

Le sejour
N'est des meilleurs en cest affaire;
Si est-ce qu'il me fault tant faire,
Que j'advertisse de cecy
Monsieur, qui en est en soucy.

ANTHOINE.

« Par dieu, j'estime une grande beste
» Celluy-là qui met en sa teste,
» Et qui arreste en son courage,
» Prendre une femme en mariage,
» Car il ne delibère poinct
» Chose qui soit à son apoinct.
» S'il la prend pauvre avecques richesse,
» Il espousera sa maistresse;
» S'il la prend, quel mal-heur!
» Il faudra qu'estant serviteur,
» Au lieu qu'il vivoit trop heureux,
» Pour un il en nourrisse deux;
» Et, s'il la veult laide choisir,
» Il n'en aura aucun plaisir;
» Si elle est belle, un coqüage
» Compagnera son mariage;
» Tousjours en un coin, à l'escart,
» Le voisin en aura sa part.

» Ainsi, qui s'y veult arrester,
» Celui-là ne peut eviter
» Le joug de la trop sotte loy
» Qu'une femme porte avec soy;
» Joinct que l'homme qui se marie
» Ressemble à un mulet qu'on lie
» L'espace d'un jour tout entier
» Sans foin beant au ratelier. »

ACTE II.

SCENE I.

L'ADVOCAT, *seul.*

Sera donque la recompense
De ma longue perseverance
Mise en oubly, et mon service
Recompancé d'une injustice?
C'est maintenant que j'aperçoy
Combien est petite la foy,
Et combien, au double, est traitresse
La faincte voix d'une maistresse.
Le doux apast et l'entretien,
La mignardise et beau maintien,
Qui me feirent son serviteur,
Desguisèrent l'amour menteur.
Ils le sceurent si bien masquer
Qu'or que ce fust pour me mocquer,
Si ne le peu-je apercevoir;
Tant bien me sceurent decevoir,
Triomphans de ma propre honte,
Captif du Dieu qui me surmonte.

Ha! Madelon! qui l'eust pensé,
Que nostre amour encommencé,
Voire asseuré par le serment,
S'assujetist au changement?
Ha! promesse mal asseurée!
Promesse de peu de durée!
Promesse qui tost se deguise,
Ne voyant la chose promise!
Qu'on vienne maintenant chanter
La foy des dames, et encore
Qu'on les craigne, et qu'on les honore,
Ayant receu pour tel labeur
Enfin le comble de malheur.
Ainsi la saincte passion
Ne descouvre l'intention
Qu'elles cachent sous l'apparence
De leur pretendue impuissance :
Car, si avez tourné le dos,
Ell'useront de mesmes mots
A l'endroit d'un nouveau venu.
Ce pendant l'on est detenu
Par le moyen de la feintise
D'une attrayante mignardise.
Ma Madelon, que j'aimoy mieux
Ny que mon cueur, ny que mes yeux,
Qui, pour son amour acquerir,
M'a faict cent fois le jour mourir,
A qui, comme un vray serviteur,
J'avoy du tout voüé mon cueur;
Elle qui le print agreable
Et se vantoit d'estre immuable,
N'ayant souvenance de moy,
Maintenant a faulcé sa foy,
Se sentant bien recompensée

De se voir estre fiancée
A un vieillard de cinquante ans.

SCÈNE II.

Julien, le Gentilhomme, l'Advocat.

JULIEN.

Non, non, Monsieur, il pert le temps,
Il en a beau estre faché,
C'est tout autant de depesché;
Qu'il en quitte hardiment sa part,
Car j'ay veu le sire Gerard,
Qui en parloit au rotisseur.
Vous pouvez bien en estre seur
Et le tenir pour tout certain,
Car tout au plus tard dès demain
Elle aura Josse pour mari.

LE GENTILHOMME.

Pardieu, j'en suis autant marri
Que luy-mesme, car, quoy que soit,
Tout le malheur qu'il en reçoit,
Je le pense m'appartenir.
Mais ne le voicy pas venir?
Il nous fault trouver le moyen
De le depestrer du lien
Duquel il est si fort estraint.

L'ADVOCAT.

L'impatience me contraint
De penser à toute autre chose
Qu'au but lequel je me propose.

Le Gentilhomme.

Eh bien ! cousin, que dit le cueur?
Faut-il que l'amour soit vainqueur
De vostre liberté ? Comment !
Ne sçavez-vous point autrement
Commander à vostre appetit ?
Il vous fault petit à petit
Estaindre ce feu attisé.

L'Advocat.

« Ha cousin ! qu'il vous est aisé,
» Cependant qu'estes en santé ,
» De conseiller un tormenté !
Mais, si aviez à vostre tour
Esprouvé que c'est de l'amour
Comme j'ay faict, je ne dy rien.

Le Gentilhomme.

Laissons cela, je l'enten bien.
Mais vous devez aussi penser
Que, pour mieux vous recompenser
Du tour qu'a faict cette cruelle,
C'est de ne tenir conte d'elle,
Ainsi comme elle fait de vous,
Et faire or-avant comme nous,
Les choisir au jour la journée.

L'Advocat.

Ha ! cousin, elle est trop bien née
Pour l'oublier si promptement.
Je me plaisois en mon torment,
Voyant une telle beauté
Triompher de ma liberté.

Le Gentilhomme

Je le confesse, et, n'eust esté

L'amour et la fidelité
Que nous avons entre nous deux,
Moy-mesme j'en fusse amoureux ;
Mais, depuis qu'elle est fiancée,
L'affection est effacée ;
Il faut chercher son advanture
En autre lieu.

L'ADVOCAT.

Ha point ! je jure
Que tousjours son servant seray,
Et que jamais n'alumeray
Dans mon cueur d'autres estincelles.

LE GENTILHOMME.

Si en trouve l'on d'aussi belles.
Pensez que d'une autre beauté
Vous pouvez estre surmonté,
Et qu'on peult gaigner vostre cueur
Pour vous rendre encor serviteur
D'une autre dame, et si pensez
Qu'il y en a encore assez
Dedans Paris qui voudroient bien
Estre des vostres. Hé ! combien
Elles se sentiroient heureuses,
Si quelques flammes amoureuses
Eschauffoient vostre liberté,
Faicte serve de leur beauté ;
Jamais ne receutes que peine
Poursuyvant vostre Madalêne.
Ores fasché, ores pensif,
Ores haté, ores tardif,
Le jour mourant cinquante fois
Pour son amour, et toutefois,
Si, vous regardant d'un bon œil,

Elle vous monstroit quelque accueil,
Il estoit de peu de durée ;
La volonté mal asseurée
Vous en monstroit assez l'issue.

L'ADVOCAT.

Cousin, tant plus je m'avertue
De luy resister vaillamment,
Plus je sens croistre mon torment ;
Au demeurant, je delibère
De mourir en telle misère.

JULIEN.

Il n'ha garde de la lascher,
Car si bien luy sceut attacher
A gros clous d'amour sa pensée,
Qu'ores qu'elle feut eslancée
En pleine mer à voile et rames,
Si est-ce que ces chaudes flames
La repousseroient sur le port
En depit de tout autre effort.

LE GENTILHOMME.

Or, puis que desjà ceste dame,
Qui vous a beu le sang et l'ame,
Vous a donté, trouvons moyen
D'y parvenir.

L'ADVOCAT.

Mais, Julien,
Qu'est-ce qu'en dit sa lavandière?

JULIEN.

Tousjours une instante prière
Au nom de nostre Madelon,
Et dit que le père felon

L'avoit par menaces contrainte,
Et qu'ore une longue complainte
Demonstre assez la repentance
Qu'elle fait pour son inconstance,
S'estimant d'autant miserable.

LE GENTILHOMME.

« Il est temps de fermer l'estable
» Quand les chevaux s'en sont fuis. »

JULIEN.

Elle en endure assez d'ennuis ;
Mais il fault seulement chercher
Le moyen de tout empescher
Et embrouiller tout' leur affaire.

L'ADVOCAT.

Ouy bien, si tu le pouvois faire.

JULIEN.

Laissez, je le feray moy-mesme :
« Quand la maladie est extrême,
» On use de medicamens
» Commodes aux plus forts tormens. »
Mais, si jamais un bon moyen
Fust inventé par Julien,
Or je le veux faire à sçavoir.
Je veux bien monstrer quel pouvoir
J'ay en cela, et quelle envie
J'ay de servir toute ma vie
Cestuy auquel je doy service ;
Il n'est chose que je ne feisse
En cest affaire, et le merite
A plus entreprendre m'incite,
Monstrant que je veux tousjours estre
Serviable à un si bon maistre,

Pour le tirer d'un tel lien.

L'ADVOCAT.

Et je t'asseure, Julien,
Que, si je reçoy jouissance
De Madelon, la recompence
Que tu en recevras de moy
Tesmoignera quelle est la foy
Que je t'avoy promis à l'heure
Que tu entras en mon demeure.

JULIEN.

« Aussi la liberalité
» Incite la fidelité
» D'un serviteur obéissant. »
Mais, avant qu'estre jouissant,
Laissons la promesse dernière.
Tant seulement la lavandière
Me peult à cet' heure servir.

L'ADVOCAT.

S'il ne tient que de la ravir,
Je hasarderay mon honneur.

JULIEN.

« Il ne fault point de ravisseur
» Quand la partie en est contente. »
Et, quant à cela, je me vante
D'en venir aussitost à bout
Qu'homme de mon estat.

LE GENTILHOMME.

Le tout
Est maintenant entre tes mains.

JULIEN.

Laissez-moy faire; pour le moins,

Si le conseil ne me default,
Il en aura le premier sault
Pour le loyer de son amour.

LE GENTILHOMME.

Va, Julien ; et, au retour,
Passe chez Claude, pour sçavoir
Si je ne pourray rien avoir :
Je m'esbahy qu'ell' ne revient.

JULIEN.

« Tousjours l'aveugle se souvient
» De son baston, et le nocher,
» Après le choc d'un gros rocher,
» Racompte le danger des vens ;
» Le bouvier, revenu des champs,
» Parle de ses bœufs ; le gendarme,
» Eschappé d'une forte alarme,
» Conte ses plaies rapportées ;
» Le berger des brebis contées
» Retient le nombre. Or tourne chance,
» Celuy n'a pas faict qui commence. »
J'ay de la besongne taillée
Pour Marion bien esveillée ;
Mais ce qui plus me reconforte,
C'est qu'elle est bien la plus accorte
Et d'une aussi belle venue
Pour livrer une garce nue
Que femme qui soit à Paris.
Je m'en rapporte à ces maris
Qui ont esprouvé, bien souvent,
Quelle marchandise elle vent.
Et, en tant qu'elle est lavandière,
Elle blanchit la pièce entière ;
Puis, vrayment, qui, en un besoing,

La trouveroit en quelque coing
Encore feroit-il conscience
De ne la prendre en patience,
Tout au fin moins pour l'esprouver.
Mais, baste, il me la fault trouver.
Quoy qu'il en soit, c'est maintenant,
Si tu as de l'entendement,
Julien, qu'il te fault mettre ordre
A cet avantureux desordre.

SCÈNE III.

Messere Panthaleoné, Julien.

PANTHALEONÉ.

Ha! grande chose de l'amour,
Qui, me tormentant nuict et jour,
Ne veult permettre aucunement
A ce grand mal allegement.
Ha dieu! si seulement ma peine
Estoit cognue à Madalêne,
Je suis asseuré que son cueur
Auroit pitié de ma langueur;
En despetto de ce vieil père,
Qui empesche que ma prière
Ne peult venir à Madelon;
Despetto du père felon,
Et du jeune advocat aussi,
Qui me cause tout mon soucy
Et me met le martel en teste;
Mais dès cet'heure je proteste
De chercher un autre moyen.

JULIEN.

Par Dieu, voyci l'Italien,
Messer Coioni, c'est luy-mesme.

PANTHALEONÉ.

Ha Dieu! je sen mon mal extrême,
Et n'aperçoy qu'une rigueur
De la part de ce Dieu vainqueur.

JULIEN.

Ha poltron! ce n'est pas pour toy
Que le four chauffe.

PANTHALEONÉ.

O quel emoy!
Et quel tourment est ordonné
Au pauvre Panthaleoné!

JULIEN.

Helas! le pauvre langoureux!

PANTHALEONÉ.

Mon seul malheur vint des beaux yeux
De ma cruelle; aussi ma peine
S'amoindrira par Madalêne.

JULIEN.

Vous en aurez menti, forfante.

PANTHALEONÉ.

Encor ce qui plus me contente,
C'est sa grace, c'est sa beauté,
Et ne m'est rien la cruauté,
Puisque je suis le serviteur
D'une dame de si hault cueur.

JULIEN.

Voyez-moi ce brave Messerre!

Il luy semble à voir que la terre
N'est pas digne de le porter.
Vous le verrez tantost vanter,
Tantost elever ses beaux faicts,
Et conter ceux qu'il a deffaicts
A la prise d'un poulaillier,
Et comme il sçait bien batailler
Quand il fault rompre un huys ouvert
Ou bien un pasté descouvert
Pour y plonger ses mains dedans.
Le voyez-vous curer ses dens?
Il a disné d'une salade,
Et au dessert d'une gambade,
Puis le voylà, frisque et gaillard,
Devant l'huys du sire Gerard,
Faisant l'amour, et je m'asseure
Qu'il y aura bien de l'ordure
Si Monsieur le sçait une fois,
Et qu'il luy trouve : car le bois
Sera cher s'il n'en a sa part.
Il l'envoirra bien autre part
Trainer ses dandrilles. Par Dieu,
S'il est rencontré en ce lieu,
Il en maudira la journée
Qu'il commença ceste menée :
Car Monsieur est d'une nature
Qu'il n'endurera ceste injure.

PANTHALEONÉ.

Per rihaver l'ingegno mio m'è aviso,
Che non bisogna che per l'aria io poggi
Nel cerchio de la Luna, o in Paradiso ;
Che'l mio non credo, che tant'alto alloggi.
Ne' bei vostri occhi e nel sereno viso,

Nel sen d'avorio, e alabastrini poggi
Se ne va errando et io conqueste labbia
Lo corrò ; se vi par, ch'io lo rihabbia.

JULIEN.

Forfanti, Coioni, Poltroni,
Li compagnoni di Toni,
Le mal san Lazaro te vingue,
Et le mau de terre te tingue.

SCÈNE IV.

Marion, Julien.

MARION.

Mais ne voici pas grand pitié !
Je ne sçais, moy, quelle amitié
Regne aujourdhuy : nostre advo-
Qui tousjours avoit faict l'estat [cat,
D'un vray amoureux, maintenant
Est devenu tout autrement ;
Il a changé d'opinion,
Comme je pense.

JULIEN.

Marion !

MARION.

Encor la pauvre Madalêne
Est maintenant en plus grand peine
Qu'ell' ne fut onc ; de jour en jour,
Autant luy redouble l'amour
Que le jour des noces approche.
Je luy feray tant de reproche,

A ce Monsieur là, qui se cache
En un tel besoin, il est lasche
En amour, et d'un autre cueur
Que ne pensoy : son serviteur,
Qui m'avoit faict hier promesse
Qu'il se trouveroit à la messe
Pour parler à elle et à moy,
N'en a faict conte.

JULIEN.

Ha! c'est à toy,
Julien, à qui elle en veult.

MARION.

La pauvre fille plus n'en peult,
Tant ores ell'est est eplorée ;
Elle est toute desesperée,
Voyant qu'il n'en fait plus de conte :
Aussi devroit-il avoir honte
De promettre et ne rien tenir.
Mais ne le voy-je pas venir,
Mon Julien, qui me regarde ?

JULIEN.

Vrayment, Marion, l'on n'a garde
De te prendre jamais d'assault.

MARION.

Or sçais-tu bien que c'est ? Il fault
Marcher par un autre sentier :
Car il n'est maintenant mestier
De brebis tondre. Sçais-tu quoy ?
Il fault que tu soys avec moy.
Puisqu'il nous en fault eschapper,
Il me fault tascher de tromper
Cestuy qui nous vient au devant.

JULIEN.

Il semble qu'il voyse resvant,
Et qu'il perde à moytié sa force.

MARION.

C'est un des serviteurs de Josse ;
Jamais n'eurent œuvre laissée,
Depuis que fust encommancée
Ceste mal-heureuse alliance.

JULIEN.

Mais, Marion, quelle esperance
As-tu en luy ?

MARION.

Je te diray
Le moyen : c'est que j'essayeray,
Ou par promesse, ou autrement,
D'emprunter cet habillement
Qu'il porte, et je t'asseure bien
Que, s'il nous veult faire ce bien,
Monsieur fera un bon mesnage,
S'il veult jouer son personnage
Avecque moy : premierement,
Dessoubz ce faulx habillement,
Je le mettray dans la chambrette
De Madelon, où la tendrette
Ne sera du tout si mauvaise
Qu'ell' n'endure bien qu'on la baise :
Ell' ne sera pas si farouche,
Que dessus le coing de sa couche
Elle ne soubtienne aisement
La peine d'un si doux tourment.
Et vienne ce qu'il en pourra.
Quand ores Gerard le sçaura,

Que premierement il s'accuse
Que de prendre une telle ruse.

JULIEN.

Ainsi il en aura le sault,
Tout au pis aller.

MARION.

Il nous fault
Trouver moyen de le mener
Jusque à mon logis ressiner.
Et ce pendant tu t'en iras
En vostre logis, et diras
A Monsieur qu'il se vienne rendre
Chez moy, sans plus long temps attendre.

SCÈNE V.

Anthoine, Marion.

ANTHOINE.

Voylà, voylà ma lavandière,
Qui merque, ainsi comme fourrière,
Les logis d'un nouvel amour;
Jamais elle n'est de sejour,
Et le jour dura-il un moys.

MARION.

Miché, quelque fin que tu sois,
Si ne m'eschapperas-tu pas.
Il y fault aller par compas,
Encor qu'il soit niez.

ANTHOINE.

Et bien!

Marion, de quel entretien
Voulez-vous user envers moy?

MARION.

Anthoine, mon fils et mon roy,
Mon petit mignon, je te prie
De me faire passer l'envie,
Te donnant la collation :
Car, par ma foy, l'intention
Que j'ay de banqueter ensemble
Est plus grande qu'il ne te semble.

ANTHOINE.

Et vrayment j'en suis très content ;
Si vous l'aymez, je l'ayme autant :
Car tout ce que plus je desire
Au monde, c'est de tousjours rire
Et prendre le temps comme il vient.

MARION.

Anthoine, quand il me souvient
Du mal qu'il me fault endurer,
Je ne puis tenir de plorer.
Où est le temps et la liesse
Quand dame Agnès, vostre maistresse
(A qui Dieu veuille pardonner
Les fautes), nous faisoit donner
Du meilleur vin, prenant plaisir,
Lorsque nous estions de loisir,
A rire et nous rendre contans ?
Hé! ma foy, ce n'est plus le temps ;
Les gens du jourd'huy ne font plus
Que deviser de leurs escuz.
Ce n'est rien de vostre maison
Au pris de ce temps ; la saison

Est bien changée; aussi, vrayment,
Vous endurez plus de tourment,
Rompemens de teste et de peine,
Au meilleur jour de la sepmaine,
Qu'on ne faisoit toute l'année.

ANTHOINE.

Marion, la chance est tournée;
Mais j'espère bien desormais
De rire encor plus que jamais.

MARION.

Sus, sus, Anthoine, entrons dedans.

SCÈNE VI.

MADALÈNE, *seule*.

Hé! la fleur de mes jeunes ans
S'en ira-elle ainsi perdue,
Et la joye tant attendue
Mise à neant, par la contrainte
D'une trop envieuse crainte?
C'est or' que je sen la puissance
D'amour; mais, las! mon impuissance,
Les menaces et la promesse
M'ont remis en telle destresse,
Qu'ores que je veuille une chose,
Toutesfois l'honneur s'y oppose;
Et, s'il ne m'estoit d'avantage
Que la vie, et qu'à mon courage
Je voulsisse croire, le cueur
Prendroit fin avec mon honneur.
Un seul auroit la jouissance

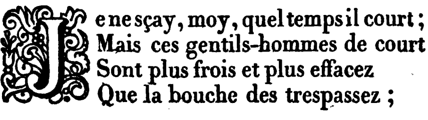
De sa longue perseverance;
Non pas un vieillard edenté,
Qui jamais ne l'a merité,
Et qui ne l'aura, quoy qu'il soit.
« Hé Dieu! qu'un père se deçoit
» Pensant contraindre le vouloir
» D'un enfant, et qui, pour avoir
» L'avarice au devant des yeux,
» Force les hommes et les dieux »;
Nous arrachant la jouissance
De ce qui est en la puissance
Ou doit estre en la liberté
De nostre libre volonté.
Ils font leur marché plus souvent,
Comme d'un cheval qui se vent
Au plus offrant, et qui plus donne,
Et moins veult avoir, on l'ordonne
Premier refusant du marché,
Qui pourtant ne sera lasché
Du premier coup : car on attend
Un qui ne demandra pas tant,
S'il est possible; aussi tousjours
Nous voyons de telles amours
Ensuyvre un aussi seur mesnage
Qu'est asseuré le mariage
Avec un qu'on ne vit jamais
Que lorsqu'on se fiance; mais
En vain je me plains du malheur,
J'en accuse mon lasche cueur
Et ma langue par trop legère,
Seule cause de ma misère.
Hé! Vierge de grace! comment
Supporteray-je le torment
Qu'or' il me convient endurer?

La seule attente et l'esperer
Qui avoyent compagné ma vie
Me sont ostez, et m'est ravie,
Seulement par une avarice,
Une contrainte, une injustice,
Une rigueur et cruauté,
La douceur et la liberté,
Et celuy que j'aymois le mieux.
Puis-je bien me monstrer aux cieux ?
Puis-je venir en leur presence
Coulpable de tell'inconstance ?
Veult bien la terre me porter ?
Veult bien l'air sans me tormenter
Rafraichir de sa doulce aleine ?
A jamais nature inhumaine
Et un remord de conscience
Puisse venger mon inconstance.
Si est-ce qu'il fault que l'amour
Jouisse de moy à son tour :
Car, avant que faire un tel tort
A mon ami, la seule mort
Vengera mon infirmité,
Exemple à la posterité.

ACTE III.

SCÈNE I.

CLAUDE, *seule*.



Je ne sçay, moy, quel temps il court ;
Mais ces gentils-hommes de court
Sont plus frois et plus effacez
Que la bouche des trespassez ;

Chascun reserre son bagage,
Renonçant du tout à l'usage
Du bas mestier, et vous asseure
Que, si quelqu'un d'eux, d'avanture,
Prent son plaisir, la recompense
Ensuit leur petite despence.
Bref, ce n'est plus ce qui souloit.
  J'ay veu que, si quelqu'un vouloit
Avoir une assignation,
L'escu pour la collation
Me manquoit jamais, cependant
Que la dame estoit attendant;
Et, entre nous, Dieu sçait la chère
Tant que la bource estoit entière.
Mais aujourd'hui nicque pour eux!
Ce ne sont plus que des morveux
Qui vous iront voir mille fois
Sous l'ombre d'un boisseau de pois,
Et, si vous en voulez grongner,
Subit les verrez renfrongner
En vous menassant, et ne fault
Aux promesses faire defaut,
Car ils s'en sçauroient bien venger.
Puis, quant se vient au desloger,
Blanque pour toute recompense,
Une bravade, une arrogance,
Un je despite, un je renie.
Et puis que l'on gaigne sa vie
Avec ces payeurs en gambades,
Qui le plus souvent d'algarades
Vous saluront toutes les nuicts.
Et voyla comme ores j'en suis;
Pour autant que tous me cognoissent,
De crier et heurter ne cessent,

Usans quasi d'une main forte
Pour rompre et enfoncer ma porte,
Depuis quinze jours seulement
Qu'ils ont peu entendre le vent
De dame Agnès, qui est chez moy.
Mais je proteste icy ma foy
(Que je ne voudroy parjurer)
De trouver moyen d'asseurer
Si bien or-avant mon affaire
Qu'il n'y aura protenotaire,
Ny courtizan, tant brave soit,
Qui ose regarder le toict
De mon logis sans beste vendre.
Et, où ils voudront l'entreprendre,
Je m'en raporte aux malcontens.
Je ne sçay, moy, depuis quel temps
Ce malheur nous est advenu ;
Mais l'estat n'est plus maintenu
Comme il souloit. Du temps passé
Il n'y avoit soldat cassé,
Tant pauvre et malotru fust-il,
Qui n'y eguisast son outil,
Nous venant voir à son retour ;
Mais aujourd'hui le pauvre amour
S'est retiré ès garnisons
Des plus apparentes maisons.
Il n'y a bourgeoise en la ville
Qui n'ait l'invention subtile,
Dessous l'ombre d'un cousinage,
De faire aussi bien son mesnage
Qu'avecques une maquerelle ;
Et encore, qui plus est, telle
Donne argent à son serviteur
Et luy fait boire du meilleur,

Ou luy donne un habillement,
Pour servir à l'appointement;
Ou, sous l'ombre d'un mariage,
Ell' essaye si le bagage
Pourra servir à l'advenir,
Afin de se mieux maintenir
En bonne reputation.
Au diable l'assignation
Qui nous en vient de tout cela.
Car elles font tout, et voyla
Comment nostre mestier s'abbaisse,
Où jadis il y avoit presse.
Encore qui plûs me tormente,
C'est que tousjours le nombre augmente :
Il n'y a ce jourd'huy quartier
Qui n'en ait cent de mon mestier,
Et voire de plus apparens
Qui font marché de leurs parens,
Et ce, toujours en esperance
D'une abbaye en recompense,
Ou bien une aussi bonne office
Qui peult vacquer en la justice.

SCÈNE II.

Le Gentilhomme, Claude.

LE GENTILHOMME.

Je ne sçay plus que c'est à dire,
Mais qui desormais vouldra rire
Et demener vie joyeuse
Avecq une religieuse
Du bas mestier, il fault devant
En advertir tout le couvent,

Qui ne les veult prendre à la chaude.
Quand l'une le veult, dame Claude
N'en est pas d'avis pour cest' heure.
Et voylà comment on demeure
Le plus souvent sans venaison
Or qu'il en est à la maison.
« C'est en quoy une femme peult
» Ne vouloir pas quand on le veult,
» Et à l'heure qu'on ne veut point
» Vouloir obstinement ce poinct. »
Quant à moy, je ne me plais pas
De perdre ainsi pour rien mes pas :
Car ce seroit vandre le sault
Cinquante fois plus qu'il ne vault.
Et encor ceste macquerelle
Se monstre beaucoup plus fidèle
Et beaucoup plus preste à loger
Quelque viedaze d'estranger
Qu'un qui sera de ses amis.
Un chalant est tousjours remis
Au lendemain, et l'incognu
Qui sera le dernier venu
Trouvera la garce de prise,
Peur de perdre sa chalandise ;
Et ainsi m'en a elle faict.
Et, pour dire vray, qui ne sçait
Les gentils tours de ce mestier
Se sent plus souvent chastier,
S'il y commet faute apparente.
D'avantage, qui ne contente
Tous les marchans de l'ordinaire
Trouvera tousjours de l'affaire
Pour estres mis en autre jour.
Il fault sçavoir donner le tour

A chacun, et Dieu sçait comment
Ell' font espargne de serment,
Pour mieux paslier leur deffaicte.
Mais voicy venir ma tendrette :
Je croy qu'ell' est bien asseurée,
A la voir tant deliberée ;
Il la fault avoir à la chaulde.

CLAUDE.

Dieu vous gard, Monsieur.

LE GENTILHOMME.

Dieu gard, Claude.
Comment va-il de ta santé ?
L'estat n'est-il pas remonté
Depuis un peu?

CLAUDE.

Ce n'est plus rien ;
Par ma foy, Monsieur, tout le bien
Que j'ay amassé à grand peine
Est mangé en une sepmaine.
Mais au milieu de ma misère
Si feray-je tousjours grand chère,
Pasté de lard.

LE GENTILHOMME.

Aussi fault-il ;
Ton esprit est assez subtil
Pour en gaigner encor autant.

CLAUDE.

« Ma foy, Monsieur, qui est content,
» Il est plus heureux que le roy. »
Qu'ay-je souci? Je n'ay que moy.
Et, par la mercy Dieu, j'en jure,
Pourveu que le cerveau me dure,

Je ne crains point mourir de fain
« Chasque soir apporte son pain. »

LE GENTILHOMME.

C'est ainsi qu'il fault faire aussi,
Sans tant se meurtrir de soucy
« Pour les biens de ce monde ; et puis,
» Pour cinquante livres d'ennui,
» On ne s'en vit jamais plus riche. »

CLAUDE.

Jamais je ne veux estre chiche,
Tant que j'auray le liard en bourse.
« Il est bien fol qui se courrouce
» Pour les biens de ce monde-cy,
» Et qui se geenne de souci,
» Pour ce que nous avons à estre
» En ceste vie ; et, pour cognoistre
» Les plus sages, ce sont tous ceux
» Qui vivent les moins soucieux. »

LE GENTILHOMME.

Mais da, Claude, venons au point,
De cela tu n'en parles point.
As-tu quelque chose de mise ?
L'assignation est remise
A ce jourdhuy ; et bien ! après ?

CLAUDE.

Par ma foy, j'alloy tout exprès
Pour vous trouver, et, n'eust esté
La faveur que vous ay porté,
J'eusse desjà les dix escus
Avec espoir d'en avoir plus
Pour le tendron.

LE GENTILHOMME.

Mais qui est-elle ?

CLAUDE.

Ha ! Monsieur, c'est bien la plus belle
Que vous puissez voir des deux yeux.
Mais quoy ? un maintien gratieux,
Avecques une honnesteté,
Qui siet tant bien à la beauté
Que rien plus.

LE GENTILHOMME.

Quelque demourant
De chanoine, cela s'entend.

CLAUDE.

Et si je vous puis asseurer
Que, pour la denare attirer,
Elle n'est point de ces coureuses,
Ny d'un tas de malitieuses,
Qui ne se soucient de rien,
Pourveu qu'ell's arrachent le bien
De tous venans.

LE GENTILHOMME.

Dont l'as-tu cüe ?
Comment l'as-tu si bien cognue ?
Dy d'où la cognoissance vient.

CLAUDE.

Je vous diray : il vous souvient
Comme il y a trois ans passez
Que les François furent chassez
De Sainct-Quentin, et que la fuitte
De la Picardie destruicte
Estonna les Parisiens ;

Si bien que, pour sauver ses biens
Et au danger present prevoir,
Chacun se mist en son debvoir.
Advint qu'un Gascon qui estoit
Eschappé du camp cognoissoit
Un sire Josse, gros marchant
De ceste ville ; luy, sachant
Que la bource estoit bien garnie,
Faignit de faire compagnie
A sa femme, joinct la beauté
Dont il pouvoit estre incité ;
Mais, pour dire vray, les escuz
L'en incitoyent encore plus.
Or, de par Dieu, il l'emmena
Jusqu'à Lion, et luy donna,
Luy coupant la queüe tout court,
De son eau beniste de court.
Le compagnon retint la bource,
La laissant là, et print sa course
En son païs ; ainsi laissée,
Incontinent fust redressée,
Ainsi qu'ell' est de beau maintien,
Par quelque jeune Italien,
Qui, pour la voir et fresche et belle,
A pris son plaisir avec elle
Trois ans entiers. Depuis deux moys,
Ayant affaire à un François
De ceste ville, ell' est venue
Avecque luy, qui l'a tenue
Au logis d'un sien familier
De Sainct Germain des Prez. Hier
Ell' vint chez moy (car paravant
Elle y venoit assez souvent),
Où ell' me dict qu'il y a bien

Quinze jours que l'Italien
Ne la vit, et qu'elle s'estoit
Desrobée. Mais, quoy que soit,
Ell' est chez nous, hors les liens
De ces jalous Italiens.

LE GENTILHOMME.

Mais viença, dy, Claude, à la voir
Quelle bague?

CLAUDE.

Il le fault savoir.
La veüe n'en coustera rien;
Et, de ma part, je pense bien
Qu'elle n'est point pour une foys.

LE GENTILHOMME.

Si trouvera-elle un François
Aussi gaillard et bien empoinct
Qu'Italien qu'on trouve poinct.

CLAUDE.

Or allons donc, et je m'asseure
Que vous trouverez la monture
Aussi gaillarde et bien empoinct
Que Françoise qu'on trouve poinct,
Et fussiez-vous plus orguilleux.

LE GENTILHOMME.

Voylà : quand je suis amoureux,
J'en passe incontinent l'envie,
Sans martirer long-temps ma vie
De passions et de langueurs
Et de mille amoureaux vainqueurs.

SCÈNE III.

Julien, l'Advocat.

JULIEN.

Sçavez-vous quoy, Monsieur? il fault,
Puis qu'il est question d'assault,
Se monstrer homme vertueux.
« La fortune ayde aux amoureux. »

L'ADVOCAT.

Je sen mon courage et ma force
Qui de plus en plus se renforce;
Je sen l'amour audacieux
Affronter les plus furieux.
Ainsi Jupin, epoinçonné,
A quelquefois abandonné
Et son tonnerre et son orage
Pour à son desireux courage,
Par un pareil esbatement,
Donner le doulx contentement;
Et, sous un habit estranger,
Il se sentit encourager,
Façonnant son grand filz Hercule.
Et jamais l'amour ne recule :
Car tousjours il sçait inventer
Mille moyens pour contenter
Son appetit; puis une dame,
Cognoissant l'amoureuse flamme
Qui tormente et brusle le cueur
De son fidèle serviteur,
Inventera mille moyens

Pour adoulcir les durs liens
De son martyre.

JULIEN.

Estes-vous seur,
Vous qui en estes l'agresseur,
D'acquerir ce jourd'huy victoire?
Au moins faictes-le nous accroire,
Quand ores il n'en seroit rien.

L'ADVOCAT.

Non, non, car je m'asseure bien
Que, si je puis entrer dedans,
Il y aura du passe-temps,
Ou par amour, ou par contrainte.

JULIEN.

« Il n'est que la première pinte
» Qui couste plus que tout le reste. »
Quant est de ma part, je proteste
Qu'en tel endroit j'aviserois
De faire au mieux que je pourrois.
Aussi je m'en rapporte à vous.
Je croy bien que les premiers coups
Seront dangereux.

L'ADVOCAT.

Julien,
N'as-tu point veu l'Italien
Passer par là?

JULIEN.

Qui? ce forfante?
Par Dieu! il y pert son attente;
Je l'en incaque, ce coion;
C'est le plaisir de Marion :
Elle y prend tout son passe-temps.

L'ADVOCAT.

Si sera-il des malcontens,
Si une fois je l'y attrape.

JULIEN.

Pour le moins auray-je sa cappe
Et sa tocque; c'est pour le moins
Dont il sera en coups de poins
Recompensé.

L'ADVOCAT.

Mais, Julien,
Laissons là cet Italien.

SCÈNE IV.

Marion, l'Advocat, Julien.

MARION.


'ay si bien soulé mon galant
Qu'il dort un somme maintenant,
Qui nous donra loisir de faire
Tant plus aisement nostre affaire.

L'ADVOCAT.

Eh bien! Marion, nostre cas?

MARION.

Eh! de par Dieu! hastez le pas:
Vous deussiez estre revenu.

L'ADVOCAT.

Mais comment? Si j'estois cognu,
Je serois, comme un ravisseur,
Mis là dedans.

MARION.

Il y faict seur,
Je vous asseure de ma part.
Qui plus est, le sire Gerard
Est allé pour cet'heure en ville,
Et si vous seriez entre mille
Qui ne vous cognoistroient jamais.

L'ADVOCAT.

Tu dis bien vray, Marion; mais
Magdelon est-elle contente?

MARION.

Comment cela? c'est son attente.
Sus, sus, suivez-moy.

JULIEN.

Cependant
Que je seray cy attendant,
Monsieur, je vous la recommande;
Et dites-luy qu'elle me mande
Comment ell' s'y sera portée.

L'ADVOCAT.

Et, tousjours la teste evantée!
Jamais tu ne seras plus sage.

JULIEN.

Sus, sus! Monsieur, prenez courage.

L'ADVOCAT.

Or çà, Marion, penses-tu
Combien un homme, estant vestu
De cest habit, est plus idoine
A faire un coup? L'habit d'un moine
Y a aussi grande efficace,
Soit en habillant une garce,
Pour ainsi plus secrettement

La faire entrer dans le couvant.

MARION.

Holà! motus, vous approchez
De la maison, Monsieur, cachez
Avec le pan de ceste cappe
Vostre visage.

JULIEN.

Ell' luy eschappe,
La patience.

MARION.

Quand et quand
Entrez aussi asseurement
Que chez vous, et ne faillez pas
De tousjours suivre pas à pas.

JULIEN.

Encor' n'est-il qu'invention
Pour avoir assignation
Et mettre fin à ses amours.
« Une femme sçait plus de tours,
» De finesse et de tromperies
» Des amoureux et des amies
» Que mille hommes ; il n'y a rien
» En cela qu'ell' n'entende bien.
» Et, au contraire, pour vray dire,
» Il n'y a beste au monde pire
» Pour empescher un bon affaire
» Qu'elle, si elle veut deffaire.
» Si en bonne fin ell' ne rend
» Tout ce que mal ell' entreprend,
» Ce luy est une maladie
» Et une miserable vie. »
Mais qui veut à cela prevoir,

Il fault tascher de les avoir
Par bon moyen et les flater,
Par promesses les contanter,
Si vous n'avez presentement
Pour fournir à l'appointement.
Elles font plus de la moitié,
S'elles vous ont en amitié.
Et il n'y a point de danger,
Pour bien mieux les encourager,
De les fourbir premierement.
On dict toujours communement
Qu'à la coustume de Paris,
Il vous fault gaigner les maris
Devant la femme : aussi faut-il,
Et eust-on l'esprit plus subtil,
En faire autant aux maquerelles,
Qui en veult avoir des plus belles,
Car c'en est aujourd'huy l'usage.

SCÈNE V.

Gerard, *Julien*, *Marion*.

GERARD.

Je pry' Dieu que ce mariage
Se porte bien, et que j'en voye
Sortir une aussi grande joye
Qu'il fust avec contentement
Encommancé premierement.
Car ce me seroit grand douleur
De voir Madalêne, en la fleur
Et beau printemps de son jeune aage,
Endurer en ce mariage
Chose qu'a poinct.

JULIEN.

Tout est perdu;
Par le corps, mon maistre est vendu.
Voyci Gerard.

MARION.

Sus! de par Dieu,
Ne puissent-ilz partir du lieu
Sans appaiser suffisamment
La grande ardeur de leur torment.
Il est dedans; je l'ay laissé,
Il me semble, assez avancé
Pour gaillard se mettre en pourpoint,
Et je crois qu'il n'y aura poinct
De leur different qui ne soit
Vuidé presentement.

JULIEN.

Et bien?
Quelle mine? quel entretien?

MARION

Le meilleur du monde.

JULIEN.

Mais quoy?
Voyci Gerard.

MARION.

Merci de moy!
Point, point, je trouveray moyen
De savoir tout. Toy, Julien,
Va-t'en en mon logis attendre
Ton maistre: car il s'ira rendre
Là dedans.

JULIEN.

Ce sera bien faict.

Mais, s'il les prend dessus le faict,
Tout nostre jeu sera gasté.

MARION.

Il n'en fault estre tormenté,
J'y pourvoyray si bien.

GERARD.

Voyci
Marion en bien grand souci,
Ce semble.

MARION.

Mais, sire, comment
Estes-vous icy, cependant
Que devez prevoir aux affaires
Et autres choses necessaires
Pour le banquet? Vous savez bien
Que les serviteurs ne font rien
Sans leur maistre, qui en fait plus
Avecque une couple d'escus
Qu'ils ne font de demy-douzaine.

GERARD.

J'y ay pourveu ; mais Madalêne
A-elle laissé son gros cueur ?

MARION.

Ma foy, ce n'estoit que la peur
Qu'elle avoit de vous delaisser.

GERARD.

C'est seulement pour l'avancer
Ce que j'en fay ; je veux aussi
Qu'ell' m'obéisse tout ainsi
Que l'enfant est tenu au père ;
Tout ce qu'il me plaist luy doit plaire,

Et ne vouloir ce que ne veux.

MARION.

Il ne faut estre rigoureux
« Jusque là, car une doulceur
» Peult beaucoup esmouvoir le cueur
» D'une fille, et bien d'avantage
» Que penser geener son courage. »

GERARD.

Je le sçay bien, et, n'eust esté
Que j'ay voulu sa liberté,
Il y a long temps que ceci
« Fust depesché ; mais, tout ainsi
» Que des choses faictes soudain,
» On s'en repent le lendemain »,
Aussi j'ay bien voulu attendre
L'occasion de l'entreprendre,
A fin de ne m'en repentir,
Et si veux bien l'en advertir.
Allons ensemble en adviser.

MARION.

Laissons-les un peu deviser,
Le sire Josse y est entré.

GERARD.

Comment ne l'ay-je rencontré
Allant vers là ?

MARION.

Et si je pense
Que Madelon mesme le tence
De ce qu'il est si negligent.

GERARD.

Quoy ? qu'il ne vient assez souvent

La voir ?

MARION.

C'est cela mesme, voire,
Et si vous le pouvez bien croire,
Car moy-mesme je les ay veus
S'entrebrasser ; voulez-vous plus ?
Elle première l'agassoit.

GERARD.

Or je prie à Dieu que ce soit
Pour le salut de tous les deux.
Or sus, allons parler à eux.

MARION.

Allez vous en en la salette,
Je montray jusqu'en la chambrette
Les appeler.

GERARD.

Vous dictes bien.

MARION.

Merci de moy, hé ! quel moyen,
Qu'est-il de faire ? si faut-il
Monstrer un esprit plus subtil.

ACTE IV.

SCÈNE I.

L'ADVOCAT, *seul*.

Vive l'amour et l'amoureux,
Qui pour un amour desireux
Et pour tout le passé torment
A receu le contentement.

Vive l'amoureux qui desire
Mourir en un si doux martyre!
Rien ne me sont ny les langueurs,
Les passions ny les malheurs,
Ny tout' la langoureuse suyte
Qu'ay enduré en ma poursuyte,
Au prix de ceste jouissance.
J'aperçoy ma perseverance
Ores estre recompensée,
Tout au rebours de ma pensée.
Tousjours une tremblante crainte
Avoit accompagné ma plainte.
Mais, depuis que ce brave espoir
Vint espoinçonner mon vouloir,
Et que l'amour audacieux
M'eut presenté devant les yeux
La recompense de mes maux,
Il n'y avoit si durs assaux
Dont le desir de telle gloire
Ne me feit seur de la victoire;
Et maintenant, j'ay apperceu
Que mon espoir ne m'a deceu:
Car une dame pitoyable,
Voyant un pauvre miserable,
N'a point le cueur si rigoreux
Qu'ell' n'ait pitié d'un amoureux.
Et voylà pourquoy tant que l'ame
Me batte au corps, pour une dame
Qui sera d'un fidèle cueur,
Je hazarderay mon honneur,
Mon corps, mes biens, voire ma vie,
Au fer d'une espée ennemie,
Tant qu'en mon cueur j'auray la force.

SCÈNE II.

Gerard, l'Advocat.

GERARD.


Tout beau, compère Sire Josse,
Aprochez de moy hardiment.
Que craignez-vous donc ?

L'ADVOCAT.

Mais comment
Est-il possible que je taise
Si longuement un si grand aise ?
Où trouveray-je le cousin ?

GERARD.

Hau, compère ! dictes, voisin,
N'est-ce pas assez babillé ?

L'ADVOCAT.

Encores estant habillé
Comme je suis, je n'ose pas
A grand peine faire deux pas,
Que je ne craigne la presence
De quelcun de ma cognoissance.
Il vault donc mieux que je m'en voise,
Afin d'eviter plus grand noise,
Chez Marion.

GERARD.

Hé ! revenez.

L'ADVOCAT.

Ha ! par Dieu, vous ne m'y tenez ;
Vous estes donc si près de moy !

Adieu, adieu, Gerard.

GERARD.

Je croy
Que le compère sire Josse
De jour en autre se renforce,
Depuis l'heure tant seulement
Que fismes cet apoinctement.
Devant il estoit tout pensif,
Tout endormy et tout retif
A la besongne, et aujourdhuy
Il n'y en a plus que pour luy,
Dont, par ma foy, je me contente.
Je regardois par une fente
Qui est à l'huys de ma chambrette,
Où je l'ay veu sur la couchette
Avec ma fille Madalène ;
Mais je sçais bien qu'il prenoit peine
D'une aussi gentille façon
Que pourroit un jeune garçon
Qui seroit en pareil affaire.
Vrayment, il en pourra bien faire
D'avantage cy en après,
Veu qu'encore qu'il soit tout près
Des nopces, il ne peult attendre
Sans sur la fournée entreprendre.

SCÈNE III.

Anthoine, Josse.

ANTHOINE.

Je crains que je ne sois frotté
D'avoir si longtemps arresté :
Car mon maistre a le diable en teste
Quand il luy souvient de la feste,
Et croit qu'il n'y sera jamais
Assez à temps ; et desormais,
Qui le voudra servir à gré,
Il nous faudra, bon gré maugré,
Obeyr aux intentions
De ses sottes complexions,
Encor qu'il soit bien ennuieux
De servir un vieillard fascheux.

JOSSE.

Tant plus on haste son affaire,
Et moins en fait-on. Ma prière
N'a de rien servi à l'endroit
De ce coquin, qu'il me faudroit
Assommer de coups, si la rage
Suyvoit l'impatient courage.

ANTHOINE.

Point, point, il n'est plus question
Que d'assommer ; l'invention
Luy en eschappa dès le jour
Qu'il en commença son amour.
Il tuera tout pour se vanger.

JOSSE.

Ne voyci pas pour enrager !
Il semblera à Madalène
Que ne voudray prendre la peine
De l'aller voir. Voylà dont vient
Le mauvais acueil qu'ell' me tient ;
Et si la faute ne vient pas
De plaindre pour elle mes pas.
J'irois comme je suis ; mais quoy ?
Madelon se mocque de moy,
Me voyant ainsi mal empoinct,
Portant par dessous mon pourpoinct
Tant de foureures et drappeaux.

ANTHOINE.

Ceux-cy ne sont guères plus beaux
Quand tout est dict. Il voudroit bien
Avoir de beaux habits pour rien.

JOSSE.

Ha ! voicy mon homme qui vient.
Vien, vien, coquin ! Hé ! qui me tient
Que je ne te donne à cognoistre
Qu'il fault obeir à un maistre ?

ANTHOINE.

Comment cela ? Estimez-vous
Qu'un serviteur puisse à tous coups
Faire si bien comme il voudroit ?
A ce compte-là il fauldroit
Que l'on n'eust autre chose à faire.

JOSSE.

Encore ne se veult-il taire.
Ha ! j'ay le tort, je le voy bien ;
Mais tu sçauras en bref combien

Il m'en desplaist.

ANTHOINE.

Sçavez-vous pas
Que je ne sçaurois faire un pas
Sans rencontrer ou Madalène
Ou Marion, qui prennent peine
De m'arrester, tant seulement
Pour entendre de moy comment
Vous vous portez ? Et puis voylà
Pourquoy vous criez !

JOSSE.

Pour cela,
Jamais je n'en voudroy rien dire.

ANTHOINE.

Vostre complexion empire
De jour en jour, et desormais
Faictes ce qu'il vous semble; mais,
Si vous ne vous monstrez plus doux,
A grand peine trouverez-vous
Serviteur qui veuille endurer
De vous.

JOSSE.

Tu ne vis oncq durer
Ceste colère; mais, dis-moy,
Anthoine, mon fils, par ta foy,
Les as-tu veus?

ANTHOINE.

Il est ainsi.

JOSSE.

Ne sont-elles point en soucy
De ce que je n'y suis allé?

ANTHOINE.

Et si, vrayment, ell' m'a parlé
Des nopces, et quand ce seroit;
Et je pense bien qu'ell' voudroit
Que ce fust desjà faict.

JOSSE.

Ha Dieu!
Puis-je demourer en ce lieu?
Sus, sus! Anthoine, vitement,
Donne-moy cet habillement.
Je crains bien de venir trop tard,
Au gré de mon père Gerard.

ANTHOINE.

Par Dieu! j'estois en grand danger
De me sentir très bien charger
Avant sortir de ses liens,
Si je n'eusse sceu les moyens
Comme il m'en failloit eschapper.
C'est ainsi qu'il le fault tromper,
Et luy monstrer qu'une vessie
Est une lanterne.

JOSSE.

Une amie
A grand pouvoir sur son amant,
Je l'apperçoy; et si, vrayment,
Je me sens estre plus heureux
D'estre aymé et d'estre amoureux.

SCÈNE IV.

Gerard, Marion, Josse.

GERARD.


Marion, voicy le galant....
Voy-tu son œil estincellant?
Le voy-tu gaillard et dispost?
Comme il sent desjà tout son rost
De la feste! Il semble, à le voir,
Que jamais il n'eust le vouloir
De le faire à la desrobée.
S'il trouvoit la garce tombée,
Penses-tu comme de bon cueur
Il s'offriroit le serviteur?

MARION.

Sainct Jehan! comme vous pourriez faire.

GERARD.

Ha! Marion, il m'en fault taire:
J'en suis banni.

JOSSE.

Dieu gard! Dieu gard!

GERARD.

Et comment va?

JOSSE.

Toujours gaillard.

GERARD.

C'est ce qu'il me semble, vrayment;
Et bien! quoy? Le commancement
Vous a-t-il mis en appetit?

JOSSE.

Par ma foy, petit à petit,
Je prens peine de me ravoir.

GERARD.

Vrayment, vous le faictes sçavoir,
Veu qu'avez si bien rencontré,
Et si je vous en sçay bon gré.
Par Dieu! j'en eusse faict autant.

MARION.

J'en prevois quelqu'un mal content:
Nostre jeu sera descouvert.

GERARD.

Vous ne dictes mot.... Que vous sert
De tant celer?

JOSSE.

Que voulez-vous?

GERARD.

Dictes, il n'y a qu'entre nous.

MARION.

Ma foy, vous estes importun.
Pensez-vous qu'il craigne quelqu'un?
Laissons cela, et allons voir
Madalène.

JOSSE.

Je veux sçavoir
Dont vient cette belle risée.

MARION.

Je ne puis estre tant rusée
Que les faire changer propos.

JOSSE.

Je ne seray point en repos

Si ne me dictes la raison
Du tout.

MARION.

Entrons en la maison.
Vous le faudra-il meshuy dire?

GERARD.

Mais, comment! il se tient de rire.

JOSSE.

Par Dieu! je n'en ris pas; et bien!

GERARD.

Et! vertu bieu! je n'en dis rien;
Pour un coup que vous l'avez faict,
Faictes-le deux, s'il n'est parfaict.

JOSSE.

Qui dit cela?

GERARD.

Moy, qui l'ay veu.

JOSSE.

Par ma foy, vous estes deçeu,
Et vous puis asseurer, mon père,
Que jamais je ne voudroy faire
Ce tort à Madalène; et plus,
Je donneray cinquante escus
S'il se trouve quelqu'un qui die
Qu'il m'ait veu faire une folie
De mon corps; croyez le serment.

MARION.

Ha! Marion, c'est maintenant
Que le tout sera descouvert.

GERARD.

Mais, sire Josse, que vous sert

De me le celer? Pensez-vous
Que cela sorte d'entre nous?

JOSSE.

Quoy que ce soit, il n'en est rien
De tout cela.

GERARD.

Je l'enten bien;
Mais respondez-moy seulement
Ce que vous faisiez maintenant
Avec Madalène.

JOSSE.

Qui, moy?

GERARD.

C'estoit vous-mesme, que je voy,
Qui la tenoit en la chambrette
Seul à seul dessus la couchette.

JOSSE.

Ma foy, vous resvez des genoux :
D'aujourd'huy je n'entray chez vous.

GERARD.

Par Dieu! si ne resvé-je pas :
Car je vous suivois pas à pas
En ratachant vostre esguillette.

JOSSE.

M'avez-vous veu sus la couchette
Avec elle?

GERARD.

Bon gré ma vie!
Pensez-vous donc que je le nie?
Vertu! n'estiez-vous pas dessus?

JOSSE.

Par ma foy, vous estes deceus :
C'estoit un aultre ; et, quand à moy,
Je n'en prendray plus grand esmoy.
Puis qu'un aultre a faict son mesnage,
Qu'il en face le mariage,
Et en soyez bien asseuré
Que je n'ay pas deliberé
D'avoir son demeurant.

GERARD.

Comment ?

JOSSE.

Puis qu'un autre a contentement
De son amour encommencé,
Et qu'il a si bien avancé
Sur la besogne, qu'il parface ;
Et, quand à moy, je vous rends grace
De vostre fille et du vouloir
Que m'avez faict apercevoir,
En me rendant tous les joyaux,
Comme chaisne d'or et anneaux,
Que je luy ay donné.

GERARD.

Je pense
Que vous en avez faict l'avance
Vous-mesme sans autre, et qu'aussi
Vous tout seul aurez le soucy
De le parfaire.

JOSSE.

Par ma foy,
J'en jure qu'un autre que moy
Fera son profit de la beste ;

Et, puis que je l'ay en la teste,
J'auray ce que luy ay donné
Quand l'accord en fust ordonné.

GERARD.

Pensez-vous eschapper ainsi?
N'en avez-vous autre soucy
Après que vous en avez faict?

JOSSE.

Vous l'avez prise en ce meffaict?

GERARD.

Ouy, mais c'estoit avecque vous.

JOSSE.

Apaisez un peu ce couroux;
Reprenant vostre entendement,
Vous trouverez certainement
Qu'il n'en est rien.

GERARD.

Hé, qui me garde!

JOSSE.

Quoy! que je prenne une paillarde?

GERARD.

Tu as menti!

JOSSE.

Aussi as-tu.
Tu me demens: par la vertu!
Marault que tu es, voy-tu bien,
Je te feray menger ton bien,
Vieil affronteur, langue traitresse!

GERARD.

Encore as-tu la hardiesse
De lever devant moy la teste,

Comme si j'estois une beste !
Es-tu devenu si mutin
Seulement depuis le matin
Que tu as cest habillement ?
Ha! que ne suis-je maintenant
Jeune et dispos comme autrefois
Je me suis veu ! Par Dieu ! le bois
Seroit bien cher, si ce pendart
N'en portoit maintenant sa part !

JOSSE.

Pendart toy-mesme, et usurier,
Qui me veux faire marier
Maugré que j'en aye, et encor
Veult retenir mes joyaux d'or,
Et ne cognoist son impudence.

GERARD.

Tu me fais perdre patience.
Si je vay après toy....

JOSSE.

Vien, vien,
Je t'atten, autant comme rien
De toy, larron, meschant, faulsaire.

GERARD.

J'avertiray le commissaire
Du tort que tu me fais, infame !
Et si on sçaura que ta femme
Est devenue, c'est raison,
Après que dedans ma maison
Tu as faict à ton beau plaisir.
Je n'en peux plus : si j'ay loisir,
Je te donray bien à cognoistre
Que tu as affaire à ton maistre !

JOSSE.

Point, point, devant qu'il soit une heure
Tu le sçauras.

GERARD.

Non, que je meure,
Si la justice ne le sçait,
Et si tu n'es, pour ton malfaict,
Puny ainsi qu'il appartient.
Hé! mercy de moy! qui me tient?
Ha! il n'a garde de m'attendre.

MARION.

C'est maintenant qu'il nous fault prendre
Occasion d'empescher tout.
Si en fault-il trouver le bout,
Puisque j'ay si bien commencé
A brouiller l'accord avancé.

SCÈNE V.

Madalène, Marion.

MADALÈNE.

Helas! Marion, quelle peur
Vient maintenant saisir mon cueur!
Je n'en puis plus, le cueur me fault.
Mon père est entré en sursault,
Tout colère, et si je croy
Qu'il a quelque chose sur moy:
Car, au lieu de me faire acueil,
Me regardant d'un mauvais œil,
Et quasi d'une desplaisance,
Il m'a deffendu sa presence.

MARION.

Tout autant de cela que rien.

MADALÈNE.

Dictes, Marion, sçait-il bien ?

MARION.

Ouy, que tous les diables soit Josse!
Je n'ay peu de toute ma force,
Ny par parolles, faire tant
Qu'il ne le sceut, et presque autant
Que moy-mesme.

MADALÈNE.

Vierge Marie !
Que feray-je ?

MARION.

Miché, m' amie,
Nous n'en serons jamais repris ;
Le conseil en est desjà pris :
Il n'en fault point crier le ventre.

MADALÈNE.

Encore, Marion, s'il entre
Dedans la chambrette, hé! bon dieu !
Puis-je demeurer en ce lieu ?
« On dit bien vray, pour un plaisir
» Mille douleurs tout à loisir
» Viennent accompagner nos jours. »
La plus malheureuse en amours
Qui fust jamais, las! c'est moy-mesme.

MARION.

Ne pleurez point : au mal extrême
J'inventeray les bons moyens
Pour eschapper de ces liens.

J'en ay bien veu d'autre, et si suis
Encor ici ; et, si je puis,
J'echapperay à mon honneur
Comme des autres.

MADALÈNE.

Si Monsieur
Le sçavoit, je m'asseure bien
Qu'il n'espargneroit point son bien,
Son corps, sa vie et son honneur
Pour moy : car il est de tel cueur
Que plustost il vouldroit mourir
Que ne pouvoir me secourir.

MARION.

Laissez faire à George : il est homme
D'aage ; j'en feray ainsi comme
Si c'estoit pour mcy.

MADALÈNE.

Mais aussi
Depeschez-vous.

MARION.

N'ayez souci
Que de faire grand chère, et puis
Asseurez-vous, puisque je suis
Sur les champs, faisant l'avant-garde.

MADALÈNE.

Si estes-vous ma seule garde,
Et j'espère qu'en tel besoing
Comme il est, vous aurez le soing
De mon honneur et de ma vie.

MARION.

N'est-ce pas assez ? J'ay envie

De faire aujourdhuy quelque chose
A mon honneur.

MADALÈNE.

Je m'en repose
Du tout sur vous.

MARION.

Prenez courage
(Ell' ne croit Dieu que sur bon gage),
Puisque à tout je suis regardant.

MADALÈNE.

« Hé Dieu! qu'amour est abondant
» En amertume et en douleur
» Dont il empoisonne le cueur!
» Au goust, il presente le doux,
» Et de l'amer, à tous les coups,
» Il donne viande amplement
» Aux faux desirs d'un pauvre amant.»

SCÈNE VI.

L'Advocat, Julien, le Gentilhomme.

L'ADVOCAT.


ncore fault-il, Julien,
Maintenant trouver le moyen
De parler au cousin.

JULIEN.

Holà!
Je l'ay trouvé : car le voylà
Qui vient vers nous.

LE GENTILHOMME.

Et bien ! quel bruit ?

L'ADVOCAT.

Tousjours un bonheur qui me suit,
Tousjours une bonne esperance
Pour la première jouissance.
Et vous, cousin ?

LE GENTILHOMME.

La garse en poinct,
Un traquenart qu'il ne fault poinct
Picquer trois fois pour faire aller ;
Elle fait mille saults en l'air.

L'ADVOCAT.

Cousin, sa grace, son maintien
Et son grand cueur, meritent bien
De faire plus pour l'amour d'elle.

LE GENTILHOMME.

Cousin, c'est par Dieu! la plus belle,
Et qui entend mieux le mestier
Que femme qui soit au quartier.

L'ADVOCAT.

Encore n'ay-je eu le loisir
De la baiser à mon plaisir ;
Mais si j'y puis jamais venir....

LE GENTILHOMME.

Elle vous sçait entretenir,
Il ne fault point dire comment.

JULIEN.

C'est la coustume d'un amant,
Jamais ne parler que de soy.

Si l'un d'eux est en grand esmoy,
L'autre n'endure moins de peine;
L'un parle de sa Madaleine,
L'autre de sa nouvelle amie,
Et Dieu sçait qui a plus d'envie
De raconter son adventure!

L'ADVOCAT.

Non, non, cousin; je vous asseure
Que je suis bien le plus heureux
De tous les jeunes amoureux.

LE GENTILHOMME.

J'y doy retourner aujourdhuy.

JULIEN.

Lequel est en plus grand ennuy?
Voyez moy: l'un ne se veult taire
Quand l'autre parle.

LE GENTILHOMME.

Et vostre affaire?
Comtez-en un peu, je vous prie.

L'ADVOCAT.

Par Dieu! cousin, la seule envie
Et l'attente trop ennuyeuse
M'a esté beaucoup plus fascheuse
N'ayant moyen de le vous dire,
Que ne fust onc tout mon martyre.

LE GENTILHOMME.

Avez-vous eu contentement?

L'ADVOCAT.

L'entendez-vous donc autrement?

LE GENTILHOMME.

Encore ne le puis-je croire.

L'ADVOCAT.

Il est ainsi.

LE GENTILHOMME.

Et la victoire ?

L'ADVOCAT.

Voulez-vous plus ?

LE GENTILHOMME.

Ha ! je le croy.
Mais, je vous prie, comtez-moy
Comment tout s'est si bien porté.

L'ADVOCAT.

Je sen mon esprit transporté
Seulement à la souvenance
D'une si douce jouissance.
Or, je diray, estant entré
Dans le logis, j'ay rencontré
Ma Madelon de prime face.
Je vous laisse à penser la grace,
Le doux accueil et l'entretien,
Le souzris et le beau maintien
Qu'ell' m'a monstré ; au demeurant,
Ainsi que j'estois esperant,
Une jouissance parfaicte.
Je suis entré en sa chambrette,
Là où Marion nous suyvoit.
Tout incontinent qu'elle voit
Que j'estoy dedans, tira l'huis.
Me voyant là, comme je suis
Assez chaud en telle conqueste,
Je commence à lever la teste,

Et, voyant la fortune à poinct,
Gaillard je me mets en pourpoinct,
Quand et quand Madelon commance
A me faire une remonstrance,
Priant de ne rien attenter.
Lors je me sen plus tormenter,
Voyant la larme de ses yeux;
D'autant qu'estois audacieux,
D'autant senty moindrir ma force.
Ce nonobstant, je me renforce,
Voyant l'occasion presente,
Et ores qu'ell' ne fust contente,
Toutefois je me delibère
De laisser les pleurs en arrière,
Faisant de l'aveugle et du sourd.
Or bien, pour vous le faire court,
Je vous l'embrasse et vous la jette
Dessus un bout de la couchette.
Elle se deffend; je poursuys
(Ayant devant verrouillé l'huys,
Cela s'entend); ell' se debat;
Mais, au milieu d'un tel combat,
Où la honte la deffendoit,
Amour pourtant en fut vainqueur,
Couvrant ses yeux d'une rougeur.
Avecques une honneste honte :
« Amour, dit-elle, me surmonte;
» Adieu l'heur de mes jeunes ans! »
Pensez, cousin, quel passe-temps!

LE GENTILHOMME.

Oy, pour vous, frère.

JULIEN.

Helas! helas!

Julien, que tu serois las,
Et desgousté, et mal contant,
Si tu n'en faisois bien autant !
Non, non, je vay gaiger ma vie
Que le mignon l'a affranchie
Du loup-garou tout à la chaude.

LE GENTILHOMME.

Cousin, allons-nous en chez Claude :
Je vous veux monstrer le tendron.

L'ADVOCAT.

Julien, atten Marion
Pour sçavoir ce qui est de faire.

JULIEN.

Vrayment, en faisant vostre affaire,
Pourtant ne m'oublieray-je pas
Si je puis rencontrer le bas
De quelque garse à mon apoinct.
Vous vous estes mis en pourpoinct;
Mais je me mettray en chemise
Si j'ay ceste dame promise.
L'escoutant, il m'a mis en rut,
Et n'y a moine qui n'y fust,
Voire en eust-il la conscience
Aussi grande que sa science.

ACTE V.

SCÈNE I.

Panthaleoné, Julien.

PANTHALEONÉ.

Sera donc ma playe immortelle,
Pour autant que ceste cruelle
Ne veult donner allegement
A ce qui cause mon torment ?
Si de ma douleur et ma plainte
Ell' n'est aucunement attainte,
Qu'elle oye à tout le moins le son
De ma plus piteuse chanson :
Ingiustissimo Amor, perchè si raro
Corrispondenti fai nostri desiri ;
Onde perfido avvien, che t'è si caro
Il discorde voler, che in due cor miri ;
Ir non mi lasci al facil guado e chiaro,
E nel piu cieco e maggior fondo tiri ;
Da chi disia il mio amor, tu mi richiami,
E chi m'ha in odio, vuoi ch'adori ed ami.

JULIEN.

N'ay-je pas entendu passer
Mon coion, qui, pour croacer
Sa belle rime poltronisque,
Fait icy du brave rufisque?
C'est luy-mesme ; mais, s'il n'accorde
Un peu mieux sa jazarde chorde,
Jamais il ne viendra au but
Par le moyen de ce vieil lut.

PANTHALEONÉ.

Sus, sus, mignon! qu'on amollisse,
Avec ton honeste service
Et une plus qu'humble prière,
La cruauté de ceste fière.
Fai, ch'a Rinaldo Angelica par bella,
Quando esso a lei brutto e spiacevol pare.
Quando le pare a bello e l'amava ella,
Egli odiò lei, quanto si può più odiare.
Ora s'affligge indarno, e si flagella;
Cosi renduto ben gli è pare a pare.
Ella l'ha in odio; e l'odio è di tal sorte,
Che più tosto che lui vorria la morte.

JULIEN.

Jamais, jamais la faincte voix
N'eust pouvoir envers un François.
Il ne veult point tant de gambades,
Tant de chansons, ny tant d'aubades
En payment : tout cela ne peult
Le divertir de ce qu'il veult.

PANTHALEONÉ.

Ha! cruelle, veux-tu tousjours
Desdaigner les fermes amours
De ton serviteur plus fidelle?

JULIEN.

Tu as beau la nommer cruelle,
Et bel estre son serviteur,
Si n'en seras-tu pas vainqueur,
Messere Frecasso.

PANTHALEONÉ.

Ha! beste!

JULIEN.

Avez-vous le martel en teste,
Signor mio? sus, une aubade!

PANTHALEONÉ.

Mais plustost une bastonnade
A ce faquin qui fait du brave!

JULIEN.

Vous n'avez guères que la bave,
Je le sçay bien, je vous cognoy,
Vous regardant quand je vous voy.

PANTHALEONÉ.

Ha! Dieu, ce poltron paysant
Veult-il faire icy du plaisant?
Est-ce raison que je m'en taise?

JULIEN.

Prince de la caze Frenèse,
Grand escuyer de sa maison,
Quand il est seul.

PANTHALEONÉ.

Est-ce raison
Que j'endure telle bravade,
Moy qui pour une canonnade
Jamais ne me suis estonné?

JULIEN.

Ha! quel meurtrier!

PANTHALEONÉ.

J'ay donné
Mille coups d'estoc et de taille
Au plus espais d'une bataille,
Et ce sot poltron parangonne
Sa couardise à ma personne.

JULIEN.

Sçavez-vous bien que c'est, mastin,
Fantosme du mont Aventin,
Sepulchre à punaise, pendart,
Demourant de tout le cagnart ?
Si vous ne me parlez plus doux,
Je vous assommeray de coups.
Regardez, je suis Julien,
Qui n'enten mot d'italien ;
Mais si vous grongnez autre fois,
Je vous feray parler françois,
Encor' que soyez bougrino.

PANTHALEONÉ.

Non, non, messer Juliano ;
Je pensoy que ce fust un autre :
Car, quant à moy, je suis tout vostre,
Et ne voudroy rien attenter
Qui fust pour vous mescontenter.

JULIEN.

Ha ! Dieu, je vous cognoy trop bien ;
Si sçaurez-vous tantost combien
Me deplaist vostre sot langage.

SCÈNE II.

Josse, Anthoine, Julien, Gerard, Panthaleoné.

JOSSE.

Je veux monstrer que le courage
Ne m'est en rien diminué.

ANTHOINE.

Sire, quand vous l'aurez tué,

Où voulez-vous que je le mette ?

JOSSE.

Il me souvient de la deffaicte
De Cerisoles, quand je voy
Ce bon harnoys qui est sur moy.

ANTHOINE.

Vous appristes là les moyens
De tuer les Italiens ?

JULIEN.

C'est à mon coion qu'il en veult.

ANTHOINE.

Par Dieu ! mon maistre plus n'en peult,
Et si veult encore assommer.

JOSSE.

Anthoine, va-t'en le sommer
Qu'il aist à me rendre mes bagues,
Et s'il ne veult cent coups de dagues,
Cent coups d'estoc, cent coups de taille
Après sa mort.

ANTHOINE.

Sus, en bataille,
Sire, ce pendant que j'iray.

JOSSE.

Ne te soucie, je feray
Avecque ceste hallebarde
Un escadron, une avant-garde,
Car j'ay veu que c'est de la guerre.

JULIEN.

A voir venir ce gros tonnerre,

Je crain qu'il n'y ait de la pluye.

GERARD.

C'est doncques à bon, j'ay envie
Si je vous puis un coup tenir...

ANTHOINE.

Ha ! sire, le voicy venir.

JOSSE.

Tien bon, Anthoine, ne fuy pas :
Je ne seray qu'à quatre pas
Plus arrière pour soustenir,
De peur qu'il ne face venir
Quelqu'un pour nous prendre d'assault.

GERARD.

Je luy monstray bien, puisqu'il fault
Venir là, que j'ay la puissance
De luy faire une resistance
Aussi gaillarde et aussi forte
Que son assault.

JOSSE.

Sus, à la porte !
Entrons dedans ! enfonçons l'huis !

GERARD.

Vous sçaurez premier qui je suis.

PANTHALEONÉ.

Hé ! Messieurs, Messieurs, patience !
Monstrez une plus grand' constance;
Messer Gerard, monstrez-vous sage.

GERARD.

Ha ! si je croyois mon courage,
Je te donrois bien à entendre

Que tu ne doibs tant entreprendre.

JOSSE.

Ha! par Dieu, je ne te crain pas.

GERARD.

Tu n'oserois marcher un pas,
Pourtant: quelque grand que tu sois,
Tu aurois ta charge de bois.

JOSSE.

« Ha! grands vanteurs, petits faiseurs.

JULIEN.

Sçavez-vous bien que c'est, Messieurs?
Tout le trouble et tout le meffaict,
C'est l'Italien qui l'a faict:
Car je l'ai veu sortir tantost
De chez vous, et, gaignant le hault,
Il s'est sauvé diligemment
Pour changer son habillement,
Et, de faict, il a mis sa force
Pour prendre vostre fille à force.
Ce nonobstant, il ne l'a sceu;
Et qu'ainsi ne soit, je l'ai sceu
De luy-mesme: l'ay-je inventé?
Et maintenant, plus tormenté,
Il ne fait plus que repasser
Seulement pour recommencer
Son entreprise.

GERARD.

Helas! compère
Aidez à prendre ce faulsaire,
Ce meschant et ce ravisseur.

JOSSE.

Voylà comment vous estes seur
Que c'estoit moy !

PANTHALEONÉ.

Ha ! regardez
Ce que vous faites ; attendez,
Je ne sçay que c'est.

JOSSE.

Coups de poings.

JULIEN.

Non, non, j'ay des autres tesmoings ;
Je m'en vay les faire venir ;
Cependant il le fault tenir.

JOSSE.

Ha ! meschant ! ha ! traistre ! ha ! infame !
Tu voulois suborner ma femme !

GERARD.

J'estois esbahy que souvent
Il passoit par icy devant.

PANTHALEONÉ.

Helas ! Messieurs, il n'en est rien.

JOSSE.

Non, mon père, tenons-le bien :
J'y seray plustost tout le jour.

SCÈNE II.

Le Gentilhomme, Agnès, Julien, l'Advocat.

LE GENTILHOMME.


adame, pour le bon amour
Que je vous porte, asseurez-vous
Tant de moy, que j'auray tousjours
Cinquante escus pour subvenir
A tout cela, et maintenir
Vostre bon droict.

AGNÈS.

En verité,
Jamais je n'ay tant merité
Qu'il vous plaist me faire d'honneur;
Mais je promets la foy, Monsieur,
Que, tant que je vive, j'auray
Memoire de vous, et seray
Preste à vous faire tout service.

LE GENTILHOMME.

Croyez que, s'il y a justice
En ceste ville, ell' sera faicte.

AGNÈS.

Las! c'est tout ce que je souhaite.

LE GENTILHOMME.

Et lors vous pourrez aisément
Me donner le contentement.

AGNÈS.

Monsieur, vous sçavez que je suis
Preste à faire ce que je puis.

JULIEN.

C'est bien à cest heure qu'il fault
Se presenter à un assault,
Et, qui plus est, tost s'avancer.

L'ADVOCAT.

Je voy bien que tu veux gosser.

JULIEN.

Gosser, Monsieur? Non fay, par Dieu !
Car moy-mesme je viens du lieu
Où il y en a d'estonnez.

LE GENTILHOMME.

Si seront-ils desarçonnés,
Tant Josse que l'Italien :
Car nous avons sçeu le moyen
Comment il fauldra desormais
Nous y conduire.

JULIEN.

Si jamais
Il fut besoing d'entendement,
Il en fault avoir maintenant,
Et ne se monstrer endormy.

L'ADVOCAT.

Au besoin cognoist-on l'amy.
Je vous pry', cousin, hastons-nous.

LE GENTILHOMME.

Nous n'avons que faire de vous
En cest endroit : laissez-moy faire ;
Allez-vous-en.

L'ADVOCAT.

Pour vous complaire,

Je le feray; mais je vous prie,
En tant que vous aimez ma vie...

LE GENTILHOMME.

N'est-ce pas assez ? Julien,
Vien avec moy.

JULIEN.

L'Italien
Est arresté en vostre place,
Et a desjà un long espace
Debattu encontre Gerard.

LE GENTILHOMME.

Qu'il s'en torche le nez : sa part
Est fricassée.

L'ADVOCAT.

Et les nouvelles
De toutes ces belles querelles,
Comment les sçauroy-je ?

JULIEN.

Point, point,
Je n'en laisseray pas un poinct.

L'ADVOCAT.

Mais escoutez, sur toute chose,
De Madelon je m'en repose
Sur vous.

LE GENTILHOMME.

« Voylà un amoureux !
» Est si craintif et si doubteux,
» Qu'encore ne peult-il cognoistre
» Ce qu'il voit devant soy. »

JULIEN.

Mon maistre

A si bien l'amoureuse rage,
Qu'il ne croit Dieu que sur bon gage.

LE GENTILHOMME.

Allons, madame Agnès, allons.

JULIEN.

Elle est du mestier : les talons
Me le monstrent assez.

AGNÈS.

Monsieur,
Je remets sur vous mon honneur.

SCÈNE IV.

Gerard, Josse, Panthaleoné, Agnès, le Gentilhomme, Julien.

GERARD.


Tenez bien, je les voy venir,
Ceux-là qui veulent maintenir
Que tu l'as voulu suborner.

JOSSE.

Par Dieu ! j'en feray ordonner
En plain parquet de parlement.

PANTHALEONÉ.

Escoutez-moy premierement.

JOSSE.

Non, il me coustra tout mon bien
Pour te faire apprendre combien
Ta meschanceté descouverte
T'apporte de mal et de perte.
Tenons bien, mon père Gerard!

AGNÈS.

Monsieur, voyez-vous ce vieillard
Qui parle si hault et s'efforce
De tenir cet homme? c'est Josse,
C'est celuy que j'ay espousé.

LE GENTILHOMME.

Desjà je l'avois avisé,
Et le pensoy bien recognoistre.

JULIEN.

Voicy, je les fay comparoistre
Çà, dame Agnès ; çà, cy, Monsieur.

JOSSE.

Nostre dame, j'ay eu grand'peur ;
Par Dieu ! j'ay pensé perdre l'ame :
Je pensoy que ce fust ma femme.
C'est elle vrayment.

GERARD.

Qu'avez-vous ?
Vous changez couleur à tous coups.

LE GENTILHOMME.

A cause qu'il est de la feste,
Il n'ha que rompement de teste,
Qui empesche qu'il ne peult bien
Monstrer l'accoustumé maintien.
Mais, hau ! sire Josse, approchez :
La recognoissez-vous ?

PANTHALEONÉ.

Laschez
Ceste dame, elle m'appartient.

LE GENTILHOMME.

Ha ! coion ! qu'est-ce qui me tient

Que je ne t'assomme?

PANTHALEONÉ.

Par Dieu!
Elle est à moy.

LE GENTILHOMME.

Vuidez le lieu,
Ou vous taisez, car je proteste
Qu'il n'y aura si belle teste
Que ne face voler en bas.
Ha! vous ne vous contentez pas?

PANTHALEONÉ.

J'implore la faveur du prince.
Sommes-nous en une province
Où la rigueur ha plus de lieu
Que la justice.

LE GENTILHOMME.

Vertu Dieu!
Pensez-vous donc avoir affaire
A celuy qui vous veult complaire?

JOSSE.

Ha! tout cecy sur moy redonde,
Car je voy bien que tout le monde
En a faict ses choux gras; et puis,
Pauvre malheureux que je suis,
J'auray leur demourant.

PANTHALEONÉ.

Monsieur,
Delaissez là toute faveur.
Quand vous m'aurez bien escouté,
Je sçay que serez degousté
De deffendre son droict, et croy

Que si vous aviez comme moy
Autant pris de peine pour elle....

JULIEN.

Ha! vrayment, si elle estoit belle,
Il y auroit meurtre ; mais quoy?
Toute la beauté que j'y voy
Ne peult faire dresser l'oreille
A mon courtault.

LE GENTILHOMME.

Je m'esmerveille
D'entre vous, coions effrenez!
Pensez-vous nous rendre estonnez
Par une langue deceptive,
Comme si la nostre captive
Ne pouvoit respondre un seul mot?
Pensez-vous le François si sot,
Qu'il n'egalle bien en parolle
Toute l'apparence frivolle
De vostre langue effeminée,
Qui, comme une espesse fumée,
Nous donnant au commencement
Un effroyable estonnement,
A la parfin s'esvanoüit
Avecque le vent qui la suit?
Nostre France est trop abbruvée
De vostre feinte controuvée
Et deceptive intention.

PANTHALEONÉ.

Je l'ay nourrie dans Lyon
Desjà l'espace de trois ans,
Et puis à grand'peine et despens
Conduicte jusque en ceste ville.

JULIEN.

Ce temps pendant, cinquante mille
Coups de fesses et hault le corps
Contre les foibles et les fors;
Et pensez-vous quel appetit?
Essayant du grand, du petit:
« Car on dit que le changement,
» Au jeu de l'amoureux tourment,
» Ne fait qu'aiguiser le courage
» Pour rentrer en nouvelle rage
» Et ranimer le feu d'amour. »

GERARD.

Comment! compère! est-ce le tour
D'un homme de bien? Vous savez,
En premier lieu, que vous avez
Encor vostre femme vivante,
Qui s'offre à vous, et est contente
De rentrer en premier mesnage,
Et vous voulez en mariage
En prendre une autre! Et, attendu
Que de droict il est deffendu
De dissouldre ce sainct lien,
Vous avez cherché le moyen
De me tromper, regardez bien:
Car il me coustra tout mon bien
Pour faire punir un tel vice.

AGNÈS.

J'en advertiray la justice,
Et si je te feray porter
Deux quenouilles pour attester
A tout le monde ton meffaict.

JULIEN.

Ha! vrayment, ce n'est pas mal faict:

Elle le tanse la première ;
Et voylà, voylà la manière
De rentrer, se sentant coulpable.

JOSSE.

Et va, meschante ! miserable !
Après qu'avec un ruffien,
Puis avec un Italien,
Mesmement le premier venu,
Tant l'estranger que l'incognu,
Les palfreniers et les coquins,
Tu as joué des manequins,
Tu veux rentrer avecque moy !

AGNÈS.

Que fait une femme avec toy,
De qui la force et la puissance
Prend de jour en jour decroissance ?
Vrayment, il y a de l'acquest.

JULIEN.

Il luy faudroit quelque nacquet
Comme moy pour le nacqueter
Dedans son jeu, et l'acquiter
Des arrierages qu'il feroit,
Et faire ce qu'il ne pourroit.

JOSSE.

Moy ? J'aimeroy mieux estre mort
Que d'endurer ainsi le tort
Que ceste meschante m'a faict.

LE GENTILHOMME.

Et par Dieu donc ! pour le meffaict,
J'en advertiray la justice.

GERARD.

Il n'est chose que je ne feisse

Pour en eviter le scandale.

AGNÈS.

Non, non, en belle pleine halle
Je te feray pilorier
Pour t'estre voulu marier
A deux femmes, je t'en asseure.

JOSSE.

Messieurs, vous voyez quelle injure?
Je vous en prends tous à tesmoings.

AGNÈS.

Si je lève une fois les poings
Sur toy, meschant!

JULIEN.

Quelle diablesse!
A la voir, elle est donc maistresse?
Vrayment, je ne m'esbahy pas
S'elle meist en vente son bas.

GERARD.

Sçavez-vous bien que c'est, compère?
Vous voyez combien cest affaire
Vous touche ; il vaut doncque bien mieux,
Pour l'honneur et profit des deux,
En eschapper. C'est vostre femme.
« Encore n'avons-nous qu'une ame
» A sauver ou damner ; voyez,
» Fussions-nous les plus desvoyez,
» Si fault-il toujours revenir.
» Nous avons beau entretenir
» Haine et rancune l'un sur l'autre,
» Son honneur doit estre le vostre,
» Et tout vostre proffit le sien. »

Puisque Dieu vous a faict ce bien,
D'avoir vescu jusquaujourd'huy,
Laissez-moy là tout cest ennuy,
Geenant vostre ame tormentée :
« Car là où la chèvre est liée
» Il fault qu'elle broute. »

JOSSE.

Mais quoy?
Pourroy-je voir avecque moy
Celle qui m'a faist un tel tort?
J'endureray plustost la mort.

LE GENTILHOMME.

Considerez le deshonneur
Que vous aurez, si ce malheur
Vient une fois à la notice
De la rigoureuse justice.

JOSSE.

Je l'entens, et la paix est faicte,
Par tel si, qu'Agnès me promette
Que jamais n'y retournera.

LE GENTILHOMME.

Et, vrayment, elle le fera.

AGNÈS.

Je le feray, mais quand et quand
Qu'il me promette qu'oravant
Il ne sera plus si fascheux.

JOSSE.

Et, par sainct Jacques! je le veux ;
Et touchez là.

AGNÈS.

Et! hay! avant!

JOSSE.

Je vous remercy' grandement,
Monsieur, de vostre bon vouloir.

GERARD.

Si est-ce qu'il me fault sçavoir
Qui me remboursera mes frais.

LE GENTILHOMME.

Or sus doncques, ma dame Agnès :
Là, caressez le sire Josse.

AGNÈS.

Anenda, Monsieur, je m'efforce
De faire le mieux que pourray.

PANTHALEONÉ.

Et moy cependant je seray
Mis en oubly.

LE GENTILHOMME.

Contentez-vous,
Autrement vous aurez des coups
Pour plus parfaicte recompense.
Sçavez-vous pas que la despense
Qu'elle a faict estoit de l'argent
De son mari?

GERARD.

Tost, un sergent
Pour prendre ce coquin au corps,
Lequel a mis tous ses efforts,
Soux faux habits du sire Josse,
De prendre Madalène à force!
Çà! mes serviteurs, sortez tous.

LE GENTILHOMME.

Vous voyez que c'est : sauvez-vous
Devant plus grand' noise.

GERARD.

Prenez.

PANTHALEONÉ.

Par ma foy, vous ne m'y tenez,
Ny vous ny tous vos beaux sergens.

LE GENTILHOMME.

Sire Gerard, entrons dedans,
Et vous sçaurez la verité
De tout.

GERARD.

Je suis fort tormenté
De ce meschant, et je promets
Que, si je le trouve jamais...

LE GENTILHOMME.

Toy, Julien, en ce pendant
Que je seray cy attendant,
Va faire venir le cousin.

JULIEN.

Il sera faict.

GERARD.

Et vous, voisin,
Touchant le reste de l'affaire ?

JOSSE.

Tout ce que Monsieur voudra faire,
Je le tien pour faict.

GERARD.

Je le veux.

JULIEN.

Hé Dieu ! comment nostre amoureux
Se mettra dessus le hault bout,
Mais qu'il entende comme tout

S'est si bien manié par moy !
Il me semble que je le voy,
Pour un si grand contentement,
Au milieu d'un esbatement,
Rire et saulter, jouer, danser,
Et puis en un coup m'embrasser
Pour estre cause de son bien ;
Encor quand je pense combien
La nouvelle de mon message
Luy augmentera le courage,
Mon cueur et mon ame sautelle.
Au moins il aura sa cruelle
A ceste fois, et la langueur
Sortira de son pauvre cueur,
Ainsi que pour sa fermeté
Il a jà long-temps merité.
Et vous, Messieurs, que le sejour,
Parlant de ce follastre amour,
Ne peult fascher, si son ardeur
A quelque fois en vostre cueur
Monstré quelle estoit sa puissance,
Ou si de present l'esperance
Renouvelle vostre blesseure,
Monstrez-vous fermes, je m'asseure
Que cest amour vous fera estre
Encor plus heureux que mon maistre ;
Et si vous ne trouvez moyen
De venir à bout, Julien
S'estimera toujours contant
Et bien heureux d'en faire autant.
Mais cependant ne laissez pas,
Si voulez, de haster le pas.

Fin des Esbahis.

LA RECONNUE

COMEDIE

PAR REMY BELLEAU

LES ACTEURS.

MONSIEUR L'ADVOCAT.
MADAME L'ADVOCATE, sa femme.
MAISTRE JEAN, le clerc.
JEANNE, la chambrière.
LA VOISINE.
L'AMOUREUX, son fils.
POTIRON, son laquais.
ANTOINETTE, l'amoureuse.
LE CAPITAINE RODOMONT.
BERNARD, son vallet.
LE GENTILHOMME DE POICTOU.



NOTICE

SUR LA RECONNUE

Le style de cette comédie est plein de naturel et de grâce, qualités de Rémy Belleau. Né à Nogent-le-Rotrou en 1528, il suivit en Italie le marquis d'Elbeuf, général des galères, comme professeur et gouverneur de son fils, Charles de Lorraine, qui fut depuis duc d'Elbeuf, et grand écuyer de France. Remy Belleau mourut en 1577. Il a composé un grand nombre de poésies, réunies en deux volumes, et qui contiennent la Reconnue.

On sait que ces poésies ne furent recueillies par ses amis qu'après sa mort, et que la comédie de la Reconnue *étoit inachevée, ce qui fait conjecturer qu'elle n'avoit point été publiquement représentée. Le sujet étoit cependant alors tout à fait de circonstance : Une jeune fille, religieuse dans un couvent de Poitiers, lors du sac de cette ville par le maréchal de Saint-André,*

en 1562, *tombe en partage à un capitaine françois huguenot, ce qui donne lieu, dans le cours de la pièce, à une de ces* reconnoissances *si fréquentes dans le théâtre latin, et dont Molière lui-même s'est plusieurs fois servi pour ses dénoûments.*





ARGUMENT
DE LA RECONNUE.

u sac de Poictiers, un capitaine fait butin d'une jeune damoiselle de bonne grace et de bon lieu, et qui peu de temps auparavant avoit esté professe en une abbaye de filles; toutesfois, se sentant de la nouvelle religion, avoit changé d'habit, prenant l'accoustrement de bourgeoise. Ce capitaine, fort amoureux d'elle, appellé au service du roy pour le recouvrement du Havre, la laissa en la ville de Paris, en la maison d'un sien cousin, advocat en la court, desja vieil et ancien et sans enfans. Pendant l'absence de ce capitaine, cest advocat en devint amoureux, sa femme desesperement jalouse, et un autre jeune advocat à marier amoureux aussi. Or ce vieillard, pour haster son entreprise et manier son fait plus couvertement, feint avoir entendu pour vray la mort de ce capitaine à la prise du Havre, et resout avec sa femme que le meilleur estoit et le

plus expedient de marier cette fille à son clerc, qu'il avoit desjà pratiqué sous promesse de quelque petit office. Ce jeune advocat, surpris de mille passions nouvelles, l'empesche tant qu'il peut; la fille, hors d'esperance de ce qu'elle attendoit du capitaine, qu'on avoit fait mort, et de pouvoir jamais pretendre à l'alliance du jeune advocat estant encore en tutelle, et elle reputée comme estrangère, delibère d'accepter le mariage de ce clerc, et est maintenant que l'on doit faire les fiançailles. Toutesfois, estans prests à se mettre à table, ce capitaine, qu'on avoit fait mort, arrive et trouble tout. A l'instant mesme un gentilhomme de Poictou, père de ceste damoiselle, adverty par un sien solliciteur que son procès estoit sur le bureau, vient à la maison de cet advocat pour entendre de ses affaires, trouve qu'il avoit gagné son procès; devisant ensemble, jette l'œil sur ceste fille, et la reconnoist sienne; s'enquiert de ce jeune advocat qui luy faisoit l'amour, luy promet en mariage un office de conseiller ou cinq cens livres de rente, et bulles expediées pour la dispense; promet à ce capitaine une sienne niepce et une place d'homme d'armes; donne à son advocat les despens du procès, à l'advocate cent escus pour ses espingles; le clerc jouïst de son benefice, et tous demeurent contens. Ainsi s'accorde inesperement le mariage entre ceste jeune damoiselle et ce jeune advocat.



LA RECONNUE

COMEDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Janne, chambrière; *M. Jehan*, le clerc.

JANNE.

Ha ! que malheureuse est qui sert
Maintenant, et, servant, qui pert
Son bien, sa peine et sa jeunesse !
Et quoy ? servir une maistresse
De Paris, j'aimerois autant
Mourir cent fois. Si je fay tant
Que sortir hors de la maison,
Voilà Madame en venaison,
En bon poinct, grasse et bien refaite,
Jalouse, fascheuse et sugette
A son avertin, qui soudain
Se met en son aigre levain
Pour crier après moy trois heures.
« Ha ! que les rentes sont mal seures

» Du service de ces messieurs. »
Sus, mon Dieu, quelquefois je meurs,
Quelquefois je meurs quand j'y pense.
Si Monsieur n'a traitté sa panse
Des presens d'un pauvre plaideur,
Tout le jour il sera resveur,
Morne, triste, melancolique;
Toute la nuict ou sa colique
Ou sa migraine le tourmente;
Et Madame, qui perd l'attente
Du bien que donnent les maris,
Soupire de son amarris,
Et crie que personne n'entre,
Qu'elle a des trenchaisons au ventre,
Comme s'ell' vouloit accoucher.
Monsieur ne fait rien que cracher,
Tousser, emutir, et m'appelle :
Janne, debout, de la chandelle,
Hastez-vous et prenez un peu
De ce fagot, faites du feu,
Mettez ces deux tizons ensemble.
La pauvre Janne est là qui tremble
Devant deux charbons qu'elle attise,
Toute la nuict, en sa chemise,
Pendant que Monsieur se pourmeine,
Pendant que Monsieur prend haleine,
Pendant que ce gentil monsieur
Veut appaiser son mal de cœur.

MAISTRE JEHAN.

Il y a trois heures entières
Que j'escoute ici les colères
De Janne, à toute heure qui bruit.
Elle a eu quelque male nuit

Pour la colique de Monsieur.
Nous pourrions bien disner par cœur
Ou bien tard ; puis qu'elle est en quinte,
Elle beura tantost sa pinte
Afin d'avaller ce courroux.
Mais il faut parler bas et doux
Pour ouyr comme elle caquette.
Janne parle tousjours seulette,
Redit tout et ne celle rien ;
Vrayment, elle en contera bien ;
Janne est maintenant en ses gogues.

JANNE.

Maistre et maistresse sont si rogues
Et si fiers, qu'ils ne feroient pas,
Pour me secourir, un seul pas.
L'un me dit : Janne, frotte-moy.
L'autre me dit : Approche-toy
Et me hausse ce traversin ;
Janne, apporte-moy ce bassin.
Mon orge mondé est-il fait?
Que l'on mette au frais mon Juillet ;
Mon lait d'amandes, qu'on le passe.
Et voylà comme je trespasse
Cent mille fois toutes les nuits.

MAISTRE JEHAN.

Janne raconte les ennuis
Qu'elle a soufferts ceste nuitée
De Madame, aussi mal traitée,
Au moins, de son mari grison,
Que parente de sa maison
Et femme qui soit en sa race.

JANNE.

Cela fait, je vais, je tracasse

Çà et là ; puis me faut aller
Au marché ; au retour, filer,
Balier, faire la lexive,
Et ne trouve ny fons ny rive,
Ny le moyen de m'en tirer.
Encor me faut-il endurer
Mille vergongnes sur le front,
Que tous deux ensemble me font.
Puis, ay-je bien fait tout cela,
Il me faut suyvre çà et là
Madame, et frotter haut et bas,
Me rompre mains, jambes et bras
A tourmenter une escabelle,
Un banc, une table, une escuelle,
A celle fin que son airain,
Son cuivre, son fer, son estain,
Reluise, jusqu'au lamperon
Et jusqu'au cul du chauderon.

MAISTRE JEHAN.

Janne me donne des atteintes,
Je n'ose faire mes complaintes,
J'en sais trop plus que je ne veux :
Elle en dit assez pour nous deux.

JANNE.

Ha Dieu ! que ne me fis-tu naistre
Serve de quelque homme champestre
Ou de quelque bon laboureur,
Sans m'asservir à ce monsieur ?

MAISTRE JEHAN.

Janne dit vray : l'affection
Luy fait plaindre la passion
Qui la tourmente, et, sur mon ame,
S'il me falloit ourdir sa trame,

J'aimerois mieux avec la peine
Ne manger que du son d'aveine,
Gardant les boucs et les brebis,
Et ne manger que du pain bis,
Que d'endurer dedans ces villes
Choses indignes et serviles,
Et plus qu'on ne sçauroit penser;
C'est toujours à recommencer.

JANNE.

Mais, mon Dieu, je voy ma maistresse
Qui revient desjà de la messe;
Mon pot n'est pas encore au feu.
Je m'en vay souffler peu à peu
Ces trois charbons que j'ay par conte.

MAISTRE JEHAN.

Janne, si sa quinte luy monte
Vous aurez tantost un assaut.
Si me fache-t-il bien qu'il faut
Si tost au palais retourner
Trouver Monsieur. Sans desjeuner
Je ne puis plus long-temps attendre,
L'appetit commence à me prendre.

SCÈNE II.

Madame l'Advocate, Janne.

MADAME


anne!

JANNE.

Madame!

MADAME.

Qu'avons-nous

A disner?

JANNE.

Du lard et des chous,
Une andouille et un hochepot,
Et le reste de ce gigot
Pour faire un hachis.

MADAME.

C'est assez.
Janne!

JANNE.

Madame!

MADAME.

Ramassez
Ceste cendre au feu qui se pert.
Le pot est tousjours descouvert
S'il boust, et couvert s'il escume;
Mais je sçay, c'est vostre coustume,
Jamais ne feistes autrement.
Repliez cet accoustrement,
Et reportez mon chaperon
Pour represser. Quoy! ce chaudron
Est-il bien là? et ceste escuelle,
Ceste chaire, ceste escabelle?
Que tu es paresseuse! brique!
J'ay une espingle qui me pique
Justement sur le droit costé.
Mon attiffet va de costé.
Hé mon Dieu! que je suis mal faite!
Ma verdugale s'est defaite
Pendant que j'estois à l'eglise,
Et si j'ay dessous ma chemise,
Dedans le dos, je ne sçay quoy.
Je te pry, Janne, accoustre-moy,

Et me dy si nostre Antoinette
Couve point quelque amour secrette.
T'en a-t-elle jamais parlé ?

JANNE.

Je ne l'eusse pas tant celé ;
Vous me cognoissez bien, Madame.
Et puis, je ne suis qu'une femme,
Vaisseau percé de tous costez ;
Mais de vous-mesmes eventez
Si avez quelque sentiment,
Si nostre homme secrettement
Luy fait l'amour, et, sur ma foy,
J'en ay conneu je ne sçay quoy.

MADAME.

Je n'en suis que trop asseurée,
Et qui me rend desesperée,
C'est cela ; mais je voudrois bien
Trouver quelque gentil moyen
Pour m'en tirer.

JANNE.

N'y pensez point.

MADAME.

Je ne puis, car cela me point
De si près que je ne fais pas
Ouvrage, repos ny repas,
Cent fois le jour que je n'y songe.

JANNE.

C'est le vif-argent qui vous ronge,
Et qui me fait tousjours tancer ;
Et, sans autrement y penser,
Sus mon Dieu, je m'en suis doutée.

MADAME.

Ha ! vieille carcasse édentée !
Je vous y prendray, vieil resveur !

JANNE.

Vrayment, c'est un beau laboureur
Pour trainer là ceste charrue.

MADAME.

Il n'y a femme en ceste rue
Plus malheureuse que je suis.
Ha ! si j'estois... mais je ne puis...
Je vous les ferois bien porter,
Puis que vous me voulez traiter
En ceste sorte.

JANNE.

Mais la fille
Vous aime, puis elle est gentille;
D'elle je n'auray jamais peur.

MADAME.

Toutefois, je tiens pour le seur,
Et des yeux me l'a fait entendre,
Que, s'elle vouloit entreprendre,
Elle s'y porteroit si bien
Que jamais on n'en sçauroit rien.
Car j'apperceu bien l'autre jour
Que, pour dissimuler l'amour,
Elle seroit assez finette.

JANNE.

Elle est mignarde, elle est saffrette,
Fort bien apprise, et, sur mon Dieu,
Elle doit estre de bon lieu
Et noble, ou je suis abusée

MADAME.

S'elle estoit un peu plus rusée,
Il n'y a fille dans Paris
Qui trouvast plustost cent maris
Qu'elle, s'elle en avoit besoin.

JANNE.

Elle est modeste, elle prend soin
De son fait; bonne mesnagère.

MADAME.

Je m'en vay trouver ma commère
Afin de descharger mon cœur,
Je n'en puis plus; et, si Monsieur
Revient du palais, qu'on m'appelle.
Mais, Janne, soyez-moy fidelle
Car je veux matter ce vilain :
Je le feray mourir de faim,
De soif et de mauvaise chère.

JANNE.

Madame est bien en sa colère;
Je l'ay mise en son ver coquin.
Mais je ne fais rien ce matin
Autre chose que babiller.
Si me faut-il tost habiller
A disner pour nostre monsieur:
Par ma foy, il n'est plus resveur
Depuis qu'il devient amoureux ;
Il est gentil, doux, gracieux,
Et n'y a parfum qu'il ne porte.
Antoinette, avant que l'on sorte,
Descendez et dressez la table.

SCÈNE III.

Antoinette, Janne.

ANTOINETTE.


e suis-je pas bien miserable?
Ne suis-je pas infortunée?
Je pense que je ne suis née
Que pour endurer du malheur!
Si j'ay tant soit peu de bon-heur
Qui me fasse esperer en mieux,
Seulement en tournant les yeux,
Il me laisse et soudain s'enfuit:
C'est un desastre qui me suit
Et qui jamais ne m'abandonne.
Si j'ay fortune qui me donne
Quelque moyen de m'avancer,
Je ne sçay quoy, sans y penser,
Se vient jetter à la traverse,
Qui broüille, tracasse et renverse,
Me tire et arrache des mains
Le succès de tous mes dessains.

JANNE.

Ceste fille est bien mal-traitée.
Mon Dieu! quelle langue affetée!
Comme elle parle! Elle dit d'or.
J'en voudrois bien sçavoir encor,
N'estoit qu'il me fault apprester
Nostre disner, et le haster.
Je m'en vay trouver ma cuisine,
Mais j'ay peur que ceste cousine

Ceans n'attraine avecque soy,
Sans y penser, je ne sçay quoy.
Mon cœur en fait mauvais presage;
Je crains fort que ce cousinage
Ne vienne d'un autre costé.
Ce beau capitaine eventé,
Cousin germain de nostre maistre,
La laissa en passant pour estre
Avec Madame, pour sçavoir
Et le service et le devoir
Que font les filles de maison.

ANTOINETTE.

J'en auray tousjours ma raison;
Il m'aime, et sçay qu'il est de race
De gens de bien; puis une place
Ne luy peut manquer chez le roy.
Aussi il m'a promis la foy
Qu'il me prendroit en mariage.
Je l'ay trouvé homme si sage,
Si très bon et si tres honneste,
Qu'ayant puissance sur ma teste,
Jamais, et non plus que sa sœur,
Ne me pressa de mon honneur.
Vray est que bien fort volontiers,
A la surprise de Poitiers,
Je me rendy sa prisonnière,
Reconnoissant à sa manière
Qu'il estoit quelque homme de bien.
Si ne sçait-il encores rien
Du tout que j'aye esté nourrie
Nonnain dans une moinerie
Par l'espace de sept bons ans.
Mais je pers icy bien mon tems

A discourir de ma fortune.
Ce n'est pas ce qui m'importune
Pour le present ; c'est le souci
Que j'ay de me tirer d'ici
Et de savoir toutes nouvelles.
Mon Dieu ! s'elles estoyent cruelles,
Et que l'on me dist qu'il est mort
Au Havre en assaillant le fort,
Que ferois-tu, pauvre Antoinette?
Tu demourrois serve et sugette,
Veufve d'amis et de secours!
En ce monde je n'ay recours
De frère, de sœur ny de mère.
De me retirer chez mon père,
Ayant delaissé le convent,
Et puis changé d'accoustrement,
Je serois fort bien arrivée!
Il n'est pas de la reformée,
Il me renvoiroit bien chez moy.
De demeurer icy, et quoy?
D'un costé, je suis tourmentée,
Et de l'autre solicitée.
Mon Dieu! tout me vient à rebours,
Aide-moy, tu es mon secours,
Mon fort, mon tout, mon esperance.
Mais las! mon Dieu! l'heure s'avance,
Et moy je ne m'avance pas.
J'enten Madame d'icy bas.

SCÈNE IV.

Madame l'Advocate, la Voisine.

MADAME.

dieu, voisine.

LA VOISINE.

Adieu, mon cueur.

MADAME.

Je sens venir nostre Monsieur.

LA VOISINE.

Il porte le gand parfumé,
Maintenant qu'il est allumé
D'un feu qu'il ne sçauroit esteindre.

MADAME.

Qu'il a de peine à se contraindre
Pour se faire de belle taille !
Adieu, il faut que je m'en aille :
Ce sera pour une autre fois.

LA VOISINE.

S'ell' ne fait rendre les abbois
A Monsieur, je veux qu'on me tonde !
Il n'y a femme en tout le monde
Qui se fasche plus aigrement.
Ell' le rendra doux comme un gand
Et souple comme un marroquin.
S'ell' ne luy met le brodequin
De travers, je veux qu'on me pende !
La voisine est assez friande
Pour luy dresser un bon appas,
Et si ne s'en doutera pas.

Encor, decouvrant l'entreprise,
Elle est secrette et bien apprise
Pour fort bien deguiser un fait;
Et si le galland contrefait
L'amoureux, ha! qu'elle est rusée
Pour devider une fuzée
Et tirer dedans et dehors
Le filet d'un fuzeau retors!
Aussi ce n'est pas la façon
Qu'un vieillard face le garçon,
Abusant la jeunesse tendre
D'une femme qui peut apprendre
A faire tout ainsi que luy.
Encor, en la maison d'autruy,
Il y auroit quelque apparence;
Mais de le faire en la presence
De sa femme, et en sa maison,
Il n'y a rime ni raison;
Puis, l'endurer, j'aymerois mieux
Cent fois qu'on me crevast les yeux
Et qu'on me brulast toute vive.
J'atten que nostre fils arrive.
Il fait l'amour, je le sçay bien;
Mais je croy que nous n'avons rien
Pour disner, je n'y pensois pas;
Aussi ne luy faut-il grand cas:
Il se paist de chose legère.
Que Dieu pardoint à feu son père!
Il avoit ce bon naturel;
Celuy de maistre Jehan n'est tel,
Que je voy venir droit à nous.
Il ne peut plier les genous,
Tant il est affoibli de faim.
A le voir il a mieux besoin

De disner cent fois que de rire.
Maistre Jehan triomphe de dire,
Mais c'est quand il a les piez chaudx,
Ou qu'il a quelques vieux defaux
A taxer contre sa partie.
Maistre Jehan dresse une sortie.

Scène V.

Maistre Jehan.

Sur mon Dieu, je ne viens jamais
Tost ou tard de nostre palais,
Que je n'apporte la famine !
Je croy que c'est là qu'elle affine
A tous les ongles et les dens.
Ouy, sur mon Dieu, c'est là dedans
Que l'on s'affame et qu'on pratique
A faire passer la colique,
Et bientôt par l'ame d'un sac ;
Si vous avez dans l'estomac
Quelque chose mal digerée,
Eventez la mine alterée
De quelque maigre chicaneur :
Il n'y a si grand mal de cœur
Ny de ventre qui ne se passe.
Ses yeux haves, ses mains, sa face,
Son ventre et son foye d'aimant
Cuisent l'or et le diamant ;
Ses paroles sont des sansues,
Ses doigts de glus, ses mains crochues ;
Ce qu'il parle et ce qu'il soupire
N'est rien qu'un esprit qui attire,

Et qui, par son attraction,
Fait suivre la digestion.
Ce sont caresses attrayantes,
Ce ne sont qu'espines mordantes
Qui font laisser le poil à tous.
Il y a de l'aigre et du doux,
Il y a du mol et du dur
Dedans le sac d'un chiquaneur.
Il est l'amorce et l'hameçon,
Et vous, vous estes son poisson;
C'est l'ambre, vous estes la paille;
C'est l'aimant, et vous la limaille
De fer; ses mains sont des gluaux,
Et vous, vous estes ses oiseaux;
Nostre palais est la pentière,
La glus, le rapeau, la filière,
Le ré saillant, le feu, la vois,
Où toute la France une fois
Tous les ans se prend au filet.
C'est là, c'est là que le caquet
Se vend aussi cher comme crème;
Jamais le fourment ne s'y sème
Ny l'herbe, et en toutes saisons
On y fauche et fait-on moissons.
C'est là que naissent les minières
D'or, d'argent de toutes manières,
Et toutes sortes de metaux;
C'est là que coulent les ruisseaux
Qui trainent l'areine dorée;
C'est là qu'on prend à la pipée,
En faisant consultation,
Une bonne succession.
Les piliers, les bancs et les portes,
Bref, tout y mord; là les peaux mortes

Font mourir les hommes vivans;
C'est là qu'on ronge à belles dens,
Ou de Poitou ou de Solongne,
Tousjours quelque vieille charongne.
Aussi nostre palais n'est beau
Que pour escorcher une peau
Et regratter un parchemin.
Si je traine mon escarpin
Le long de ce pavé glissant,
Je revien soudain pallissant
De faim, de soif et de colère.
C'est ce barreau qui nous altère
Et qui nous essime le flanc.
Si je frotte contre le banc
De quelque procureur nouveau
Le petit bord de mon manteau,
Me voilà mis en appetit;
Ou si je demeure un petit
Debout en la chambre dorée,
Me voilà remis en curée
Pour courir après un grand cerf.
Sans plus me desplaist d'estre serf
A ce monsieur qui m'importune
Jour et nuit changer de fortune,
Et parle de me marier;
Encores me dist-il hier,
Si j'accepte ce mariage,
Qu'il me fera grand avantage,
Qu'il me donra ou une office
De sergent, ou le benefice
Qu'il tient de long-temps en mon nom.
L'ayant, qu'en feray-je, sinon
De bon argent pour me meubler?
Ha! si je pouvois assembler

Cinq ou six cens escus ensemble,
Je serois riche, ce me semble ;
Mais cependant je disneray,
Et, en disnant, j'y penseray.
Je suis las : il y a trois nuits
Que, sans me reposer, je suis
A faire l'extrait d'un procès,
En droit et matière d'excès,
D'un gentilhomme de Poitou.
S'il vient, j'en aurai fer ou clou,
Quand il seroit ferré à glace.
Mais ce pendant le temps se passe :
Je m'en vay prendre mon repas.

ACTE II.

SCÈNE I.

L'AMOUREUX.

Ha ! que celuy est malheureux,
Aujourd'huy, qui vit amoureux !
Amour porte toujours en croupe
Quelque malheur qui donne en [poupe
Pour elancer nostre vaisseau
Contre un rocher ou dessous l'eau ;
Amour porte tousjours en queuë
Quelque maladie incounuë.
C'est un mal qu'on ne peut guarir,
Un mal qu'on ne peut secourir.
En temps qui soit, le mal d'aimer
Est un mal qu'on ne peut charmer,
Un esprit qu'on ne peut contraindre,
Un malheur qu'on ne sçauroit peindre,

Un froid qu'on ne peut eschauffer,
Un feu qu'on ne peut estouffer;
C'est un tourment, c'est un erreur,
Un doux mal, un plaisant malheur,
A qui jus, drogue ny racine
Ne sçauroit faire medecine.
Amour est fertile de miel,
Amour est fertile de fiel;
Il jette le miel en la bouche,
Le fiel jusques au cœur nous touche;
Il porte le doux et l'amer.
Amour est semblable à la mer,
Qui, douce et calme, nous invite,
Puis, nous tenant, toute depite,
Vomist et crache dessus nous
Sa rage et son aigre courroux.
Puis, outre les maux de l'amour,
J'ay un tuteur qui nuict et jour
Ne parle que de me pousser
A ce barreau, de m'avancer;
D'autre costé, j'ai une mère
Qui tousjours me dit : Feu ton père
Faisoit cecy, faisoit cela,
Alloit deçà, alloit delà,
Pour avoir pratique au Palais.
Ha ! que Dieu luy pardoint ! jamais
Ne revint, en quelque saison,
La bourse vuide à la maison.
Cependant, au lieu de gouster
Le plaisir, il faut escouter
Ces propos et ne dire rien.
Je sçay que nous avons du bien,
Mais quoy ! quel bien, si je n'ay point
Moyen de me tenir en point,

D'avoir la chemise froncée,
Le collet, la cappe doublée
De taffetas ou de satin;
D'avoir la mulle, l'escarpin
Et quelque chausse de couleur,
Quelque rubis, quelque faveur
Pour donner à mon Antoinette,
Dont le souvenir me sagette,
Me trouble et m'altère le sang,
Et me fait soupirer le flanc?
Ce beau teint, ce front, cette face,
Ce tetin, cette bonne grace,
Ce parler accort et ces yeux,
Me font devenir furieux;
Et puis il faut que la jeunesse
Se rende serve à la rudesse
Ou d'un père, ou d'un precepteur,
Ou d'une mère, ou d'un tuteur!
J'aimerois mieux mourir cent fois
Que me ranger dessous leurs lois
Et d'asservir ma liberté
A leur grave severité;
Et vous promets qu'une partie
Se fera à ma fantaisie
Pour ce coup, et j'en seray creu.
Je ne voy rien et n'ay rien veu
Au monde que je puisse suyvre
Qu'Antoinette, qui me fait vivre,
Destournant ses yeux doucement,
Et puis mourir en un moment.
Aussi je n'aime point ma vie,
Sinon que pour la seule envie
Que j'ay de luy donner mon cœur
Pour humble et loyal serviteur.

J'auray tantost quelque nouvelle,
Car j'ay laissé en sentinelle
Potiron, à fin de la voir
Expressement, et de sçavoir
De Janne comme elle se porte.
Jamais ne vient qu'il ne m'apporte
L'esperance ou le desespoir.
Je sçay bien pourtant son vouloir;
Seulement, si ce capitaine
Estoit mort, je suis hors de peine :
Je seray choisi entre tous,
J'abbatray aisement les coups
Et de Monsieur et de son clerc.
J'oy Potiron, il parle cler,
Il a quelque chose à me dire.
Il vaut mieux que je me retire
Icy pour sçavoir le discours
Et le secret de mes amours.
Potiron est sur ses complaintes :
S'il ne me donne des atteintes
Bien aigrement, je veux mourir.
Oyez, vous aurez du plaisir.

SCÈNE II.

Potiron, l'Amoureux.

POTIRON.

Ha! que pleust à Dieu que mon mais-[tre
Mon jeune advocaceau, peust estre
Une fois aussi diligent
Au palais, à gaigner argent,
Pour bien y faire son devoir,

Qu'il est diligent de sçavoir
Des nouvelles de sa maistresse !
Luy ou moy, nuit et jour, sans cesse,
Nous sommes là, pour demander
S'elle voudroit rien commander.
C'est son estude, son barreau,
Son sac, ses pièces, son bureau ;
Bref, il ne pense en autre chose.
Dieu sçait si Potiron repose,
Et s'il a seulement loisir
De boire un trait à son plaisir,
Pendant que monsieur escarmouche
A toutes heures cette mouche
Qui luy poinçonne le cerveau !
S'il y a quelque cas nouveau,
Tousjours quand le disner s'apreste,
Potiron, sus, avant, en queste ;
Potiron, il vous faut trotter ;
Potiron, il faut eventer
Soudain. Si la beste est en prise,
Ou si c'est nouvelle entreprise,
Et qu'il faille courir exprès,
Potiron, sus, allez après !
Cela n'est que mon ordinaire.
Ce pendant je ne puis tant faire
Que venir à temps pour disner,
Et ce n'estoit le desjeuner,
Voilà Potiron bien crotté,
Potiron aussi mal traitté
Qu'un vieil potiron au vinaigre.

L'AMOUREUX.

Potiron, que tu seras maigre
S'il faut vivre en ceste façon.

POTIRON.

Plustost serois aide à maçon
Que de servir ces langoureux,
Ces advocaceaux amoureux,
Qui ne vendent que les fumées
De leurs parolles parfumées.

L'AMOUREUX.

Voilà comme ces paillardeaux,
Ces petits coquins friandeaux,
Devisent ordinairement
De leurs maistres publiquement!
Puis mettez là vostre segret!
Je n'ay tant seulement regret
De luy avoir dit mon affaire.

POTIRON.

Pay, Potiron! il vous faut taire:
Je le voy bien là qui m'attend.
Jamais n'aura ce qu'il pretend,
Car il a trop forte partie.

SCÈNE III.

L'Amoureux, Potiron.

L'AMOUREUX.

Et bien?

POTIRON.

Elle n'est pas sortie:
Monsieur estoit encore à table.

L'AMOUREUX.

Et Janne?

POTIRON.

Janne, secourable
De Potiron et de la faim,
Aussi tost qu'elle a veu de loin
Potiron, la voilà plantée
Sur la porte toute attristée;
Elle nous en a bien conté!
Monsieur n'est pas trop desgousté.

L'AMOUREUX.

Amoureux!

POTIRON.

Mais de quelle sorte?
Il n'y a faveur qu'il ne porte.

L'AMOUREUX.

Mais, dy, Potiron, je t'en prie.

POTIRON.

Si je le dis, sans menterie,
Cela vous fera mal au cueur.

L'AMOUREUX.

Dy, Potiron.

POTIRON.

C'est ce resveur
Qui brasse quelque amour segrette,
Comme dit Janne, à Antoinette,
Et voudroit bien trouver manteau
Pour bien couvrir le feu nouveau
Qui fait allumer le tison
Es cendres de ce poil grison.
La pauvrete, mal asseurée,
Est à demy desesperée,
Et, pour l'avoir plus finement,

Il pratique segrettement
Maistre Jehan pour le marier.

L'Amoureux.

Je sçay tout cela dès hier.
Janne ne dit-elle autre chose?

Potiron.

Elle en sçait bien, mais elle n'oze,
Comme elle dit, le deceler;
Puis on l'est venu demander
Ainsi qu'elle parloit à moy.

L'Amoureux.

Va disner, mais despesche-toi.

Potiron.

Et, vrayment, j'en ay bon besoin,
J'enrage de soif et de faim;
Mes boyaux ronflent de colère,
Ils contrefont la gibecière
De mon maistre : ils bâillent tousjours.

L'Amoureux.

Si je ne sçay tout le discours
Que Monsieur a fait en disnant,
Je seray toujours attendant
Dessus le sueil de nostre porte,
Jusques à tant que Janne sorte,
Pour sçavoir d'elle si je suis
Vivant, ou si vivre je puis.
C'est l'esperance de ma vie,
C'est mon heur, c'est ma jalousie,
Mon tout, mon ame, mon desir,
Mon œil, ma grace, mon plaisir.
Sans elle je pourrois bien dire

Qu'Amour exerce son empire
De rigueur, d'ennuy, de mechef,
Maintenant sur mon pauvre chef;
Sans elle je serois en peine,
Nuit et jour à perte d'haleine,
A force de trop soupirer.
Je ne sçaurois bien esperer,
Sans son aide et sans son secours,
De mettre fin à mes amours.
C'est ce monsieur, c'est ce brouillon
Qui me veut donner l'aiguillon,
Affin de me mettre en martel.
Hà! mon Dieu, que tu es cruel,
Amour, et que tes mains cruelles
Font sur moi de playes nouvelles!
Au moins quelquefois pren souci
De moy, et me prens à merci,
Ou me fay perdre la memoire
De ses yeux, de sa dent d'ivoire,
De la belle et blonde crespine
De ses cheveux, de sa poitrine,
De sa taille, de son tetin,
De sa bouche qui sent le thym
Quand elle a les lèvres decloses,
Des lis, des œillets et des roses
Qui fleurissent dessus son sein,
De son front, de sa blanche main,
De sa douceur et de sa grace,
Qui toutes ces beautez efface.
Pren donc pitié de mon malheur,
Et donne trève à ma douleur,
Amour, et relasche à ma peine!
S'il disoit que ce capitaine,
Son cousin, fust mort à l'assaut,

Ce que pleust à Dieu il ne faut
Que cela seulement advienne ;
Si n'ay-je pas peur qu'il revienne,
Au moins s'il est en assaillant
Aussi brave et aussi vaillant
Que je l'ay veu estant à table.
Mais que fay-je icy, miserable !
Il vaut mieux que je me retire
Dedans nostre salette, et dire
A Potiron qu'il vienne prest,
Et qu'il poursuive l'interest
De moy et de ma pauvre vie,
Que j'ay maintenant asservie
Pour une beauté languissant
Chez ce monsieur à vingt pour cent.
Potiron !

Potiron.

Monsieur.

L'Amoureux.

Sus avant,
Que l'on se tienne icy devant,
Pour espier qui va, qui vient,
Qui sort, qui entre, et s'il advient
Que Janne sorte, qu'on m'appelle!

Potiron.

Je ne suis plus que sentinelle,
Je ne sçay plus autre mestier.
Potiron, dedans son cartier,
A aussi bien porté les armes,
Pendant qu'on donnoit les allarmes,
Qu'homme qui fust dedans Paris;
Potiron, tout vestu de gris,
Ouy, Potiron faisoit le brave

Dans la cuisine ou dans la cave.
Là dedans est mon lit d'honneur :
C'est là que je veux que mon cœur,
Ma sallade et ma vieille espée
Soyent mis et pendus en trophée ;
Mais il me faut parler pian, pian,
Car voilà Janne et maistre Jehan
Qui sortent. C'est à moy d'attendre
Ce qu'ils diront, et de l'apprendre.
Il sera tombé de l'orage,
Janne est morne et triste en visage.
Ces yeux rouges, ce poil rebours,
Font juger qu'il y a trois jours
Qu'elle n'a mangé que moutarde ;
Ell' n'a point la mine gaillarde :
Il y a quelque malencontre.

SCÈNE IV.

Maistre Jehan, Janne, Potiron.

MAISTRE JEHAN.


Et, vrayment! son visage monstre
Qu'elle a son beguin à l'envers ;
Quelque chose va de travers,
Qui luy trouble la fantaisie.

JANNE.

Ce n'est rien qu'une jalousie
Qui luy altère le cerveau.

MAISTRE JEHAN.

Son mal va bien outre la peau :
Il luy touche jusques au cœur.

JANNE.

Aussi il falloit que Monsieur
Luy donnast les occasions
De la mettre en ces passions.

MAISTRE JEHAN.

Il y a anguille sous roche:
Aussi tost que Monsieur approche
D'elle à fin de la caresser,
Madame vient le repousser
Si fierement que c'est merveille.
S'elle n'a la puce en l'oreille
Je veux mourir presentement.
Janne dit vray, ce seul tourment
Luy feroit perdre la cervelle.

JANNE.

Je sçay bien comme elle chancelle
Et de la langue et de l'esprit,
Quand elle oit seulement le bruit
D'un voisin ou d'une voisine,
Qui porte moudre sa farine
Ailleurs que dedans sa maison.

MAISTRE JEHAN.

A propos, voylà Potiron.

POTIRON.

Tous deux, vous en contez de belles!
Et bien! dites-moy des nouvelles;
Qui a-il? maistre Jehan sçait tout,
C'est maistre Jehan qui tient le bout
Qui nous fait perdre la partie.
Et bien! Madame est avertie
Du fait de Monsieur; est-ce tout?

J'ay entendu de bout en bout
Vos propos.

MAISTRE JEHAN.

Ce sont de tes ruses.

JANNE.

Potiron n'a jamais d'excuses,
Potiron parle librement.

POTIRON.

C'est la façon de maintenant,
Le siècle et la saison le porte :
Chacun en dit, chacun rapporte
Cela mesme qu'il ne sçait pas ;
Mentir m'espargne mille pas,
Mille courses, mille courvées ;
Sans les mensonges controuvées,
Mon escarpin deviendroit tel
Qu'un mouvement perpétuel ;
Je serois tousjours en haleine.
Et puis il n'y a point de peine
Au service d'un amoureux !

MAISTRE JEHAN.

Potiron, que tu es heureux,
Si tu le sçavois bien connoistre !

POTIRON.

Je voudrois t'avoir veu un maistre
De cervelle comme le mien,
Pour avoir cet heur et ce bien.
Mais, Janne, vous estes resveuse ;
Ha ! vrayment, vous estes fascheuse.

JANNE.

Vous ne faites que lanterner,

Perdre temps et balliverner;
Mais que voulez-vous que je die?

MAISTRE JEHAN.

Potiron, cette maladie
Ne la tourmente pas souvent.

POTIRON.

Parbieu ! c'est quelque mauvais vent
Qui l'a frappée ce matin,
Et l'a mise en son avertin.

MAISTRE JEHAN.

Potiron, trèves de colère;
Laissons là Janne. Quelle chère
Cependant que Monsieur contoit
Du Havre pris, et qu'il vantoit
L'heureuse et vaillante jeunesse
De nostre roy, et la sagesse
Et l'heur de la royne sa mère,
Lorsqu'il disoit que la main fière
Et le cœur brave du François
Avoit mis et chassé l'Anglois
Hors des limites de la France!
Aussi tost Madame commence,
Feignant de ne l'entendre pas,
A parler haut, à parler bas,
Puis jette les yeux contre terre.

POTIRON.

Maistre Jean parle de la guerre
Ainsi que de son parchemin;
Maistre Jean a l'esprit mutin.

JANNE.

Ha! Potiron, laisse-le dire

MAISTRE JEHAN.

Si monsieur avoit faim de rire,
Aussi tost elle rougissoit,
Aussi tost elle pallissoit.

JANNE.

Madame est en son pelisson;
Non, jamais en ceste façon
Ne la vey descontenancée.

POTIRON.

Janne en dira sa ratelée.

MAISTRE JEHAN.

Monsieur est semblable à celuy
Qui laboure le champ d'autruy
Et laisse là le sien en friche.
C'est ainsi que l'on devient riche.

JANNE.

Ha! vrayment, il a bonne grace;
C'est pour luy, ceste soupe grasse :
Il s'en peut bien torcher le bec.

MAISTRE JEHAN.

Janne, son moulin est trop sec
Pour y moudre ceste farine.

POTIRON.

C'est pour sa bouche qu'on l'affine,
Et pour le mettre en appetit.

JANNE.

Potiron, parlons un petit
Plus bas : il est en la sallette.

POTIRON.

J'ay peur que ceste amour secrette

Ne se brasse pour maistre Jean.

Maistre Jehan.

Pour moy ?

Potiron.

Ouy, pour vous.

Maistre Jehan.

Han, han,
Je serois achevé de peindre.

Potiron.

Si Monsieur vous vouloit contraindre
De l'espouser ?

Maistre Jehan.

Moy ! et pourquoy ?
Elle est trop mignarde pour moy,
Elle est de trop bonne maison.

Potiron.

Mais la liberté du grison
Sera de lui donner carrière.

Maistre Jehan.

Il s'en peut bien tirer arrière :
Ce n'est pas pour un tel monteur,
Ce n'est pas pour un tel picqueur,
Vrayment, que la lice est dressée.

Janne.

Sa monture est trop harassée :
Il peut bien s'essayer ailleurs.

Maistre Jehan.

Il n'est pas du rang des plus seurs.

Potiron.

La lance à monsieur est gauchère

Pour tirer droit à la visière.

JANNE.

Ce n'est pas son fait de courir.

MAISTRE JEHAN.

Je voudrois bien le secourir.

JANNE.

Ouy, pour appaiser sa furie.

POTIRON.

Janne a servi à l'escurie,
Elle en parle assez proprement.

JANNE.

Ç'a donc esté en escurant
Mon chaudron dedans la cuisine?

MAISTRE JEHAN.

Mais j'oy Monsieur qui se mutine;
Je vais achever mon extrait.

POTIRON.

Et moy, je m'en vais boire un trait,
Car nous jourons une première
A toutes restes de colère,
Tantost, mon advocat et moy.

JANNE.

Adieu, tous deux.

MAISTRE JEHAN.

Adieu, je voy
Antoinette qui se desrobe
Avec Madame au garderobe.

JANNE.

Adieu, je vais à mon mesnage.

Maistre Jehan.

Nous en parlerons davantage.

Potiron.

Adieu.

Maistre Jehan.

Ceste nouvelle trame
Mettra jusque à la haute game
Cet advocat ; ce fait le touche.

SCÈNE V.

Potiron.

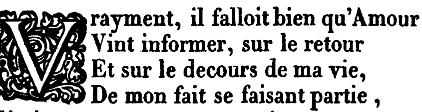
Je m'en vay bien jetter la mouche
Au cerveau de mon amoureux ;
A ce coup, il est malheureux :
Il peut bien quitter la partie.
Je m'en vay luy mettre l'ortie
Et l'eguillon dessous le flanc.
C'est à lui à quitter le ranc ;
J'en ay descouvert l'embuscade,
Et, s'il ne se donne de garde,
On luy fera un mauvais tour.
C'est un ennemy que l'Amour ;
Ce monsieur a cent vieilles ruses,
Cent couvertures, cent excuses,
Pour ruiner ce jeune sot.
Mais, si je ne luy disois mot
De tout cela que j'ay appris,
Ce seroit pour le rendre epris
Et surpris tousjours davantage ;
Ce seroit allumer sa rage
Et le rendre plus furieux

Que jamais. Pourtant, il vaut mieux
Dire tout et ne celer rien :
Car, quand de moy il sçaura bien
Qu'on luy voudra jeter la poudre
En l'œil, il se pourra resoudre
Et reprendre le frein aux dens.
Il ne faut à ces jeunes gens
Qu'une heure pour les faire sages ;
Puis il dira que les orages
Ne viennent jamais que de moy.
Si diray-je tout, par ma foy,
C'est œuvre de misericorde
De luy donner eschelle et corde
Pour le tirer hors de prison,
Où fureur surmonte raison,
Et seule y commande la rage.
Potiron est devenu sage ;
Il philosophe maintenant ;
Il a repris son sentiment
En beuvant : la digestion
Fait fumeuse operation
Dedans sa petite cervelle.
Mais je vay dire la nouvelle
A mon advocat qui m'attend.
Il est sans cœur s'il ne se pend
Et s'il n'a maintenant envie
D'honorer sa melancolie
De quelque bien-heureuse mort,
Plustost que d'endurer ce tort.

ACTE III.

SCÈNE I.

MONSIEUR.



Vrayment, il falloit bien qu'Amour
Vint informer, sur le retour
Et sur le decours de ma vie,
De mon fait se faisant partie,
Si aigrement encontre moy !
Toutefois, ce plaisant emoy,
Or que je sois vieil et cassé,
Me fait souvenir du passé
Et me remet en l'allegresse
Où j'estois lors que la jeunesse,
En la plus gentille saison,
Versoit l'amoureuse poison
Qui les cœurs doucement enflame
D'une belle et gentille flame.
Mais, s'il me plonge en cet accès,
Je crains de perdre mon procès,
Or que j'entende la matière :
Car j'ay oublié la manière
D'intenter en ces actions.
Je n'ay griefs ni salvations,
Factons, responsifs ny repliques :
Je fourniray trop de dupliques ;
Mais, pour conclure en cet endroit,
Je n'ay pour soustenir mon droit.
Encor que j'eusse le bureau,
Jamais la faveur du barreau
Ne sera pour moy : la jeunesse

Ne fait jamais pour la vieillesse;
Amour n'est point pour les vieillars.
Toutefois, ce sont des hazars :
Amour est oiseau de passage.
Car, las ! aussi tost que nostre âge
Se rend de l'hyver compagnon,
Aussi tost s'envolle mignon
Haut à l'essort, car sa nature
Ne peut endurer la froidure;
La vieillesse point ne luy plaist.
Toutefois point ne me desplaist
Qu'il m'assaille pour m'eprouver,
Connoissant qu'on ne peut trouver
Viande au monde plus exquise,
Plus delicate et plus requise,
Et qui mieux retienne son miel,
Son goust, sa saumure et son sel,
Qu'amour en son aigreur extrême.
Il fait sa sauce de luymesme,
Et luymesme porte son jus,
Son sucre, son sel, son verjus ;
C'est une douce confiture.
S'il a quelque chose trop dure
A digerer, il l'adoucist,
Il l'enaigrist, il la farcist
De sucre doux et d'herbes fines;
Si l'on y trouve des espines,
Il les couvre si finement
Qu'on les avalle doucement.
Et, bref, je croy que rien ne plaist
Au monde si l'amour n'y est :
C'est luy, c'est luy qui fait esprendre,
Remuant une vieille cendre,
La glace au plus fort de l'hyver,

Et le feu mesme congeler.
De moy j'en fay l'experience,
Car, dès le temps que je commence
A le mesler en mon breuvage,
Encores que le poil et l'âge
Me bannissent de ce plaisir,
Je me sens toutefois saisir
Le cœur d'une jeune allegresse;
Je ne sens rien de la vieillesse;
Mes membres sont gaillards et forts.
Je n'ay rien dessus tout mon corps
Qui me face monstrer caduque
Que la dent noire et la perruque
Et des sillons dessus le front,
Qui vieillard et ridé me font.
Au reste, je suis fort gaillard,
J'ay le parfum, le gand mignard,
L'escarpin, la chausse coupée,
La gibecière bien houpée,
La robe faite à haut collet,
Le clerc, le laquais, le mulet.
Bref ce que j'ay veu me desplaire
Aujourd'huy commence à me plaire;
Rien plus triste et fascheux ne m'est,
Et rien sur tout ne me desplaist
Que la colère violente
D'une femme qui me tourmente,
Qu'un œil qui m'espie et m'aguette,
Qu'une langue qui me sagette,
Qu'un regard hagard et jaloux,
Qu'un visage plein de courrroux
D'une femme qui vit pour moy
Cent fois plus que je ne voudroy.
Si faut-il pourtant que je face,

Ou par finesse ou par menace,
Par surprise, ou par action
Qu'ell' passe condemnation.
Hà ! que je la voy eschauffée !
Encor qu'elle soit mal coiffée,
Si me faut-il la caresser ;
Mais s'elle devoit trespasser,
Si faut-il pourtant qu'elle endure ;
Si la pillule estoit plus dure
Qu'acier, si faut-il l'avaler.
Vrayment, le temps s'en va troubler :
La lune est fort rouge en visage ;
Ce vermillon est un presage
Qu'il courra quelque mauvais vent.
Il vaut mieux aller au devant
Pour l'appaiser, s'il est possible.
C'est verser l'eau dedans un crible
Et pescher les poissons en l'ær,
C'est courir les cerfs dans la mer,
De vouloir tirer ceste beste
De l'amble qu'elle a dans sa teste.

SCÈNE II

Madame l'Advocate, Monsieur l'Advocat.

MADAME.

Je vous en feray bien mouller.

MONSIEUR.

Et bien ! où voulez-vous aller,
Mon miel, ma douceur, ma caresse ?

MADAME.

Ton fiel, ta rigueur, ta destresse ;

Je sçay bien dont je suis venuë :
Je ne suis point si peu connuë,
Et si n'ay point si peu de bien,
Que l'on ne me reçoive bien ;
J'ay de bons parens, Dieu merci.

MONSIEUR.

Ils ne sont pas de loing d'ici.

MADAME.

A moy, qui suis de bon lignage,
Et, ma foy, d'autre parentage
Et de meilleure part que vous !

MONSIEUR.

Tout beau, madame ! parlez doux.

MADAME.

Allez, faites vostre mesnage :
Je n'ay proposé davantage
De demeurer avecques vous.

MONSIEUR.

Vous serez tousjours en courroux !
Il y a jà semaine entière
Que vous tenez vostre colère,
Et si vous ne sçavez pourquoy.

MADAME.

Pourquoy ? merci Dieu ! je le voy
Et jour et nuict devant mes yeux.

MONSIEUR.

Ce ne sont que des envieux
Qui vous donnent un faux entendre.

MADAME.

Non, non, je n'en veux plus apprendre ;
Hé ! j'en sçay trop de la moitié.

MONSIEUR.

Ou c'est nouvelle inimitié,
Ou quelque bavarde secrette
Vous a dit que j'aime Antoinette ;
Et vous, vous aimez les menteurs,
Les flagorneurs, les rapporteurs :
Cela est vostre naturel.
Il n'est pas vray, je ne suis tel,
Et ne voudrois l'avoir pensé ;
Et, si je me suis avancé
Quelquefois de parler à elle,
De la prendre par sous l'esselle,
De luy voir enfler le teton,
Passer la main sous le menton,
C'a esté en vostre presence.
Mais, du depuis que je commence
A me tenir un peu en point
D'estre gaillard, ne criez point ;
Le soupçon et la jalousie
Vous ont troublé la fantaisie.

MADAME.

Rien ne me trouble, sinon vous
Qui me plongez en ce courroux,
Et m'eschaufez cette colère.

MONSIEUR.

Venez, approchez, ma commère,
Et parlons doucement ensemble.

MADAME.

Doucement?

MONSIEUR.

Voyez : il me semble
Que tous deux avons, Dieu merci,

Du bien assez, et sans souci
Que nous pouvons vivre aisément.

MADAME.

Est-ce là le bon traitement,
Est-ce l'amour et la douceur,
La courtoisie et la faveur,
Que vous promistes de me faire?

MONSIEUR.

C'est grand cas ! je ne vous puis plaire :
Tout ce que je fay vous desplaist.

MADAME.

Ce que vous faites ne me plaist,
Et m'en donnez l'occasion.

MONSIEUR.

Avez-vous eu affection
De collet, de drap ou d'anneau,
De cotillon ou de manteau
Bandé de velours alentour,
Ou de quelque toile d'atour,
De chaisnes, de bracelets d'or,
Ou de quelque autre chose encor,
Que n'ayez eu argent en main
Pour l'acheter aussi soudain?

MADAME.

Je ne m'en suis mescontentée.

MONSIEUR.

Quoy donc? estes-vous mal traittée?

MADAME.

Vous sçavez bien ce qu'il me faut,

Et pourquoy je parle si haut
Maintenant.

MONSIEUR.

Or, pour y mettre ordre
Et pour ne voir plus ce desordre,
Sans qu'il y ait cause ou raison
De troubler l'eau de la maison,
Il faut que vous serviez de mère
A Antoinette, et moy de père;
Et, bref, il nous la faut pourvoir,
Afin que n'ayez de la voir
Occasion, ny moy aussi.
Mais tirons-nous un peu d'icy,
Car, s'il ne tient qu'à vous baiser,
Vrayment, je vous veux appaiser.

MADAME.

Le baiser ne m'appaise point,
Monsieur; monsieur, ce n'est le poinct
Qui m'esguillonne le costé.

MONSIEUR.

Vostre mal est plus haut monté.

MADAME.

Entrons, la porte n'est pas close.

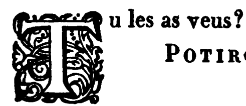
MONSIEUR.

Cependant, gardez quelque chose
Pour crier et tancer demain;
Je vous veux dire le dessain
Et le retraintif que j'apresté
Pour guerir vostre mal de teste.

SCÈNE III.

L'Amoureux, Potiron.

L'AMOUREUX.


Tu les as veus?

POTIRON.

Je les ay veus.

L'AMOUREUX.

Tous deux ensemble?

POTIRON.

Ouy, tous deux.

L'AMOUREUX.

Tu sçais bien tout ce qu'ils ont dit?

POTIRON.

Ouy, je sçais tout ce qu'ils ont dit.

L'AMOUREUX.

Quoy? que Monsieur aime Antoinette?

POTIRON.

Ouy, que Monsieur aime Antoinette.

L'AMOUREUX.

Et qu'il pratique maistre Jean?

POTIRON.

Ouy, qu'il pratique maistre Jean.

L'AMOUREUX.

Pour brasser quelque mariage?

POTIRON.

Pour brasser quelque mariage.

L'AMOUREUX.

Et que Madame le sçait bien?

POTIRON.

Et que Madame le sçait bien.
Je vous l'ay jà dit tant de fois,
Et si vous avez droits, ou loix,
Ou defenses pour l'empescher,
Monsieur, il vous faut depescher.

L'AMOUREUX.

Mais avant que rien entreprendre,
Potiron, il te faut attendre
Icy, si tu verras sortir
Janne, à fin de m'en advertir;
Je meurs d'une jalouse envie
De sçavoir ma mort ou ma vie.
J'ay Madame et Janne pour moy,
D'Antoinette, je sçai pourquoy
Elle n'accordera jamais
D'espouser un clerc du palais;
Toutefois ce traistre lutin
Est si meschant, est si tresfin,
Qu'il me donra un croc en jambe,
Si de fortune je n'enjambe
A grands pas dessus ses brisées.

POTIRON.

Si les toiles sont bien dressées,
J'espère de suyvre à la trace
La beste en prise, que je chasse,
Et mettray Monsieur en defaut.

L'Amoureux.

Potiron, c'est ainsi qu'il faut
Prendre force, cœur et courage.

Potiron.

Si je ne romps le mariage,
Baste.

L'Amoureux.

Potiron, je descouvre
Ce bel amoureux, qui entrouvre
La porte pour sortir dehors.

Potiron.

Rentrez et faites vos efforts.

L'Amoureux.

Je m'en vais.

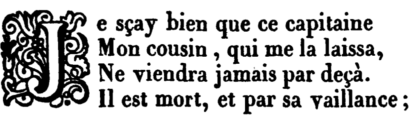
Potiron.

Allez, de par Dieu,
Car je voy Monsieur en ce lieu,
Et Madame qui sort après;
Je les espiray de si près
Que je vous mettray hors de peine.

SCÈNE IV.

Monsieur l'Advocat, Madame l'Advocate, Potiron.

Monsieur.



Je sçay bien que ce capitaine
Mon cousin, qui me la laissa,
Ne viendra jamais par deçà.
Il est mort, et par sa vaillance;

Un soldat de sa connoissance,
Retourné tout nouvellement,
Me le conta dernièrement;
Je ne l'ay voulu avancer
Si tost, de peur de l'offenser.
« Aussi la nouvelle fascheuse
» Ne peut estre trop paresseuse.

MADAME.

Que la fille en sera marrie!

MONSIEUR.

C'est la brèche et la batterie
Par où nostre malheur se passe.

POTIRON.

Il ne dit mot que je donnasse
Pour un escu d'or et de pois;
Mais il faut retenir ma vois,
Ils n'ont point les oreilles sourdes.
S'ils ne se donnent point de bourdes,
A ce coup mon maistre est heureux.

MADAME.

C'est un mestier très dangereux
Que la guerre, à ce que je voy.

POTIRON.

C'est pour un autre que pour moy.

MONSIEUR.

Et si m'asseura pour le seur
Qu'estant couché derrière un mur
Dessus le ventre, en embuscade,
Il survint une canonnade
Droit par dessus un ravelin,
Qui prend le mur et le cousin,

Et les emporta pesle-mesle,
Hachez menus comme la gresle.

MADAME.

Je vous promets que c'est dommage.

POTIRON.

Mon maistre a gaigné l'avantage
Sur la partie, pour ce coup.

MONSIEUR.

Mais nous tardons ici beaucoup.
Le jour s'en va, conclusion :
Pour vous tirer d'opinion,
Il nous la faut pourvoir, m'amie.

MADAME.

Je n'en serai jamais marrie.

MONSIEUR.

Puis ce n'est que charge aussi bien,
Et si c'est par nostre moyen
Qu'ell' se marie, et qu'on luy donne
Un bon présent, c'est belle ausmonne;
Rien mieux employé ne peut estre;
Puis elle est pour le reconnoistre,
Or' qu'elle soit de pauvre lieu.

MADAME.

Comment? vous sçavez tout le jeu
De ce cousin qui l'enleva.

MONSIEUR.

Je sçay bien comme tout en va;
Elle est toutefois de nature
Aussi douce que créature
Qui soit au monde.

MADAME.

On a tousjours,
Sur l'âge, affaire du secours,
A toute heure, de jeunes gens.

MONSIEUR.

Et puis nous n'avons point d'enfans.
Que vous en semble-t-il, ma femme?

MADAME.

Mais que ceste nouvelle trame
Ne m'ourdisse nouveau martel.
J'en suis d'advis, il n'est rien tel
Qu'en descharger nostre mesnage,
Par l'accord d'un beau mariage.

MONSIEUR.

Je l'ay desjà bien commencé.

MADAME.

Mais encore, à qui?

MONSIEUR.

J'ay pensé
Que maistre Jean estoit son cas.
Il y a cinq cens advocas
Au palais qui ne sçauroyent faire
Ce qu'il fait: il sçait bien extraire,
Dresser appointemens en droit;
A la barre, hé! il plaideroit.
Maistre Jan est gentil garçon,
Maistre Jan a bonne façon,
Maistre Jan est fin et accort,
Maistre Jan n'est pas un brin sot;
Et bref, maistre Jan, sans envie,
Gaignera aussi bien sa vie

Que solliciteur du palais.

Madame.

Puis vous ne l'oublierez jamais :
Il nous a fait trop de service.

Monsieur.

Puis je le mettray en office
Ou de clerc du greffe, ou d'huissier.

Madame.

Il ne sçait que trop ce mestier.

Monsieur.

Est-ce bien dit? que vous en semble?

Madame.

S'ils sont bien mariez ensemble,
J'espère qu'ils feront du fruit:
La fille est bonne et a bon bruit,
La fille est douce et gracieuse,
Elle n'est fière ni fascheuse;
La fille n'est pas un brin sotte;
Je crains qu'elle soit huguenotte
Seulement, car elle est modeste,
En parolles chaste et honneste,
Et tousjours sa bouche ou son cœur
Pensent ou parlent du Seigneur:
J'ay peur qu'ils ne s'accordent pas.

Monsieur.

Hé! tout cela n'est pas grand cas.
Sçachez seulement son vouloir.

Madame.

Jy vais, et feray tout devoir
De sçavoir bien discrettement

Qui elle est, et quoy, et comment.

MONSIEUR.

N'en faites jà trop grande enqueste :
Vous lui pourriez mettre en la teste
Je ne sçay quoy pour la fascher.

MADAME.

Vrayment, je ne veux empescher,
Quant à moy, une œuvre si sainte.

MONSIEUR.

Allez, je vay donner l'atteinte
A mon clerc suyvant ce dessain.

MADAME.

Aujourd'hui plustost que demain
Nous les accorderons ensemble.

MONSIEUR.

N'ay-je pas mis ma beste à l'amble
Doucement et sans la forcer.
Il faut seulement amorcer
Un peu ceste beste farouche
D'un petit mors dedans la bouche,
Pour la tourner à toutes mains.
Je vais achever mes dessains :
J'en auray, ou faudray à traire.

SCÈNE V.

Potiron, Janne.

POTIRON.

Je suis altéré de me taire.
Voilà Janne. Et bien, est-ce fait ?

JANNE.

Potiron, vous êtes du guet :
Tu peux bien redire à ton maistre
De point en point ce que peut estre :
Tu l'as entendu comme moy.

POTIRON.

Le capitaine est mort ; mais quoy ?

JANNE.

Ce coup a coupé l'esguillette,
Et rompu du tout la buchette.
D'esperance je n'en ay plus.

POTIRON.

Mais mon Dieu ! comme ce perclus,
Ce vieux resveur, ce mitoüin
A contrefait le patelin.

JANNE.

Il l'a si bien mitoüinée
Et si bien empatelinée
Qu'il a fait ce qu'il a voulu.

POTIRON.

Et quoy, Janne ?

JANNE.

Ils ont resolu
Faire aujourdhuy le mariage.

POTIRON.

Aujourdhuy ?

JANNE.

Voire, j'en enrage,
Et si j'en crève de despit:
Cela se fera sans respit.

POTIRON.

Voicy mon malheur ou mon bien.

JANNE.

Potiron, ils nous oiront bien,
Va t'en et chemine tout beau.

POTIRON.

Encor tiennent-ils l'escheveau
Pour desmesler leur entreprise.

JANNE.

Gardons-nous de quelque surprise.

POTIRON.

Quelque chose que Janne die
La toile n'est pas mal ourdie.
Si ceste nouvelle poursuite
Aujourdhuy ne se precipite,
J'osteray mon advocaceau
D'entre la pierre et le couteau,
Et mettray le tout à bon port.
S'il dit vray, ceste belle mort
Doit apporter et vie et grace
A mon advocat qui trespasse

Pauvrement, et qui meurt ainsi
Que meurt un amoureux transi
Sous la rigueur d'une maistresse ;
Mais je vay luy donner addresse,
Pour expedier promptement
Le souhait qu'il desire tant.

ACTE IV.

SCÈNE I.

ANTOINETTE.

Entre les malheurs, le malheur
Que plus je craignois en mon cœur
M'est advenu, malencontreuse,
Pauvre, chetifve, malheureuse,
Et fortunée que je suis !
Rien plus esperer je ne puis,
Puis que mort et malavanture
M'ont derobé la creature
Au monde que j'aimois le plus,
En qui j'avois mis le surplus,
Pour jamais, de mon esperance,
En qui j'avois mis mon espoir,
Mon souhait, mon tout, mon avoir,
Et seul à qui j'avois envie
De donner mon cœur et ma vie.
Mais que feray-je maintenant,
Sinon de prier humblement
Le Seigneur de me secourir,
Si que je ne puisse encourir
Ny mal, ny honte, nÿ diffame?

Monsieur l'Advocat et Madame
Me pressent de me marier.
Le jeune homme me fait prier
D'attendre quelques jours encore.
Je sçay qu'il m'aime, et qu'il honore
Sur toutes choses la vertu;
Mais avant qu'il ait combatu
Son tuteur, son oncle et sa mère,
Et les parens de feu son père
A celle fin d'y consentir,
Il n'en pourra jamais sortir;
Puis on m'a dit je ne sçay quoy :
Qu'il avoit jà promis la foy
A une jeune damoiselle,
Et qu'il plaide pour l'amour d'elle,
Et sy croy mesme que Monsieur
En doit estre solliciteur.
Cela seul m'en a destournée
De confesser dont je suis née.
Je sçay bien que secretement
Madame m'a voulu tenter,
Et, à fin de la contenter,
J'ay dit que j'estois orpheline,
Fille d'un facteur de marine
Qui estoit natif de Poitiers,
Et qu'il y a dix ans entiers
Qu'il estoit mort en un voyage.
Et, sans me forcer d'avantage,
S'est contentée, et croy de peur
De me fascher; elle a bon cœur.
Seulement elle m'a priée,
Si je veux estre mariée,
Je ne refuse le parti
Que Monsieur m'avoit assorti,

Me promettant bon avantage
Si j'accepte le mariage.
J'ay dit que j'avois arresté
De suyvre en tout leur volonté,
Et faire ce qu'il leur plairoit.
Maistre Jean n'est pas mal-adroit,
Il est doux, et si a l'addresse
En ce qu'il fait, puis la noblesse
Aujourd'huy n'est que pauvreté.
Je ne puis vivre en liberté,
En liberté de conscience
Mieux qu'à Paris; la patience
Sera mon espoir et mon bien.
Puis, ne pouvant esperer rien
De ma maison, que puys-je mieux,
Sinon de m'eslongner de ceux
Qui ne me voudroyent recognoistre?
Possible le temps fera naistre
Quelque nouvelle occasion
Pour nous mettre en possession
Du bien que nous n'esperons point.
Mais voyci Janne tout à poinct,
Ell' me dira tout le secret.

SCÈNE II.

Janne, Antoinette, Madame l'Advocate.

JANNE.



e n'ay tant seulement regret
Que de nostre pauvre amoureux;
Mais je croy que ces langoureux
Ont oublié tout en un jour.

ANTOINETTE.

Janne, vous parlez de l'amour.
Qu'y a-t-il?

JANNE.

Vous m'en donnez bien,
Comme si vous n'en sçaviez rien :
Vous serez aujourd'huy fiancée,
Et demain matin espousée
A nostre clerc ; qui ne le sçait?
Mais laissez-moy faire mon fait;
J'ay de la besongne taillée,
Et n'ay point d'esguille enfilée.
Il me faut aller achepter
Des viandes pour apprester
A souper pour vos fiançailles.

ANTOINETTE.

Et quoy?

JANNE.

Deux perdrix et deux cailles,
Un connil, quelques huteaudeaux,
Cardes, oranges, pigeonneaux,
Si j'en puis trouver à bon pris
Dessous la porte de Paris.

ANTOINETTE.

Allez, Janne, et marchandez bien.
Mais à fin qu'il ne manque rien,
Acheptez, pour l'amour de moy,
Outre cela, je ne sçay quoy.
Voilà un escu que je donne ;
Mais ne le dites à personne.

JANNE.

C'est donc le meilleur de le prendre;

Qui veut gaigner il faut despendre:
De là vient vostre honnesteté;
J'enten ceste civilité.
Mais qu'on se coiffe et qu'on se mire.

Antoinette.

Et bien, Janne, vous volez rire!

Janne.

Allez, vous me ferez tancer,
Allez donc pour vous ajancer,
Et pour vous faire un peu jolie.

Antoinette.

Madame est toute ramollie;
Monsieur l'a remise en son sens.
Je m'en vais.

Janne.

Adieu! je pers temps.

Janne, *seule.*

Mon Dieu! que je plains ce repas!
Pauvre fille! qui ne sçait pas
Que ceste liberalité
Se fait pour la commodité
Que Monsieur espère en avoir;
Et Madame, qui peut sçavoir
Ce qu'il bastit en son cerveau,
Donne le drap et le cizeau
Pour se tailler une cornette.
Toutefois j'estime Antoinette,
Tant sage et tant fille de bien,
Qu'en fin ce Monsieur n'aura rien
De ce qu'il pretend; le mechef
Qu'il forge cherra sur son chef.

MADAME.

Janne!

JANNE.

Madame.

MADAME.

Et allez donc!
Pour babiller je ne veis onc
Femme au monde qui vous ressemble.

JANNE.

J'ay cent mille affaires ensemble.

MADAME.

Rien ne sert de vous excuser.

JANNE

Il ne faut jamais reposer.

MADAME.

Elle caquette toute seule;
C'est un claquet, c'est une meule
D'un moulin qui tourne tousjours.

SCÈNE III.

Madame l'Advocate, la Voisine.

MADAME.

Toutes les heures me sont jours
Si je ne voy nostre voisine;
Mais je la voy qu'elle chemine
Droit icy, et fort à propos.
Non, je n'auray jamais repos,
Si je ne dis entierement

Comme s'est fait l'appointement
Entre mon bon mari et moy.
Et bien, voisine?

LA VOISINE.

Et bien, mais quoy?

MADAME.

Vous ne sçavez pas des nouvelles?
Il y a treves éternelles.

LA VOISINE.

Comment? qui a fait cest accord
Si tost?

MADAME.

Asseuré de la mort
Du capitaine son cousin,
Puis voyant le malheur voisin
Qui luy tomboit dessus la teste,
Pour m'oster le martel, arreste
D'accorder ce soir Antoinette
Avec son clerc, c'est chose faitte;
Nous l'avons ainsi resolu.

LA VOISINE.

Mais pour le seur, est-il conclu?

MADAME.

Tout conclu.

LA VOISINE.

J'en crains une fin.

MADAME.

Comment?

LA VOISINE.

Monsieur est caut et fin,

Potiron l'en a destourné
De ne sçay quoy qu'il luy a dit.
Il est fascheux, triste, depit,
Et quant à moy, je suis fort aise,
Encor que le fait luy deplaise;
Mais le temps luy fera passer
Bien tost cest amoureux penser,
Avant trois mois il l'oublira;
Lors possible il estudira
Mieux qu'il n'a fait le temps passé.

MADAME.

Quant à ce poinct, il est cassé;
Il peut bien ailleurs se pourvoir
En amours, et quant au vouloir
De la fille, je sçay qu'elle aime;
Mais elle sait bien que la trème
N'est pas pour ourdir cette toile.
Commère, nous y gaignons tous,
Faisant pour moy, j'ay fait pour vous:
Pensez que vostre fils n'eust peu
Se marier sans vostre sceu.

LA VOISINE.

Il est tant leger à promettre!

MADAME.

Encore il vous pouvoit remettre,
Comme il a fait, en desarroy.

LA VOISINE.

Hà! commère, vous dites vray.
Encor n'en est-il pas dehors.

MADAME.

Dieu soit loué, puis que j'en sors

A mon honneur à cette fois!
A Dieu, commère, je m'en vois;
A Dieu, il est temps que je sorte;
Je vois Monsieur à nostre porte,
Qui m'attend. Venez de bonne heure
Ce soir.

La Voisine.

J'iray, je vous asseure
Sans mentir.

Madame.

Mais ne faillez pas
D'amener vostre fils, commère:
Plus tost oublira sa colère,
Voyant son malheur devant luy,
Que de l'entendre par autruy.

SCÈNE IV.

Monsieur l'Advocat, Madame l'Advocate.

Monsieur.

Il me tarde qu'il ne soit nuit,
De peur que le malheur qui suit
Pas à pas la bonne fortune
A son arriver n'importune
De quelque fascheux deplaisir
Les douceurs de nostre plaisir.
Mon Dieu, quel trouble, quelle allarme,
Maintenant si nostre gendarme
Arrivoit dispos et gaillard!
Puis je crains ce petit paillard
Potiron; il est fin et caut,
Et sçait trop bien comment il faut

Assaisonner un bon brouët.
Il mettra mon clerc au roüet,
S'il peut: il n'a sens ny memoire,
Il est assez fol de le croire,
A cela il est moins retif;
Et puis l'amour est inventif
A guerir soudain les ulcères
Qui proviennent de ses colères;
Il a les emplastres tous prests,
Le basme et l'onguent tout exprès
Pour rejoindre ce qu'il entame.
Mais voici arriver ma femme,
M'auroit-elle bien entendu?
Je m'en vay, c'est trop attendu.

MADAME.

Mais que dites-vous, mon amy?

MONSIEUR.

Je ne sçay, je suis endormy,
Je suis tout mal fait.

MADAME.

Si faut-il
Rire ce soir, estre gentil.
Nous aurons bonne compagnée
Pour festoyer nostre accordée:
Si faut-il se mettre en pourpoint.

MONSIEUR.

Nos voisins y viendront-ils point?

MADAME.

Eux? ils n'ont garde d'y faillir.

MONSIEUR.

Cependant je vais assaillir

Un gros procez, et le happer
Au poil, attendant le souper.
Et vous, ma femme, donnez ordre
Qu'on ne face point de desordre,
Et que nostre souper soit prest
De bonne heure, et ce qui y est
Soit servi bien et nettement,
De broche en bouche chaudement.

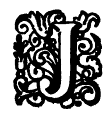
MADAME.

J'y vais, et si feray si bien
En tout, qu'il n'y manquera rien.

SCÈNE V.

Madame l'Advocate, Janne.

MADAME.

anne!

JANNE.

Madame.

MADAME.

Approchez-vous.

JANNE.

Vous me debauchez à tous coups.

MADAME.

La viande est-elle lardée ?
La volaille est-elle amandée ?

JANNE.

Tout est si cher que c'est pitié,
Tout est enchery de moitié ;
Je ne vey jamais si cher tems,

Et croyez que les pauvres gens
Cest hyver auront bien à faire.

MADAME.

Janne, parlons de nostre affaire,
Le temps nous pourroit bien tromper.
Il vous faut haster le souper,
Janne, et ne parlez d'autre chose.

JANNE.

Laissez donc ceste porte close,
Et vous en allez hors d'ici;
Allez, n'ayez point de souci,
Je vous pry, je feray bien tout,
Et si j'en viendray bien à bout,
Dieu aidant, et me laissez faire.

MADAME.

C'est donc le plus court de me taire;
Il faut laisser Janne seulette;
Pendant je vay voir Antoinette
Et maistre Jan, qui font l'amour.
Je croy que c'est le premier jour
Qu'ils parlèrent jamais ensemble.

SCÈNE VI.

L'Amoureux, Potiron.

L'AMOUREUX.


'homme, quand il naist en ce monde,
Est comme un dessain que l'on fonde
Pour faire un bastiment nouveau.
Quand il est parfait, riche et beau,

Un chacun de sa grace belle
Prend le portrait, prend le modelle,
Pour en desrober la façon;
Puis l'architecte et le maçon
En tirent proufit et louange.
Mais si un locatif s'y range,
Mauvais mesnager, mal-songneux,
Salle, sans cœur, ord, paresseux,
Le mur, le toict, le fenestrage
Se sent de son mauvais mesnage,
Ou il prend coup, ou se dement,
Ou perd sa grace en un moment,
Un vent se lève, une tempeste,
Qui rompt la tuille, abbat le feste;
Puis la paresse du monsieur
Laisse les chevrons et le mur
Au vent, à l'air, sans couverture.
Survient une eau, une froidure
Qui pourrist lates, enfesteaux,
Poultres, traverses, soliveaux;
Et ainsi peu à peu se mine,
A la fin tombant en ruine.
Ainsi le bon père qui sert
D'ouvrier, de maçon, et qui fait
La muraille et les fondements,
Et le plancher à ses enfants,
Les fait songneusement instruire,
Les fait marchans, les fait escrire,
Bref il en fait un bastiment
Pour exemple et pour ornement,
Sans espargner ni chaux ni sable
Pour rendre la muraille stable.
Mais quand ce maçon n'y est plus,
Tout se gaste et devient reclus,

Tout s'y pourrist ; la nonchalance
Le fait tomber en decadence.
Je le sçay : car, durant le temps
Que la puissance des parens
Me tenoit en obeïssance,
Je donnoy bien telle esperance
De moy, que j'estois le premier
Des plus gentils de mon quartier.
Mais depuis que ceste tempeste,
Amour, a pleu dessus ma teste,
Depuis que l'orage et le vent
Ont corrompu ce bastiment,
Et qu'Amour s'en est fait le maistre,
Il n'y a plus moyen d'y estre :
Il pleut partout, devant, derrière ;
Je ne suis plus qu'une goutière,
Tout est pourry, tout s'en va choir,
Et n'y a ordre d'y pourvoir,
Qui ne voudroit, pour me refaire
Dessus le premier exemplaire,
Me rebastir tout de nouveau.
Je n'attens plus que le cordeau
Pour donner trèves à ma peine.
Voici Potiron hors d'haleine.
Qui a-il?

POTIRON.

Il faudroit foncer
Dix escus, pour vous annoncer
Le vray segret et la nouvelle
Qui vous tire de la cordelle
Du bourreau qui vous tyrannise.

L'AMOUREUX.

Quoy? y a-t-il quelque surprise,

Ou quelque bon secours pour moy ?

Potiron.

Fort bon.

L'Amoureux.

Je te promets ma foy,
Tu auras un accoustrement.
Mais dy donques.

Potiron.

Tout promtement :
Je sçay que nostre capitaine
Est bien mort, c'est chose certaine.

L'Amoureux.

Il est mort! Potiron, va, brasse,
Taille, recous quelque fallace,
Pour rompre et pour troubler la feste
Du mariage qui s'appreste.
Va, et dy qu'elle m'a promis,
Asseure qu'un de tes amis
Aujourd'huy mesme s'est fait fort
Que le gendarme n'est pas mort,
Et qu'il sera tost de retour.
Si nous pouvons passer ce jour,
Pour empescher, ou pour attendre,
La fièvre ne me peut reprendre
Estant guery de cet accès.

Potiron.

Ainsi gaigne-t-on son procés:
Il faut gaigner madamoiselle
Ou bien d'une robbe nouvelle,
Ou d'une chaisne, ou d'un anneau,
A fin d'estre sur le bureau;
Pratiquer un solliciteur,

Et suborner un rapporteur
De quelque chose de grand pris.

L'AMOUREUX.

Mon Dieu, que tu es mal appris!
Il n'est pas tant de rencontrer;
Maintenant il faut inventer
Quelque chose bonne pour moy,
Quelque moyen, je ne sçay quoy.
Dy plustost qu'elle est mon espouse.

POTIRON.

Il ne faut que cette ventouse
Dessus la nuque du vieillard
Pour esteindre le feu qui l'ard;
Sans plus je crains l'aigre colère
Et l'avertin de vostre mère;
Elle crevera de depit.

L'AMOUREUX.

Pendant j'auray quelque repit
Pour donner ordre à mon affaire.

POTIRON.

Adieu, monsieur; laissez moy faire:
Parbieu, je m'en vais broüiller tout.

L'AMOUREUX.

Va, Janne tiendra bien le bout;
Elle est assez fine et rusée
Pour devider cette fuzée.

ACTE V.

SCÈNE I.

Le Capitaine; Bernard, son valet; *Janne.*

LE CAPITAINE.

Je hay ces ames casanières,
Je hay ces ames buissonnières,
Ces soldats qui le plus souvent
N'osent mettre la teste au vent
Pour trouver la bonne fortune.
La guerre est une mer commune
Pour s'enrichir en un moment;
Il ne faut qu'un abordement,
Un sac, un dé, une ruine;
Il ne faut qu'une guerre encor
En France, pour se faire d'or,
Un vieil curé, un riche moine,
Un bon abbé, un bon chanoine,
Ou quelque prieur bien nourry
Pour decouvrir le pot pourry.
Bernard!

BERNARD.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

N'es-tu point las?

BERNARD.

Parbieu, je n'ay jambe ny bras
Qui ne perde force et vigueur,

Je n'en puis plus ; mais vous, Monsieur ?

LE CAPITAINE.

J'ay fait autrefois de grans traittes,
J'ay dressé embusches segrettes,
J'ay fait des approches de nuit,
J'ay fait cent fois, oyant le bruit
Du tabourin, la sentinelle ;
J'ay miné, sappé, fait eschelle,
Et, pour acquérir quelque nom,
J'ay fait à gorge de canon
A l'ennemy cent camisades ;
J'ay donné cent harquebusades,
Cent fois j'ay couru au defaut
D'un bataillon ou d'un assaut ;
Cent fois j'ay donné des allarmes,
J'ay mille fois porté les armes
Trente six heures sans dormir ;
J'ay fait trembler, j'ay fait fremir
Cent fois l'ennemy en campagne,
Et en Piémont, et en Espagne ;
Trois fois combattu en camp clos,
Mille fois perdu le repos,
Mille fois couché sur la dure,
A l'air, au chaud, à la froidure ;
Mais je n'eu jamais tant de mal,
Fust à pié ou fust à cheval,
Que j'ay eu pour gaigner Paris.

BERNARD.

Vos amours ne seront marris
De vous voir en bonne santé.
Monsieur, tranchon de ce costé ;
Je voy porte et fenestre ensemble
De vostre cousin, ce me semble.

LE CAPITAINE.

Bernard !

BERNARD.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Approche-toy.

BERNARD.

Que voulez-vous ?

LE CAPITAINE.

Viença : dy-moy
Que te semble de l'entreprise ?

BERNARD.

Si la ville n'eust esté prise
Et si Dieu n'eust esté François,
Je ne fais doute que l'Anglois
N'eust forgé et mis en ballance
Les angelots en nostre France,
Ainsi qu'il a fait autrefois.

LE CAPITAINE.

Viença, Bernard : depuis trois mois,
Combien monte nostre butin ?

BERNARD.

Monsieur, vous n'estes point mutin
Pour entrer premier à la brèche.
Je ne suis qu'une pique seiche,
Mais je suis toujours des premiers ;
Si l'on me trouve des derniers,
Parbieu, je veux que l'on me berne.

LE CAPITAINE.

Ouy, pour aller à la taverne,
Bernard.

BERNARD.

Ouy dea, cela s'entend.
Mais pour estre brave ou vaillant
Vous n'estes point heureux en terre.
Allez sur mer, puisque la guerre
Ne vous peut en rien secourir.

LE CAPITAINE.

Vive Poitiers pour s'enrichir!

BERNARD.

Il vous en souvient, capitaine.

LE CAPITAINE.

Nous y tirasmes bien la laine.

BERNARD.

Ouy bien la gresse et la toison
Du troupeau de la grand' maison.

LE CAPITAINE.

Deux mille escus furent mon gain.

BERNARD.

Vous ne contez pas la nonnain
Que laissastes en ceste ville.

LE CAPITAINE.

Qu'elle est belle et qu'elle est gentille!
Mais elle est un peu huguenotte.

BERNARD.

Je croy pourtant que sous la cotte
Elle est de chair ainsi que nous :
Vous le sçavez.

LE CAPITAINE.

Vous tairez-vous,
Bernard!

BERNARD.

Il le faut bien celer.

LE CAPITAINE.

Je vous defens bien d'en parler.

BERNARD.

Il ne faut jà me le defendre.

LE CAPITAINE.

Tu sçais bien que j'ay fait entendre
Qu'elle estoit de mon parentage.

BERNARD.

Mais s'on brassoit un mariage
Sans vostre sceu?

LE CAPITAINE.

On n'oseroit.

BERNARD.

Non dea! Et qui l'empescheroit?

LE CAPITAINE.

Moy, parbieu!

BERNARD.

Comment? les abbesses,
Les servantes et les professes
De vingt et cinq ans le font bien.

LE CAPITAINE.

Est-il vray?

BERNARD.

Ha! cela n'est rien;
Vrayment, on fait bien autre chose.

LE CAPITAINE.

Paix là, Bernard, la bouche close;

Nous en dirons une autre fois
Librement entre deux parois ;
Je te pry, voy tant seulement
Si la chausse et l'accoustrement
Et le fourreau de mon espée
Et mon escharpe bien houpée
Sont bien en poinct, à celle fin
Que je salue mon cousin
Et luy face la reverence.

BERNARD.

C'est là que dort vostre esperance,
Antoinette, vostre souci.

LE CAPITAINE.

Mais je pense que c'est ici,
Bernard.

BERNARD.

Vous estes à la porte.
Frapperay-je ?

LE CAPITAINE.

De quelle sorte?
Je suis amy de la maison.

BERNARD.

Parbieu! je sens la venaison,
J'ay le nez comme un vray limier;
On fait festin : c'est mon mestier
De sçavoir si la broche tourne,
Et vrayment, si je m'en retourne
Sans souper, je veux qu'on me pende.

LE CAPITAINE.

Frappe, frappe, que l'on t'entende.

JANNE.

Qu'est-ce là qui frappe si fort?

LE CAPITAINE.

Amis, Janne.

JANNE.

Vous avez tort.

LE CAPITAINE.

Janne, ouvrez, c'est le capitaine;
Je suis né pour vous faire peine,
Tousjours l'avez ainsi conneu.

JANNE.

Le capitaine est-il venu?
Comment! on nous l'avoit fait mort.

LE CAPITAINE.

Ha! parbieu! l'on me faisoit tort,
Je n'y pensay onc en ma vie;
Mais viença, Janne; je te prie,
Va-t-il bien à nostre Antoinette!

JANNE.

Monsieur, entrez en la sallette,
Vous la trouverez bien en point.
Vrayment, monsieur n'esperoit point,
Ny elle, de jamais avoir
Ce bonheur que de vous revoir.
Entrez, on se va mettre à table.

SCÈNE II.

JANNE.

Vray Dieu, vray Dieu, quelle meslée !
Vrayment, la feste est bien troublée,
Le brouët est bien respandu.
Si ay-je pourtant despendu
Trois francs, pour le moins, en viande,
Sera pour festoyer la bande
Et bien veigner nostre cousin.
Pleust à Dieu que nostre voisin
Fust adverti de l'avanture.
Ha ! maistre Jan, vostre monture
Ne sera pas pour ce moulin,
Et vous, resveur, vieux gobellin,
Vous pouvez bien chercher à paistre,
Puisque le musnier et le maistre,
Ce beau cousin, est de retour.
Antoinette, vive l'Amour !
A ce coup vous serez ramée,
Encor que soyez reformée.
Cela passe legerement.
Ouy, ouy, le simple accoustrement,
L'œil triste et la face baissée,
La coifure mal agencée,
Couve bien une affection,
Couve bien une passion
De la chair qui nous epoinçonne ;
Mais n'y a-il icy personne
Qui puisse entendre mon propos ?
Il faut que Janne, entre les pos,
Parle de reformation.

La nouvelle religion
A tant fait que les chambrières,
Les savetiers et les tripières
En disputent publiquement;
Janne en parle assez librement.
Mais Potiron est-il prophette?
Il avoit dit à Antoinette,
Tout maintenant, qu'il sçavoit bien,
Et si croy qu'il n'en sçavoit rien,
Que c'estoit une chose vaine
De croire que ce capitaine
Fust mort, et par ce faux langage
Vouloit troubler ce mariage,
Et, de fait, il avoit tant fait
Que tout estoit presque defait.
Bref, nostre Monsieur est infame,
Maistre Jan demeure sans fame,
Potiron gaigne son procès,
Madame est hors de son accès,
L'amoureux est dessus les erres
De pouvoir tirer hors des serres
Et des pinces de ce hobreau
Les plumes de ce jeune oiseau,
Afin de se mettre en cuisine.
Je voudrois que ceste cousine,
Vrayment, et ce gentil cousin
Fussent bien loin en Limosin,
Ou en chemin de la Floride.
Il faut bien que Monsieur preside
A toutes ces responses fières.
Mais pour resfroidir leurs colères
Ils ne mangeront rien que froid;
Le souper se gaste, et faudroit
Tout maintenant se mettre à table.

SCÈNE III.

Le Gentilhomme de Poictou, Janne.

LE GENTILHOMME.

Ha ! que celui vit miserable
Qui a procès ! c'est un grand cas;
Aussi tost que ces advocas
Nous ont empietez une fois,
Il nous font rendre les abbois;
Ceste gent farouche et rebourse,
Tire l'esprit de nostre bourse
Subtilement par les fumées
De leurs parolles parfumées;
Puis nous chasse à l'extremité
Des bornes de la pauvreté.
Ha ! que je hay ces mangereaux,
Ces chiquaneurs procuraceaux ;
Ha ! que je hay ceste vermine,
La seule et presente ruine
Et le mal commun de la France.
Mais quoy ? crever ou patience.
Il y a seulement vingt ans
Que je suis de ces poursuyvans
Qui bayent après un arrest ;
J'eusse bien gaigné l'interest
Au double de mon action,
Si quelque condemnation
M'en eust tiré premièrement.
Mais quoy ? ils sont tous de serment
De n'estranger point le gibier,
Ny les pigeons du colombier.

Mais, du depuis que je traffique
Avecque messieurs, et pratique,
Aux despens de ma pauvre vie,
Comme le palais se manie,
J'ay bien connu que la Faveur
Est le rempart d'un bon plaideur.
Et pourtant, gentille déesse,
Faveur, c'est à toi que j'addresse
Mon procès, mon sac et mes quilles:
Car mes raisons sont inutiles,
Mon bien, ma peine et mon labeur,
Sans ton secours, gente Faveur;
C'est à toy, Faveur, que je donne
Mon bien, mes vœux et ma personne,
Sans toy je n'espère jamais
De voir la fin de mon procès,
Sans toy je n'ay plus d'esperance,
Sans toy je pers la patience,
Car c'est toy qui tiens aujourd'huy
Nostre bien et celuy d'autruy;
C'est toy qui traites la justice,
L'église, la court, la police,
C'est toy qui donnes les arrests,
Les honneurs et les interests,
C'est toy qui couls et qui entame,
Qui gaigne le cœur de Madame,
Ou d'une chaisne ou d'un bassin,
Ou d'une pièce de satin,
A fin d'avoir une audiance;
C'est toy qui soustiens la ballance
Et qui donnes le contrepois
Des ordonnances et des loix;
Bref, c'est toy, gentille Faveur,
Qui d'un maquereau et hableur,

D'un sot, d'un bouffon, d'un plaisant,
Fais un monsieur le suffisant,
Qui, d'une humeur outrecuidée
Et d'une langue marchandée,
Feroit rougir les mieux appris;
C'est toy qui emportes le pris
Dessus les vertus de ce monde.
Et pourtant en toy je me fonde,
Et pense que ces jours passés
Tu auras vuidé mon procès:
Car je t'ay porté des chandelles.
J'en sçauray tantost des nouvelles,
Car je vais chez mon rapporteur
Pour en sçavoir; si j'ay cest heur,
J'aurai gaigné avec l'attente
Sept ou huit cens livres de rente,
Sans les depens qui m'escherront;
S'ils sont taxez, ils monteront
A grans deniers, je le sçay bien;
Mais ce pendant je ne fais rien,
Et s'en va tard; or pour ce soir
Il suffit faire le devoir,
Et faire entendre seulement,
En suyvant l'advertissement
De la lettre que j'ay reçeuë,
L'heure et le temps de ma venuë,
Afin qu'il entende la traitte,
En moins de trois jours, que j'ay faitte
De Poictiers, où est ma maison;
Puis, s'il se trouve venaison,
Demain je luy en porteray.
Je sçai bien que j'en trouveray:
A Paris, tout pour de l'argent.
Il vaut mieux frapper hardiment,

Voicy la porte.

JANNE.

Qui est là?

LE GENTILHOMME.

Ouvrez, m'amie, ouvrez, holà.

JANNE.

Je ne veis jamais tant de gens.

LE GENTILHOMME.

Dites, Monsieur est-il ceans?
Je luy veux donner le bon soir.

JANNE.

Entrez.

LE GENTILHOMME.

Il sera de me voir
Bien fort aise, je m'en asseure.

JANNE

Vous arrivez à la bonne heure,
Il est prest de se mettre à table,
Entrez. Ha ! pauvre miserable,
Pauvre plaideur mal advisé !
Pensez comme il sera traitté
Maintenant de nostre Monsieur,
Il est en son grand crevecœur;
Vrayment, il pouvoit bien attendre
Jusques à demain, pour entendre
Des nouvelles de son procès.
Il l'a surpris en son accès,
Et son clerc en sa chaude colle.
Mais, mon Dieu, ne suis-je pas folle
De muser si long-temps icy?
Mon rost se gaste, et puis voicy

Maistre Jehan qui souffle et soupire.
Par ma foy, j'ay tant faim de rire
Que je n'ose pas l'accoster;
Pource il vaut mieux me retirer
Secrettement en ma cuisine:
Car je voy ceste bonne mine
De Potiron, qui luy tiendra
Compagnie et qui l'attendra,
Mais pour se mocquer seulement.

SCÈNE IV.

Potiron, Maistre Jehan.

POTIRON.

Et bien, maistre Jehan, quoy? comment
Vous va, monsieur le marié?

MAISTRE JEHAN.

Parbieu je suis bien allié!
Ha! vertu bieu du mariage!

POTIRON.

Qui a-t-il?

MAISTRE JEHAN.

Ha! parbieu, j'enrage,
Je meurs et crève de despit.

POTIRON.

Quoy! n'y a t'il point de respit
Pour passer ceste chaude allarme?

MAISTRE JEHAN.

Comment? c'est ce vaillant gendarme,
Ce brave soldat de Piemont,

Qui tranche là du Rodomont ;
Et diriez, oyant son langage,
Qu'on luy a fait un grand outrage
D'avoir eschangé le vouloir
D'Antoinette, et de la pourvoir.

POTIRON.

Parbieu, Monsieur vaut bien Madame !

MAISTRE JEHAN.

Je n'ay que faire d'une femme,
J'en trouve trop pour de l'argent.

POTIRON.

Mais quoy ? cela n'est pas urgent
Pour refuser si bon parti.

MAISTRE JEHAN.

Vrayment, je serois bien sorti.
Comment? la petite affetée
Est là devant ses yeux plantée,
Sans faire semblant de sçavoir
Qui je suis, et diriez à voir
Sa contenance et grace bonne,
Qu'ell' ne conneut jamais personne.

POTIRON.

Rusée et ingrate, vrayment,
Qui c èlesle bon traitement,
Que tous ensemble t'avons fait.

MAISTRE JEHAN.

Monsieur est là, qui contrefait,
Au coin de nostre cheminée,
Une vieille idole enfumée,
Tout transi et tout esperdu,
Et diriez qu'il est descendu

Soudain quelque esclat de tonnerre,
Qui l'a mis et rué par terre.

POTIRON.

Et mon bon maistre, que fait-il?

MAISTRE JEHAN.

Il est gaillard, il est gentil,
Et me semble qu'il soit bien aise
De ce trouble et de mon mal aise.

POTIRON.

Ouy, comme s'il y pretendoit
Quelque interest, ou s'il avoit
Envie de se marier.

MAISTRE JEHAN.

Tu sçais bien qu'il m'a fait prier
Par toy mesme de me distraire,
De ne poursuivre cest affaire,
Et de cercher autre parti.

POTIRON.

Ouy bien, mais il fut adverti
Que vous faisiez l'opiniâtre.
Mais quoy! se veulent-ils combattre
Là dedans? dites, maistre Jan.

MAISTRE JEHAN.

Je meurs de destresse et d'ahan.

POTIRON.

Et de Madame, quelle chère?

MAISTRE JEHAN.

Madame est là qui, de colère
Ou de peur, n'ose dire mot.

Potiron.

Et ce bragard, ce maistre sot
Se courrouce et fait là le brave?

Maistre Jehan.

Ny sa colère, ny sa bave,
Par bieu, ne m'espouvente en rien.

Potiron.

Maistre Jan, il vous oira bien.

Maistre Jehan.

Je ne le crains ny mort, ny vif,
Je n'ay pas le cœur si craintif,
Or que je n'ais que l'escritoire,
Que j'aye peur de sa colère:
Son vallet l'a battu cent fois.

Potiron.

Mais où allez-vous?

Maistre Jehan.

Je m'en vois.

Potiron.

Quoy! n'entrer d'aujourd'huy leans?

Maistre Jehan.

Il fait le maistre là dedans,
Et diriez, à voir baguollet,
Que Monsieur n'est que son vallet
Et Madame sa chambrière.
Adieu.

Potiron.

Mais trèves de colère,
Ma foy, vous attendrez un peu.

Maistre Jehan.

Non feray, je quitte le jeu.

POTIRON.

Mais, vrayment, il est impossible
Que tout ne se face paisible
Par quelque bon appointement
Qui surviendra soudainement
Sans y penser; il s'en va tard.

MAISTRE JEHAN.

Quant à moy, j'en quitte ma part,
Je m'en vais, je n'y veux point estre.

POTIRON.

Paix, maistre Jehan, voicy mon maistre,
Qui nous dira toutes nouvelles.
Vrayment, vrayment, elles sont telles
Qu'il les desire, je le voy;
Son marcher porte ne sçay quoy
De gaillard, je le connois bien.

SCÈNE V.

L'Amoureux, Potiron, Maistre Jehan.

L'AMOUREUX.

Quoy? y a-t-il homme en ce monde
Qui vive plus heureux que moy,
Ne plus content aujourd'huy? Quoy,
Les dieux m'ont donné, ce me semble,
Tant d'heur et tant de bien ensemble
Que je me peux bien contenter
De ma fortune, et me vanter
Que j'ay conquis presque de rien
Cent fois plus d'heur et plus de bien
Que je n'eus oncques d'esperance.

POTIRON.

Quelle nouvelle esjouissance?
Quoy? qu'y a-t-il?

L'AMOUREUX.

Ha! Potiron,
Seul tu m'as donné l'esperon
Pour galopper ceste entreprise.

POTIRON.

Mais quoy? la beste est-elle prise?

L'AMOUREUX.

Mais toy, sçais-tu comme je suis
Tant heureux que dire ne puis
L'aise que j'ay dedans mon cœur?
Sçais-tu bien que tu es l'autheur
Et le seul moyen de ma vie?

MAISTRE JEHAN.

La querelle est-elle finie?
Dites, je vous supply, Monsieur?

L'AMOUREUX.

Maistre Jehan, je suis le seigneur
Et le mary à Antoinette.

POTIRON.

Comment?

L'AMOUREUX.

Tu as esté profette.

MAISTRE JEHAN.

Est-il vray?

L'AMOUREUX.

Comme il n'est qu'un Dieu.

POTIRON.

Je ne puis entendre le jeu

Si ne parlez plus clairement.

L'AMOUREUX.

Faut entendre premièrement,
Pour bien sçavoir tout le fait, comme
Tout maintenant un gentilhomme
De Poictou est venu leans.

POTIRON.

Je l'ay veu n'y a pas long-temps
Ainsi qu'il frappoit à la porte.

MAISTRE JEHAN.

Vous m'estonnez de telle sorte
Que je ne sçay presque où j'en suis.

L'AMOUREUX.

Aussi c'est un vray songe.

POTIRON.

Et puis?

L'AMOUREUX.

Comme il parloit de son affaire
A monsieur l'advocat, pour faire
Taxer les despens d'un procez
Qu'il a gaigné ces jours passez,
De bien huict cens livres de rente...

POTIRON.

Cela n'a raison apparente
Qui en rien touche nostre fait;
Vous resvez.

L'AMOUREUX.

Si tost qu'il eut fait,
Il veit et contemple la grace
D'Antoinette, ses yeux, sa face,

Sa taille, ses mains et ses dois;
Et, la regardant à deux fois,
La remarque d'une brusleure
Qu'elle a sur l'œil; lors il asseure,
Après s'estre bien enquesté
Du capitaine, et éventé
Tout le fait, que ceste Antoinette
Estoit sa fille, et la pauvrette
Soudain commence à resentir
Le vray sang qui ne peut mentir,
Blesmit, rougit, et le bon père
A peine, à peine, se modère
De se pasmer en la baisant.

MAISTRE JEHAN.

S'il est vray ce qu'il va disant,
C'est bien le cas le plus estrange,
C'est bien le plus nouvel eschange
Qui jamais fut dit ny pensé.

POTIRON.

C'est bien le mieux encommencé
Pour agencer bien proprement
Le plus vray semblable argument,
De la meilleure comedie
Que je vis oncques en ma vie.
Mais dites comme elle est tombée
Entre les mains de ce soldard.

L'AMOUREUX.

Ce bon père, ce bon vieillard,
Voyant trop griefvement chargée
Sa maison de trop de maignée,
Mist sa fille en religion
Pour y faire profession,



Comme elle a fait depuis sept ans.
Mais, depuis que ce fascheux temps
A mis en nostre pauvre France
Et le trouble et la violance,
Depuis que ce monde nouveau
A changé de poil et de peau,
Qu'un d'homme de bien et qu'un certes
Ont rendu nos villes desertes,
Ceste fille, à ce premier vent,
Laissa l'habit et le convent,
Et suit l'opinion nouvelle.
Prenant l'habit de damoiselle,
Pour se mettre au rang des premiers
Se trouva au sac de Poitiers,
Où de malheur elle fut prise
Comme prisonnière, et puis mise
Entre les mains de ce soudard,
Qui commandoit; puis le hazard
Le contraignit de retourner
Tost au Havre, pour y mener
Des soldats qu'il va ramassant
Çà et là, et puis, en passant,
Pressé, laissa en ceste ville
De Paris ceste jeune fille
Entre les mains de ce cousin.

POTIRON.

Je vous pry, que dit le voisin,
De ceste nouvelle avanture?

L'AMOUREUX.

Mais ceste pauvre creature
De maistre Jehan?

MAISTRE JEHAN.

Je pense bien

Que ce que vous dites n'est rien,
Et que ce sont choses resvées
Ou bien mensonges controuvées :
Et qui diable le croiroit ?

L'Amoureux.

Ha! vrayment, qui ne le verroit,
Il seroit difficile à croire.

Potiron.

Mais achevez vostre memoire :
Et bien, en fin, qu'ont-ils conclu ?

L'Amoureux.

Ce gentilhomme a resolu,
Après avoir sceu d'Antoinette
Et de moy l'amitié secrette,
En presence de l'assistance,
Ayant obtenu la dispense
Du Père saint premierement,
Qu'on obtiendra pour de l'argent,
De luy faire grand advantage
Si je la prens en mariage ;
De fait s'oblige à me bailler
Un office de conseiller,
Ou quatre cent livres de rente.

Potiron.

Parbieu, vous avez gaigné trente
Sur la partie, je le voy ;
Vous tous y gagnez, fors que moy,
Qui a demeslé l'escheveau.

L'Amoureux.

Tu auras part à mon gasteau,
Ouy, Potiron, je t'en asseure.

POTIRON.

Mais que je vive, je n'ay cure
De m'enrichir d'un plus grand bien.
Un accoustrement, et puis rien :
Sera pour dancer à la feste.

L'AMOUREUX.

Ha ! Potiron, que tu es beste!
Il laisse à monsieur les despens
Du procès, cent escus contens,
Pour les espingles de madame.

MAISTRE JEHAN.

Et moy, qui ay perdu ma femme,
Qu'auray-je pour mon interest?
J'ay le double de mon arrest,
Il faut bien que j'ays quelque chose.

L'AMOUREUX.

Sa bourse ne vous sera close.
Il a desjà parlé de vous.

MAISTRE JEHAN.

Mais comment?

L'AMOUREUX.

Conclu entre tous
De vous donner ou un office,
Ou vous laisser le benefice
Que sçavez, à fin d'en jouir.

MAISTRE JEHAN.

Cela me fait tout resjouir.

POTIRON.

Mais que devient ce capitaine?

L'AMOUREUX.

Ce bon gentilhomme l'emmeine,

Luy promettant de luy donner
Sa niepce, à fin de l'espouser,
Et une place de gendarme.

POTIRON.

Il ne fut onc en tel allarme,
Ny si chaud, s'il veut dire vray.

MAISTRE JEHAN.

La pauvre Janne ; dites-moy
Qu'aura-t-elle ?

L'AMOUREUX.

L'accoustrement
D'Antoinette.

POTIRON.

Vrayment, vrayment,
Elle a merité doublement,
Jamais ell' ne vous fut contraire.

L'AMOUREUX.

Elle a conduit tout notre affaire
Avecque toy, je le sçay bien.

POTIRON.

Ouy, ouy, vrayment, je sçay combien
Elle a servi à la conduite
De ceste amoureuse poursuite.

MAISTRE JEHAN.

Tout ceci est vray?

L'AMOUREUX.

Pour le seur.
Mais je vais haster mon tuteur,
Pour contracter le mariage
Et assigner sur mon partage
Le douaire qu'on luy veut donner.

MAISTRE JEHAN.

Je n'oserois y retourner,
De peur qu'on se mocquast de moy.

POTIRON.

Parbieu, je meurs si je ne voy
Monsieur avec un pié de nez,
Et ce soldat, ce Piémontez,
Retiré comme un limaçon.

MAISTRE JEHAN.

D'Antoinette, elle a la façon
Fort gentille et fort asseurée.

POTIRON.

Je crains qu'ell' ne soit trop rusée,
Et que soyons de ces maris...

MAISTRE JEHAN.

Faits à la mode de Paris.

POTIRON.

Entrons ensemble librement;
J'y peux bien entrer, maintenant
Que la querelle est accordée;
Puis je sens d'icy la fumée
Du rost; on souppe, je le sens.
Je vous prirois d'entrer ceans
Si la salle estoit assez grande;
Mais adieu, je me recommande,
Ce sera pour une autre fois.

Fin de la Reconnue, Comedie.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUATRIÈME.



CATALOGUE

DE LA

BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE

ET DES AUTRES OUVRAGES

DU FONDS DE P. JANNET



PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

RUE DES BONS-ENFANTS, 28.

1855



AVERTISSEMENT.

Lorsque j'entrepris, il y a deux ans, la publication de la *Bibliothèque elzevirienne*, je m'étais posé ce problème :

« Publier une collection d'ouvrages d'é-» lite, dignes de tous par leur exécution » matérielle, à la portée de tous par la modicité de » leur prix. »

Jusque alors, les curiosités littéraires du genre de celles qui doivent composer en grande partie la *Bibliothèque elzevirienne* n'étaient — lorsqu'on les publiait — tirées qu'à un très petit nombre d'exemplaires, destinés à des amateurs riches et fervents. La rareté native et le prix exorbitant de ces publications les rendaient inabordables pour le plus grand nombre des lecteurs, et particulièrement pour ceux qui lisent pour les autres : les littérateurs ne sont pas tous assez riches pour acheter des livres sans regarder au prix.

En présence du mouvement qui porte la génération actuelle vers l'étude sérieuse des mœurs, de la littérature et de l'histoire du passé, je crus faire une chose utile en vulgarisant, autant qu'il serait en mon pouvoir, les documents propres à faciliter cette étude.

Malgré ma foi dans la possibilité de créer un public nouveau pour ce genre de livres, je crus devoir faire de mon mieux pour satisfaire les goûts du public déjà existant, goûts que je partage d'ailleurs : je trouve qu'un bon texte ne perd rien à être imprimé avec un certain luxe.

Le luxe dans les livres, je l'entends à ma manière.

Peu de texte dans un grand format, sur de beau papier très blanc, brillant, glacé, satiné — mais brûlé, cassant, d'une qualité déplorable — ce n'est pas là mon fait. Le format, je le veux commode ; le papier, je le veux solide avant tout; du texte, j'en veux pour mon argent. Qu'il soit net, lisible sans fatigue, et cela me suffit.

Au point de vue des résultats — je ne parle pas des moyens — l'art d'imprimer les livres a fait peu de progrès depuis deux siècles. Les petits volumes sortis des presses des Elzevier auront long-temps encore de nombreux admirateurs. En donnant à ma collection le nom de ces imprimeurs illustres, j'ai compris l'étendue des obligations que je m'imposais. J'ai fait de mon mieux pour ne pas rester trop au dessous de mes modèles. J'ai fait fondre des caractères, graver des ornements, fabriquer du papier, modifier des presses. Les éloges que des amateurs d'une autorité considérable ont bien voulu donner à mes petits livres me prouvent que *je suis* dans la bonne voie. Je tâcherai d'atteindre le but.

Si le format et l'exécution matérielle de mes volumes ont trouvé des approbateurs, l'entreprise en elle-même a été bien accueillie. Le public sur lequel je comptais a répondu à mon appel; son concours m'a permis d'entreprendre la publication d'un assez grand nombre de volumes, qui sont sous presse ou en préparation.

Je ne crois pas nécessaire de donner un catalogue détaillé des ouvrages que je me propose de faire entrer dans la *Bibliothèque elzevirienne*. Il suffit de rappeler le plan général. Cette collection doit se composer : 1° d'ouvrages anciens, inédits ou rares, utiles pour l'étude des mœurs, de la littérature ou de l'histoire ; 2° des ouvrages antérieurs au XVIII[e] siècle qui jouissent d'une réputation méritée. Les ouvrages postérieurs au XVII[e] siècle ne seront admis que par exception.

D'ailleurs, chaque volume qui paraît jette un nouveau jour sur le plan que je me suis tracé. Ainsi j'ai publié :

Moralistes. *La Rochefoucauld, La Bruyère, le Livre du chevalier de la Tour*, qui serait mieux placé parmi les conteurs. Plus tard je donnerai *Montaigne, Charron, Vauvenargues.*

Beaux-Arts. *Memoires pour servir à l'histoire de l'Academie de peinture. — Le livre des peintres et graveurs.* J'ai d'autres ouvrages du même genre à faire paraître.

Poésie. *Les Memoriaux de Saint-Aubin des Bois, Villon, Regnier, Chapelle et Bachaumont.* J'ai sous presse ou en préparation : *Gerard de Rossillon*, poème provençal; plusieurs *Chansons de gestes*, entre autres *Regnault de Montauban*, en 17,000 vers; divers recueils importants; *Matheolus, Gringore, Roger de Collerye, Clément Marot, Vauquelin de la Fresnaye, Saint-Amand, Senecé* (œuvres connues et inédites), et quelques autres.

Théatre. Quatre volumes de l'*Ancien Théâtre françois*. A côté de cette collection, je donnerai les œuvres de *Larivey, Molière, Corneille, Racine*, etc.

Romans et Contes. *Melusine*, le *Roman bourgeois, Don Juan de Vargas, Six mois de la vie d'un jeune homme.* J'ai en préparation plusieurs autres romans et une suite considérable de conteurs.

Facéties. *Les Quinze joyes de mariage, la Nouvelle fabrique des excellents traits de verité.* J'ai sous presse ou en préparation : les *Evangiles des Quenouilles, Rabelais, Tabourot, les Caquets de l'Accouchée*, et beaucoup d'autres.

Histoire. L'*Histoire notable de la Floride.* J'ai sous presse quelques autres relations de voyages,

les *Aventures du baron de Fœneste*, les *Souvenirs de Madame de Caylus*, et en préparation plusieurs ouvrages intéressants.

Paris, le 15 *Février* 1855.

P. Jannet.

AVIS IMPORTANT.

Les volumes de la Bibliothèque elzevirienne *sont imprimés sur papier collé et très chargés d'encre : il est difficile de les relier tout de suite sans les maculer. D'un autre côté, leur couverture en papier blanc perd promptement sa fraîcheur, et on ne peut les garder long-temps brochés. J'ai pris le parti de faire couvrir ces volumes d'un élégant cartonnage en toile, à la manière anglaise, ce qui permettra aux amateurs soit de les garder toujours ainsi, soit de ne les faire relier que dans un an ou deux. A partir d'aujourd'hui, tous les volumes seront vendus cartonnés, non rognés et non coupés,* SANS AUGMENTATION DE PRIX. *Les personnes qui possèdent des volumes brochés* non coupés *pourront les échanger, sans frais, contre des volumes cartonnés; quant aux volumes coupés, je me chargerai de les faire cartonner moyennant* 75 *centimes.*





BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE

LIVRES EN VENTE.

MORALISTES.

Réflexions, Sentences et Maximes morales de LA ROCHEFOUCAULD. Nouvelle édition, conforme à celle de 1678, et à laquelle on a joint les Annotations d'un contemporain sur chaque maxime, les variantes des premières éditions, et des notes nouvelles, par G. DUPLESSIS. Préface par SAINTE-BEUVE. 1 vol. Prix : 5 fr.

Les *Annotations d'un Contemporain* sur les Maximes de La Rochefoucauld ont été attribuées à madame de La Fayette. Elles paraissent ici pour la première fois. Quelques unes seulement avaient été publiées par Aimé-Martin.

Les Caractères de THÉOPHRASTE, traduits du grec, avec les *Caractères ou les mœurs de ce siècle,* par LA BRUYÈRE. Nouvelle édition, collationnée sur les éditions données par l'auteur, avec toutes les variantes, une lettre in-

édite de La Bruyère et des notes littéraires et historiques, par Adrien DESTAILLEUR. 2 volumes. 10 fr.

Cette édition est le fruit de plusieurs années de travail. M. Destailleur s'est attaché à reproduire toutes les variantes des éditions données par l'auteur. Il a indiqué avec soin les passages des moralistes anciens et modernes qui se sont rencontrés avec La Bruyère. Il a fait assez pour que M. S. de Sacy ait pu dire : « Voilà enfin un La Bruyère auquel il ne manque rien. »

Le Livre du chevalier de la Tour Landry, pour l'enseignement de ses filles; publié d'après les manuscrits de Paris et de Londres, par M. Anatole DE MONTAIGLON, membre résidant de la Société des antiquaires de France. 5 fr.

Ce livre, œuvre d'un gentilhomme du quatorzième siècle, contient de précieux renseignements sur les mœurs du moyen âge. Les sentiments du chevalier sur l'éducation des filles, déduits avec une naïveté, une liberté d'expression qui paraissent étranges aux lecteurs de notre époque, sont appuyés du récit d'aventures empruntées à la Bible, aux chroniques et aux souvenirs personnels du chevalier de la Tour, récits souvent piquants et toujours gracieux, qui assignent à son livre une place distinguée parmi les œuvres des conteurs français.





Beaux-arts.

M*emoires pour servir à l'Histoire de l'Academie royale de peinture et de sculpture,* depuis 1648 jusqu'en 1664, publiés pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Impériale, par M. Anatole de Montaiglon. 2 vol. 8 fr.

Ces Mémoires, que M. de Montaiglon attribue à Henri Testelin, secrétaire de l'Académie de peinture pendant plus de trente ans, contiennent une foule de renseignements précieux sur les artistes qui brillèrent en France au XVII[e] siècle.

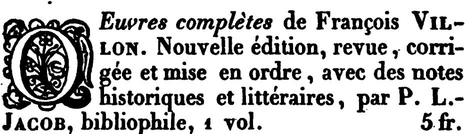
Le livre des peintres et graveurs, par Michel de Marolles, abbé de Villeloin. Nouvelle édition, revue par M. Georges Duplessis. 1 vol. 3 fr.

Ce petit livre, curieux spécimen de l'incroyable versification d'un écrivain beaucoup trop fécond, a cependant un mérite : il apprendra une infinité de choses aux hommes les plus versés dans l'histoire de l'art.





POÉSIE.



Euvres complètes de François VILLON. Nouvelle édition, revue, corrigée et mise en ordre, avec des notes historiques et littéraires, par P. L.-JACOB, bibliophile, 1 vol. 5 fr.

OEuvres de Mathurin REGNIER, avec les commentaires revus et corrigés, précédées de l'*Histoire de la Satire en France*, pour servir de discours préliminaire, par M. VIOLLET LE DUC. 1 vol. 5 fr.

Le travail de M. Viollet Le Duc, publié pour la première fois en 1822, a été revu et modifié par lui pour la nouvelle édition. L'*Histoire de la satire* a reçu des additions.

Extrait abrégé des vieux Memoriaux de l'abbaye de Saint-Aubin-des-Boys, en Bretagne. 1 vol. 2 fr.

Pièce en vers, publiée par M. Francisque-Michel. Quoique datée du XIIe siècle, elle est réellement du XVIIe. C'est le résultat d'une de ces supercheries qu'on s'est parfois permises pour relever l'illustration de certaines familles.

OEuvres de CHAPELLE et de BACHAUMONT; nouvelle édition, revue et corrigée sur les meilleurs textes, notamment sur l'édition de 1732, précédée d'une notice, par M. TENANT DE LATOUR. 1 vol. 4 fr.

Lefèvre de Saint-Marc, à la fin des œuvres de Chapelle et de Bachaumont, qu'il donna en 1755,

exprime le regret de n'avoir pas connu à temps l'édition de 1732, et engage les éditeurs futurs à consulter cette édition. Jusqu'à M. Tenant de la Tour, les éditeurs de Chapelle et de Bachaumont ont reproduit la note de Saint-Marc, mais se sont bien gardés de consulter cette édition de 1732, qui contient réellement un très bon texte du célèbre *Voyage*.

Sous presse.

Gerard de Rossillon, poème provençal, publié, d'après le manuscrit unique, par M. FRANCISQUE-MICHEL. 1 vol. 5 fr.

Chansons, ballades et rondeaux de Jehannot de LESCUREL, poète français du XIV[e] siècle, publiés d'après le manuscrit unique, par M. A. DE MONTAIGLON. 1 vol.

Le livre de Matheolus. — Le Rebours de Matheolus. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de Roger de COLLERYE, nouvelle édition, revue et annotée par M. Charles d'HERICAULT. 1 vol. 5 fr.

OEuvres complètes de Pierre GRINGORE, avec des notes par MM. Anatole DE MONTAIGLON et Charles D'HÉRICAULT. 4 vol. 20 fr.

OEuvres complètes de SAINT-AMAND, revues et annotées par Ch. L. LIVET, 2 vol. 10 fr.

OEuvres choisies de SENECÉ, revues sur les diverses éditions et sur les manuscrits originaux, par M. Emile CHASLES. 1 vol. 5 fr. — *OEuvres posthumes de* SENECÉ, publiées d'après les manuscrits autographes, par M. Emile CHASLES. 1 vol. 5 fr.



Théatre.



ncien théâtre françois, ou Collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables depuis les mystères jusqu'à Corneille, publié, avec des notices et éclaircissements, par M. Viollet le Duc. Tomes I à IV. Le vol. 5 fr.

Les trois premiers volumes sont la reproduction d'un recueil unique conservé au Musée Britannique, à Londres, contenant 64 pièces dont voici les titres :

Tome I.

1. Le Conseil du Nouveau marié, à deux personnages, c'est assavoir : le Mary et le Docteur.
2. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, du Nouveau marié qui ne peult fournir à l'appoinctement de sa femme, à quatre personnages, c'est assavoir : le Nouveau Marié, la Femme, la Mère et le Père.
3. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de l'Obstination des femmes, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Mari et la Femme.
4. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, du Cuvier, à troys personnages, c'est assavoir : Jaquinot, sa Femme et la Mère de sa femme.
5. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnages, c'est assavoir : Jolyet, la Femme et le Père.
6. Farce nouvelle, à cinq personnaiges, des Femmes qui font refondre leurs marys, c'est assavoir : Thibault, Collart, Jennette, Pernette et le Fondeur.

7. Farce nouvelle et fort joyeuse du Pect, à quatre personnages, c'est assavoir : Hubert, sa Femme, le Juge et le Procureur.

8. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, des Femmes qui demandent les arrerages de leurs maris et les font obliger par *nisi*, à cinq personnages, c'est assavoir : le Mary, la Dame, la Chambrière et le Voysin.

9. Farce nouvelle d'ung Mary jaloux qui veult esprouver sa femme, à quatre personnages, c'est assavoir : Colinet, la Tante, le Mary et sa Femme.

10. Farce moralisée, à quatre personnages, c'est assavoir : deux Hommes et leurs deux Femmes, dont l'une a malle teste et l'autre est tendre du cul.

11. Farce nouvelle et fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : le Mary, la Femme, le Badin qui se loue et l'Amoureux.

12. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Pernet qui va au vin, à troys personnaiges, c'est assavoir : Pernet, sa Femme et l'Amoureux.

13. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, d'un Amoureux, à quatre personnages, c'est assavoir : l'Homme, la Femme, l'Amoureux et le Medecin.

14. Colin qui loue et despite Dieu en un moment, à cause de sa femme, à troys personnages, c'est assavoir : Colin, sa Femme et l'Amant.

15. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Gentilhomme, Lison, Naudet, la Damoyselle.

16. Farce nouvelle, à troys personnaiges, c'est assavoir : le Badin, la Femme et la Chambrière.

17. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Jeninot qui fist un roy de son chat, par faulte d'aultre compaignon, en criant : Le roy boit, et monta sur sa maistresse pour la mener à la messe, à troys personnaiges, c'est assavoir : le Mary, la Femme et Jeninot.

18. Farce nouvelle de frère Guillebert, très bonne et fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : Frère Guillebert, l'Homme viel, sa Femme jeune, la Commère.

19. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Guillerme qui mangea les figues du curé, à quatre



personnaiges, c'est assavoir : le Curé, Guillerme, le Voysin et sa Femme.

20. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Jenin, filz de rien, à quatre personnaiges, c'est assavoir : la Mère et Jenin, son fils, le Prestre et le Devin.

21. La Confession de Margot, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Curé et Margot.

22. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de George le Veau, à quatre personnaiges, c'est assavoir : George le Veau, sa Femme, le Curé et son Clerc.

TOME II.

23. Sermon joyeux de bien boire, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Prescheur et le Cuysinier.

24. Farce nouvelle, très bonne et très joyeuse, de la Résurrection de Jenin Landore, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Jenin, sa Femme, le Curé et le Clerc.

25. Farce nouvelle, fort joyeuse, du Pont aux Asgnes, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Le Mary, la Femme, Messire *Domine de* et le Boscheron.

26. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnages, d'un Pardonneur, d'un Triacleur et d'une Tavernière, c'est assavoir : le Triacleur, le Pardonneur et la Tavernière.

27. Farce nouvelle du Pasté et de la Tarte, à quatre personnaiges, c'est assavoir : deux Coquins, le Paticier et sa Femme.

28. Farce nouvelle de Mahuet, badin, natif de Baignolet, qui va à Paris au marché pour vendre ses œufz et sa cresme, et ne les veult donner sinon au pris du marché, et est à quatre personnages, c'est assavoir : Mahuet, sa Mère, Gaultier et la Femme.

29. Farce nouvelle et fort joyeuse des Femmes qui font escurer leurs chaulderons et deffendent que on ne mette la pièce auprès du trou, à troys personnages, c'est assavoir : la première Femme, la seconde et le Maignen.

30. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à

troys personnages, d'un Chauldronnier, c'est assavoir : l'Homme, la Femme et le Chauldronnier.

31. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à trois personnaiges, c'est assavoir : le Chaulderonnier, le Savetier et le Tavernier.

32. Farce joyeuse, très bonne et recreative pour rire, du Savetier, à troys personnaiges, c'est assavoir : Audin, savetier; Audette, sa Femme, et le Curé.

33. Farce nouvelle d'ung Savetier nommé Calbain, fort joyeuse, lequel se maria à une Savetière, à troys personnages, c'est assavoir : Calbain, la Femme et le Galland.

34. Farce nouvelle, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Cousturier, Esopet, le Gentilhomme et la Chamberière.

35. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnaiges, c'est assavoir : Maistre Mimin le Gouteux, son varlet Richard le Pelé, sourd, et le Chaussetier.

36. Farce nouvelle d'ung Ramoneur de cheminées, fort joyeuse, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Ramoneur, le Varlet, la Femme et la Voysine.

37. Sermon joyeux et de grande value
A tous les foulx qui sont dessoubz la nue,
Pour leur monstrer à saiges devenir,
Moyennant ce, que, le temps advenir,
Tous sotz tiendront mon conseil et doctrine ;
Puis congnoistront clerement, sans urine,
Que le monde pour sages les tiendra,
Quand ils auront de quoy : notez cela.

38. Sottie nouvelle, à six personnaiges, c'est assavoir : le Roy des Sotz, Triboulet, Mitouflet, Sottinet, Coquibus, Guippelin.

39. Sottie nouvelle, à cinq personnages, des Trompeurs, c'est assavoir : Sottie, Teste Verte, Fine Mine, Chascun et le Temps.

40. Farce nouvelle, très bonne, de Folle Bobance, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Folle Bobance, le premier Fol, gentilhomme ; le second Fol, marchant ; le tiers Fol, laboureux.

41. Farce joyeuse, très bonne, à deux personnages, du Gaudisseur, qui se vante de ses faictz, et ung Sot, qui lui respont au contraire, c'est assavoir : le Gaudisseur et le Sot.

42. Farce nouvelle, très bonne et fort recréative pour rire, des cris de Paris, à troys personnaiges, c'est assavoir : le premier Gallant, le second Gallant et le Sot.

43. Farce nouvelle du Franc Archier de Baignolet.

44. Farce joyeuse de Maistre Mimin, à six personnaiges, c'est assavoir : le Maistre d'escolle; Maistre Mimin, estudiant; Raulet, son père; Lubine, sa mère; Raoul Machue, et la Bru Maistre Mimin.

45. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnaiges, de Pernet qui va à l'escolle, c'est assavoir : Pernet, la Mère, le Maistre.

46. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnaiges, c'est assavoir : la Mère, le Filz et l'Examinateur.

47. Farce nouvelle de Colin, filz de Thevot le Maire, qui vient de Naples et amène un Turc prisonnier, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Thevot le Maire, Colin son filz, la Femme, le Pelerin.

48. Farce nouvelle, à trois personnaiges, c'est assavoir : Tout Mesnaige, Besongne faicte, la Chamberière qui est malade de plusieurs maladies, comme vous verrez ci-dedans, et le Fol qui faict du medecin pour la guarir.

49. Le Debat de la Nourrisse et de la Chamberière, à troys personnaiges, c'est assavoir : la Nourrisse, la Chamberière, Johannes.

50. Farce nouvelle des Chamberières qui vont à la messe de cinq heures pour avoir de l'eaue beniste, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Domine Johannes, Troussetaqueue, la Nourrice et Saupicquet.

Tome III.

51. Moralité nouvelle des Enfans de Maintenant, qui sont des escoliers de Jabien, qui leur monstre à jouer aux cartes et aux dez et entretenir Luxure, dont l'ung vient à Honte, et de Honte à Desespoir, et

de Desespoir au gibet de Perdition, et l'aultre se convertist à bien faire. Et est à treize personnages, c'est assavoir : le Fol, Maintenant, Mignotte, Bon Advis, Instruction, Finet, premier enfant; Malduit, second enfant; Discipline, Jabien, Luxure, Honte, Desespoir, Perdition.

52. Moralité nouvelle, contenant
Comment Envie, au temps de Maintenant,
Fait que les Frères que Bon Amour assemble
Sont ennemis et ont discord ensemble,
Dont les parens souffrent maint desplaisir,
Au lieu d'avoir de leurs enfans plaisir.
Mais à la fin Remort de conscience,
Vueillant user de son art et science,
Les fait renger en paix et union
Et tout leur temps vivre en communion.
A neuf personnaiges, c'est assavoir : le Preco, le Père, la Mère, le premier Filz, le second Filz, le tiers Filz, Amour Fraternel, Envie, et Remort de conscience.

53. Moralité nouvelle d'ung Empereur, qui tua son neveu qui avoit prins une fille à force; et comment ledict Empereur estant au lict de la mort, la sainte Hostie lui fut apportée miraculeusement. Et est à dix personnaiges, c'est assavoir : l'Empereur, le Chappelain, le Duc, le Conte, le Nepveu de l'Empereur, l'Escuyer, Bertaut et Guillot, serviteurs du Nepveu; la Fille violée, la Mère de la Fille, avec la sainte Hostie qui se presenta à l'Empereur.

54. Moralité ou histoire rommaine d'une Femme qui avoit voulu trahir la cité de Romme, et comment sa Fille la nourrit six sepmaines de son lait en prison, à cinq personnaiges, c'est assavoir : Oracius, Valerius, le Sergent, la Mère et la Fille.

55. Farce nouvelle, fort joyeuse et morale, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Bien Mondain, Honneur spirituel, Pouvoir Temporel, et la Femme.

56. Farce nouvelle, très bonne, morale et fort joyeuse, à troys personnaiges, c'est assavoir : Tout, Rien et Chascun.

57. Bergerie nouvelle, fort joyeuse et morale, de Mieulx que devant, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Mieulx que devant, Plat Pays, Peuple pensif, et la Bergière.

58. Farce nouvelle moralisée des Gens Nouveaulx qui mangent le Monde et le logent de mal en pire, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Premier Nouveau, le Second Nouveau, le Tiers Nouveau, et le Monde.

59. Farce nouvelle à cinq personnaiges, c'est assavoir : Marchandise et Mestier, Pou d'Acquest, le Temps qui court, et Grosse Despense.

60. La vie et hystoyre du Maulvais Riche, à treize personnaiges, c'est assavoir : le Maulvais Riche, la Femme du Maulvais Riche, le Ladre, le Prescheur, Trotemenu, Tripet, cuisinier; Dieu le Père, Raphaël, Abraham, Lucifer, Sathan, Rahouart, Agrappart.

61. Farce nouvelle des Cinq Sens de l'Homme, moralisée et fort joyeuse pour rire et recréative, et est à sept personnaiges, c'est assavoir : l'Homme, la Bouche, les Mains, les Yeulx, les Piedz, l'Ouye et le Cul.

62. Debat du Corps et de l'Âme.

63. Moralité nouvelle, très bonne et très excellente, de Charité, où est demontré les maulx qui viennent aujourd'huy au Monde par faulte de charité, à douze personnaiges : le Monde, la Charité, Jeunesse, Vieillesse, Tricherie, le Pouvre, le Religieux, la Mort, le Riche Avaricieux et son Varlet, le Bon Riche Vertueux, et le Fol.

64. Le Chevalier qui donna sa Femme au Dyable, à dix personnaiges, c'est assavoir : Dieu le Père, Nostre Dame, Gabriel, Raphael, le Chevalier, sa Femme, Amaury, escuyer; Anthenor, escuyer; le Pipeur, et le Dyable.

Le tome IV contient les œuvres dramatiques d'Etienne Jodelle; les *Esbahis*, de Jacques Grevin; la *Reconnue*, de Remy Belleau.

Sous presse.

Théâtre complet de LARIVEY. 2 vol. 10 fr.

Histoire de la vie et des ouvrages de CORNEILLE, par M. J. TASCHEREAU. 1 vol. 5 fr.



ROMANS.



elusine, par Jehan d'Arras; nouvelle édition, publiée par M. Ch. BRUNET. 1 vol. 5 fr.

Reproduction exacte de l'édition originale, de Genève, 1478, in-fol.

Le Roman bourgeois, ouvrage comique, par Antoine FURETIÈRE. Nouvelle édition, avec des notes historiques et littéraires par M. Edouard FOURNIER, précédée d'une Notice par M. Ch. ASSELINEAU. 1 vol. 5 fr.

Le *Roman bourgeois*, décrié au XVIIe siècle par les ennemis de l'auteur, mal réimprimé au XVIIIe, était à peine connu au XIXe. L'édition publiée par MM. Asselineau et Fournier a révélé à nos contemporains un des livres les plus sensés, les plus amusants, les mieux écrits du siècle de Louis XIV, le plus précieux peut-être pour l'étude des mœurs bourgeoises et littéraires à cette époque.

Six mois de la vie d'un jeune homme (1797), par VIOLLET LE DUC. 1 vol. 4 fr.

Tiré à petit nombre pour la collection. Prix des exemplaires sur papier ordinaire, 2 fr.

Les Aventures de Don Juan de VARGAS, racontées par lui-même, traduites de l'espagnol sur le manuscrit inédit, par Charles NAVARIN. 1 vol. 3 fr.

Don Juan de Vargas a-t-il existé? Si vous lisez son

histoire écrite par lui-même, vous reconnaîtrez tout d'abord le gentilhomme espagnol du seizième siècle, avide d'aventures et servi à souhait. Suivez-le dans les quatre parties du monde, soyez témoin de ses hauts faits d'amour et de guerre, vous trouverez un homme réel, qui a vu les lieux qu'il décrit, assisté aux événements qu'il raconte, un homme en chair et en os autant qu'homme du monde. — Si vous consultez des critiques doués d'une pénétration incontestable, le *terrible aventurier* Don Juan de Vargas serait un être imaginaire, créé de toutes pièces par l'imaginaire Charles Navarin. La question ainsi posée, c'est au public à la résoudre. Après tout, « il » a bien de l'esprit, ce don Juan de Vargas. Il y a » de l'imagination et de la grâce dans ces aventures » apocryphes. » M. Jules Janin, qui dit cela, paraît ne point regretter les quelques heures employées à la lecture de ce livre.

Sous presse.

Hitopadésa, ou l'instruction utile, recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit par M. Ed. LANCEREAU. 1 vol. 5 fr.





FACÉTIES.

Les quinze Joyes de mariage. Nouvelle édition, conforme au manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, avec les variantes des anciennes éditions et des notes. 1 vol. 3 fr.

Cet ouvrage si remarquable, qu'on attribue à l'auteur du *Petit Jean de Saintré*, Antoine de la Sale, a toujours eu de nombreux admirateurs, au nombre desquels se trouvent Rabelais et Molière. Il a été imprimé plusieurs fois ; l'éditeur a reconnu l'existence de quatre textes différents, tous plus ou moins tronqués. En s'aidant des anciennes éditions et du manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, il est parvenu à rétablir le texte tel qu'il a dû sortir de la plume de l'auteur. Les variantes recueillies à la fin du volume justifient pleinement ce travail, et les notes placées au bas des pages rendent l'intelligence du texte facile aux personnes même les moins versées dans la connaissance de notre littérature du moyen âge.

La Nouvelle Fabrique des excellens traits de verité, par Philippe d'ALCRIPE, sieur de Neri en Verbos. Nouvelle édition, augmentée des *Nouvelles de la terre de Prestre Jehan.* 1 vol. 4 fr.

Cet ouvrage, de la fin du seizième siècle, est le type et la source de ces nombreuses histoires où

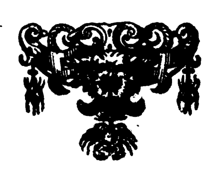
l'exagération joue un si grand rôle. De ce volume viennent en droite ligne les *Facetieux devis et plaisans contes du sieur du Moulinet*, les histoires de M. de Crac et de sa famille, et les célèbres *Aventures du baron de Münchausen*. En somme, c'est un livre fort amusant, et qui fait connaître un des côtés de l'esprit railleur de nos pères.

Sous presse.

Les Evangiles des Quenouilles, 1 vol. 3 fr.

OEuvres de RABELAIS, seule édition conforme aux derniers textes revus par l'auteur, avec les variantes des anciennes éditions, des notes et un Glossaire. 2 vol. 10 fr.

Recueil general des caquets de l'accouchée. Nouvelle édition, revue sur les pièces originales, avec des notes littéraires et historiques, par MM. D. L. et Edouard FOURNIER. 1 vol. 5 fr.





Histoire.

Histoire notable de la Floride, contenant les trois voyages faits en icelle par certains capitaines et pilotes françois, descrits par le capitaine Laudonnière; à laquelle a été adjousté un *Quatriesme voyage, fait par le capitaine* Gourgues. 1 volume. 5 fr.

Cet ouvrage, parfaitement écrit, est d'une lecture attrayante, tout intérêt historique mis à part. L'édition ancienne (*Paris*, 1586, in-8) est extrêmement rare, et celle-ci, tirée à petit nombre, pourra le devenir promptement.

Sous presse.

Les Aventures du baron de Fæneste, par d'Aubigné. Edition revue et annotée par M. Prosper Mérimée, de l'Académie française. 1 volume. 5 f.

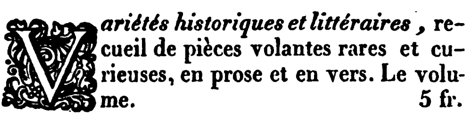
Souvenirs de madame de Caylus. 1 vol.





Mélanges.

Sous presse.



Variétés historiques et littéraires, recueil de pièces volantes rares et curieuses, en prose et en vers. Le volume. 5 fr.

Le 1er volume paraîtra dans le courant du mois de mars. Parmi les pièces qui composent les premiers volumes, nous citerons les suivantes :

Les Singeries des Femmes de ce temps descouvertes (1623). — La Police des Pauvres, par G. Montaigne. — Le Ballet nouvelement dansé à Fontaine-Bleau par les Dames d'amour (1625). — Le Reveil du Chat qui dort, etc. (1616). — Les Statuts des filoux. — Examen sur l'Inconnu et nouvelle Caballe des frères de la Rozée-Croix (1624). — Les Entretiens de quatre Femmes en leur voyage à Charenton (1633). — Histoire espouvantable de deux Magiciens qui ont eté estranglez dans Paris, la semainte sainte. — Plaidoyer pour les Laboureurs contre les Gens d'armes (1615). — La Chasse et l'Amour à Lysidor (1627).— La Plainte des Amants contre les Amantes et la Reponse des Amantes. — La Blanque des Filles d'amour. — Facétieuse adventure de deux Bourgeois de Paris (1633). — La Mode qui court à présent et les Singularitez d'icelle, ou l'ut, ré, mi, fa, sol, de ce temps (1613). — Les plaisantes Ephemerides et Pronostications très certaines pour six années, envoyées par le capitaine Ramoneau de l'autre monde (1619). — La Mine eventée des Dames de courtoisie de Paris, etc. (1619). — Le Songe doré de la Pucelle.

OUVRAGES DE DIFFÉRENTS FORMATS.

Bibliographie lyonnaise du xv[e] siècle, par M. A. Péricaud aîné. Nouv. édit. *Lyon*, imprimerie de Louis Perrin, 1851, in-8. 1[re] partie. 7 50
2[e] partie, in-8. 4 »
3[e] partie. 2 »

Bibliotheca scatologica, ou Catalogue raisonné des livres traitant des vertus, faits et gestes de très noble et très ingénieux Messire Luc (à Rebours), seigneur de la Chaise et autres lieux, mêmement de ses descendants et autres personnages de lui issus. Ouvrage traduit du prussien et enrichi de notes très congruantes au sujet, par trois savants *en us*. In-8. 10 »

Catalogue de la bibliothèque lyonnaise de M. Coste, rédigé et mis en ordre par Aimé Vingtrinier, son bibliothécaire. *Lyon*, 1853, 2 vol. gr. in-8. (18,641 articles). 12 »

Catalogue des livres imprimés, manuscrits, estampes, dessins et cartes à jouer composant la bibliothèque de M. C. Leber, avec des notes par le collecteur. Tome IV, contenant le supplément et la table des auteurs et des livres anonymes. *Paris*, 1852, in-8. avec 6 fig. 8 »
Grand papier, fig. col. 25 »
Grand papier vélin, fig. col. 30 »

Catalogue des livres composant la bibliothèque poétique de M. Viollet le Duc, avec des notes. *Paris*, 1843, in-8. 9 »

—— Supplément au premier volume : Chansons, fabliaux, contes en vers et en prose, facéties, etc. *Paris*, 1847, in-8. 5 »
Les deux volumes réunis. 12 »

Choix de fables de La Fontaine, traduites en vers basques par J.-B. Archu. *La Réole*, 1848, in-8. 7 50

Chronique et hystoire faicte et composee par reverend pere en Dieu Turpin, contenant les prouesses et faictz darmes advenuz en son temps du tres magnanime Roy Charlemaigne, et de son nepveu Raouland. (*Paris*, 1835,) in-4. goth. à 2 col., avec lettres initiales fleuries et tourneures. 20 »
Pap. de Hollande. 25 »

Dialogue (le) du fol et du sage. (*Paris*, 1833,) pet. in-8. goth. 9 »
Pap. de Holl. (à 10 exempl.). 12 »
Pap. de Chine (à 4 exempl.). 15 »

Dialogue facetieux d'un gentilhomme françois se complaignant de l'amour, et d'un Berger qui, le trouvant dans un bocage, le reconforta, parlant à luy en son patois. Le tout fort plaisant. *Metz*, 1671 (1847), in-16. oblong. 9 »

Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques, grecs et latins, tant sacrés que profanes, par Fr. Sabbathier. *Paris*, 1815, in-8. (t. 37e et dern.). 6 »

Dit (le) de menage, pièce en vers, du XIVe siècle, publiée pour la première fois par M. G.-S. Trebutien. (*Paris*, 1835,) in-8. goth. 2 50
Pap. de Holl. 4 »

Dit (un) daventures, pièce burlesque et satirique du XIIIe siècle, publiée pour la première fois par M. G.-S. Trebutien. (*Paris*, 1835,) in-8. goth. 2 50
Pap. de Holl. 4 »

Essai synthétique sur l'origine et la formation des langues (par Copineau). *Paris*, 1774, in-8. 4 »

Histoire des campagnes d'Annibal en Italie pendant la deuxième guerre punique, suivie d'un abrégé de la tactique des Romains et des Grecs, par Fréd. Guillaume, général de brigade. *Milan*,

de l'impr. Royale, 1812, 3 vol. gr. in-4. et atlas de 49 planch. gr. in-fol. 20 »

HISTOIRE DU MEXIQUE, par Don Alvaro Tezozomoc, trad. sur un manuscrit inédit par H. Ternaux-Compans. *Paris*, 1853, 2 vol. in-8. 15 »

LAI D'IGNAURÈS, en vers, du XII[e] siècle, par Renaut, suivi des lais de Melion et du Trot, en vers, du XIII[e] siècle, publiés pour la première fois par MM. Monmerqué et Francisque Michel. *Paris*, 1832, gr. in-8. pap. vél., avec deux *fac-simile* color. 9 »

Pap. de Holl. 15 »

Pap. de Chine. 15 »

LANTERNES (LES), histoire de l'ancien éclairage de Paris, par Edouard Fournier, suivie de la réimpression de quelques poëmes rares (Les nouvelles Lanternes, 1745. — Plaintes des filoux et écumeurs de bourses contre nosseigneurs les reverbères, 1769. — Les Ambulantes à la brune contre la dureté du temps, 1769. — Les Sultanes nocturnes, 1769). *Paris*, 1854, in-8. 2 fr.

LETTRE d'un gentilhomme portugais à un de ses amis de Lisbonne sur l'exécution d'Anne Boleyn, publiée par M. Francisque Michel. *Paris*, 1832, pr. in-8. pap. vél. 3 »

LIVRE (LE) DES LÉGENDES (Introduction), par M. Le Roux de Lincy. *Paris*, 1836, in-8. 3 »

Pap. vélin. 6 »

MANUEL DU LIBRAIRE ET DE L'AMATEUR DE LIVRES, par M. Jacq.-Ch. Brunet, quatrième édition originale. *Paris*, 1842-1844, 5 vol. gr. in-8. à 2 col. 100 »

MORALITÉ DE LA VENDITION DE JOSEPH, filz du patriarche Jacob; comment ses frères, esmeuz par envye, s'assemblerent pour le faire mourir.... *Paris*, 1835, in-4. goth. format d'agenda, pap. de Holl. 36 »

Moralité de Mundus, Caro, Demonia, à cinq personnages. — Farce des deux savetiers, à trois personnages. *Paris*, Silvestre, 1838, in-4. goth. format d'agenda. 12 »

Moralité nouvelle du mauvais riche et du ladre, à douze personnages. (*Paris*, 1833,) pet. in-8. goth. 9 »

Pap. de Holl. (à 10 exempl.). 12 »

Pap. de Chine (à 4 exempl.). 15 »

Moralite tres singuliere et tres bonne des blasphemateurs du nom de Dieu. (*Paris*, 1831,) pet. in-4. gothique, format d'agenda, papier de Hollande. 36 »

Mystère de saint Crespin et saint Crespinien, publié pour la première fois, d'après un manuscrit conservé aux archives du royaume, par L. Dessalles et P. Chabaille. *Paris*, 1836, gr. in-8. orné d'un *fac-simile*. 14 »

Pap. de Holl. (*fac-simile* sur vélin). 30 »

Pap. de Chine. 30 »

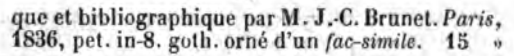
Nouveaux documents inédits ou peu connus sur **Montaigne**, recueillis et publiés par le Dr J.-F. Payen. In-8. de 68 pages, avec plusieurs *fac-simile*, gr. pap. vergé fort. 3 »

Grand papier vélin, *fac-simile* sur papier du XVIe siècle. 6 »

Parnasse (le) occitanien, ou choix de poésies originales des troubadours, tirées des manuscrits nationaux (publié par M. de Rochegude). *Toulouse*, 1819, in-8. — Essai d'un glossaire occitanien pour servir à l'intelligence des poésies des Troubadours (par le même). *Toulouse*, 1819, in-8. Les 2 vol. 10 »

Pap. vél. 20 »

Poésies françoises de J. G. Alione (d'Asti), composées de 1494 à 1520; avec une notice biographi-


que et bibliographique par M. J.-C. Brunet. *Paris*, 1836, pet. in-8. goth. orné d'un *fac-simile*. 15 »

PROVERBES BASQUES, recueillis (et publiés avec une traduction française) par Arnauld Oihénart; suivis des poésies basques du même auteur. Seconde édition, revue, corrigée, augmentée d'une traduction française des poésies et d'un appendice, et précédée d'une introduction bibliographique. *Bordeaux*, 1847, in-8. 10 »

RECUEIL de réimpressions d'opuscules rares ou curieux relatifs à l'histoire des beaux-arts en France, publié par les soins de MM. T. Arnauldet, Paul Chéron, Anatole de Montaiglon. In-8. papier de Hollande (tirage à 100 exemplaires).

I. Ludovicus Henricus Lomenius, Briennæ Comes, de pinacotheca sua. 1 50

II. Vie de François Chauveau, graveur, et de ses deux fils, Evrard, peintre, et René, sculpteur, par J.-M. Papillon. 3 50

RELATION des principaux événements de la vie de Salvaing de Boissieu, premier président en la chambre des comptes de Dauphiné, suivie d'une critique de sa généalogie, et précédée d'une Notice historique, par Alfred de Terrebasse. *Lyon*, imprim. de Louis Perrin, 1850, in-8. fig. 7 »

ROMAN DE MAHOMET, en vers, du XIII[e] siècle, par Alex. du Pont, et livre de la loi au Sarrazin, en prose, du XIV[e] siècle, par Raymond Lulle; publiés pour la première fois, et accompagnés de notes, par MM. Reinaud et Francisque Michel. *Paris*, 1831, gr. in-8. pap. vél., avec deux *fac-simile* coloriés. 12 »

ROMAN DE LA VIOLETTE ou de Gérard de Nevers, en vers, du XIII[e] siècle, par Gibert de Montreuil, publié pour la première fois par M. Francisque Michel. *Paris*, 1834, gr. in-8. pap. vél. avec trois

fac-simile et six gravures entourées d'arabesques et tirées sur papier de Chine. 36 »
Pap. de Chine. 60 »

Roman (Le) du Renart, publié d'après les manuscrits de la bibliothèque du Roi, par Méon, 4 vol. in-8. fig. 15 »
Gr. pap. vél., fig. avant la lettre et eaux-fortes. 50 »
En papier ordinaire, avec le supplément ci-après. 19 »

Roman du Renart (supplément), publié d'après les manuscrits des bibliothèques du Roi et de l'Arsenal, avec variantes et corrections, par M. Chabaille. *Paris*, 1835, in-8. avec *fac-simile*. 6 »
Gr. pap. vél. 12 »
Pap. de Holl. 16 »

Roman (Le) de Robert le Diable, en vers, du XIII[e] siècle, publié pour la première fois par G.-S. Trebutien. *Paris*, 1837, pet. in-4. goth. à deux col., avec lettres tourneures et grav. en bois. 20 »
Pap. de Holl. 30 »
Pap. de Chine. 36 »

Roman du Saint-Graal, publié pour la première fois, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Royale, par Francisque Michel. *Bordeaux*, 1841, in-12. 4 »

Romans (li) de Bauduin de Sebourc, III[e] roy de Jhérusalem, poème du XIV[e] siècle, publié pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque Royale (par M. L. Boca). *Valenciennes*, 1841, 2 vol. gr. in-8. br. 28 »

Table des auteurs, traducteurs, commentateurs, etc., avec les titres des ouvrages anonymes, suivie des prix d'adjudication, des livres composant la bibliothèque de M. le comte de La B*** (La Bédoyère). Gr. in-8. pap. vél. 2 50

Table des prix d'adjudication des livres composant

la bibliothèque de M. L*** (Libri). *Paris*, 1847, in-8. 1 50

TABLE des prix d'adjudication des livres composant la bibliothèque de M. l. m. d. R. (du Roure). *Paris*, 1848, in-8. 1 25

TRÉSOR des origines, ou dictionnaire grammatical raisonné de la langue française, par Ch. Pougens. *Paris*, imp. roy., 1819, in-4. 6 »
Pap. vél. 9 »

Publications de la Société des Bibliophiles françois.

APPARITION (L') DE JEHAN DE MEUN, ou le Songe du prieur de Salon, par Honoré Bonet. *Paris*, 1845, in-4. fig. 22 »

CARROSSES (LES) à cinq sols, ou les Omnibus du XVIIe siècle (par M. de Monmerqué). *Paris*, 1828, in-12. 2 »

JEUX DE CARTES TAROTS ET DE CARTES NUMÉRALES du quatorzième au dix-huitième siècle, représentés en cent planches d'après les originaux, avec un précis historique et explicatif. *Paris*, 1844, pet. in-fol. Fig. noires. 72 »
Fig. color. 120 »

MÉNAGIER (LE) DE PARIS, traité de morale et d'économie domestique, composé vers 1393 par un bourgeois parisien. *Paris*, 1848, 2 vol. in-8. pap. fort. 22 »

MÉLANGES de littérature et d'histoire. *Paris*, impr. Crapelet, 1850, pet. in-8. de XXIII et 363 pages. 10 »

L'HEPTAMERON DES NOUVELLES DE MARGUERITE D'ANGOULÊME, REINE DE NAVARRE, nouvelle édition, publiée sur les manuscrits. 3 vol. pet. in-8. 36 »
Grand papier. 72 »

